THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class _____

Book _____

ASMODÉE

A NEW-YORK

REVUE CRITIQUE

DES

INSTITUTIONS POLITIQUES ET CIVILES DE L'AMÉRIQUE

COUTUMES, ANECDOTES ROMANESQUES, ETC.
VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE, MOEURS

With charity for all, at malice to none.
PRÉSIDENT LINCOLN.

PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
10, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLXVIII
Tous droits réservés.

ASMODÉE

A NEW-YORK

L'auteur et l'éditeur déclarent se réserver les droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mai 1868.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
8, rue Garancière.

ASMODÉE
A NEW-YORK

REVUE CRITIQUE

DES

INSTITUTIONS POLITIQUES ET CIVILES DE L'AMÉRIQUE

VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE, MOEURS

COUTUMES, ANECDOTES ROMANESQUES, ETC.

With charity for all, at malice to none.

PRÉSIDENT LINCOLN.

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLXVIII

Tous droits réservés.

B 419

ASMODÉE A NEW-YORK

CHAPITRE PREMIER

QUI PEUT SERVIR DE PRÉFACE.

Quiconque a lu le *Diable boiteux* de Lesage, a ri sans doute de l'idée bizarre du romancier, de faire sortir d'une fiole un diable bien informé, pour initier le lecteur aux mystères de la vie espagnole. Si, au dix-huitième siècle, un poëte regrettait déjà :

Le bon temps que celui de ces fables !

à plus forte raison, dans le dix-neuvième, où l'on croit à si peu de chose, est-on disposé à regarder comme un jeu de l'imagination l'intervention de génies, bons ou mauvais, dans les affaires humaines. Il est bien vrai qu'il est question d'Asmodée chez les écrivains des époques les plus reculées. Dans Tobie, par exemple, il est dépeint sous des couleurs peu flatteuses. On l'accuse d'avoir tué, l'un après l'autre, les sept époux de Sarah, et cette sanglante exécution lui avait valu le surnom de *démon du*

divorce, ou *mauvais génie du mariage*. Tobie lui-même, ajoutent les légendes des Hébreux, ne put se débarrasser de cet hôte dangereux qu'à force de jeûnes et de prières. Il paraît que le grand roi Salomon eut également maille à partir avec notre héros. Suivant le Talmud, Salomon fut chassé de son royaume par Asmodée, et si l'auteur du Talmud donne peu d'explications sur les causes qui amenèrent cette catastrophe, on peut présumer que c'est par suite de la terreur que lui inspirait Asmodée, qu'il appelle, avec respect, le prince ou chef des démons. Ceux qui regardent les légendes juives comme autant d'émanations divines auraient donc mauvaise grâce à mettre en doute l'existence du personnage qui nous occupe, au moins à l'époque reculée où se passèrent les graves événements que nous venons de rappeler. Et comme le *Mercure galant* prétendit, en 1707, année où parut le *Diable boiteux*, que jamais Lesage n'eût pu écrire un aussi charmant ouvrage s'il n'y eût été aidé par un malin esprit, on est libre de croire que ce fut Asmodée qui, après en avoir enlevé les toits, montra l'intérieur des maisons de Séville aux yeux ravis du public.

Il faut reconnaître, toutefois, que depuis un siècle et demi Asmodée a fait peu parler de lui en Europe; ce qui explique comment on a fini, dans cette partie du monde, par douter qu'il eût jamais existé. Ce

qu'il a fait durant cette longue période, les lieux où il a résidé, les services, bons ou mauvais, qu'il a rendus aux mortels, sont autant de points sur lesquels règne une grande obscurité, et que je n'ai pu éclaircir, malgré l'intimité dans laquelle j'ai vécu avec lui pendant plusieurs jours.

D'ailleurs, ce qu'il importe actuellement au lecteur de savoir, c'est dans quelles circonstances cette intimité a pris naissance, puisque c'est à elle qu'est due, en définitive, l'œuvre mise sous le patronage d'Asmodée. Laissons là, par conséquent, une controverse désormais inutile sur l'existence de ce prince des démons, comme l'appellent les écrivains juifs; je me borne à expliquer comment je suis venu en contact avec lui.

J'étais arrivé depuis quelques jours dans la métropole commerciale des États-Unis : j'y étais venu, non pas dans l'intention d'étudier les institutions et les mœurs de ce grand pays, œuvre qui semble n'être plus à faire, puisqu'elle a ouvert à ceux qui l'ont tentée, il y a déjà bien des années, les portes de l'Académie. J'y étais venu tout simplement dans l'intention de faire fortune. Les populations trop serrées du vieux monde y manquent d'espace; et dans le nouveau, le commerce et l'industrie offrent des chances qu'on trouve difficilement ailleurs. Mais quelle que soit l'énergie qu'il se sente au cœur, il n'est pas aisé à quiconque se trouve jeté

sur une terre étrangère de se frayer un chemin à la fortune. Tout lui est obstacle : étranger aux traditions, aux mœurs, aux habitudes du peuple au milieu duquel il a planté sa tente, il marche à tâtons, et souvent d'écueil en écueil. On a publié dans toutes les langues des Guides à l'usage des voyageurs dans les deux mondes : mais s'ils sont éclairés sur la route qu'ils ont à suivre pour arriver à leur destination et sur les points où ils doivent s'arrêter pour satisfaire leur curiosité, ils n'en restent pas moins dans une ignorance complète de la vie intime des peuples qu'ils visitent. Les institutions mêmes de ces peuples demeurent une lettre morte pour quiconque ne les voit pas en pratique, les commentaires les plus ingénieux ne servant, la plupart du temps, qu'à laisser dans l'esprit des impressions fausses ou exagérées.

Au siècle où nous sommes, la vie est partout un combat; mais il est deux fois plus rude quand la bataille se livre sur un sol étranger, et contre des adversaires à qui la connaissance du pays qu'ils habitent donne sur vous, même à armes égales, une incontestable supériorité. Et j'étais en train de faire des réflexions sans fin sur l'esprit d'aventures qui pousse tant de jeunes hommes, à l'heure qu'il est, à quitter leur pays natal; j'invoquais, au fond de mon cœur, quelque pouvoir magique qui me dévoilât les passions de la société, le fort et le faible des hommes

au milieu desquels j'étais destiné à vivre, quand j'entendis frapper à ma porte, et je vis entrer :

ASMODÉE!

C'est du moins le nom sous lequel s'annonça le personnage qui venait d'interrompre mes méditations. Et à ce nom, qui a laissé son empreinte dans la littérature ancienne et moderne, j'examinai curieusement le nouveau venu. Il avait bien l'apparence que la tradition donne à Asmodée : petit de taille, l'air moqueur, coquettement habillé, et s'appuyant sur une canne, compagne probablement obligée de sa claudication. Après avoir complaisamment subi mon examen, l'étranger reprit :

« Je suis Asmodée : c'est moi qui ai dirigé le plus populaire des romanciers de votre pays dans le labyrinthe des passions humaines. Les tableaux des vices de l'humanité ont été faits si souvent dans le vieux monde, que l'Amérique peut seule offrir quelques peintures nouvelles. Encore le doute est-il permis, car l'humanité est partout la même. Dans tous les pays et par tous les climats, elle a à peu de chose près les mêmes travers, les mêmes qualités, les mêmes vices. La peau change de ton, le sang est plus ou moins coloré; mais les passions qui s'agitent sous l'enveloppe conservent un caractère presque identique, que l'homme habite le voisinage

de la mer Glaciale ou celui de l'Orénoque. N'importe! en dépit des nombreux ouvrages publiés sur les États-Unis, il y a peu de pays qui soient moins connus et qui méritent autant de l'être, tant est grand le rôle que l'avenir lui réserve! La société américaine excelle à entourer d'un voile épais toutes ses actions, bonnes ou mauvaises : pour l'étranger surtout, elle demeure impénétrable, et quand elle se découvre, c'est dans l'espoir que l'observateur ne fera que de favorables diagnostics. Vous désirez connaître à fond cette société au milieu de laquelle vous allez vivre et lutter : préparez-vous donc à me suivre, car je vais vous la montrer dans le vêtement léger que portait la Vérité quand elle sortit d'un puits. Qu'on m'appelle bon ou mauvais diable, peu m'importe : si mes révélations instruisent le public, je me trouverai satisfait. Lorsque parut le livre que j'inspirai à Lesage, il eut un tel succès de vogue que deux jeunes seigneurs qui se disputaient le dernier exemplaire de l'édition ne crurent mieux faire que de décider la question par un duel. Je ne vous promets pas un pareil engouement pour celui que vous allez écrire en quelque sorte sous ma dictée : les Français sont un peu blasés sur toutes choses, et il est douteux que même le nom du diable, qui a égayé leurs aïeux, les tire de leur apathie. »

J'acceptai avec empressement l'offre d'Asmodée. Il me prévint que nous visiterions les demeures des riches aussi bien que les repaires du vice; et jetant un manteau par-dessus mes plus propres habits, je suivis mon obligeant cicerone.

CHAPITRE II

OU L'ON VOIT A QUEL PRIX LE LUXE S'OBTIENT A NEW-YORK.

« Vous êtes le comte de Montgomery, me dit Asmodée en frappant à la porte d'un des hôtels les plus somptueux d'une des avenues de New-York. Un titre nobiliaire sonne fort bien dans ce pays d'institutions démocratiques. Quant au nom que vous allez porter, personne ne s'avisera de vous le contester. Car, outre que les connaissances héraldiques sont nécessairement peu étendues chez un peuple où il n'existe pas de noblesse, il est admis aux États-Unis que chacun peut prendre le nom qui lui convient. Il y a même des gens qui en changent comme de chemise : nous avons des Washington et des la Fayette par centaines; ils sont presque aussi nombreux que l'innombrable famille des Smith et des Brown. Il est bon d'ailleurs que vous sachiez qu'à la naissance d'un enfant le père lui donne souvent, indépendamment d'un nom de baptême, celui d'un ami, d'un bienfaiteur ou d'un grand homme, vivant ou mort. Au bout de deux ou trois générations, le nom patronymique est perdu de vue; l'autre, plus sonore, ou mieux connu, reste; et voilà comment il y a aux États-Unis tant de familles

qui portent le nom de Washington, pour ne citer que celui-là, bien qu'elles n'aient jamais eu aucun lien de parenté avec le fondateur de la République américaine. »

Nous entrâmes. La dame de la maison, richement vêtue d'une robe de soie lamée d'argent, et le front resplendissant d'un diadème de diamants, nous reçut avec un gracieux sourire et exprima sa reconnaissance à Asmodée d'avoir amené chez elle un étranger de distinction. La présentation terminée, nous nous confondîmes avec la foule et parcourûmes les diverses pièces de la maison ouvertes aux invités, pendant que la dame entraînait quelques élégantes dans un petit cabinet où étaient etalés sur des étagères des colliers, des bracelets, des anneaux et autres bijoux. « La plupart des Américaines manquent rarement, me dit Asmodée, de montrer à leurs visiteurs des deux sexes les richesses qu'elles possèdent. Il y en a même qui ne font pas grâce de leur vaisselle et de leur linge de table. Les femmes sont, en général, passionnées pour les bijoux dans ce pays : ceux qui brillent le plus sont les plus recherchés. Toutefois, parmi tous ces diamants qui reflètent les feux des becs de gaz, il serait dangereux de parier qu'il n'y a pas de nombreuses imitations ; le cristal des roches californiennes est trop en faveur près de nos bijoutiers pour que les parures qu'ils vendent aux femmes de nos parvenus n'en soient

souvent composées, au moins en partie. Il faut du temps pour acquérir une connaissance réelle des pierres précieuses, et tout le monde ne peut consacrer des années et une fortune, comme ce banquier juif qui vient de nous coudoyer, à réunir des perles dont la moindre coûte dix mille dollars. Le collier qu'il a donné à sa femme compte déjà vingt de ces perles précieuses, et le nombre en augmente, dit-on, chaque année. »

Cependant les danses avaient commencé. On dansait dans deux pièces spacieuses et on jouait dans quelques autres. Des valets, portant l'habit noir et la cravate blanche, offraient constamment les rafraîchissements les plus variés. Au rez-de-chaussée, dans une vaste salle, et autour d'une table couverte de mets, étaient assises une foule de personnes qui préféraient le plaisir de manger à celui du jeu ou de la danse, et, contiguë à cette pièce, une autre presque aussi vaste, meublée de riches divans, était remplie de jeunes gens et d'hommes mûrs s'adonnant au plaisir de fumer. Des boîtes de cigares étaient empilées sur la cheminée et les étagères; et indépendamment de celui qu'il fumait, chacun en emplissait ses poches. Asmodée me faisait remarquer la richesse de l'ameublement au fur et à mesure que nous traversions les pièces ouvertes au public. Les unes étaient entièrement tendues des plus beaux damas que peuvent fournir les fabriques de France

et d'Italie; les autres, de soieries aux dessins fantastiques, importées de Chine et du Japon; d'autres encore, d'étoffes de l'Inde ou de la Perse. Les meubles étaient du goût le plus recherché; les uns, incrustés d'or, de bronze, de porcelaine de Saxe; les autres, de bois de rose ou d'ébène supérieurement travaillé. Des objets d'art étaient jetés pour ainsi dire pêle-mêle sur de charmantes étagères, et dans toute la maison, éclairée *a giorno* par mille becs de gaz, on marchait ou plutôt on s'enfonçait sur des tapis sortis des premières fabriques de l'Europe et dont la valeur seule représentait une fortune.

A la vue de ce luxe qu'égale celui de peu de maisons patriciennes dans le vieux monde, je me figurai que nous étions chez un de ces marchands opulents dont les navires portent le pavillon américain sur toutes les mers, ou chez un de ces manufacturiers qui bâtissent l'édifice de colossales fortunes à l'ombre d'une législation protectrice. — « Détrompez-vous, me dit Asmodée; nous irons tout à l'heure chez un de ces princes du commerce dont vous parlez. Quant à présent, nous sommes simplement chez une prêtresse de Junon, qu'on appelait Lucine, comme vous savez, quand elle présidait à la naissance des enfants. La matrone qui nous a accueillis si gracieusement ne préside pas précisément à la naissance des enfants : sa vocation, ou plutôt son industrie, est de la prévenir. Elle met journellement l'infanticide en

pratique, et c'est en faisant ce joli métier qu'elle a gagné la grande fortune dont vous voyez l'insolent étalage. Chacun des stores qui décorent les croisées de cette maison, pour en interdire la trop vive clarté du soleil, a coûté trois mille dollars. Tous sont l'œuvre de nos meilleurs peintres : aucun n'a refusé de mettre son pinceau au service de madame Killer, ainsi se nomme la maîtresse de cette luxueuse demeure, et comme il y a trente croisées dans la maison, vous pouvez aisément calculer à quel chiffre s'est élevée la dépense de ces merveilleux stores. Celle de tous les meubles est à l'avenant; chacun d'eux, on peut l'affirmer, a été payé par le meurtre d'un enfant dans le sein de sa mère! »

Je crus qu'Asmodée voulait se jouer de ma crédulité en me faisant cette épouvantable révélation. Il continua froidement, sans avoir l'air de se préoccuper de mon étonnement :

« Ce gros monsieur, qui va de l'un à l'autre, échangeant de gracieuses paroles avec tout le monde, et qui, avec son sourire débonnaire et son regard velouté, ressemble à un ministre anglican, c'est le mari de madame Killer. Il a reçu une éducation soignée, a obtenu le diplôme de médecin de l'une de nos premières universités, et il aurait pu arriver de lui-même à la fortune, après un laps raisonnable d'années, par l'exercice honnête et consciencieux de sa profession. Mais quand madame Killer, que son

effroyable industrie avait déjà rendue riche, lui fit l'offre de sa main, le docteur Bungling l'accepta avec empressement. Bien entendu que madame Killer, qui conserva après son mariage un nom déjà devenu tristement fameux, n'avait pas épousé le docteur par amour. Elle l'avait pris pour époux, uniquement parce qu'il pouvait lui être utile et l'aider de ses conseils et de sa science dans une foule de cas épineux, à la façon d'un négociant qui ayant trop à faire se décide à prendre un associé. La prospérité de ce couple ne s'est pas démentie depuis environ dix ans qu'ils sont unis. Ils ont bien eu, il est vrai, deux ou trois petits démêlés avec la justice, à propos de jeunes femmes mortes des suites du traitement auquel on les avait livrées, mais ils en sont toujours sortis triomphants.

— Les lois américaines ne punissent donc pas l'infanticide? laissez-moi appeler de ce nom l'exécrable industrie de tuer les enfants avant leur naissance, qu'elle soit exercée par la mère elle-même ou par d'autres personnes. Dans tous les pays, la malheureuse qui s'expose à d'affreuses souffrances, à la mort même la plupart du temps, pour cacher les suites d'une faute, est coupable de meurtre aussi bien que ses complices, et ils sont punis en conséquence.

— Plus tard, dit Asmodée en m'interrompant, vous aurez l'explication de ce mystère. Qu'il vous

suffise, quant à présent, de savoir que les lois américaines frappent aussi sévèrement qu'en Europe les auteurs ou complices du crime d'avortement. Mais dans ce cas, comme dans bien d'autres, elles sont rarement appliquées. »

J'avais hâte de sortir de cette maison. Il me semblait, depuis qu'Asmodée avait fait ses étranges révélations, que l'air qu'on y respirait était chargé de miasmes homicides. Les danses avaient cessé, et dans un salon ovale, qui communiquait par deux portes avec une serre où les plantes les plus rares répandaient un parfum exquis, un concert commençait. Chaque son qui s'échappait d'un piano sonore me semblait être la plainte d'un de ces pauvres petits êtres que les amphitryons avaient fait périr. Que pouvaient être d'ailleurs les femmes que nous coudoyions, en dépit de leurs toilettes brillantes? Quels étaient les hommes qui les avaient accompagnées ou qui tourbillonnaient à leur suite?

« Vous vous trompez complétement, me dit Asmodée qui devina ma pensée, si vous vous croyez ici au milieu de ce demi-monde si commun à Paris et presque encore inconnu aux États-Unis. Assurément la prostitution élégante existe à New-York, comme dans toutes les grandes cités européennes, mais elle n'ose pas encore affronter les regards du public, et elle revêt des formes tellement discrètes qu'il est presque impossible de tracer la limite entre une femme

honnête et celle qui ne l'est plus. Bien entendu, je ne fais pas allusion à ces créatures tombées si bas dans le vice qu'elles dédaignent de sauver les apparences. Plus tard, nous jetterons peut-être un regard sur les bas-fonds de la société où vivent ces créatures. A présent, je tiens à vous détromper sur le caractère général de l'assemblage au milieu duquel nous nous trouvons. La plupart de ces hommes qui font si fréquemment honneur aux rafraîchissements de la maison sont des capitalistes, des avocats, des négociants, des médecins. Je vois même parmi eux des magistrats et des législateurs. Ils ont accompagné leurs femmes; quelques-uns même ont amené leurs filles dans cette demeure du crime, où, dans ce moment peut-être, une malheureuse, gisant sur une couche sanglante aux étages supérieurs, est en train de payer de sa vie la violation des lois de la nature. Un certain nombre d'invités sont venus à la fête de madame Killer par curiosité, attirés par le désir de voir les merveilles d'une demeure ouverte pour la première fois au public. D'autres n'ont eu en vue que l'occasion de passer joyeusement quelques heures, sans se préoccuper du caractère des hôtes qui leur offraient cette occasion. Enfin, un grand nombre n'ont pas cru, par prudence, pouvoir décliner l'invitation de madame Killer, car ce thug de notre civilisation a dans ses mains l'honneur de centaines de familles. Affronter sa colère ou son ressentiment

serait chose dangereuse, car un mot d'elle, une indiscrétion étudiée pourrait amener d'épouvantables catastrophes; révéler à ce mari, par exemple, que pendant les deux années qu'il a passées loin de sa femme, sous les drapeaux, une intrigue a eu des conséquences telles qu'il a fallu les faire disparaître avant le retour du guerrier; ou bien ce jeune homme, qui vient de faire un riche héritage et qui courtise cette jeune beauté, pourrait demain matin recevoir une lettre anonyme qui lui apprendrait que, au lieu d'avoir passé l'été dernier à la campagne, sa fiancée a secrètement habité durant cette période chez madame Killer. Mais indépendamment de toutes les raisons qui font que sur cinq cents invitations envoyées par cette dame, presque toutes ont été acceptées, il y en a une suprême, qui fait passer sur toutes les objections dans ce pays : madame Killer est riche; peu importe l'origine de sa fortune. Un homme qui possède un million de dollars, qu'il les ait gagnés honnêtement ou non, est sûr de voir accourir tout New-York à ses fêtes et d'être partout bien accueilli. Cela est si vrai que j'aperçois près de madame Killer un courtier de marchandises en l'honneur duquel on a baptisé un superbe navire lancé ce matin, et qui, dans tout autre pays, serait montré au doigt par tous les honnêtes gens. Il y a trois ans, il a fait une faillite de plusieurs millions de dollars. Ses comptes apurés, il se trouva qu'il était en position d'offrir cinquante

pour cent à ses créanciers. « Quel profit retirerai-je » de ma faillite, dit-il à son teneur de livres, si vous » montrez une pareille situation? Je ne veux donner » que vingt pour cent à mes créanciers. » Et il ne donna pas davantage.

Près de ce courtier, devenu un grand personnage en raison d'une fortune ainsi gagnée, remarquez ce beau jeune homme aux favoris coupés à l'anglaise, et dont les cheveux d'un blond clair et les yeux bleus révèlent l'origine germanique. C'est un agent de change qui a gagné fort lestement un million de francs l'an dernier. Arrivé d'Allemagne il y a dix ans environ, et bien recommandé par quelques capitalistes européens, il agit d'abord avec la plus grande circonspection. Il eut l'art de convaincre le président d'une de nos banques qu'il avait fait des bénéfices considérables dans l'agiotage des fonds publics; et, sous l'empire de cette conviction, un compte lui fut ouvert. Bientôt le président lui témoigna une confiance sans limites, à ce point qu'il certifiait les chèques de notre aventurier pour ainsi dire sans les regarder. Un jour un de ces chèques, s'élevant à deux cent mille dollars, fut ainsi certifié; et, après que cette somme eut été payée à quelque compère de l'agent de change, les officiers de la banque s'aperçurent avec terreur que ce dernier n'avait laissé dans leurs mains qu'un dépôt insignifiant. Le lendemain il faisait faillite, et l'auteur d'une perte consi-

dérable pour l'établissement financier qu'il dirigeait se brûlait la cervelle.

L'individu qui s'approche de la maîtresse de la maison pour la saluer était secrétaire, il y a quelque temps, d'une de nos compagnies de chemins de fer. Les actions avaient dépassé deux fois le pair, sur la foi d'un rapport des directeurs établissant l'état prospère de l'entreprise, quand on découvrit que la compagnie avait émis des actions pour deux millions de dollars en excès du capital social autorisé. Le secrétaire et un autre employé supérieur furent renvoyés, sacrifiés à l'indignation des actionnaires. Mais les directeurs, par crainte de compromettantes révélations, se gardèrent bien de les poursuivre. Depuis ils mènent la vie à hautes guides, et donnent des fêtes auxquelles leurs anciens patrons ne manquent pas d'assister.

Plus loin, cet élégant dandy qui cause avec ce gros monsieur dont la moustache, tout magistrat qu'il est, ferait envie à un mousquetaire, c'est le fils d'un de nos plus riches banquiers. Ce qui va vous étonner, c'est que ce dandy, sorti il y a quelques semaines de la prison de l'État où il a passé une année, cause précisément avec le juge qui l'a condamné, sous la pression, il est vrai, de l'opinion publique, opinion avec laquelle, après tout, il faut parfois compter. Ce jeune homme avait succédé à son père dans l'administration d'une de nos plus

anciennes maisons de banque : il voulut doubler en quelques semaines la fortune que l'auteur de ses jours avait mis trente ans à accumuler; et désertant le sentier des spéculations légitimes, il se mit à jouer avec frénésie sur les fonds publics. Après avoir dévoré les dépôts confiés à l'honneur de sa maison, la tête lui tourna. Pour maintenir son crédit, et dans l'espérance de gains qui ne vinrent pas, il eut recours à des faux : il imita les signatures de ses correspondants, de ses amis, de tout le monde; et un beau matin les journaux annoncèrent que la place était inondée de faux billets, de faux chèques, de fausses traites. La somme s'en élevait à plus de quatre millions de dollars; et le juge crut faire de l'esprit en infligeant au jeune faussaire une année de prison pour chaque million.

— Mais comment se trouve-t-il en liberté aujourd'hui?

— Ah! voilà précisément un point de législation américaine qui mérite une observation. Dans la plupart des États, le gouverneur est investi du droit de grâce. Lorsque ce droit est soumis à l'approbation des législatures, le danger d'influence ou de corruption est moins à craindre. Car si l'on peut obtenir le bon vouloir d'un seul individu, soit en faisant appel à sa cupidité, soit en flattant son ambition politique, il y a moins de chances de réussir quand le pardon doit être sanctionné par une centaine de législateurs.

Dans l'État de New-York le gouverneur est investi du pouvoir de pardonner, sans que ce pouvoir soit soumis au contrôle de la législature; et l'on fit valoir près de ce magistrat que le crime commis par le jeune faussaire était son coup d'essai, que l'énormité même de ce crime prouvait qu'il avait agi sous l'influence d'une folie momentanée, le grand argument de nos avocats, aujourd'hui, devant les cours criminelles; et l'influence de sa famille aidant, les portes de sa prison s'ouvrirent devant cet élégant jeune homme après une année de détention. Aujourd'hui il reparaît dans la meilleure société de New-York, et y est accueilli comme s'il n'avait pas forgé quatre millions de dollars; tant la tolérance a de profondes racines dans les mœurs américaines, surtout quand les individus qui en sont l'objet sont millionnaires ou en train de le devenir.

Quant aux femmes venues à cette fête, il y en a certainement d'honnêtes. Elles y ont été attirées, je l'ai dit, par la curiosité. J'en vois aussi beaucoup dont la toilette n'a pas été payée par le mari seul. Comment n'en serait-il pas ainsi, quand la plupart de ces femmes dépensent en bijoux et en colifichets le salaire de leurs maris ou les profits de leur commerce? Sur les trois cents hommes qui sont ici, la moitié ne gagnent pas au delà de deux mille dollars par an, juste pour payer le loyer des maisons qu'ils habitent. Les moyens auxquels ils doivent recourir

pour faire face aux autres dépenses de leur ménage sont un problème dont eux seuls possèdent le secret. Il n'est pas douteux non plus que plusieurs de ces jeunes filles connaissent déjà le chemin d'élégants lupanars, où l'amour du luxe conduit ses victimes, tandis que d'autres ont commencé, au moyen de mystérieuses correspondances échangées dans les journaux, une vie d'aventures que terminera peut-être violemment un séjour obligé dans cette maison. Mais à l'inverse de ce qui se passe en Europe, où les hommes sont enclins à se vanter de leurs succès auprès du beau sexe, les intrigues galantes sont recouvertes d'un voile impénétrable dans ce pays. C'est là assurément un progrès, car c'est dans tous les cas un hommage rendu à la vertu. Les lovelaces et les céladons n'ont pas ici leurs coudées franches. Les femmes, quand avec raison ou sans fondement leur réputation est attaquée, ne reculent devant aucune extrémité pour la défendre et se venger. Il y en a qui cravachent l'indiscret partout où elles le rencontrent, au théâtre, au parc, à l'église même. D'autres vont plus loin et lavent dans le sang l'insulte faite à leur honneur. L'opinion publique est généralement de leur côté; et les tribunaux, si les victimes préfèrent y recourir, se rangent avec l'opinion dans la plupart des cas de séduction ou d'engagements de mariage rompus. L'amant heureux se tait donc généralement sur ses bonnes fortunes,

sachant bien que sa vie ou son avenir sont l'enjeu d'une indiscrétion. Il faut ajouter que si la femme ou la jeune fille dont la réputation a été compromise ne prend pas en main elle-même sa défense, le mari, le père, un frère, un arrière-cousin n'y manque pas. Moyennant dix dollars on achète un de ces jolis revolvers étalés aux vitrines des bijoutiers et même des pharmaciens, et on assassine le calomniateur ou le séducteur en plein jour, même le dimanche à la sortie de l'église, comme la chose est arrivée à Washington, la capitale fédérale, il y a quelques années. Le meurtrier passe en jugement, il est vrai; mais le jury considère invariablement comme justifiable un homicide amené par des causes de la nature de celles dont je viens de parler. La plupart du temps, l'homme qui a versé le sang de son semblable reparaît dans la société avec un accroissement de popularité. »

Dans ce moment, une sorte de frémissement courut dans un groupe de jeunes femmes qui se tenaient debout près d'une cantatrice qu'on venait d'applaudir avec enthousiasme. Un monsieur, pâle comme un linceul, s'était approché d'elle, et lui disait assez haut pour être entendu : « Vous devez certainement un tribut de gratitude à madame Killer! Mais j'admire, en vérité, votre courage de chanter dans cette maison, où vous avez fait disparaître le fruit d'une criminelle intrigue! » Et saluant, avant que les assis-

tants eussent eu le temps de revenir de leur surprise, il disparut dans la foule.

« Ah! dit légèrement Asmodée, le mari de cette cantatrice n'est pas satisfait, il semble, de la rencontrer chez madame Killer, et cet incident gâte la fête de cette excellente personne. Allons-nous-en : nous n'avons plus rien à faire ici. Nous avons le temps, avant que le jour arrive, de nous arrêter chez un de ces marchands princes, comme on appelle ici les millionnaires du commerce dont vous parliez tout à l'heure. Et tout en cheminant je vous raconterai l'histoire du couple dont la rencontre vient d'interrompre les agréables passe-temps de cette compagnie. »

CHAPITRE III

DANS LEQUEL ASMODÉE FAIT DES RÉFLEXIONS SUR LES CONTRASTES DES MOEURS AMÉRICAINES AVANT DE RACONTER L'HISTOIRE D'HÉLÈNE BONFORT.

« Ce ne sont pas seulement les individus, dit Asmodée en humant l'air vif de la rue, qui offrent entre leurs théories et leur conduite de perpétuels contrastes; les peuples en présentent d'aussi fréquents. Voyez, par exemple, la nation américaine : elle a hérité des Anglais une grande pruderie : elle va à l'église le dimanche, s'enferme chez elle et chante des hymnes le reste du jour, s'oppose à la circulation des voitures publiques et tient la main à ce que les auberges et les cabarets observent le sabbat, comme est appelé le jour du repos dans les pays protestants. A entendre les panégyristes de cette jeune nation, il n'y a pas une famille américaine qui ne soit un temple de pureté, les crimes et les scandales que racontent chaque matin les journaux étant mis invariablement sur le compte des étrangers. Et cependant, quand on lit ces journaux, on est confondu de l'audace de leurs annonces et de l'impudence des transactions dont ils sont le véhicule. Si le style c'est l'homme, ainsi que l'a

prétendu un grand écrivain, n'en pourrait-on pas conclure que la presse reflète le degré de moralité d'un peuple? Il est de bon goût, aux États-Unis, de parler de la condition dégradée des populations européennes, de travestir leurs traditions et leurs coutumes, et d'admettre comme d'incontestables faits leur corruption et leur décrépitude. Il n'y a pas, cependant, une contrée de l'Europe où les journaux osassent ouvrir leurs colonnes à des annonces aussi indécentes que celles publiées par les feuilles des États-Unis. Il n'en est pas où l'on souffrît qu'un charlatan ou une aventurière apprissent, chaque matin, au public que leur profession est d'empêcher la propagation de l'espèce humaine. Il faut même que cette abominable industrie ait pris une grande extension, pour que ses adeptes soient en état de faire d'aussi fréquents appels aux coûteuses colonnes d'annonces des journaux. Indépendamment de la cause qui explique sans le justifier le crime d'infanticide et qui naît du désir de cacher les conséquences d'une faute, il semble que, dans ces derniers temps, la peur d'avoir à élever une nombreuse famille ait singulièrement contribué à propager une criminelle pratique. Dans la Nouvelle-Angleterre, le pays des puritains par excellence, la moyenne des enfants dans chaque famille est tombée à deux, de cinq qu'elle était avant la guerre de l'indépendance. Pour mieux satisfaire une passion de

luxe sans cesse croissante, les femmes américaines, même au risque de leur vie, outragent sans remords les lois de la nature; et ce qui prouve combien le diapason de la morale publique a baissé depuis quelques années, c'est que, dans les confidences qu'elles se font entre elles, je les entends souvent se vanter d'avoir maintes fois réussi à détruire dans son germe le fruit de leurs entrailles!

— Asmodée, vous vous livrez à une dissertation morale, et vous oubliez que vous avez promis de me raconter l'histoire de la cantatrice.

— M'y voici : vous verrez, après tout, que ma dissertation, comme il vous plaît d'appeler les observations que je viens de faire, n'est pas étrangère au récit que vous allez entendre.

HISTOIRE D'HÉLÈNE RONFORT.

« La jeune femme dont les chants ont été désagréablement interrompus à la soirée de madame Killer se nomme Hélène; l'individu qui a causé l'interruption est son mari, et s'appelle Édouard Ronfort. Hélène appartient à l'une des familles les plus anciennes de New-York, si l'on peut appeler anciennes des familles dont le *pédigrée* ne remonte pas à plus de quatre ou cinq générations; et il en est ainsi aux États-Unis de toutes les familles qui se

targuent d'ancienneté. Il en est certainement qui font remonter leur origine avant la fondation des colonies de l'Amérique du Nord, et tracent même leurs ancêtres parmi les compagnons d'armes de Guillaume le Conquérant. Mais de pareilles prétentions ne supportent pas l'examen. Les émigrants qui ont été les fondateurs des colonies appartenaient, à peu d'exceptions près, aux classes les plus nécessiteuses de la société, quelquefois même aux plus dangereuses; et il est douteux qu'aucun d'eux se soit soucié de conserver un arbre de généalogie en venant porter ses pénates dans un nouveau continent. L'origine des familles américaines les plus envieuses d'ancienneté est donc incontestablement de date récente : bien peu peuvent tracer la filière de leur génération au delà de la guerre des colonies contre la mère patrie.

Les prétentions aristocratiques des parents d'Hélène dépassent cependant toute croyance. A les entendre, ils marchent de pair avec les plus vieilles souches de l'Angleterre; ils ne fréquentent que les descendants, la plupart fort riches, de ces colons hollandais qui les premiers s'établirent dans l'État de New-York; quelques planteurs, qui ont su conserver leur fortune à travers les commotions politiques; ou encore un petit nombre de familles dont certains membres ont occupé quelque haute fonction dans la diplomatie ou l'administration de l'État. Ils

forment avec ces divers éléments une sorte de petite Chine au sein de la société new-yorkaise. C'est ce qu'on appelle la crème de la crème de l'aristocratie métropolitaine. Ils se marient entre eux autant que possible, comme les juifs, et n'admettent à leurs cénacles que les étrangers de la plus haute volée. Leurs domestiques portent la livrée, une livrée modeste, il est vrai, car la population, pas plus aujourd'hui qu'à l'époque du président John Adams, ne souffrirait l'introduction de ces grotesques habillements dont l'aristocratie anglaise et allemande affuble ses domestiques. Il est de bon goût, dans cette petite Église, de tourner en ridicule les institutions républicaines, et on y envie secrètement celles de la vieille Europe : ce sont, en un mot, les Bourbons de l'Amérique.

Aucun d'eux n'affiche un plus superbe dédain pour les classes travailleuses que le père d'Hélène. Il aime le faste, qu'il soutient dans sa maison par un remarquable succès en affaires. Président d'une de nos principales banques, on l'a souvent soupçonné d'employer les fonds de l'institution à des spéculations personnelles. En agissant ainsi, après tout, il n'aurait fait que ce que font la plupart des directeurs des deux mille banques que le pays se vante de posséder, et qui servent de piédestal à la fortune d'un petit nombre de privilégiés, au détriment des grands intérêts de l'industrie et du commerce.

Les enfants du président de banque furent élevés comme on élève les enfants aux États-Unis, c'est-à-dire au milieu de toutes les jouissances du luxe que les familles peuvent se permettre, et des priviléges d'une liberté illimitée. On s'étonne souvent, en Europe, de la faiblesse du pouvoir paternel en Amérique, et du relâchement des liens de la famille. Mais on oublie que la constitution de cette dernière est partout le reflet des institutions politiques. A Rome, tant que les institutions, qui n'étaient républicaines que de nom, subsistèrent, le pouvoir paternel fut absolu; et il resta tel, par la force des traditions, même après que l'empire eut succédé à une république aristocratique. Il revêtit ce caractère en Europe partout où furent portées les aigles romaines, et le conserva naturellement durant toute la période féodale. Mais dans l'Amérique du Nord il n'y eut jamais ni oligarchie ni aristocratie. Les colons se donnèrent, sur tous les points où ils se répandirent, une forme de gouvernement populaire; et lorsque éclata la guerre avec la mère patrie, les mœurs étaient tellement pénétrées des principes démocratiques, qu'une constitution républicaine fut la seule qui fut jugée praticable par les fondateurs du nouvel empire. Dans un pays où règne la liberté la plus absolue, cette liberté commence au foyer domestique. Il n'y peut être que vaguement question du pouvoir paternel, et les parents sont, pour ainsi

dire, forcés par l'opinion publique de laisser à leurs enfants la libre disposition de leurs mouvements et de leurs personnes.

Ainsi, les jeunes gens choisissent, la plupart du temps sans consulter leurs parents, la carrière vers laquelle ils se sentent entraînés. Ils quittent le toit paternel aussitôt que les profits des affaires qu'ils ont entreprises ou les appointements qu'ils reçoivent des maisons de commerce ou des administrations où ils sont entrés le leur permettent. Beaucoup, aussitôt que leurs plumes sont poussées, prennent leur volée vers quelque nouvel État ou territoire de l'Union, envoyant de leurs nouvelles aux vieux parents quand l'occasion s'en présente, et se frayant eux-mêmes un chemin à la fortune.

Quant aux filles, en vertu du même principe, elles vont partout seules, aux écoles, aux fêtes publiques ou privées, même en de lointaines visites, dans les villes ou États environnants. La plupart du temps, elles se font accompagner non pas d'une duègne, comme en Espagne, ou d'une femme de chambre, comme en France, mais d'un beau jeune homme, espèce de *cavaliere servante*, qui remplit son rôle sérieusement, sans arrière-pensée, prodiguant les témoignages de la plus respectueuse attention. Ce chevalier servant est continué dans ses fonctions aussi longtemps que ses attentions plaisent à la jeune fille. Lorsqu'elles cessent d'avoir ce caractère, il est

congédié sans façon; et sa place est bientôt occupée non pas par un rival, car les relations entre jeunes gens de sexe différent n'ont nullement le caractère d'une intrigue, mais par un autre compagnon de promenades et de plaisirs. Ces platoniques liaisons, connues en Amérique sous le nom de *flirtations*, sont considérées par les parents et par les enfants comme un indispensable préliminaire au mariage; et voilà pourquoi le privilége de se donner congé dans les péripéties de la flirtation est réciproque. Nul sentiment de colère ou de rancune ne survit à ces congés. C'est un droit sous-entendu que le jeune homme ou la jeune fille se réserve d'exercer, si l'un ou l'autre s'aperçoit qu'ils ne sont pas conditionnés pour faire ensemble le voyage de la vie. On s'explique franchement, dans la plupart des cas : on se sépare en bons termes, et il ne reste généralement que d'aimables souvenirs de ces passagères liaisons.

— Et il n'en résulte jamais aucune conséquence fâcheuse pour la jeune fille? fis-je en interrompant Asmodée.

— Il serait téméraire de l'affirmer, répondit mon compagnon. Mais les jeunes Américaines ne sont pas tenues, comme en Europe, dans une complète ignorance sur les relations des sexes, et elles savent s'arrêter là où le danger commence. Je sais bien que, surtout dans les grandes villes, la pureté des mœurs primitives s'est altérée; cependant les

inconvénients qu'aurait en Europe la liberté illimitée laissée ici aux jeunes filles n'ont pas encore un caractère inquiétant. Mais que le jeune homme qui se laisse aller aux délices de la flirtation se garde surtout d'écrire une lettre ou de faire une démarche qui puisse être travestie en un engagement de mariage! Il est pris infailliblement dans les lacs qui lui ont été tendus. Les tribunaux, si la délaissée y a recours, le condamneront à épouser incontinent, et cette perspective modère, dans bien des cas, l'ardeur des jeunes Américains. Forcer les hommes à les épouser, surtout s'ils sont riches, est une industrie qui n'est pas inconnue aux vieilles filles, et dans laquelle elles sont trop souvent aidées par des avocats sans scrupules et encouragées par la sympathie que les femmes inspirent généralement à nos magistrats.

Hélène, belle et gracieuse, comme le sont la grande majorité des jeunes filles aux États-Unis, fut élevée pour le monde, pour me servir d'une expression souvent employée par d'aveugles et complaisantes mères. Par là, elles entendent, je suppose, que le but principal de l'éducation à donner à leurs enfants est de les destiner à faire l'ornement de la société et à recevoir les hommages des hommes. Hélène n'acquit pas de notions plus élevées sur la mission de la femme dans les sociétés modernes. A dix-huit ans, elle savait toucher du piano assez pour faire danser le soir dans les salons paternels, dessinait

quelques fleurs, connaissait les noms d'à peu près toutes les sciences, et suivait religieusement les modes parisiennes. Ce n'est qu'après son mariage qu'elle commença à cultiver sa voix, qu'elle a réellement fort belle, et elle fut redevable du talent qu'elle a acquis à une cantatrice européenne, qui, la première, découvrit les riches cordes qu'Hélène possédait sans s'en douter.

Ce mariage avait été précédé des circonstances que voici, analogues, du reste, dans presque tous les cas où il s'accomplit aux États-Unis. Un soir, Hélène présenta un jeune homme à son père et lui annonça, comme la chose la plus naturelle du monde, qu'ils s'étaient engagés l'un à l'autre. La présentation terminée, quelques questions furent adressées au jeune homme relativement à sa position et à sa famille. On servit le thé; les vieux parents firent une partie de whist avec quelques amis, et il ne fut pas fait la moindre allusion, durant toute la soirée, à l'engagement qu'Hélène avait annoncé à son père.

Le jeune homme sur lequel son choix s'était arrêté était Édouard Ronfort, beau et élégant de sa personne, appartenant à une respectable famille, dont l'un des membres avait récemment gouverné l'État de New-York. Il s'était respectueusement tenu à distance, bien que passionnément épris d'Hélène, aussi longtemps qu'il l'avait vue accepter les attentions d'autres jeunes gens. Quand il crut le moment

opportun, il manifesta le désir de l'accompagner dans ses promenades et parties de plaisir. C'est ainsi, nous l'avons dit, que la flirtation commence, moyen d'expérimenter s'il y a sympathie entre les caractères. Entre Édouard Ronfort et la fille du banquier, la sympathie ne fut pas lente à se manifester, et nous avons vu qu'un engagement formel était intervenu entre les jeunes gens, engagement qui se dénoua par un mariage quelques mois après.

Dans la plupart des États de l'Union, les garçons arrivés à l'âge de quinze ans et les filles qui ont atteint celui de dix peuvent contracter mariage, sans avoir besoin du consentement de leurs parents. Le premier magistrat venu, un ministre protestant ou un prêtre catholique, reçoit la déclaration que lui font les deux jeunes gens qu'ils sont décidés à s'épouser. Le magistrat, le ministre ou le prêtre procède, sans plus de pourparlers, à la cérémonie du mariage, délivre un certificat à l'un des conjoints attestant qu'ils sont mariés, reçoit une légère gratification, et en moins de dix minutes, le contrat qui, chez toutes les nations civilisées, est regardé comme l'acte le plus solennel de la vie, est conclu. Nulle publication préalable n'est requise, et il semble, en voyant de quelles facilités est entourée la cérémonie du mariage, que le législateur n'ait eu qu'un grand objet en vue : faire disparaître le plus promptement possible les solitudes et les forêts de l'Amérique par

la propagation de la race humaine. Il y a des cas, mais ils sont rares, où les parents de la jeune fille veulent s'opposer à ce qu'elle contracte mariage avec l'homme qu'elle a choisi et à qui elle s'est engagée. L'opinion publique est invariablement contre eux, et ils sont, la plupart du temps, forcés de s'incliner devant le choix de leurs enfants. Un millionnaire, dont la fille s'était éprise il y a quelques années du cocher de la maison paternelle, tenta de prévenir une union qu'il croyait mal assortie, et, pour mieux y parvenir, il résolut d'emmener sa fille en Europe. Avertie de ce projet, la justice intervint et obligea le père à respecter la liberté de mouvements de sa fille. Elle en profita pour épouser incontinent le domestique qui l'avait captivée.

Mais ce qui fait surtout que les parents s'opposent rarement aux projets de mariage de leurs enfants, c'est que l'usage de doter les filles, usage qui rend en Europe l'intervention du pouvoir paternel toute-puissante dans les questions de mariage, n'existe pas aux États-Unis. L'Américain épouse la femme qui lui convient, sans se préoccuper de la fortune qu'elle a ou aura un jour. Sachant qu'il trouvera des moyens de subsistance et même de bien-être dans son travail, il ne se sent pas porté à les demander à des combinaisons matrimoniales où la dignité personnelle a toujours à souffrir. Lorsqu'il se marie, il ne consulte que son cœur, et voilà pourquoi les unions

sont en général bien assorties, et probablement plus heureuses que dans le vieux monde. La dot est en réalité un boulet que l'Européen attache à ses pieds lorsqu'il se marie. S'il est un galant homme, il craint constamment de compromettre ce qu'il considère comme un dépôt, qu'il a reçu pour le transmettre à ses enfants. Vient-il à le dissiper, sa vie se passe dans des efforts souvent impuissants pour le rétablir dans son intégrité, et en même temps il est tenu de maintenir sa femme sur un pied convenable, en rapport avec la fortune qu'elle a apportée. Aux États-Unis, le jeune époux n'est pas embarrassé au commencement de sa carrière par toutes ces considérations : sa femme partage sa bonne ou mauvaise fortune, sans que dans ce dernier cas elle soit en droit de murmurer. Parfois, des étrangers de distinction ou des aventuriers débarquent en Amérique à la recherche de riches héritières, et, fidèles aux traditions européennes, exigent avant d'épouser des écus comptants. La réprobation publique est la conséquence d'alliances formées dans ces conditions. Toutes les maisons respectables se ferment devant l'étranger qui a converti en une opération mercantile l'acte de la vie où les sympathies mutuelles devraient jouer un rôle exclusif. D'ailleurs on n'admet pas qu'un homme qui a travaillé toute sa vie pour acquérir de la fortune se dépouille des fruits de son travail au profit de ses enfants, juste au moment où

l'âge lui conseille d'en jouir. Dans l'opinion des Américains, la constitution d'une dot au profit de l'enfant qui se marie est une injustice, une immoralité, une source de discorde dans les ménages, tout au moins une menace suspendue sur la félicité des conjoints.

Le père d'Hélène partageait trop complétement les idées qui ont cours sur le mariage parmi ses compatriotes pour contrecarrer le choix qu'avait fait sa fille ou pour la doter quand arriva le jour de son union avec Édouard Ronfort. Ce dernier était, au surplus, dans une position sinon brillante, du moins fort aisée. Son père, mort quelques années auparavant, avait laissé cinq mille dollars de rente à chacun des quatre enfants qui lui survivaient et autant à sa veuve, avec la jouissance d'une belle résidence, située à quelque distance de New-York, sur les bords de la baie. Cette jouissance, d'après une clause de son testament, clause destinée à avoir de graves conséquences, la veuve de M. Ronfort devait la partager, sa vie durant, avec ses enfants, mariés ou non mariés; c'est-à-dire qu'ils avaient le droit d'habiter, si bon leur semblait, la résidence léguée à leur mère.

C'est là qu'Édouard et sa femme passèrent les premières années de leur mariage, durant la saison d'été, dans une félicité sans nuages. L'hiver, le jeune ménage le passait à New-York dans un des plus

somptueux hôtels de la métropole des États-Unis. Deux enfants naquirent de leur union, et il est possible qu'elle n'eût jamais été troublée sans le retour au sein de sa famille, après une longue absence, d'un frère d'Édouard, Robert Ronfort, son aîné de deux ans.

Robert était allé en Californie, du vivant de son père, à la recherche de la fortune et résidait encore dans cet État quand Édouard s'était marié. Il n'était pas revenu dans le Nord depuis ce mariage, il y revenait maintenant et comptait s'y fixer définitivement, non pas seulement parce qu'il avait amassé une belle fortune, mais aussi parce qu'il avait besoin des consolations de sa famille, car il venait de perdre la femme qu'il avait épousée en Californie et à laquelle il était tendrement attaché. Sous l'influence de ces regrets, Robert était tombé dans une sorte de marasme et de mysticisme. Ayant droit, d'après le testament paternel, d'habiter la demeure où résidait sa mère avec ses autres enfants, il y fut l'objet des soins les plus tendres, tous les hôtes de la maison s'étudiant à le distraire de sa mélancolie.

Hélène ne fut pas la dernière à donner des marques de sympathie à son beau-frère, et insensiblement Robert, qui avait trente-deux ans à peine, recouvra la force et la gaieté. Pour se créer une occupation, il fonda une école du soir pour les ouvriers d'une manufacture voisine, et une école du dimanche

pour leurs enfants. Lui et Hélène en étaient les principaux professeurs, les seuls, pour ainsi dire, et il y a lieu de croire que ce fut dans l'accomplissement d'une œuvre qui leur attira la reconnaissance des populations, que naquit une intimité qui devait plonger deux familles dans la douleur et ajouter un chapitre à l'histoire des scandales de la vie domestique.

Il y avait sept ans qu'Hélène était mariée, et deux que Robert était revenu de Californie, quand un procès où Édouard Ronfort avait de graves intérêts à défendre nécessita sa présence dans une ville lointaine de l'Ouest. Son affection pour sa femme avait augmenté plutôt que diminué après une aussi longue période passée sans nuages, et il ne voulut s'en séparer que sur l'assurance de ses avocats que son absence ne se prolongerait pas au delà de quelques semaines. Ces quelques semaines furent des mois, car si les procès durent longtemps dans beaucoup de pays, on peut dire qu'ils s'éternisent aux États-Unis. Et quand Édouard, après avoir à son gré terminé ses affaires dans l'Ouest, annonça son prochain retour dans la demeure paternelle, cette nouvelle, au lieu d'être un sujet de joie pour tous les membres de la famille, jeta la consternation dans l'esprit de deux d'entre eux : la femme même d'Édouard et son frère aîné, Robert Ronfort.

Mais je m'aperçois, dit Asmodée en interrom-

pant son récit, que nous sommes arrivés devant la demeure de l'opulent marchand où je me suis promis de vous conduire. Je vous raconterai une autre fois la suite du drame domestique auquel vous paraissez vous intéresser. »

CHAPITRE IV

OU L'ON RENCONTRE PAS MAL D'ORIGINAUX, ET OU ASMODÉE SE MOQUE AGRÉABLEMENT DE LA MANIE PRÉDOMINANTE ET DE QUELQUES LÉGERS TRAVERS DU PEUPLE AMÉRICAIN.

La maison devant laquelle nous nous trouvions était isolée, entourée partout de jardins, et ayant toutes les apparences d'une demeure princière. « Peu de souverains de la vieille Europe sont logés aussi magnifiquement que ce marchand de la jeune république, » pensais-je pendant qu'Asmodée déclinait son nom. Ce nom semble opérer comme un talisman, car devant lui toutes les portes s'ouvrent. J'eus le temps d'examiner toutefois, avant qu'un domestique vînt nous introduire, la façade du bâtiment où nous allions pénétrer. Entièrement construit en marbre blanc, il me parut avoir des proportions grandioses, et il est clair que les architectes du nouveau monde ont épuisé leur talent à faire de cette construction un magnifique chef-d'œuvre. Les sculptures les mieux réussies abondent, et tout y est marqué au coin du bon goût. Les merveilles extérieures m'avaient préparé à celles de l'intérieur. Aussi fus-je peu étonné de voir des colonnes du marbre le plus rare et de jaspe se succéder à travers de vastes vestibules et de

nombreux salons. Toutes les parties du monde ont contribué à enrichir de véritables chefs-d'œuvre cette spacieuse demeure, dont le propriétaire, un homme de soixante ans environ, nous reçut d'une manière affable. Lui aussi donnait une soirée, et de joyeux quadrilles retentissaient dans une vaste serre convertie pour l'occasion en salle de bal. Il me sembla que la société au milieu de laquelle nous circulions était plus raffinée que celle que nous venions de quitter. Les hommes paraissaient plus sérieux, les femmes causaient moins haut, et leurs éclats de rire étaient moins fréquents et moins sonores.

« Vous ne vous trompez pas, me dit Asmodée, à qui je fis part de mes observations. Ici se trouve à peu d'exceptions près, et à part les Bourbons dont je parlais tout à l'heure, l'élite de New-York. Ce sont en général des marchands millionnaires, des magistrats, des hommes d'État, des manufacturiers, des hommes de finance. L'amphitryon donne de rares fêtes, mais il choisit le monde qui doit y assister. Il n'a jamais oublié un incident assez pénible qui marqua les premières années de sa carrière commerciale. Il avait été singulièrement heureux dans toutes ses entreprises, à ce point qu'il avait presque un million de dollars à l'époque où remonte l'anecdote que je vais raconter. Il habitait alors une modeste maison dans un modeste quartier, et il lui prit un jour la fantaisie de donner une grande fête, à laquelle il

invita les premières familles de New-York. Aucune ne se rendit à son appel, et ses salons restèrent vides. Le futur millionnaire fit alors, dit-on, le serment d'écraser par son luxe cette orgueilleuse aristocratie de marchands, puisqu'il ne pouvait l'attirer à lui par son urbanité. Et unissant la prudence à une rare perspicacité, il accumula une fortune qui, à l'heure présente, est une des premières des États-Unis.

« J'ai omis de dire, continua Asmodée, qu'à l'époque où remonte cet incident de la carrière du marchand, il tenait simplement un magasin de détail, au lieu d'être comme aujourd'hui l'un des importateurs les plus importants du pays. Or, dans cette singulière société de New-York, le besoin de distinctions sociales est tellement prononcé que les importateurs et marchands en gros se croient supérieurs aux détaillants, si riches que ces derniers puissent être. Le bas de la ville, où l'on vend les étoffes à la pièce, regarde avec dédain le haut de la ville, qui lui achète cette même pièce pour la débiter par mètres et centimètres. En outre, le maître du logis n'est pas né aux États-Unis, circonstance dont il ignorait toute la portée lors de sa première tentative de se mêler à l'élite de la société new-yorkaise. Les étrangers, eussent-ils résidé un demi-siècle dans ce pays, conservent le stigmate de leur origine aux yeux des natifs, qui persistent à ne voir en eux que des aventuriers, même après qu'ils ont fait fortune. Et puis

l'Américain de naissance croit de bonne foi, il faut le dire, qu'il est supérieur en intelligence aux étrangers. Il ne parle des autres peuples qu'avec une dédaigneuse pitié, comme on fait des parias de l'Inde ou de toute autre race inférieure. Chose assez curieuse cependant, les hommes les plus remarquables du jour, dans presque toutes les branches de l'activité humaine, aux États-Unis, sont des étrangers. Sans parler de notre hôte, dont le chiffre d'affaires atteint et parfois dépasse trois cents millions de francs par an, les banquiers de New-York qui sont à la tête de la finance sont Allemands, Anglais ou Français. L'écrivain qui a donné une incomparable impulsion à la presse américaine est un étranger. C'est à un étranger que l'Union américaine doit peut-être sa conservation, car durant une grande guerre civile, ce fut grâce à l'invention d'un Suédois que la flotte des États du Nord échappa à la destruction, destruction qui eût vraisemblablement changé l'issue de la lutte. Les savants dont les Américains citent les noms avec le plus de fierté, Audubon, le célèbre ornithologiste, et Agassiz, sont des étrangers; le premier, fils d'un amiral français, naquit en Louisiane à l'époque où ce pays n'appartenait pas encore aux États-Unis, et le second a vu le jour dans les montagnes de la Suisse, dont les glaciers inspirèrent ses premières études.

« Ce n'est pas du reste aujourd'hui pour la pre-

mière fois que se manifeste le phénomène de la prééminence des étrangers aux États-Unis dans le commerce, la finance et la science. Il en a été ainsi depuis que la république américaine a pris rang parmi les nations du monde. Astor, dont le nom a franchi l'Atlantique, et qui a doté New-York d'une de ses plus riches bibliothèques, était né en Allemagne; Gérard, qui légua dix millions de francs à la ville de Philadelphie pour la fondation d'un collége qui est un modèle d'institutions philanthropiques, était un Français, et quand après la guerre de l'indépendance il fallut porter la lumière dans le chaos financier qui en était résulté, ce fut un étranger, Gallatin, qui fut chargé de cette difficile mission. Il est vrai que tel est l'orgueil des Américains, que s'il arrive qu'un étranger illustre son nom par quelque découverte utile ou quelque œuvre de talent, ils le revendiquent incontinent pour un des leurs, affirmant qu'il doit son génie à sa résidence dans leur pays.

« Si vous voulez vous faire une idée maintenant des préoccupations générales et de la tournure d'esprit des Américains, mêlez-vous aux groupes et écoutez leurs conversations. »

Je suivis le conseil de mon compagnon, et écoutai discourir les hommes qui n'étaient engagés ni au jeu ni à la danse. Partout, dans tous les groupes, le mot dollar, constamment répété, frappa mes oreilles.

Les conversations ne roulaient que sur des opérations financières ou mercantiles, sur les profits espérés ou réalisés par les orateurs, ou sur l'aspect général du marché. Dans aucun groupe il n'était question d'arts, de sciences, de théâtres, de tous ces sujets qui alimentent la conversation des cercles policés et des réunions élégantes en Europe. Une autre singularité me frappa. C'était le sentiment outré de personnalité qui dominait dans toutes les conversations. Le *moi* revenait constamment sur les lèvres des interlocuteurs. Ce précepte du bonhomme Franklin : *qu'il ne faut jamais parler de soi,* est tombé en désuétude parmi ses compatriotes, comme bien d'autres peut être du même philosophe. Dans tous les cas, cette universelle et constante admiration de soi-même, ce pompeux *égotisme* n'était pas moins choquant que cette anxiété de gagner de l'argent qui ne les quitte pas, même au milieu des fêtes. Je fis part de mes observations à Asmodée, qui répondit : « Bien des fois j'ai entendu des médecins de mérite, des hommes d'une science profonde, prétendre sérieusement que les Américains, tous sans exception, sont plus ou moins fous, car tous, sans exception, sont plus ou moins affectés d'une incurable manie, celle de gagner de l'argent. Nuit et jour ils songent aux moyens de s'enrichir, ils y ramènent toutes leurs pensées, toutes leurs actions portent vers ce but unique. Ils en sont obsédés dans leurs bureaux, dans leurs magasins,

dans la rue, au théâtre, à l'église, au foyer domestique. Leur cerveau n'a de place en réalité que pour une conception : celle de faire de l'argent. Or, les fous ou les monomanes sont les gens qui ont une idée fixe, une pensée prédominante, exclusive. L'amour du gain poussé aussi loin qu'il l'est dans ce pays, ayant envahi toutes les classes, les hommes comme les femmes, la vieillesse comme l'enfance, l'habitant des villes comme l'habitant des campagnes, révèle positivement un dérangement général de l'intelligence. Les Américains sont arrivés à ce point de peser la valeur d'un homme à ce qu'il possède, et de mesurer leur considération à sa fortune. En Angleterre, c'est un fait que je constate sans l'apprécier, c'est la naissance ou la noblesse qui est la mesure ou l'étalon du mérite. L'Angleterre est en fait une hiérarchie oligarchique, au sommet de laquelle est le souverain, après viennent les ducs, puis les marquis, puis les comtes, vicomtes et barons. Le gouvernement, dans toutes ses branches et ramifications, est transmis à quelques nobles familles de génération en génération, et c'est très-exceptionnellement que des hommes d'une incontestable valeur se sont élevés des rangs populaires jusqu'au pouvoir.

« En Russie, il n'y a pas longtemps encore, le mérite d'un homme se mesurait d'après le degré de faveur que lui témoignait le monarque. Car dans les États despotiques, les favoris sont tout-puissants, la

naissance ou le talent sont rarement des titres à la confiance du souverain, c'est son caprice qui appelle tel ou tel de ses sujets aux fonctions publiques, et il s'arrête de préférence sur les plus serviles d'entre eux.

Il n'y a guère qu'en France où l'étalon du mérite soit, en général, le mérite lui-même. L'aristocratie n'y est que nominale; car il n'y a pas de véritable aristocratie sans priviléges, et surtout sans propriétés territoriales. Aussi, dans l'état militaire, dans les différentes branches de l'administration publique, est-ce incontestablement, à peu d'exceptions près, le mérite personnel qui assure aux titulaires le grade ou les fonctions qu'ils occupent, et il s'ensuit que, pendant que la naissance en Angleterre et ailleurs la faveur du prince, sont presque les seuls titres à la considération publique, le plus général est, en France, le mérite personnel.

Aux États-Unis, les masses sont indifférentes aux prétentions dérivées de la naissance, mais elles ne le sont guère moins à celles qui reposent sur le talent et un mérite réels. Écoutez cet Anglais : il désire savoir quel est un nouveau venu; sa question est celle-ci : Est-ce un homme de naissance? Un Français aurait demandé : Est-ce un homme de talent? Tandis que l'Américain ne s'enquerra que d'une chose : la fortune de l'étranger! (How much is he worth?)

L'argent, voilà la seule mesure de la considération publique et de la valeur personnelle aux États-Unis. Un savant pauvre est méprisé, et Fenimore Cooper aurait vu toutes les portes se fermer devant lui s'il eût porté un habit râpé. Les choses en sont venues à ce point que la considération publique est en proportion de la fortune possédée. Un homme qui n'a que cent mille dollars est moitié moins estimé que celui qui en a deux cent mille. Au point de vue général, on peut dire que la population américaine se divise en deux classes : les pauvres et les riches, cette dernière pleine souvent de dureté et d'indifférence pour l'autre. Car il n'y a pas de plus grand crime aux États-Unis que la misère.

Aussi, ceux qui ne sont pas riches veulent à tout prix le paraître; et il n'est pas sûr que chez les trois quarts des Américains la fortune ne soit pas à la surface? Ils doivent la moitié du prix de la maison qu'ils ont achetée, et la toilette des femmes les plus élégantes, de beaucoup même de celles reçues dans cette maison, est usée avant d'être payée. Mais comme aucun peuple ne juge aussi généralement sur l'apparence, l'étalage du luxe est nécessaire pour se créer du crédit. En même temps, et peut-être à cause de cette particularité du caractère national, il n'y a pas de société où les hauts et les bas de la vie soient aussi fréquents qu'en Amérique. Les Américains de la génération présente ressemblent tous

à ces gouvernements dont parle un philosophe français, se soutenant à l'aide d'emprunts, comme la corde soutient le pendu. Mais afin que la corde dure le plus longtemps possible, ils sont experts dans l'art d'entasser expédient sur expédient, et recourent souvent à des moyens que la tolérance publique appelle habiles, mais qui seraient partout ailleurs autrement caractérisés.

La passion dominante de devenir riche coûte que coûte a empoisonné les mœurs publiques aussi bien que les mœurs privées, et perverti les institutions politiques. Le sens moral est presque lettre morte dans toutes les couches de la société. Il faut gagner de l'argent à tout prix, honnêtement si l'on peut, mais en gagner en tout cas. Voilà la maxime dissolvante qui a cours dans toutes les classes : chez les riches, qui veulent accroître leur fortune; chez les pauvres, qui l'envient; chez les vieillards comme chez les jeunes gens; chez les hommes dans la force de l'âge comme chez les femmes dans tout l'épanouissement de leur beauté; chez ces élégantes qu'on rencontre à toute heure du jour dans les magasins ou sur la voie publique, au parc ou sur les bateaux à vapeur; chez ces belles voyageuses qui partent avec un sac de nuit, et reviennent de leur tournée avec un formidable cortége de malles et de paquets.

Quant à cette habitude des Américains d'admirer tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, tout ce qui

se passe dans leur pays, c'est un travers que d'autres avant vous ont remarqué. Les Américains sont convaincus que leur pays est le plus beau du monde, le peuple dont ils font partie le plus intelligent de tous ceux qui habitent notre planète, et leurs femmes les plus belles de la création. Ils croient également que la marine, l'armée, les arts, les sciences, le commerce, l'industrie des autres peuples, ne peuvent soutenir la comparaison avec les leurs. Cette constante admiration d'eux-mêmes et de tout ce qui est américain ne serait, après tout, qu'amusante, si elle ne fatiguait l'auditeur. Des individus, elle a gagné les États, les villes, les bourgades. Il n'y a pas un État qui ne se croie, sous un rapport ou sous un autre, supérieur à son voisin; pas une ville qui dans l'opinion de ses habitants ne l'emporte sur sa voisine. Cette rivalité inoffensive pousse le pays au progrès, en définitive; de même que l'Américain, qui a une confiance illimitée dans son intelligence et sa capacité, — se croyant apte à tout entreprendre, à être avocat ou médecin aujourd'hui, négociant, journaliste demain, diplomate et même président des États-Unis le jour suivant, — aurait fait de moins rapides progrès dans les arts pacifiques s'il avait eu la timidité de caractère de la plupart des peuples de l'Europe. Cette confiance absolue en lui-même fait qu'il ignore le sentiment de l'envie, si profondément enraciné ailleurs dans le cœur des masses. La vue

des demeures princières de nos millionnaires n'éveille chez l'artisan que le désir de réussir : son courage en est affermi, parce qu'il sait qu'elles sont à la portée de quiconque déploie de l'intelligence, un ferme vouloir et de la sagacité en affaires. Mais ce qui n'est pas l'amusant défaut d'un peuple qui débute dans la vie, c'est sa passion, toujours en éveil, de gagner de l'or, maladie morale évidemment contagieuse, et dont les étrangers, après un court séjour aux États-Unis, sont tout autant affectés que les Américains. L'opulent marchand chez lequel je vous ai introduit est l'un des hommes les plus honorables de la métropole; et cependant, où est la grandeur du but qu'il poursuit avec une fiévreuse activité, l'accumulation de millions sur millions? Évinçant de jeunes rivaux de la lice commerciale pour arriver plus sûrement à ce but, il ne comprend pas que l'heure de la retraite sonne pour le commerçant devenu millionnaire, aussi bien que pour le soldat après qu'il a glorieusement servi son pays. Toutes les aspirations généreuses s'éteignent dans une poursuite sans frein ni répit de la fortune; le sens moral même perd de sa force. Cette assertion, si elle avait besoin de preuves à l'appui, en trouverait dans les personnages assis à une table de whist avec le maître du logis. L'un d'eux, celui qui affecte les airs dégagés d'un *snob* de la vieille Angleterre, a fait fortune au moyen d'une combinaison dans laquelle

de vieilles maisons de banque de New-York n'ont pas craint d'entrer. Directeur d'une compagnie maritime dont les dividendes annuels s'élevaient à vingt pour cent, il décida les membres du conseil d'administration à porter le capital de la compagnie de dix à vingt millions de dollars. Le prix des actions excédait alors trois cents dollars : celui d'émission du nouveau capital fut fixé à cent dollars l'action; et le nouveau capital, souscrit, bien entendu, par notre directeur et ses associés, fut vendu au prix ancien, avant que le public eût vent de l'augmentation du capital social de la compagnie. La moralité de cette opération fut à peine mise en question. Le personnage qui l'imagina importe aujourd'hui d'Angleterre ses voitures, ses chevaux, ses domestiques même, tous hauts de six pieds; et dernièrement il a fait partie d'une députation chargée de faire connaître au président des États-Unis l'opinion des capitalistes de New-York sur l'état politique et financier du pays, et qui a débuté par ces mots, devenus historiques : « Nous sommes dix devant vous, monsieur le président, mais nous représentons cent millions de dollars! »

Les deux autres joueurs à cette même table de whist sont des avares qui rendraient des points à Harpagon. L'un est un importateur, qui habite une chambre froide dans l'une des plus modestes maisons du haut de la ville. L'hiver, il va se chauffer dans les salons des

hôtels publics, qui sont, à vrai dire, les cafés des États-Unis; et, bien qu'il soit presque septuagénaire, vous pouvez le voir chaque matin à la douane, faisant lui-même l'entrée des marchandises qu'il a importées. Il est son teneur de livres, son caissier, son chef de correspondance, bien que ses affaires et ses profits annuels s'élèvent à un chiffre considérable. Il est resté célibataire, n'ayant jamais eu le temps, dit-il, de chercher une femme, ni la fortune, ajoute-t-il, nécessaire à quiconque se donne aujourd'hui cet objet de luxe. Il n'en a pas moins accusé dernièrement au receveur des contributions une fortune de plusieurs millions de dollars; mais, malgré ses richesses, jamais sa main ne s'ouvre pour une œuvre de bienfaisance. Ce n'est point par sécheresse de cœur, prétend-il, mais par crainte que ses bienfaits n'aient de fâcheux résultats. Et il raconte à ce propos que le seul parent au monde qui lui restât, une nièce, lui fit part de son mariage, il y a de cela quelques années. L'avare, dans un accès de libéralité, lui envoya cinquante mille dollars en présent de noce. La nièce ignorait que son oncle d'Amérique fût devenu millionnaire, et en recevant ce magnifique présent, elle devint littéralement folle de joie. « Et voilà comment j'ai été guéri de la manie de donner, » ajoute invariablement notre homme en racontant cette histoire, quand on vient quêter dans ses bureaux.

Le quatrième partenaire est également un vieux

célibataire qui a réalisé de gros profits à la suite d'un des fréquents remaniements des droits d'entrée, aux États-Unis, des marchandises d'origine étrangère. C'est un de ces hommes qui oublient invariablement de mettre de l'argent dans leurs poches quand ils invitent un ami à dîner au restaurant, ou qui se forment une bibliothèque de volumes dépareillés en empruntant des livres qu'ils ne rendent jamais. Il ne passe pas ses dimanches, comme l'autre avare, à nettoyer soigneusement les pièces d'or qu'il a reçues dans le courant de la semaine. Sa distraction favorite est des plus singulières, et ne laisse pas de lui coûter annuellement quelques milliers de dollars. Il y a quelques années il a acheté une vaste propriété en France, sur la description qu'il en lut par hasard dans un journal. Il en fit faire un plan en relief, et envoya un de ses commis pour la gérer. Sur le vu de ce plan, tantôt il commande la construction d'un kiosque, qu'il fait transporter l'année d'après dans une autre partie du domaine; tantôt il fait bâtir une fabrique, destinée, elle aussi, à être démolie et à faire place à une autre construction. Parfois il modifie une aile du château, parfois le dessin du parc ou des jardins, le tout par correspondance, bien entendu, car il n'a jamais visité sa propriété et mourra sous le harnois, à la poursuite des dollars, avant qu'il trouve le temps de la visiter.

Ces excentriques sont rares, il est vrai, dans la so-

ciété américaine. L'économie est l'exception, presque regardée comme un vice. La prodigalité est la règle générale. Personne ne songe au lendemain. Quelques philanthropes conçurent le projet, il y a quelques années, de fonder une maison de refuge pour les négociants invalides et ruinés. Ils furent obligés de renoncer à ce projet, quand il fut constaté que, dans New-York seul, il se trouvait plusieurs milliers de vieux négociants presque réduits à l'état de mendicité; et parmi eux il y en avait près de mille qui, dans le cours de leur vie commerciale, avaient *valu*, comme on dit ici, chacun plus de cinq cent mille francs.

Si le peuple américain ne joignait à sa passion du gain un amour excessif de la dépense, ce serait le peuple le plus abominable de la terre. Mais à côté de chaque vice, chez l'homme comme chez les nations, il semble que la Providence ait toujours placé un correctif, et en voyant combien peu les Américains tiennent à l'argent et leur impuissance à le conserver, on s'étonne de l'âpreté au gain qui les possède.

En même temps, il n'y a pas de peuple qui se laisse plus facilement séduire par les apparences, tromper par les ruses les plus grossières. Il se laisse décevoir comme un enfant; et, en effet, il y a beaucoup de naïveté puérile dans le caractère des Américains. Ils prennent plaisir à raconter entre eux des

aventures et des anecdotes qui feraient dormir debout les Européens, et applaudissent bruyamment leurs interminables récits. Grands parleurs, ils n'ont cependant pas le talent de la conversation, qui est le don des sociétés raffinées et chez lesquelles l'instruction n'est pas superficielle.

C'est surtout dans les réunions publiques qu'ils déploient ce talent de la parole dont tous les Américains paraissent doués. Il n'y en a pas un qui ne soit prêt à parler sur le premier sujet venu. Il occupera l'attention de ses auditeurs plus ou moins heureusement, plus ou moins sérieusement pendant des heures; mais ses paroles ne laissent point de traces après elles : les improvisateurs n'ont pas plus d'idées dans le nouveau que dans le vieux monde.

Quant à la disposition générale des Américains à tomber dans les piéges les plus grossiers, elle est, après tout, étrange chez un peuple dont l'instinct commercial est si fortement développé. Il n'en est pas moins vrai que les États-Unis sont la patrie du *humbug*, mot d'origine américaine qui a fait son chemin dans le monde, et le paradis des charlatans. Je vois, parmi les gens qui nous entourent, trois médecins, ou plutôt trois industriels, qui ont gagné des sommes fabuleuses, non par l'exercice de leur profession, mais en vendant des pilules et des remèdes prétendus infaillibles pour toutes les maladies connues. On ne peut se faire une idée du chiffre de

leurs affaires et du nombreux personnel qu'ils emploient pour la préparation et la vente de leurs panacées. J'ai visité l'établissement d'un de ces industriels, il y a quelques jours : on m'a montré un département pour la fabrication des pilules et onguents; un autre pour la fabrication des boîtes destinées à les contenir; un autre pour leur expédition aux agents et distribution dans les États-Unis; un autre pour l'impression de prospectus, de pamphlets et d'almanachs dont ces industriels inondent le pays; d'autres enfin dont je vous fais grâce. Trois à quatre cents ouvriers sont constamment employés dans cette immense officine, qui envoie ses produits dans toutes les parties du monde. Et quels produits! Des boulettes de farine pour la plupart, ainsi que me l'a confessé le propriétaire de l'établissement, ou d'inoffensifs liquides. « Mes remèdes ne peuvent jamais faire de mal, me dit-il en m'honorant de cette étrange confidence, et je suis sûr qu'ils font souvent beaucoup de bien, tant l'imagination de l'homme a d'influence sur sa santé! » Il y a mieux; me parlant d'une préparation favorite, il a, prétend-il, des milliers d'attestations, émanées de personnes dignes de foi, qui déclarent, ainsi que l'annonce son prospectus, que cette préparation « guérit promptement les indigestions, éloigne les symptômes de la fièvre, régularise le flot de la bile, guérit le mal de tête sous toutes ses formes, tranquillise le système ner-

veux, produit une transpiration salutaire, soulage les douleurs rhumatismales, purifie les entrailles et leur donne de la vigueur, fortifie l'esprit abattu, donne et augmente l'appétit, opère favorablement sur les reins, purifie les fluides du corps, maintient le cerveau clair et lucide, et guérit, sans nécessiter aucune interruption du travail ordinaire, toutes les maladies secondaires du corps, qui engendrent, quand elles sont négligées, des désordres chroniques d'un caractère fatal ! »

L'Américain est toujours pressé : se sent-il indisposé, il achète chez le premier pharmacien venu, sans attendre l'avis du médecin, un remède tout préparé pour la maladie qu'il croit avoir. La profession de médecin ne compterait pas de nombreux adeptes aux États-Unis, si le beau sexe lui faisait d'aussi rares appels que les hommes. »

Cependant les danses continuaient, aux accords d'une irréprochable musique. Après chaque contre-danse, d'abondants buffets étaient assiégés par de jeunes Américaines ; et je m'aperçus que leur appétit n'avait rien à envier à celui si renommé des Anglaises. Malgré l'animation générale, il n'y avait pas dans cette fête l'entrain qu'on remarque en Europe dans les réunions du même genre. Il y avait beaucoup d'étrangers parmi les invités, et l'on pouvait s'apercevoir qu'il existait entre eux et les Américains une sorte de défiance. Ces derniers ont rarement de

l'abandon dans leurs manières ou leur conversation; vis-à-vis des étrangers surtout, ils sont pleins de réserve. Malgré leurs protestations de sympathie, les Américains n'aiment pas les étrangers, dont, à ce qu'ils prétendent du reste, ils ne sont pas aimés. Les catholiques, qu'ils appellent invariablement catholiques romains, comme pour imprimer sur leurs fronts le stigmate d'une servitude superstitieuse, sont surtout l'objet d'une aversion souvent mal déguisée. Et puis le vaste continent de l'Amérique du Nord appartient exclusivement aux natifs. Tel est, suivant Asmodée, le *Credo* intime de beaucoup d'entre eux : ils voient avec chagrin et inquiétude des milliers d'Européens venir chaque année leur en disputer la possession, et ils ont longtemps regardé et peut-être regardent encore comme une calamité nationale, comme une spoliation à l'égard des Américains de naissance, l'*homestead law*, loi qui accorde à chaque émigrant une ferme de quarante acres, après un certain séjour, et d'autres conditions d'une facile exécution.

Parmi les dames qui semblaient prendre le plus d'intérêt aux évolutions des danseurs et regardaient les quadrilles avec un évident plaisir, j'en remarquai une dont le grand air me frappa. On aurait pu la prendre pour une marquise de l'ancien régime, tant son maintien était digne, ses manières affables et pleines de gracieuseté. « Ah! dit Asmodée, vous

arrêtez vos regards sur une pauvre femme qui trouvera son logis vide quand elle y rentrera. Il y a dix ans elle devint veuve d'un des généraux les plus estimés des États-Unis, et dont le nom avait plus d'une fois glorieusement retenti pendant la seconde guerre de l'indépendance, comme on appelle ici la guerre de 1812 contre les Anglais. Nommé, à la conclusion de la paix, ambassadeur près l'une des cours européennes, il avait épousé, avant de se rendre à son poste, une jeune Américaine dont la beauté avait fait sensation dans la capitale fédérale. Après avoir fait un long séjour en Europe, le général revint mourir aux États-Unis, laissant une large fortune à sa veuve. Celle-ci avait presque atteint la soixantaine et élevait ses petits-enfants, — car elle est grand'mère depuis bientôt vingt ans, — quand un Italien, un professeur de chant, s'introduisit dans ses bonnes grâces. Elle a épousé, il y a un peu plus d'un an, cet aventurier, qui, à force de cajoleries et souvent même de violences, a réussi à faire mettre en son nom personnel toute la fortune de sa femme. Il a converti cette fortune en valeurs au porteur, et cette nuit même s'embarque pour l'Europe, pendant que la vieille dame assiste aux féeries de cette fête, où, sous prétexte de maladie, son mari s'est dispensé de l'accompagner. Ce qui met le comble à l'ingratitude de ce vilain, c'est qu'il emmène avec lui la plus jolie des petites-filles de sa femme, sa belle-fille à lui par

alliance. Les journaux vont amuser la foule pendant deux jours du récit de ce scandale. »

La cloche d'alarme retentit dans ce moment sur divers points de la ville, et en même temps nous vîmes passer dans la rue, rapides comme l'éclair, plusieurs pompes à incendie traînées par des chevaux. « Allons voir brûler quelques maisons, dit Asmodée; ce spectacle terminera convenablement notre soirée, ou plutôt notre nuit; car le jour ne tardera pas à paraître. Il y a d'ailleurs dans la manière d'éteindre les incendies aux États-Unis, aussi bien que dans les causes qui la plupart du temps les produisent, un sujet d'étude des mœurs américaines dont il faut profiter. »

CHAPITRE V

DANS LEQUEL EST INDIQUÉ UN MOYEN EXPÉDITIF DE LIQUIDER UNE MAISON DE COMMERCE, COMME AUSSI DE FAIRE PAYER LE TERME DE SON LOYER PAR LES COMPAGNIES D'ASSURANCE.

En quelques instants nous fûmes rendus sur le théâtre de l'incendie. C'était un immense bâtiment à colonnes, qu'on eût pu prendre au premier abord pour un temple protestant, qui était la proie des flammes. Situé dans la grande artère commerciale de New-York, on nous dit qu'il était le siége d'une puissante maison de nouveautés. Le spectacle était grandiose à contempler. Un immense quadrilatère brûlait par tous les côtés, et nous apprîmes que les premiers arrivants avaient vu sortir les flammes à la fois des soupiraux et des étages supérieurs. Comme ces spacieux magasins étaient remplis de marchandises sèches, ainsi qu'on appelle aux États-Unis les cotonnades, soieries et articles de fantaisie, il ne semblait pas surprenant que le feu eût fait de rapides progrès.

Les efforts bien dirigés des pompiers, l'énergie et le courage qu'ils déployèrent pour le maîtriser furent inutiles. Telle était l'intensité du foyer qu'ils étaient obligés, aussi bien que les spectateurs, de s'en tenir

à une grande distance, et bientôt toute espérance de sauver le bâtiment et les marchandises qu'il était censé contenir fut abandonnée. On se contenta de protéger les bâtiments voisins.

— Si les caisses étaient pleines, le feu n'irait pas si vite, remarqua un des spectateurs.

— Vides ou non, les compagnies d'assurances n'en auront pas moins à payer, répondit un autre.

— Voici de profonds observateurs, dit Asmodée, et sans s'en douter ils viennent de donner une explication réelle des causes du feu et de sa rapidité. Les marchands auxquels ce magasin appartient ont joué à la Bourse et perdu des sommes considérables, car la plupart des négociants de New-York ont quitté les saines traditions du commerce. Les profits lents mais sûrs ne peuvent plus les satisfaire, tant sont ardentes la soif de l'or et les exigences du luxe! Il faut vite faire fortune aujourd'hui, et la Bourse est le seul champ qui offre de rapides succès, mais aussi de soudains revers. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ce sont ces derniers qu'on rencontre, tandis qu'on se laisse aller à l'illusion des autres.

Tel a été le sort des associés de la maison de commerce dont les livres disparaissent actuellement dans les flammes, ce qui aura l'avantage de cacher à tout le monde leur véritable situation. Leur crédit jusqu'à présent est resté intact, car, excepté leur agent de change, nul ne sait où se sont englouties leurs

ressources. Demain leur crédit sera établi plus solidement que jamais, quand on apprendra qu'un incendie a complétement liquidé leur situation; qu'ils ont eu la bonne fortune d'écouler par ce moyen, à un cours avantageux, toutes leurs marchandises, et qu'ils ne courent aucun risque de perdre le montant de leurs ventes, leurs débiteurs étant les compagnies d'assurance contre l'incendie. Ces dernières, de leur côté, feront promptement face à leurs engagements vis-à-vis des marchands, car eussent-elles des soupçons sur les causes de l'incendie, elles se garderont bien de les exprimer. Elles n'ignorent pas, bien que la loi punisse sévèrement les incendiaires, qu'une condamnation est une chose presque impossible, le jury, neuf fois sur dix, exigeant des témoins *de visu* avant de se décider à rendre un verdict de culpabilité. Or, il est clair que quand un homme met le feu à sa maison, il a soin que personne ne puisse le surprendre la torche à la main.

— A ce compte, les compagnies d'assurance contre l'incendie doivent faire de pauvres affaires aux États-Unis?

— Détrompez-vous; à l'exception d'un petit nombre d'entre elles imprudemment administrées, presque toutes distribuent de beaux dividendes à leurs actionnaires. Les primes sont élevées en proportion des risques, et ces derniers étant ici dix fois plus considérables qu'en Europe, la prime d'assurance a

été tout simplement augmentée d'une manière correspondante. Dans ce cas, comme dans une foule d'autres, ce sont les honnêtes gens qui pâtissent pour les coquins. D'ailleurs, la fréquence des incendies a fait entrer profondément dans les mœurs l'usage de s'assurer. Les compagnies bien posées n'ont pas besoin d'entretenir un coûteux état-major de courtiers et d'agents pour recruter les clients. L'Américain, sans qu'il soit besoin de lui démontrer les bienfaits de l'institution, assure de lui-même ses magasins, ses maisons, ses meubles, tout ce qu'il possède. On affirme que le nombre des incendies augmente sensiblement à la fin de chaque année, époque où les comptes des négociants sont généralement balancés et où ils font leurs inventaires. Que cette assertion soit fondée ou non, il est certain que dans aucun pays les incendiaires ne sont aussi nombreux. Les uns sont excités par la vengeance, mais un grand nombre incontestablement par la cupidité. Tous agissent dans la conviction que la loi est impuissante à les atteindre. Il faut ajouter à ces causes d'incendie l'imprudence excessive des Américains, et aussi l'habitude de faire servir à des constructions hâtives des matériaux d'une nature si combustible que le feu a réellement ses coudées franches aux États-Unis. Il est bien rare que les pompiers réussissent à sauver un bâtiment lorsqu'un incendie s'y déclare. Il s'étend et se propage avec la rapidité de

l'éclair, et les pierres mêmes semblent n'y pouvoir résister.

L'observation d'Asmodée fut comme justifiée par l'écroulement des murs énormes qui soutenaient les magasins en flammes. Ces murs étaient presque entièrement calcinés, et bientôt les quelques colonnes qui ornaient l'entrée de ce temple du commerce restèrent seules debout, imposants vestiges du terrible élément.

Deux choses m'avaient frappé durant ce spectacle : le bon ordre maintenu pour ainsi dire sans efforts par la police, et la discipline déployée par les pompiers.

« Vous comprenez, dit Asmodée toujours disposé à donner des explications, que la foule est blasée sur ces sortes de récréations. Bien peu de gens quittent leurs lits, à moins que l'approche du feu ne menace leur maison, pour jouir d'un spectacle qu'ils ont vu cent fois peut-être auparavant. La police a donc peu d'efforts à faire pour éloigner la foule et maintenir l'ordre, que sa modération contribue dans tous les cas à sauvegarder. Si les agents de police étaient insolents, provocateurs, la population inflammable de New-York rendrait leur mission fort difficile, et des rixes sanglantes s'élèveraient entre eux et les citoyens au moindre prétexte, car les Américains supportent tout contrôle avec impatience, et l'apparence de l'autorité les irrite. Les agents de la police sont ici revêtus d'une longue tunique, dans le style

des domestiques de bonne maison, et ils sont en réalité les serviteurs des habitants de New-York. Si vous avez besoin d'un renseignement quelconque, adressez-vous à un homme de la police; si vous ignorez le chemin de votre logis, il vous y accompagnera; si vous avez un différend avec un cocher de fiacre, race insolente dans tous les pays, l'agent de la police l'arrangera à la satisfaction des deux parties, sans élever la voix, sans brutaliser personne, et si par hasard vous avez à vous plaindre d'un des employés de la police, — car aucun corps ne peut se vanter d'être dégagé de tout impur alliage, — prenez sur votre carnet le numéro qu'il porte sur sa poitrine, transmettez votre plainte à qui de droit, et comptez que vous recevrez promptement des excuses du mal-appris que ses chefs n'ont pas manqué de réprimander, et au besoin de punir.

L'influence du costume est pour beaucoup, j'en ai toujours eu la conviction, dans la manière de se comporter des agents de police. Au lieu du bâton inoffensif qu'ils portent dans une poche de leur capote, mettez-leur une épée au côté et un tricorne sur la tête, et vous verrez que leur caractère, pacifique et débonnaire, ne tardera pas à se transformer. Ils cesseront d'être polis et obligeants, et prendront graduellement les allures fringantes et dominatrices des traîneurs de sabre, race intolérable en temps de paix dans tous les pays.

Quant aux pompiers, dont vous vantez avec raison la discipline, c'est un progrès qui date d'hier dans les institutions de la ville de New-York. Il tient à ce que le service des pompes à incendie est fait aujourd'hui par un corps salarié, tandis qu'auparavant il était confié à une organisation de volontaires. A ce titre ils ne souffraient aucun contrôle, et ils étaient devenus la terreur de la métropole. Au surplus, si vous tenez à voir le contraste des deux systèmes, nous n'avons qu'à traverser un bras de mer, un peu plus large que la Seine, qui sépare New-York d'une grande ville, la troisième de l'Union américaine sous le rapport de la population, mais qui n'est en réalité qu'un des faubourgs de New-York, ses habitants ayant presque tous dans cette dernière ville le siége de leurs affaires. »

J'acceptai la proposition d'Asmodée, malgré l'heure avancée de la nuit, risquant toutefois l'observation que peut-être il n'y aurait aucun incendie dans la ville voisine quand nous y arriverions.

« A cet égard soyez sans inquiétude, répondit mon compagnon, l'incendie est en permanence à Brooklyn, comme dans toutes les grandes villes de l'Union. D'ailleurs, sous l'empire du système volontaire, quand la cloche d'alarme ne sonne pas pour un incendie réel, elle le fait pour une fausse alerte, dans le but de donner l'occasion aux compagnies rivales parmi les volontaires de vider leurs querelles. Nous

sommes donc certains de voir à l'œuvre, dans tous les cas, le système d'éteindre les incendies, tel qu'il est en vigueur sur presque toute la surface des États-Unis. »

En cinq minutes nous fûmes transportés de l'autre côté du bras de mer par un de ces spacieux bateaux à vapeur qui font constamment le service entre les deux rives, et que mon guide compara dans son langage pittoresque à des rues qui marchent. Ainsi qu'il l'avait prédit, la cloche d'alarme résonnait quand nous débarquâmes, et nous aperçûmes dans le lointain une lueur blafarde vers laquelle nous nous dirigeâmes. Au fur et à mesure que nous approchions du théâtre de l'incendie, la foule devenait plus compacte. A chaque instant des troupes d'hommes vêtus d'un surtout de flanelle rouge passaient, traînant après eux, avec une effroyable rapidité, de lourdes pompes servies par la vapeur, et dont les cheminées remplissaient les rues d'une suffocante fumée. La pesanteur de ces machines ébranlait le sol, tandis que les cris et les hurlements des pompiers, s'excitant l'un l'autre à courir avec plus de vitesse, et renversant tous les obstacles qui s'opposaient à leur passage, donnaient à cette scène, aux lueurs naissantes du jour, quelque chose de fantastique. Un étranger nouvellement débarqué aux États-Unis aurait pu prendre ces hommes pour une troupe d'Indiens sauvages se rendant à une de leurs fêtes

guerrières, si l'épaisse fumée que les pompes répandaient après elles n'eût avec plus de justesse évoqué dans la pensée l'image de ces féroces Cyclopes dont parlent les poëtes de l'antiquité. Un malheureux qui n'avait pas laissé la voie publique assez promptement à l'approche d'une de ces pompes, fut foulé aux pieds par les hommes qui la traînaient, tandis qu'un des pompiers qui couraient au-devant de ses compagnons pour les exciter de son exemple, n'échappa au même sort que par une espèce de miracle. Nous arrivâmes poussés par la foule; des cris déchirants partaient d'un bâtiment élevé que les flammes entouraient presque entièrement. Nous apprîmes que c'était une vaste maison où logeaient de nombreuses familles d'ouvriers. Surpris par l'incendie, la plupart des habitants de cette maison avaient tenté de s'échapper par l'unique escalier qui donnait accès aux étages supérieurs, mais déjà il était la proie des flammes. Dans leur désespoir, ils s'étaient réfugiés sur le toit, d'où ils imploraient de leurs cris et de leurs larmes les secours des spectateurs. Les pompiers faisaient un infernal tapage en présence de cet émouvant tableau, et s'agitaient comme des maniaques sans parvenir à s'entendre. L'un faisait une proposition qu'un autre déclarait impraticable. Pas la moindre harmonie n'existait dans l'organisation des secours à porter, pas la moindre entente, pas la moindre lueur d'ordre

n'était visible, n'était possible même dans ce chaos. Pour comble de malheur pour les infortunés que la fumée et les flammes enveloppaient chaque minute davantage sur le toit où ils s'étaient réfugiés, un cabaret fut aperçu par quelques pompiers à l'un des angles de l'édifice qui brûlait. A l'instant les portes en furent enfoncées, et sans se soucier davantage de l'incendie, tous se mirent à boire avec des éclats de joie sauvage. Tout à coup un cri immense retentit, le toit venait de s'effondrer au milieu d'un océan de flammes; les quatre murs principaux de la maison vacillèrent comme des arbres agités par le vent, et avant qu'ils eussent eu le temps de fuir du cabaret fatal où ils s'enivraient, les pompiers furent à leur tour engloutis sous des ruines fumantes.

Nous nous éloignâmes frappés d'horreur. Mais un autre douloureux spectacle nous attendait. La présence de la plupart des pompes à incendie n'étant plus utile sur le théâtre du foyer, l'élément destructeur ayant tout dévoré, ces pompes, chacune traînée par une centaine de jeunes gens, reprirent lentement la direction des bâtiments où elles séjournent lorsqu'elles chôment. « Ces bâtiments, me dit Asmodée, sont pour la plupart d'élégantes constructions; ce sont en réalité des clubs où les pompiers volontaires se réunissent, non-seulement une grande partie du jour, mais aussi de la nuit. Les jeunes gens qui appartiennent à ces compagnies libres sont en

général des commis et des artisans. Au moindre son d'une cloche d'alarme, ils quittent le comptoir et l'atelier et n'y reparaissent plus de la journée. Ils ne sont exposés à aucune diminution de salaire, leur absence étant justifiée, en apparence du moins, par les besoins d'un service public, et les patrons d'ailleurs se garderaient bien, par raison de prudence, de se brouiller avec les volontaires. Ceux-ci passent donc une partie du temps à se distraire dans les édifices où les pompes sont remisées, et y donnent même des fêtes où les beautés légères des environs ne craignent pas d'accourir. »

Nous suivions l'une des pompes à leur retour de l'incendie, quand, au détour d'une rue, les hommes qui la traînaient firent rencontre d'une compagnie rivale. A l'instant des vociférations violentes se firent entendre; des provocations et des épithètes injurieuses furent échangées. Comme chez les héros chantés par Homère, c'était le prélude d'une lutte acharnée. Elle commença par une nuée de missives de toute description; puis on en vint à une mêlée en règle, dans laquelle les pompiers se servirent, pour attaquer ou se défendre, de tous les objets qui leur tombaient sous la main. Des coups de pistolet même retentirent, et le combat menaçait de dégénérer en boucherie, quand une escouade d'agents de police fit son apparition. Frappant à droite et à gauche sur les combattants, avec leurs bâtons de caroubier, ils

parvinrent à les séparer. Mais dans la bataille une des pompes avait été renversée, brisée, mise en morceaux, et la douleur des pompiers auxquels elle appartenait, douleur véritable et qui chez quelques-uns allait jusqu'aux larmes, à la vue des débris de leur belle machine, eût été faite pour exciter le rire, si la scène sauvage dont nous venions d'être témoins et les cris des blessés n'eussent exclu toute disposition à des sentiments de gaieté.

« Les pompiers volontaires, dit Asmodée, sont une puissance dans l'État. Le parti politique qui a leur appui est sûr de triompher aux élections locales. Et voilà pourquoi le système se maintient presque partout, en dépit de ses abus. Les pompiers volontaires sont les plus actifs, les plus influents recruteurs de votes; et nombre d'officiers publics créés par l'élection leur doivent leur situation. Aussi les compagnies de pompiers, malgré leur dénomination de volontaires, coûtent-elles cher aux municipalités, ces dernières ayant constamment à payer, soit des allocations pour achat de pompes, pour leur réparation, pour l'érection d'édifices destinés à les recevoir; soit des indemnités aux membres de l'organisation, blessés, dans le besoin, ou pour tout autre motif. Après tout, il y a du bon dans le système, et il rend d'importants services. Supposez, en effet, une organisation de pompiers aussi efficace que dans certaines contrées de l'Europe, et c'en est fait

des ravages du feu. Or, le feu est un puissant agent de civilisation aux États-Unis. Pour ne parler que de New-York, le feu a transformé en quelques années cette grande métropole de l'Union, et changé complétement sa physionomie. Auparavant les maisons situées dans la grande artère commerciale, dans les avenues et les principales rues, étaient construites en briques, n'avaient que deux étages et étaient généralement d'un lourd dessin. Aujourd'hui on ne voit partout que des résidences superbes, en marbre blanc ou brun; toutes ayant de quatre à cinq étages, avec gaz, calorifère, eau froide et chaude, salle de bain à chacun d'eux. Les marchandises mêmes sont emmagasinées dans des palais, que pourraient leur envier bien des souverains. C'est sans contredit au feu que New-York est en grande partie redevable de cette transformation accomplie en quelques années; de même que c'est lui qui a doté les États-Unis des plus belles, des plus régulières villes du monde. Il ne faut donc pas se hâter de condamner un système d'après d'apparentes défectuosités. Il convient d'ajouter qu'il a permis à l'art de la construction de faire de remarquables progrès, l'architectonique étant au niveau aujourd'hui des exigences du luxe et du développement du pays. »

Tout en discourant de la sorte, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, Asmodée m'avait ramené près de l'embarcadère des bateaux à vapeur;

et nous nous disposions à entrer dans l'un d'eux pour revenir à New-York, quand un attroupement attira notre attention. Nous nous approchâmes et vîmes une vingtaine d'individus qui paraissaient en proie à une grande surexcitation. — C'est lui, disait un des hommes du groupe; je le connais bien : j'allais à son cabaret tous les soirs. — Il faut le pendre! vociféra un autre; ce vaurien est cause que mon frère a été englouti sous les ruines. — Et moi mon père, ajoutait un jeune garçon. — Et moi mon enfant, criait une mère en sanglotant. L'individu ainsi désigné tremblait comme la feuille au vent, et faisait entendre d'énergiques dénégations. — Coquin! dit un homme de la foule, c'est parce que tu devais ton loyer que tu as brûlé ta maison, afin de le faire payer par les compagnies d'assurance. — Sans doute, ajoutait un autre; et c'est aussi pour empocher le montant de l'assurance, vingt fois plus considérable que la valeur des liqueurs empoisonnées qu'il nous vendait! A ces mots l'un des plus violents parmi ces gens saisit le cabaretier et lui administra une volée de coups de bâton, tandis que d'autres furieux se jetant sur ce malheureux, l'accablaient de coups de pied et de coups de poing. Bientôt les cris de : Pendons-le! pendons-le! se firent entendre, poussés en chœur par une foule exaspérée et qui s'était, depuis le commencement de cette scène, considérablement accrue. Mais ces cris de mort

furent précisément ce qui sauva le cabaretier. Un monsieur bien vêtu, un avocat probablement, — car, suivant Asmodée, les avocats sortent de terre aux États-Unis à la moindre commotion des rues, — prit la parole, et d'une voix stentorienne s'écria que la loi devait suivre son cours; que si l'individu soupçonné était véritablement coupable, il serait jugé et condamné par un jury d'hommes libres. — Nous ne sommes pas ici, ajouta-t-il, dans le Texas ou dans un de ces nouveaux territoires où le juge Lynch et la force brutale sont les seuls droits reconnus. Nous avons l'honneur d'habiter le premier État de l'Union américaine, le premier par ses lumières et ses richesses; je pourrais même dire le premier État du monde! Les citoyens d'une terre si privilégiée doivent donner l'exemple du respect des lois! D'ailleurs, conclut-il en manière de péroraison, si vous vous laissez dominer par la violence de vos passions et foulez aux pieds les droits légitimes et sacrés de la défense, vous trahirez incontestablement votre origine! Ce ne sont que des étrangers, des Irlandais, qui oseraient pendre un citoyen sans qu'il ait été jugé conformément à la loi d'un pays libre. Les vrais Américains la respectent toujours!

Pour ne pas être pris pour des Irlandais, les émeutiers renoncèrent à leur projet de pendre le cabaretier. On se contenta de le remettre à deux

agents de police qui venaient de faire leur apparition, et l'attroupement se dispersa.

« C'est dommage, après tout, dit Asmodée comme nous montions dans le bateau, qu'on n'ait pas pendu sur l'heure ce mécréant; car toutes les accusations portées contre lui par la foule sont vraies à la lettre, et sa cupidité a causé la mort d'une vingtaine de personnes. Mais que voulez-vous? Les avocats gâtent tout, et cela dans tous les pays. Vous verrez à l'œuvre, du reste, ceux de New-York; car je compte vous montrer comment s'administre la justice aux États-Unis, quand vous aurez pris quelques heures de repos. »

CHAPITRE VI

QUE LE LECTEUR PEUT SE DISPENSER DE LIRE, S'IL NE TIENT PAS A CONNAITRE L'HISTOIRE DU DOCTEUR EN DIVINITÉ MERRYMAN.

J'en avais effectivement grand besoin; j'éprouvais une extrême fatigue physique et morale, qu'expliquent suffisamment les courses que j'avais faites avec Asmodée, les tableaux de mœurs qu'il avait mis sous mes yeux, et les scènes terribles auxquelles nous avions assisté. Et cependant je ne pus goûter aucun repos, tant j'étais occupé à repasser dans mon esprit les divers incidents de notre excursion. — Assurément, me disais-je, les mœurs des Américains ont d'étranges côtés; c'est probablement une société qui n'est pas encore bien assise, une civilisation de serre-chaude et qui n'a pas eu le temps de lentement mûrir. Mais sans nul doute aussi l'or pur est à côté de la scorie. L'amour des Américains pour l'argent est extrême, mais il est corrigé, ainsi qu'Asmodée le reconnaît lui-même, au moins jusqu'à un certain degré, par leur plaisir de le dépenser, par leur libéralité réellement inépuisable. Je me rappelais, à ce propos, qu'aucun peuple dans ses jours de détresse n'appelle vainement à la générosité des Américains. La fortune est, suivant Asmodée, le criterium de la

considération, la mesure du mérite aux États-Unis. Mais n'en est-il pas à peu près ainsi dans tous les pays? Chacun est ici plus ou moins engagé dans les affaires, et comme il n'y a pas de castes, pas de traditions, le succès ou la fortune est la seule chose qui puisse créer les distinctions. D'ailleurs les observations d'Asmodée en ce qui concerne le mariage en Amérique pesaient d'un grand poids en faveur des mœurs américaines. J'admirais que les femmes fussent libres de leur choix, et que les coureurs de dot, cette dégradante poursuite de la fortune, fussent inconnus. L'autorité paternelle est faible sans doute, mais ce résultat inévitable d'institutions démocratiques n'est-il pas un bienfait providentiel en Amérique, où l'enfant, laissé maître de ses actions, apprend de bonne heure à ne compter que sur lui-même? Quel progrès pourrait faire un peuple qui a tout un continent à civiliser, s'il était à chaque pas arrêté par de méticuleuses conventions, des préjugés, des restrictions, des contraintes qui enchaînent l'activité de l'homme dans le vieux monde? Et je conclus qu'il ne faut pas se hâter de juger sévèrement des mœurs et des institutions qui ont permis aux Américains de marcher à pas de géant dans la carrière de la puissance et du progrès.

Je fus interrompu dans mes méditations par un éclat de rire, et je vis Asmodée à mes côtés. Il s'éventait le visage de son mouchoir et paraissait en proie

à un accès d'hilarité. — Je viens de faire, me dit-il quand il fut calmé, une singulière rencontre dans l'escalier de votre hôtel. J'ai vu un revenant, un véritable revenant, non pas un esprit insaisissable, un fantôme, mais un être bien vivant, en chair et en os. Son histoire est assez singulière pour que je vous en fasse le récit pendant que vous allez procéder à votre toilette. Mais je vous préviens que les conclusions que vous en pourrez tirer ne seront peut-être pas en rapport avec l'optimisme qui dominait vos réflexions quand je les ai interrompues.

HISTOIRE DU D. D. MERRYMAN.

Il y a un peu plus de deux ans, un triste événement plongea dans la consternation la charmante ville d'Oméga, située dans l'État de New-York. On apprit un matin que le révérend ministre Merryman s'était noyé la veille dans la rivière qui traverse la ville, à la suite d'une partie de pêche faite avec deux de ses enfants. Comme ceux-ci déclarèrent avoir vu leur père disparaître dans les flots, et que ses vêtements furent retrouvés sur les bords de la rivière, aucun doute ne s'éleva dans les esprits sur une si déplorable catastrophe. Le coroner de l'endroit fit une enquête, et déclara que le docteur en divinité Merryman était mort par accident. Sur le vu de cette déclaration,

une compagnie d'assurance sur la vie, de New-York, s'empressa de payer à la veuve du révérend ministre la somme de vingt mille dollars, montant d'un contrat d'assurance fait au profit de sa femme par ce dernier quelques mois avant sa mort.

A l'époque où la triste fin du divin docteur ou docteur en divinité Merryman vint affliger les fidèles d'Oméga, il était un des ministres protestants les plus en faveur auprès des jeunes filles et des vieilles femmes de l'endroit. Joli homme, de joyeuse humeur et d'onctueuses manières, il avait obtenu les degrés à l'âge de vingt-trois ans. Pendant qu'il faisait ses études théologiques, il avait plus d'une fois employé son talent au profit de l'agence fondée par le fameux Érastus Braggart. Ce dernier, après avoir longtemps fourni des articles à l'une de nos plus célèbres revues, s'en était un jour séparé avec éclat, et à quelque temps de là il publiait dans les journaux l'annonce suivante :

« *Bureau d'esprit.* — Fatigué des *ficelles* du journalisme, et aspirant à rendre de véritables services à mes concitoyens, je mets dès ce jour à leur disposition les facultés intellectuelles dont le Ciel m'a doué et la science que j'ai acquise. Désormais, le bureau d'esprit que je fonde fournira, dans les vingt-quatre heures après que l'ordre en aura été reçu, des chefs-d'œuvre épistolaires aux amoureux, des discours-ministre aux législateurs, des sermons du meilleur

style évangélique aux pasteurs protestants, des circulaires élégantes au commerce et à l'industrie, des romans d'un émouvant intérêt aux éditeurs, des drames d'un succès garanti aux auteurs dramatiques, et des poëmes à faire pâlir la renommée d'Homère et de Milton aux jeunes poëtes des États-Unis. Pour parvenir à la gloire et à la fortune, hommes d'État et hommes d'Église, hommes de science et d'imagination n'ont qu'à s'adresser désormais à mon bureau d'esprit. »

Cette entreprise rapporta, dit-on, de grosses sommes à Érastus Braggart, qui employait une foule d'aspirants littérateurs à la confection de ses chefs-d'œuvre. Il y avait, dans l'agence, la section théologique, dont la spécialité était les sermons pour le pupitre; la section parlementaire, à laquelle était confiée la rédaction des discours que devaient prononcer les hommes d'État; la section littéraire, d'où sortaient les romans et les poëmes achetés par les gens assez riches pour payer leur gloire, et d'autres encore dont les noms m'échappent. La discrétion étant une des conditions du succès de l'entreprise, on ne sut jamais positivement les noms des hommes d'État et des ministres évangéliques, ni ceux des auteurs qui eurent recours à l'officine de Braggart; ce qu'il y a de positif, c'est que, durant son existence, la chaire et la tribune brillèrent d'un vif éclat aux États-Unis.

Après qu'il eut été consacré, Merryman, pour charmer de son éloquence et édifier les fidèles de la ville d'Oméga, où on l'avait envoyé exercer son apostolat, n'eut qu'à ouvrir son portefeuille. Il y trouva sur tous les textes des livres saints une multitude de sermons élaborés dans la section théologique pour le compte des clients de Braggart; et comme les habitants d'Oméga ignoraient que d'autres fidèles eussent eu la primeur des efforts oratoires de leur pasteur, ils portèrent aux nues son éloquence.

Toutefois, comme la ville d'Oméga ne compte que quelques milliers d'habitants, les cotisations des plus riches d'entre eux portaient à peine à huit cents dollars par an le traitement de Merryman. Pour l'augmenter, le ministre eut recours dans la seconde année de son apostolat à une inspiration de génie : il mit à l'encan les bancs et siéges de son église. Quelques amis poussèrent les enchères, et des places rapprochées du pupitre furent adjugées aux vanités locales pour de grosses sommes. L'encan assura à Merryman un revenu annuel de plus de quinze cents dollars, et son exemple fut aussitôt suivi dans les États-Unis. Les pasteurs devinrent des spéculateurs, et au lieu d'aller humblement tendre la main aux fidèles, ils leur vendirent le droit de les entendre et de se nourrir de la parole de Dieu. En même temps qu'ils se créaient une indépendance réelle, ils aug-

mentaient les profits du pupitre. La vente à l'encan des bancs et siéges dans les temples protestants a généralement lieu aujourd'hui, au moins dans les grandes villes. Il y a des encans qui rapportent vingt-cinq mille dollars et même davantage. Et tel a été le succès de l'innovation de Merryman, qu'il n'est pas rare de voir des capitalistes s'associer avec un ministre protestant et lui bâtir un temple, rien que pour avoir l'occasion de vendre à l'encan les bancs et siéges de l'édifice sacré.

Après le coup de génie dont nous venons de raconter le succès, Merryman songea à se marier. Il y avait parmi ses ouailles la fille d'un respectable fermier; Cora Cackling était un peu forte en couleurs, mais d'agréables dispositions, et elle parut tout à fait convenable au ministre pour partager et embellir la solitude de son presbytère. Avant que la troisième année de son apostolat fût expirée, le divin docteur était entré dans la période de cette lune de miel qui dure, dit-on, une année aux États-Unis pour les jeunes époux.

Elle eût vraisemblablement duré tout ce temps, sans une visite que fit à son ancien employé le directeur du bureau d'esprit, Érastus Braggart. Le bureau vivait toujours, et continuait à alimenter de chefs-d'œuvre la tribune, la chaire et le théâtre. Mais Braggart commençait à avoir des visées d'une plus haute portée. C'était désormais l'humanité en masse

qu'il voulait éclairer, et il était en train de fonder une religion nouvelle quand il s'arrêta à Oméga, au retour d'une excursion entreprise dans ce but.

Il est assez singulier que ce soit vers l'époque prédite par Swedenborg pour le triomphe de ses doctrines, que le spiritisme ou le prétendu commerce avec les esprits et les anges d'un monde invisible ait fait son apparition aux États-Unis sous des formes parfois grotesques et souvent audacieuses. On sait que Swedenborg, interrogé à son lit de mort par un ami s'il persistait dans ses croyances et les assertions contenues dans ses ouvrages, répondit affirmativement, ajoutant qu'un siècle environ après sa mort personne ne mettrait en doute la vérité de ses doctrines et de ses enseignements. Il est probable que Braggart avait lu cet incident dans une des biographies de Swedenborg; et un jour, apprenant que deux jeunes filles, habitant un des comtés septentrionaux de l'État de New-York, tombaient dans des transes magnétiques durant lesquelles elles prétendaient être en communication avec les esprits d'un monde invisible, il ne douta pas que les temps prédits par le philosophe suédois ne fussent arrivés. Il se hâta d'aller voir ces jeunes filles, fut frappé de leurs révélations, et il s'en retournait à New-York dans l'intention d'en faire son profit, quand il fit rencontre du pasteur d'Oméga.

Amené au presbytère par ce dernier, qui était fier

de recevoir une des célébrités de l'époque, Érastus Braggart ne tarda pas à remarquer la physionomie intelligente et la beauté de madame Merryman. Ce n'était plus la fille joufflue des champs, riche en couleurs et aux formes mal définies, que le ministre avait épousée. Le mariage avait dégrossi un marbre brut, et l'avait, en quelques mois, transformé en une charmante statue. De longs cheveux blonds tombaient en boucles dorées sur des épaules bien effacées; des yeux bleus langoureux révélaient le feu dormant des passions, et il y avait répandu sur toute sa personne un parfum de rêverie et de poésie qui pénétrait ceux qui l'approchaient. Il est douteux que Merryman eût jamais apprécié jusqu'alors l'esprit et les charmes de sa compagne; mais Braggart vit au premier coup d'œil que c'était la femme qu'il cherchait pour l'associer à l'œuvre de révélation religieuse et aux fantasmagories mystiques qu'il méditait. Sous différents prétextes il prolongea son séjour à Oméga, et quand il reprit le chemin de New-York il s'était complétement entendu avec madame Merryman sur leurs futures opérations. Le séjour de la petite ville d'Oméga était devenu insupportable à la jeune femme, et elle accepta avec empressement la retentissante renommée que Braggart avait fait miroiter à ses yeux. Il s'agissait pour elle de remplir le rôle d'intermédiaire entre les vivants et les morts, de *medium*, suivant l'expression adoptée par les ini-

tiateurs de la religion nouvelle, et de figurer, comme inspirée par une puissance surnaturelle, dans les manifestations spiritistes dont Braggart était allé préparer la mise en scène. Un soir, quand le ministre, après avoir visité quelques-unes de ses ouailles, retourna à son logis, il le trouva déserté par sa compagne.

Il n'apprit ce qu'elle était devenue que quelques semaines après sa disparition, et alors que le retentissement prédit par Braggart commençait à se faire autour du nom de Cora Cackling. Elle avait triomphalement inauguré le règne du spiritisme par une série de séances, appelées lectures aux États-Unis, dans lesquelles elle développait avec une grande assurance le nouveau système, qui, d'après ses assertions, lui avait été révélé par des esprits surnaturels et invisibles. Sa parole facile, le timbre sympathique de sa voix, ses savantes dissertations dans le champ de la philosophie et de l'histoire, faisaient grande impression sur une foule de gens avides de nouveauté. Elle décrivait les personnes mortes depuis des années avec de minutieux détails, et répétait les conversations qu'elle prétendait avoir avec leurs esprits. Tous les grands hommes des États-Unis, et même quelques célébrités des temps anciens passèrent dans ces fantastiques exhibitions. Les communications de Cora avec le monde invisible produisirent des recettes considérables et con-

tinuèrent pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'elles fussent brusquement interrompues par la disparition de l'élève de Braggart. Parmi ses conversions au spiritisme, l'une des plus retentissantes avait été celle d'un négociant riche à millions. Ce millionnaire décida la gracieuse Cora à lui servir exclusivement de médium avec le monde des esprits, et c'est ainsi que le public fut soudainement privé des manifestations spiritistes de l'épouse du révérend Merryman.

Ce dernier avait fini par prendre philosophiquement son parti de l'abandon de sa femme. Les séances de Cora à New-York avaient été accompagnées de trop d'éclat pour qu'il pût jamais songer à la ramener au presbytère d'Oméga, à supposer qu'elle eût voulu y consentir. Mais lorsque le marchand millionnaire lui eut fait une existence en rapport avec les goûts qu'avait développés son séjour à New-York, le ministre comprit qu'il n'avait plus qu'à faire prononcer par les tribunaux la dissolution des liens que Cora avait volontairement rompus. Il obtint facilement son divorce après que l'absence de cette dernière du domicile conjugal se fut prolongée au delà d'une année, et, redevenu libre, il ne tarda pas à convoler en secondes noces.

A peu d'exceptions près, les ministres protestants ne restent pas dans le célibat. Le sentiment public dans les communautés protestantes est bien différent

de ce qu'il est sur ce point chez les catholiques. Il exige que les pasteurs évangéliques se marient : l'estime et la confiance de leurs ouailles sont à ce prix. Et cependant le ministre marié n'a pas évidemment pour elles le dévouement, l'inépuisable charité du prêtre catholique, qui appartient sans réserve au troupeau de fidèles dont il a la garde spirituelle. Le pasteur protestant appartient d'abord à sa famille. Mais les populations protestantes ayant en général l'imagination moins vive que les peuples catholiques, ont vraisemblablement aussi moins de tendresse dans le cœur et moins de désintéressement dans l'esprit; elles n'attendent donc pas de leurs pasteurs des qualités dont elles sont médiocrement pourvues.

Le second mariage du révérend Merryman avait donc obtenu la sanction de l'opinion publique. Mais il fut pour lui l'épreuve qui fit tomber, suivant une légende espagnole, l'opposition de saint Pierre à l'entrée dans le paradis d'un hidalgo [1]. La nouvelle épouse qu'il avait choisie était affligée d'une vilaine maladie, elle était jalouse, et sa jalousie avait revêtu la forme la plus désagréable : c'était une jalousie

[1] Asmodée fait probablement allusion à la légende suivante : « Saint Pierre, à la porte du paradis, en refuse l'entrée à un noble castillan. — Fais ton purgatoire d'abord, lui dit-il; tu n'as le droit d'entrer au paradis qu'après cette épreuve. — Mais j'ai été marié deux fois ! s'écrie l'hidalgo consterné. — Que ne le disais-tu tout de suite ! répond saint Pierre; un second mariage est un purgatoire : je t'ouvre les portes du paradis. »

rétrospective ; la pensée de Cora l'empêchait de dormir. Elle s'imaginait que son mari n'avait cessé d'aimer le médium, si fameux pendant quelques mois, des spiritualistes, et qu'il conservait pour elle, malgré sa désertion, les ardeurs d'un premier amour. Les accès de jalousie de sa seconde femme firent plus d'une fois regretter à Merryman sa précipitation à renouer des liens conjugaux, d'autant plus que la passion jalouse de sa compagne n'avait réellement pas sujet d'exister en ce qui concernait Cora, car il avait entièrement cessé de s'en occuper depuis qu'elle était devenue une des femmes à la mode de New-York.

Les soins de la maternité vinrent heureusement tempérer cette passion, d'autant plus que ces soins durent se continuer presque sans interruption pendant plusieurs années. Après six ans de mariage le ministre se trouva le père de deux garçons et d'autant de filles, ce qui faisait dire aux bonnes femmes d'Oméga que la bénédiction du Ciel planait visiblement sur le presbytère. Il est certain que les nombreuses familles sont loin d'être considérées comme une charge aux États-Unis, au moins dans les campagnes. La corruption, compagne inséparable des cités populeuses, n'y a pas encore pénétré. Les enfants n'y sont pas une source d'embarras et de gêne pour les parents, ni une cause d'anxiété en ce qui concerne leur avenir, par la raison que les

garçons, arrivés à l'âge de quinze ans, gagnent généralement assez pour payer leur quote-part des dépenses de la maison, et que les filles, de leur côté, s'établissent convenablement aussitôt qu'elles sont en état de se marier, sans que leurs parents aient à délier leur bourse autrement que pour l'achat d'un léger trousseau.

Le ministre avait donc vu sans trop de soucis l'accroissement de sa famille. Mais il approchait d'une époque critique chez bien des hommes, époque pleine de dangers pour la paix des ménages : celle de la satiété conjugale. Peut-être vient-elle plus tôt en Amérique qu'en Europe. L'habitude qu'ont les Américains de se marier jeunes est bonne en elle-même et les protége contre de fâcheux écarts. Mais la parité d'âges entre époux est souvent un sérieux danger dans l'avenir : le mari est encore dans la force de l'âge lorsque sa femme, fatiguée par la naissance de plusieurs enfants, a perdu la beauté et la fraîcheur de la jeunesse. Il est charitable de penser que la notion du devoir est assez forte chez le plus grand nombre des maris américains pour leur faire respecter les liens conjugaux. Mais il en est aussi auxquels les joies de leur intérieur finissent par ne plus suffire, et qui sont impuissants à dompter les mauvais conseils de la satiété.

Parmi ces derniers, la rencontre qu'il fit un jour d'une belle jeune fille changea, il y a trois ans, le

révérend pasteur Merryman. Il allait quelquefois à New-York recevoir les instructions spirituelles des chefs de la secte à laquelle il appartient, et dans un de ces voyages il fit connaissance d'une jeune fille que les circonstances forçaient à aller chercher une situation dans la métropole des États-Unis. Le docteur en divinité s'apitoya sur le sort d'une personne jetée sans expérience sur les flots de la société. Il la recommanda à une famille amie, lui procura des moyens temporaires d'existence, et retourna à Oméga heureux d'avoir fait une bonne action.

Le ministre n'avait été guidé en effet que par de purs motifs de charité chrétienne, en offrant sa protection à une pauvre femme sans appui dans le monde. Mais le diable prend plaisir, vous ne l'ignorez pas, à transformer de bonnes intentions en projets coupables, et il déploie surtout un art infernal à faire tomber dans le péché les serviteurs de Dieu.

Le docte Merryman retourna voir sa protégée, qui était parvenue à entrer comme institutrice dans une école publique. Angéla avait vingt ans, madame Merryman en avait près de trente-cinq à l'époque où est parvenu notre récit, car elle était à peu de chose près du même âge que son mari, et ce dernier ne pouvait s'empêcher, quand il rentrait chez lui, de comparer la fraîcheur de l'institutrice à la précoce vieillesse de sa femme, et la gaieté de l'une à l'humeur souvent morose de l'autre.

Il n'avait point caché son caractère sacré à sa protégée Angéla; l'eût-il voulu qu'il n'y eût pu réussir. Qu'ils appartiennent au culte catholique ou au culte protestant; qu'ils se prosternent devant le souverain Maître des peuples et des rois dans une église ou dans un temple, il y a toujours comme un parfum de leurs fonctions sacrées qui trahit, sous leurs vêtements laïques, le prêtre ou le ministre. Angéla n'avait donc pas tardé à connaître la véritable position sociale de Merryman, et elle mit en jeu tous les artifices de la coquetterie féminine pour faire succomber le saint homme.

Il n'y était probablement que trop bien disposé, car quelques mois après la rencontre qu'il avait faite de l'institutrice, Merryman avait deux ménages réguliers, l'un à Oméga, l'autre à New-York.

Mais deux ménages coûtent cher à entretenir, et notre ministre n'était pas riche. Bientôt aussi les exigences d'Angéla s'accrurent; elle ne se contentait plus d'une visite par mois, il lui en fallait au moins une par semaine. En même temps, les fréquentes absences du ministre commencèrent à éveiller les soupçons de madame Merryman et à rallumer dans son cœur les feux mal éteints de la jalousie. Les vieilles femmes d'Oméga n'avaient pas été non plus sans s'apercevoir des fréquents voyages à New-York de leur pasteur; et ce dernier, sentant que le terrain tremblait sous lui, fut amené, par la force des cir-

constances, à chercher les moyens de sortir d'une situation dont chaque jour accroissait le danger.

Abandonner Angéla était sans doute le plus simple expédient, mais ce fut le dernier auquel s'arrêta Merryman, d'abord parce qu'il aimait cette jeune fille avec toute la violence d'un dernier amour, et aussi parce que l'irritation d'Angéla en se voyant abandonner pouvait devenir une source de scandale. Connaissant le caractère sacré de Merryman et le théâtre de son apostolat évangélique, elle était femme à divulguer l'intrigue où le ministre s'était laissé entraîner. Or, le scandale est la chose du monde que les Américains dans toutes les positions sociales redoutent le plus. Affectant en général les dehors de la vertu, ils se relèvent difficilement dans l'opinion publique quand ils sont ouvertement convaincus de s'être écartés de ses sentiers. S'ils sont commerçants, le crédit dont ils jouissent près d'établissements financiers est sérieusement ébranlé, et la ruine est presque infailliblement leur partage; s'ils sont ministres d'un culte, le résultat est le même; et Merryman savait fort bien qu'à la première nouvelle de ses escapades conjugales les fidèles d'Oméga cesseraient de fréquenter son église et d'y louer des bancs.

Décidé à ne pas quitter Angéla, il se résigna à abandonner sa femme légitime. Mais comme ses études théologiques l'avaient rendu familier avec les doctrines des casuistes, il trouva le moyen de con-

cilier ses devoirs de père de famille avec sa passion pour l'institutrice, avant de courir l'aventure à laquelle il s'était résolu. Il commença par effectuer une assurance sur sa vie, pour une somme ronde de vingt mille dollars, au profit de sa femme et de ses enfants; puis il vendit deux maisons qu'il possédait à Oméga, produit de ses économies depuis son mariage, et les convertit en valeurs au porteur. Ceci fait, la communauté d'Oméga apprit avec consternation, un matin, que son pasteur s'était noyé par accident dans la rivière qui baigne la ville.

Or, poursuivit Asmodée, après avoir quelques instants interrompu son récit pour donner carrière à sa joyeuse humeur, c'est le même docteur en divinité, le révérend Merryman, déclaré mort et bien mort par un coroner, et pleuré par la congrégation d'Oméga, que je viens de rencontrer dans votre escalier en venant vous prendre pour vous montrer le fonctionnement des institutions judiciaires de New-York. Je le reconnus au premier abord, malgré le déguisement ingénieux dont il s'est affublé. Mais, ajouta Asmodée avec fatuité, on ne trompe pas aisément un diable tel que moi!

— Eh! mon cher ministre, lui dis-je, quelle joie de vous voir toujours jeune et attrayant comme par le passé, et de renouer connaissance avec vous!

— Monsieur, me répondit-il, en cherchant à s'éloigner, vous me confondez avec une personne

qui a sans doute des traits de ressemblance avec moi.

— Cher révérend, je me nomme Asmodée, aussi vrai que vous vous nommez Merryman, lequel Merryman était pasteur il y a quelques années de la communauté d'Oméga. Si vous avez oublié qui je suis, je vous certifie que je n'ai pas oublié qui vous êtes, par la raison que je vous ai rencontré dans une circonstance où vous vous efforçâtes avec une pieuse ardeur de me réconcilier avec le Ciel. Je venais une seconde fois de me casser la jambe, et un chirurgien de campagne l'avait si mal raccommodée, qu'un accident qui n'était rien en lui-même si j'étais tombé dans les mains d'un praticien habile, mit sérieusement mes jours en danger. C'est alors que des bonnes femmes vous appelèrent près de moi pour m'entretenir des choses saintes et me préparer au grand passage. Mais je me tirai d'affaire en dépit d'un ignare chirurgien; seulement, il me resta de son traitement le désagrément de boiter un peu plus fortement qu'auparavant. Vous comprenez, mon cher ministre, qu'un homme à deux doigts de la tombe oublie difficilement les traits de ceux qui lui en soulèvent obligeamment le couvercle? Il est vrai qu'à l'époque dont je parle votre face était lisse comme celle d'un enfant au berceau; aujourd'hui vous portez barbe et moustache; vos cheveux étaient alors d'un blond tendre, ils sont d'un noir d'ébène aujourd'hui.

Apprenez-moi donc, sans plus de façons, cher Merryman, les motifs d'une métamorphose aussi bien réussie.

— Vous allez les apprendre, à la condition que vous ne prononcerez plus davantage un nom qui pourrait sérieusement me compromettre, dit le ministre en jetant des regards inquiets autour de lui. Il est inutile, je le vois bien, de dissimuler plus longtemps avec vous. Allons dans un coin écarté de l'hôtel où je pourrai vous instruire, sans crainte d'être observé, de ce que vous paraissez si désireux de savoir.

J'avais résolu, commença-t-il, d'abandonner ma famille, tout en lui laissant des ressources suffisantes au cas où le plan que j'avais mûri réussirait. En conséquence, j'organisai une partie de pêche avec les deux aînés de mes enfants. Nous étant pourvus d'un bateau, nous nous amusâmes toute la journée à prendre des poissons; l'endroit choisi pour notre partie était éloigné d'environ deux milles de la ville. Le soir venu, j'avertis mes enfants que j'allais me baigner, et leur commandai d'attendre tranquillement mon retour sur la rive. Je me déshabillai, et après m'être livré quelques instants au plaisir de la natation, je plongeai dans les eaux du fleuve et me dirigeai vers la rive opposée, que je gagnai sans être aperçu de personne. J'avais eu soin quelques jours auparavant de cacher des vêtements dans un épais

fourré, à peu de distance de l'endroit où j'avais pris pied. Lorsque je m'en fus revêtu, j'attendis patiemment les suites de l'aventure, en ce qui concernait les enfants. Bientôt ils commencèrent à être inquiets de ne point me voir revenir et aussi peut-être à avoir peur pour eux-mêmes. Leurs cris attirèrent quelques villageois, et ces derniers, après avoir appris la cause de leurs alarmes, se mirent immédiatement à ma recherche. C'était le moment que j'attendais. Rassuré sur le sort de mes enfants, et n'ayant plus rien à faire dans ces parages, je m'en éloignai rapidement.

La nuit était épaisse, et j'eusse éprouvé quelque difficulté à trouver mon chemin, si je n'eusse été familier avec toutes les routes du pays. Je marchai jusqu'aux premières lueurs du jour, et pris quelques instants de repos dans un bois que je rencontrai. Quand je me réveillai, je coupai la blonde chevelure qui donnait au ministre d'Oméga l'apparence d'un séraphin, et la remplaçai par une perruque de cheveux noirs. J'ornai mes lèvres d'une épaisse moustache, et quand je me regardai dans le miroir dont j'avais eu soin de me pourvoir, c'est à peine si je me reconnus moi-même. Certain dès lors que mon identité ne pourrait pas être facilement constatée, je me dirigeai vers la station voisine d'un chemin de fer. Quelques heures après, j'arrivai dans une ville de l'intérieur du Canada que j'avais assignée à Angéla

comme point de rendez-vous. Je l'y attendis toute une semaine; enfin, elle parut, m'apportant les journaux qui rendaient compte de l'événement par lequel Oméga avait perdu son pasteur, et nous nous occupâmes incontinent de notre départ pour l'Europe.

Avec un peuple aussi voyageur que le peuple américain, nous comprenions en effet que nous étions trop près des États-Unis, et qu'il fallait éviter la possibilité de rencontrer des personnes qui avaient connu soit Angéla, soit moi-même. Mon déguisement était parfait, il est vrai, et Angéla elle-même pouvait à peine en croire ses yeux en voyant la transformation que j'avais subie. Mais enfin, puisque après des années de séparation vous m'avez reconnu, il n'était pas impossible que d'autres eussent la même perspicacité, et, sous l'empire de cette conviction, nous fîmes voile pour l'Angleterre dans le premier navire qui quitta les rives du Saint-Laurent.

J'avais emporté avec moi une petite fortune, vingt mille dollars environ, produit de la vente de mes maisons et de mes économies, et je comptais trouver une occupation quelconque pour augmenter notre aisance. Mais je me trompai du tout au tout dans mes prévisions. Angéla ne consentit point à ce que je cherchasse de l'occupation; elle voulait voyager, courir le monde, et je fus forcé de me rendre à ses désirs.

Outre que je l'aimais plus passionnément que ja-

mais, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle avait surpris un secret qui me mettait entièrement dans sa puissance. Les journaux qu'elle m'avait apportés contenaient un long article publié par la compagnie qui avait payé à ma femme le montant de l'assurance contractée en cas de ma mort. Dans cet article, ma prévoyance était portée aux nues, et présentée comme un exemple à suivre par le public, en général, et les ministres protestants, en particulier. D'un mot, Angéla pouvait donner l'éveil à la compagnie, provoquer une nouvelle enquête sur ma disparition, et exposer à une répétition légale l'avoir de ma femme et de mes enfants. J'étais donc obligé de suivre aveuglément ses caprices, par crainte de provoquer son ressentiment.

A dire la vérité, les deux années que nous avons passées ensemble en Europe m'ont donné un avant-goût de l'enfer, si toutefois, ce que vous savez tout aussi bien que moi, il en existe un. Tantôt elle voulait que je l'épousasse, et déclarait qu'elle ne pouvait tolérer plus longtemps l'existence anormale, disait-elle, que je lui avais faite. Mais comme j'avais pris le nom de Samuel Élope en quittant l'Amérique, elle voulait que j'abdiquasse ce nom, qu'elle trouvait malsonnant, et que je reprisse celui de Merryman. Je résistai obstinément à une pareille prétention, d'abord parce que je ne me souciais pas de charger ma conscience d'un cas de bigamie légale,

et ensuite parce qu'il eût été imprudent de faire revivre le pasteur d'Oméga. D'autres fois elle s'opposait à ce que je laissasse croître ma barbe et la teignisse ainsi que mes cheveux, unique moyen cependant de cacher mon identité. Elle prétendait qu'elle m'avait aimé lorsque j'étais blond et que je me rasais le visage, mais qu'elle n'aurait jamais ressenti aucune affection pour l'espèce de mulâtre que j'étais devenu. Bref, chaque jour, je pourrais dire chaque heure, était marqué par une scène que me faisait ce démon, tantôt pour une cause, tantôt pour une autre, scène où revenait infailliblement la menace d'exposer au grand jour la comédie que j'avais jouée au préjudice de la compagnie d'assurance, et bien des fois je me surpris à regretter mon presbytère d'Oméga, malgré les clameurs des enfants et l'humeur acariâtre de leur mère.

Les voyages seuls paraissaient avoir assez de charmes pour calmer Angéla et donner quelque paix à notre association. Nous voyagions donc constamment, et c'est ainsi que nous avons successivement visité l'Écosse et l'Irlande, puis la France, l'Italie, l'Espagne et une partie des États allemands. Mais les ressources pécuniaires que j'avais emportées d'Amérique s'épuisaient rapidement dans tous ces voyages, et un jour je fis la triste découverte qu'il ne me restait plus que mille à deux mille dollars. « C'est le moment de retourner aux États-Unis, me dit Angéla.

Là on fait toujours sinon fortune, du moins on trouve à vivre convenablement avec de l'énergie et du savoir-faire. Aussi bien je suis dégoûtée de l'Europe. Tous les pays que nous avons visités, quand on les compare aux États-Unis, semblent arriérés d'un siècle. Voir partout les femmes travailler comme des bêtes de somme me fait mal et m'indigne; les castes et les divisions dans lesquelles la société est encore partagée, à peu près comme aux temps des Pharaons ou à l'époque des Croisades, révoltent mes sentiments républicains. Puis, que de misères révèlent les demeures des paysans, couvertes en chaume et sans fenêtres pour les aérer! Le costume même de ces paysans m'attriste, vêtus à peine comme ils sont d'une blouse et marchant pieds nus pour la plupart, ou portant, — les aristocrates sans doute parmi eux, — de lourds souliers de bois! J'éprouve le besoin de revoir les coquets chalets de la Nouvelle-Angleterre et ses populations bien vêtues, de voyager dans les spacieuses voitures de nos chemins de fer où l'on circule et respire sans contrainte; je veux enfin retourner dans le pays où tous les hommes sont des *gentlemen* et les femmes des souveraines! »

Tout en débitant cette tirade, Angéla faisait ses paquets, et j'eus beau opposer au projet de retourner en Amérique les arguments qui résultaient de ma position personnelle, l'ancienne institutrice y persista. Le lendemain, elle retenait sa place à bord

d'un des vapeurs allemands qui font le trajet entre Hambourg et New-York.

J'ai été assez faible pour la suivre et revenir avec elle. Il y a cinq jours que nous sommes arrivés à New-York, et déjà je me suis croisé avec d'anciens amis qui, heureusement, ne m'ont pas reconnu. Mais je sens que le terrain est brûlant et qu'il faut que je m'éloigne.

— Et Angéla, me hasardai-je à demander au ministre quand il eut cessé de parler, où est-elle? Et vous-même que comptez-vous faire?

Le pasteur soupira profondément : — Une fois à bord du bateau à vapeur qui nous ramena aux États-Unis, dit-il, je crus prudent de me tenir dans notre cabine. Angéla, n'ayant pas comme moi des motifs d'éviter les regards des passagers, se tint presque constamment durant la traversée sur le pont ou dans les salons du navire. Il paraît qu'elle fit connaissance d'un riche Californien revenant, lui aussi, en Amérique, car le lendemain de notre débarquement, alors que je la cherchais dans l'hôtel et commençais à m'inquiéter de son absence prolongée, elle me fit remettre par un messager de la rue la lettre suivante :

« A bord de *l'Étoile du matin*.

« Mon cher ministre, nous avons glorieusement vécu ensemble pendant près de deux ans, dépensant

une centaine de mille francs en voyages et en fêtes, ce qui est une grosse somme de l'autre côté de l'eau! Malheureusement, en vivant de la sorte, vous m'avez donné le goût du luxe et de la dépense, et comme vous n'êtes plus en état de les satisfaire, j'ai accepté la proposition d'un riche Californien de tenir sa maison. *L'Étoile du matin* part dans quelques instants, et lorsque vous recevrez ces lignes je voguerai vers les côtes de l'océan Pacifique. Ne vous lamentez pas trop, de peur que le bruit de votre douleur n'éveille les échos d'Oméga! ANGÉLA. »

— Quant à ce que je compte faire, ajouta le ministre après avoir achevé la lecture de cette lettre, le devoir et la conscience me l'indiquent. Je m'embarque dans deux jours pour la Californie; je tâcherai d'y découvrir Angéla, dans l'espoir de ramener cette brebis égarée dans le chemin de la vertu. Mais, avec elle ou sans elle, je suis décidé à travailler dans les mines de ce pays merveilleux, à y faire fortune et à trouver dans le travail l'oubli des agitations et des orages de ma vie!

CHAPITRE VII

OU ASMODÉE DONNE UN APERÇU DES INSTITUTIONS ET DU MONDE JUDICIAIRE AUX ÉTATS-UNIS.

Pendant notre trajet au temple de la justice, ainsi qu'Asmodée appelait ironiquement le large et élégant édifice où se tiennent les séances de la plupart des tribunaux de la métropole américaine, je ne cessai d'admirer la beauté des constructions qui s'élèvent des deux côtés de la grande voie commerciale que nous suivions. Les magasins, où sont empilés les produits de toutes les parties du monde, sont de véritables monuments, la plupart en marbre blanc, et quelques-uns d'un goût irréprochable. Et quel mouvement partout! quelle activité! quelle surabondance de vie! La ville de New-York est bâtie sur une île appelée Manhattan, dont la surface est de quatorze mille acres; et quand on considère que la superficie de la ville de Paris, avec ses limites actuelles, n'est que de dix-huit mille, on s'étonne moins du prix excessif de la propriété foncière dans la métropole des États-Unis. On comprend en même temps comment la circulation d'un million d'habitants, grossie chaque matin par l'arrivée de milliers de

commerçants qui habitent ses faubourgs ou les villes environnantes, est difficile, souvent même entourée de dangers. Les voitures de toute sorte sont si nombreuses que la surface de la grande artère commerciale en est littéralement couverte pendant plusieurs milles; et souvent, quand ils ont à la traverser, les piétons ont longtemps à attendre. Il est vrai que s'ils appartiennent au beau sexe, leur attente est promptement abrégée : des agents de police d'une exquise urbanité semblent avoir pour unique mission de leur frayer un passage d'un côté à l'autre de la rue.

Je remarquai qu'on rencontre peu de vieillards : tout le monde paraît jeune. Les hommes âgés marchent d'un pas élastique et portent le fardeau des années avec une aimable légèreté. — On n'a pas le temps de vieillir aux États-Unis, dit Asmodée, qui comprit ma pensée. Les affaires dans lesquelles on est engagé, l'air vif qu'on respire, l'activité générale du peuple au milieu duquel on habite, toutes ces causes font qu'on arrive au terme le plus avancé de la vie, en quelque sorte, sans s'en douter. A l'inverse de ce qui se pratique en Europe, aucun marchand ne songe à se retirer des affaires, même après qu'il y a fait une grande fortune. Il y a des vieillards de plus de quatre-vingts ans qui vont régulièrement chaque matin à leurs bureaux. L'excitation des affaires, le mouvement, l'exercice les soutiennent.

Le repos est insupportable aux États-Unis. Les millionnaires mêmes travaillent jusqu'à leur dernier souffle. C'est bien à l'habitant du nouveau monde qu'on peut appliquer le mot célèbre d'un révolutionnaire : Il n'y a de repos pour l'homme que dans la tombe!

Avec un pareil peuple, et eu égard à la position qu'elle occupe, — assise comme elle est sur deux rivières navigables pour les plus gros navires, ayant un port de treize mille milles de circonférence, l'un des plus sûrs du monde en toute saison, reliée à l'intérieur par un admirable système de canaux et de chemins de fer, — il est impossible de fixer ou de prédire des limites à l'accroissement de la métropole américaine. C'est aujourd'hui le grand marché commercial et monétaire de l'Amérique du Nord. Avec un chemin de fer reliant les côtes de l'océan Pacifique à celles de l'Atlantique, il ne serait pas impossible qu'elle devînt avant un quart de siècle la métropole financière et commerciale du monde entier; et au train dont elle s'accroît, sa population, égale aujourd'hui, avec ses faubourgs, à celle de Paris, dépassera certainement celle de Londres avant la fin du siècle.

Cependant, nous étions entrés dans une des salles d'audience. Une tenture verte régnait tout autour, et une balustrade en fer séparait la foule des magistrats et des hommes de loi. Somme toute, cette salle

avait la même apparence que les prétoires européens. Le président était assisté de deux juges, et à sa droite, à quelque distance, étaient réunis douze jurés. A gauche se tenaient l'avocat de l'État et le greffier, et derrière eux les sténographes des journaux; en face était la barre pour les avocats, et un peu en avant un siége destiné aux témoins appelés à déposer. Pas de soldats dans l'enceinte de la cour, pas le moindre appareil de la force; pas même un seul agent de police pour maintenir l'ordre. On jugeait dans ce moment une fille accusée d'avoir tué sa maîtresse, et un seul gardien de la prison où elle était détenue se tenait à ses côtés. Ni les magistrats, ni les avocats de l'État ou de l'accusée, ne portaient un costume qui les distinguât des autres citoyens. La robe noire ou rouge, insigne des magistrats en Europe, la perruque à marteau des juges anglais, le bonnet carré et le blanc rabat de l'avocat français, sont inconnus aux États-Unis. La dignité de la justice ne paraît nullement souffrir de ce qu'on ait eu le bon sens de répudier ces reliques du passé.

Suivant Asmodée, le peuple américain a beaucoup de tenue; sobre de gestes et froid de manières, il a du *comme il faut* naturel, et cette qualité il la porte partout. Les écrivains qui ont travesti les États-Unis dans un but de spéculation et de scandale, ou parce qu'ils avaient quelque grief personnel à satis-

faire, ont seuls pu taxer les Américains d'habitudes grossières; et Asmodée me fit remarquer que les débats étaient conduits avec une parfaite convenance, les auditeurs mêmes, bien qu'il n'y eût dans la salle, ainsi qu'on l'a dit, aucun agent de la force publique, témoignant par un maintien digne et un religieux silence de leur respect pour la justice.

Mais ce qu'il n'eut pas besoin de me faire observer, ce qui frappa tout d'abord mon attention, c'est la lenteur avec laquelle marchaient les débats. Nous apprîmes que la cause qu'on était en train de juger avait été commencée dix jours auparavant, et que cinq autres jours seraient vraisemblablement nécessaires pour l'amener à sa conclusion. Je le crus sans peine en voyant les chicanes que soulevaient à chaque instant les défenseurs de l'accusée, et je pus m'expliquer par un incident d'audience comment des procès qui occuperaient une journée ou deux en Europe en absorbent quinze et même davantage aux États-Unis.

La jeune fille sur laquelle pesait une grave accusation aurait été poussée au meurtre de sa maîtresse, d'après l'avocat de l'État, par l'espérance d'épouser son maître. Le crime avait été commis en plein jour, pendant une absence du mari de la victime. Le système de la défense était que des malfaiteurs s'étaient introduits dans la maison pour voler, et que, surpris par la maîtresse, dont ils étaient

connus, ils l'avaient assassinée pour se débarrasser d'un dangereux témoin. Tout à coup, la question de savoir à quelle heure la lune s'était levée dans la nuit du jour où le meurtre avait été commis fut soulevée par un des défenseurs, dans un but qu'avec la meilleure volonté du monde il était impossible de comprendre. La discussion qui s'engagea à ce sujet absorba deux heures. Le défenseur demanda la permission de produire un almanach. L'avocat de l'État s'opposa à cette production, prétendant qu'elle était inopportune et contraire à la loi. Après une longue réplique du défenseur, le président autorisa la production de l'almanach. Le défenseur sortit alors de sa poche un almanach publié par un imprimeur qui, à ce qu'il paraît, appartenait au parti politique dans lequel était enrôlé l'avocat. Objection de la part de son adversaire, appartenant à une autre organisation. Discours et réplique du défenseur et de l'avocat de l'État sur les vertus respectives des partis auxquels ils appartenaient; et le tribunal, pendant une heure, fut changé en arène politique. La joute terminée, le président décida que l'almanach à produire devait être l'almanach officiel, celui publié par l'institut smithsonien de Washington. Mais comme personne dans la salle d'audience ne possédait le document officiel, des doutes sur son existence même commencèrent à s'élever, et l'embarras de la cour devint manifeste. Pour en sortir, la séance fut

suspendue, et un des huissiers audienciers reçut l'ordre d'aller dans l'intervalle chez les libraires de la ville, et de se procurer l'almanach de l'institut smithsonien de Washington.

Asmodée profita de cette suspension pour me faire connaître quelques-uns des personnages qui étaient dans l'enceinte du tribunal, et me donner quelques détails sur l'organisation judiciaire des États-Unis.

— Ce gros homme, dit-il, dont les favoris rouges et la face rubiconde indiquent l'origine saxonne, est arrivé il y a quelques années du Royaume-Uni, laissant derrière lui des dettes considérables et une équivoque réputation de probité. Ancien membre du parlement anglais, il fut accueilli ici les bras ouverts, comme une victime des institutions aristocratiques de son pays. Une veuve irlandaise, qui avait hérité de son mari une assez belle fortune, s'amouracha de ce fils d'Albion, qui lui offrit de consoler son veuvage. En deux ans, la fortune de l'Irlandaise fut dévorée, et un retentissant divorce vint rendre sa liberté à l'ancien membre du barreau anglais. Il a du talent, de l'intrigue; et comme il est bon viveur, il ne manque pas de popularité parmi ses confrères de la barre. C'est par excellence le défenseur des banqueroutiers. Quand il plaide pour l'un d'eux, on dirait, au feu qui l'anime, qu'il défend une cause personnelle.

Près de lui, cette tête intelligente, qui commence

à être couronnée de cheveux blancs, c'est celle d'un homme qui a été longtemps considéré comme le premier orateur de New-York. Sa voix a des cordes qui remuent l'âme, et sa mimique est des plus expressives. On raconte que dans sa jeunesse il fut chargé de défendre un pauvre diable accusé d'avoir assassiné un vieil avare. Le fils de ce dernier était dans l'enceinte de la cour d'assises : les soupçons de la justice ne s'étaient jamais portés sur lui. L'avocat fit une description tellement pathétique des circonstances du meurtre que tout le monde versait des larmes; et quand il termina, en jetant sa malédiction de la victime sur la tête du vrai coupable, assez abandonné du Ciel pour ajouter à un crime horrible celui non moins grand de faire couler le sang d'un innocent, le fils de l'avare se jeta aux pieds de la cour et confessa son crime devant un public épouvanté.

Mais ce comédien de la parole n'a même pas la pudeur de l'honnêteté. Je l'ai entendu un jour, au sortir d'une audience où il avait fait acquitter un empoisonneur, déclarer qu'il se garderait bien de le prendre pour son cuisinier; et il est un des avocats qui ont introduit la pratique, généralement suivie aujourd'hui, de faire des arrangements pécuniaires avec les plaideurs en dehors des règles et usages de la profession. Par exemple, celui dont je parle étant chargé, il y a quelque temps, d'une grave affaire,

stipula que ses honoraires seraient de mille dollars en cas de condamnation, et de trois mille en cas d'acquittement; et il gagna cette dernière somme.

Parmi les quatre mille hommes de loi qui pratiquent, ou sont censés pratiquer à New-York, il y en a qui appartiennent à toutes les nationalités : il y a surtout beaucoup d'Irlandais. Les fils de la verte Érin semblent être tous doués du don de l'éloquence; et quel aplomb ont les concitoyens d'O'Connell! On dirait qu'ils considèrent l'Amérique comme leur propriété. A peine débarqués, ils aspirent aux fonctions publiques les plus élevées, et le fait est qu'on les rencontre dans toutes les avenues du pouvoir. Sur vingt politiciens, — mot qui, s'il ne se trouve pas dans le Dictionnaire de l'Académie, est digne d'y entrer, — il est à parier que la moitié sont des fils de l'Irlande.

Si je ne me trompe, l'avocat de l'État est un Irlandais. Il est arrivé aux États-Unis après l'une de ces commotions politiques si communes dans le pays où il a vu le jour, et a cru prudent de mettre l'Océan entre lui et les constables de la reine. Comme tous ses compatriotes, il s'est immédiatement affilié à une organisation politique, et n'a pas tardé à faire son chemin. Personne ne s'entend mieux que lui à prononcer un panégyrique sur l'un des grands hommes de l'Union, aux solennités politiques ou à l'occasion d'une fête publique.

Voici devant nous un avocat qui est arrivé à New-York d'un des États de la Nouvelle-Angleterre il y a une vingtaine d'années. Voyez ses lèvres pincées et dédaigneuses, sa manière arrogante de pencher sa tête, son regard terne et froid. Son front bombé révèle une puissante intelligence : c'est en effet un des meilleurs orateurs de la barre de New-York; et il a d'autant plus de mérite d'avoir conquis la position qu'il occupe, qu'il a eu à lutter contre la misère dès ses premiers pas dans la vie. C'est un homme politique redoutable au parti contre lequel il déploie son éloquence, mais insupportable aussi à celui auquel il se rallie, tant ses instincts de domination sont indomptables. Le gouvernement n'a pas de plus infatigable adversaire; il trouve le moyen de tourner contre lui tous les événements imaginables : la sécheresse qui détruit les récoltes, les inondations qui dévastent les campagnes, les défaites qu'éprouvent les armées, les abus comme les réformes proposées pour les détruire. Sous son masque d'austérité, il est âpre à la curée. On raconte qu'ayant plaidé pour la partie civile, dans une cause où s'agitait une question de succession, un médecin étant accusé d'avoir empoisonné un ami qui avait testé en sa faveur, il déploya une animosité inconnue aux États-Unis dans les causes criminelles. Le médecin fut condamné à être pendu, et l'avocat, dont la parole avait puissamment contribué à ce résultat, alla assis-

ter à l'exécution, comme s'il n'était sûr d'avoir gagné ses honoraires qu'après avoir vu le cadavre du condamné se balancer dans les airs!

Celui qui cause avec lui est un des plus vieux athlètes du barreau; malgré ses cheveux blancs, il a encore tout le feu de la jeunesse, et nos actrices n'ont pas de plus fervent admirateur. C'est probablement au théâtre qu'il a puisé un goût prononcé pour l'emphase et la déclamation et aussi pour les effets de scène. Un jour, il plaidait contre un homme possédant une grande fortune et accusé d'un attentat à la pudeur sur une jeune fille appartenant à une bonne famille. « Vous êtes pères, messieurs! » dit l'avocat en s'adressant aux jurés. Ce fut toute sa plaidoirie. Il tomba en sanglotant sur son siége, et les jurés rapportèrent unanimement un verdict de condamnation sur tous les points.

Comme dans tous les pays où règne le régime parlementaire, les avocats abondent au congrès fédéral et aux législatures des États. On estime que les deux tiers de ces assemblées sont composés d'hommes de loi. Aussi leur influence est-elle grande aux États-Unis, bien que l'esprit de corps, qui distingue la profession en Europe, soit ici peu développé. La dignité de bâtonnier est inconnue, et l'égalité qui existe partout règne aussi chez les robins. On peut même affirmer que l'impatience de tout gouvernement est plus prononcée chez eux que dans le reste

de la population. C'est principalement dans les rangs des avocats que se recrutent les hommes politiques; et ce qui donne une idée de leur influence croissante, c'est que, depuis le président Jackson, ce sont des avocats qui ont été portés à la chaire présidentielle par le suffrage populaire.

Il y a aux États-Unis, d'après un récent recensement, trente-cinq mille hommes de loi, nombre égal à celui des modistes et couturières, et aussi à celui des ministres de toutes les sectes chrétiennes. Sur ce nombre de trente-cinq mille hommes de loi, deux mille ne sont pas nés aux États-Unis. Ils y sont venus faire fleurir la parole de tous les points du vieux monde; ce qui tendrait à prouver que, si les avocats meurent souvent de faim en Europe, ils ont un meilleur sort aux États-Unis.

Il n'y a pas de pays, en effet, où la chicane ait plus beau jeu qu'ici. Non pas que les Américains soient naturellement querelleurs : c'est tout le contraire; très-peu de peuples ont des dispositions plus pacifiques et des mœurs plus tolérantes. Mais si le caractère national n'a rien à faire dans la multitude de procès et de difficultés judiciaires qui coûtent, bon an mal an, suivant les calculs les plus modérés, une somme de soixante millions de dollars à la population américaine, il n'en est pas ainsi de la loi. C'est ici le moment de vous donner une idée générale du gouvernement fédéral aux États-Unis, et de

ses relations avec les États particuliers. Il y a un gouvernement central ou national, ayant principalement sous sa direction les affaires d'un caractère général et surtout les relations avec les autres pays. Mais il y a aussi le gouvernement séparé et distinct des États, avec un pouvoir exécutif et des chambres, exactement comme le pouvoir central. Ces gouvernements particuliers ne s'occupent que des affaires intérieures des États, et il leur est naturellement interdit de battre monnaie, de faire des traités avec les puissances étrangères ou des lois sur le commerce, prérogatives réservées au pouvoir fédéral. Mais en dehors de ces prérogatives de la souveraineté nationale, le champ est assez vaste, en ce qui concerne l'administration intérieure des États et les relations des citoyens entre eux, pour fournir une moisson de lois à chaque session des législatures particulières; et celles-ci s'en donnent à cœur joie. Il n'y a pas un législateur qui n'arrive du fond de son village avec un projet de loi dans sa poche. C'est le moyen d'établir son importance aux yeux de ses commettants; et d'ailleurs, les législateurs étant rémunérés, il faut bien gagner son argent. Le nombre de lois votées par chaque État particulier, depuis que l'Union américaine a pris rang parmi les nations, est incalculable; car la manie de légiférer est née avec la république pour les causes que j'ai expliquées; et comme il y a en ce moment une quaran-

taine d'États et territoires (ces derniers étant organisés sur le modèle des États, avec pouvoir exécutif et chambres législatives), vous pouvez vous former une idée de l'immense quantité de décrets, ordonnances, autorisations et prohibitions légales, qui existent sur la surface des États-Unis. Et à cette avalanche de lois il faut ajouter la contribution respectable qu'y ont faite les quarante congrès qui se sont succédé depuis l'établissement de l'Union américaine.

Les lois votées par ces congrès au point de vue de l'intérêt général, sont souvent en conflit avec celles émanées des législatures locales. D'un autre côté, les lois des États n'ont de force que dans celui où elles ont été passées. Ces législations particulières présentent souvent de grandes divergences, bien que les frontières qui séparent ces États soient souvent mal définies, quelquefois purement imaginaires. Ainsi, par exemple, le divorce s'obtient sous certaines conditions dans l'État de New-York; sous d'autres dans celui de New-Jersey, séparé du premier par le fleuve Hudson. Les droits civils s'acquièrent d'une façon dans certains États, et d'une manière différente dans d'autres; et il n'y a peut-être pas deux États où il y ait uniformité de législation en ce qui concerne les propriétés et les personnes.

Vous devez comprendre maintenant combien un pareil chaos est favorable à la profession légale, et comment il se fait que les États-Unis soient un

Eldorado pour les avocats. On peut affirmer qu'il en sera longtemps ainsi.

Les honoraires qu'ils prélèvent sur les malheureux, obligés d'avoir recours à leurs services, sont en général considérables. Bien que fixés par la loi, ces honoraires, en conséquence de conventions préalables, ainsi que j'ai eu l'occasion de le remarquer, restent rarement dans les limites prescrites. Les hommes de loi sont âpres au gain dans tous les pays; et bien qu'il soit prudent de rester en bons termes avec ceux des États-Unis, la vérité m'oblige à dire qu'ils ne forment pas une exception à la règle générale.

Sûrement il y en a qui par leur talent et leur intégrité honorent leur profession. Mais ils ne sont pas en grand nombre. L'absence d'une autorité à laquelle ils soient forcés au besoin de rendre compte de leur conduite, les affranchit de toute pudeur; et comme ils ne craignent pas d'être effacés du tableau de leur ordre, la profession, pour le plus grand nombre des avocats et hommes de loi, est descendue aux proportions d'un métier.

Ainsi il y a des industriels parmi eux qui battent chaque matin la grosse caisse dans les colonnes d'annonces des journaux, exactement comme les charlatans. J'en remarque plusieurs autour de nous qui se sont fait une spécialité des divorces, et qui annoncent journellement qu'ils procurent la dissolution des liens conjugaux sans bruit, dans le plus

grand secret, à l'insu même du conjoint contre lequel la demande en divorce est faite, sans exposer les parties aux quolibets du public, et ne réclamant d'honoraires qu'après que la dissolution du mariage est irrévocablement prononcée. Dans l'Ouest, il y a un prix courant pour ces sortes de procédures; et il paraît que dans cette partie du pays les époux peuvent rompre fort aisément les liens matrimoniaux. Un matin, en lisant son journal, un mari apprend que la liberté d'en nouer de nouveaux lui a été rendue; l'épouse fait ses malles, quitte tranquillement le domicile conjugal, et tout est dit.

Les lois des divers États ne sont pas codifiées; et les annales des décisions judiciaires, publiées dans quelques-uns d'entre eux, seraient impuissantes à fonder une jurisprudence, lors même que la jurisprudence, ainsi qu'il arrive dans les pays démocratiques, ne suivrait pas les caprices ou le courant de l'opinion publique. On a l'habitude, en général, dans les cours de justice américaines, lorsque les cas sont nouveaux ou présentent des difficultés de solution, de recourir aux principes établis par la loi ou les décisions judiciaires de l'Angleterre. Mais comme l'élection renouvelle souvent la magistrature, la plupart du temps, au moment même où les juges sont au courant de leur besogne, il ne faut pas s'étonner que les décisions qu'ils rendent manquent parfois de force et de portée, révèlent même une

lamentable ignorance des principes généraux, et en outre que les procédés de la justice soient partout languissants, dilatoires et ruineux pour les plaideurs.

L'unité de la loi n'est possible que dans les pays où la centralisation politique existe. Or l'édifice politique aux États-Unis repose sur le fédéralisme; et comme il est probable que le maintien de la liberté telle qu'elle existe et est comprise dans l'Union américaine est à ce prix, l'uniformité de la loi est reléguée dans les bienfaits d'un lointain avenir.

Les Américains, effrayés de la multiplicité et de l'incohérence de leurs lois, ne concluent jamais une transaction de quelque importance sans être guidés par un conseil judiciaire. En Europe, les familles aisées ont un médecin qu'elles payent à l'année. Ici elles se donnent le luxe nécessaire d'un avocat, dont les services sont récompensés par un salaire fixe.

Quant au système judiciaire des États-Unis, il forme un labyrinthe où les experts en chicane peuvent seuls trouver leur chemin. Indépendamment de la cour suprême des États-Unis, composée de juges nommés par le président de la république avec l'approbation du sénat, il y a des cours supérieures et d'appel dans chaque État; des tribunaux chargés de juger en première instance et dont les décisions, excepté dans les cas prévus par la loi, sont sujettes à l'appel; des juges de district, dont les fonctions ont beaucoup d'analogie avec celles des juges de paix en

France. Cette organisation serait assez simple si les attributions des juges étaient clairement définies et les circonscriptions judiciaires parfaitement limitées. Mais il est loin d'en être ainsi. Pour ne parler que de l'État de New-York, il y a huit circonscriptions judiciaires, et la cour suprême est composée de quatre magistrats appartenant à ces circonscriptions. Mais ces magistrats sont indépendants l'un de l'autre dans leurs ressorts respectifs. De là d'incessants conflits de juridiction dans lesquels disparaît ou tout au moins s'amoindrit, sous le fardeau de ridicules controverses, la majesté de la justice.

Les cours ou tribunaux de la ville de New-York, aussi bien que ceux des comtés, sont composés de magistrats élus par le peuple. Dans la plupart, New-York excepté, les fonctions du ministère public, ou de l'avocat de la loi, sont remplies par un des juges. Il n'y a pas de tribunaux de commerce aux États-Unis, lacune étrange chez un peuple si généralement adonné au commerce.

La décision des procès, dans tous les cas où l'état des personnes est en jeu, ou lorsque la somme en dispute dépasse un certain chiffre, repose sur le jury. Ce dernier est ainsi appelé à donner des verdicts non-seulement dans les causes criminelles, mais aussi dans les causes civiles. Le jury est l'une des institutions les plus chères à la race saxonne, mais comme toutes les institutions à l'aide desquelles

les peuples libres cherchent à sauvegarder leur liberté, celle-ci est encombrée d'inconvénients tels, qu'aux yeux de beaucoup d'observateurs, la méthode prompte de juger chez les gouvernements despotiques paraît préférable. Nulle part le système de jugement par jury n'est à l'abri de critiques, et moins peut-être aux États-Unis qu'en Europe. Toutefois, son abolition en tant qu'appliqué aux causes civiles (car, à l'égard des causes criminelles, son maintien est universellement considéré comme nécessaire) entraînerait probablement des abus plus graves que ceux auxquels on est actuellement exposé. Les juges étant le produit de l'élection, leur donner le droit de prononcer dans les causes civiles serait les investir d'un redoutable pouvoir, et ouvrir la porte à une dangereuse corruption. Déjà, malgré leurs pouvoirs restreints, l'élection appliquée aux officiers de l'ordre judiciaire a enfanté de graves abus. Ils n'oublient pas sur leurs siéges qu'ils sont les hommes d'un parti, et quand un des adhérents de ce parti comparaît devant eux, soit dans une cause criminelle, soit dans une cause civile, leurs sympathies, volontairement ou même à leur insu, lui appartiennent. Le frapper d'une façon ou d'une autre, c'est se frapper eux-mêmes, en quelque sorte, puisque leurs coups s'adressent à un des soldats de leur armée; et s'ils sont obligés de les condamner, ils le feront d'une manière bienveillante et presque avec regret.

Pour en revenir au jury, j'aurais voulu que vous fussiez présent à l'ouverture de la cause en cours de jugement, pour que vous pussiez apprécier par vous-même les difficultés dans lesquelles se meut le système aux États-Unis. Le greffier a appelé trois cents noms, et la composition d'un jury libre et impartial, comme dit la loi, a commencé. Mais comme tout le monde lit les journaux, il est arrivé que, à peu d'exceptions, les personnes portées sur cette liste de trois cents noms s'étaient formé une opinion sur la cause à juger. Elles ont été récusées en conséquence, comme n'étant pas dans une impartiale disposition d'esprit. Une nouvelle liste de trois cents noms a dû être formée et épuisée avant qu'on ait pu parvenir à compléter le nombre requis de douze jurés. Ajoutons qu'on ne peut se faire une idée de la répugnance qu'éprouvent les citoyens de toutes les classes à faire partie d'un jury. Chez un peuple si occupé que le peuple américain, c'est une chose sérieuse que d'être arraché à ses affaires pendant plusieurs semaines. La liste des jurés étant faite d'après celle des électeurs, une foule de gens préfèrent abdiquer le droit de voter plutôt que d'être exposés à servir dans un jury. On peut être certain que la première chose que font la plupart de nos marchands quand ils reçoivent la notification que le sort a fait sortir leurs noms de la liste générale, et qu'ils sont appelés à servir comme jurés, est d'aller charger un avocat

de faire agréer leur excuse par la cour, à moins qu'un médecin ne leur délivre un certificat d'incapacité pour cause de maladie. Voilà comment il arrive que la composition des jurys est la plupart du temps une véritable œuvre d'Hercule. Il n'est pas impossible qu'on soit un jour obligé de recourir à un corps assermenté de jurés salariés, si l'on veut continuer à appliquer ce système au jugement des affaires civiles, et épargner aux plaideurs une cause de lenteur qui, jointe à une foule d'autres inhérentes à tout procès, fait de ces procès, aux États-Unis, de véritables toiles de Pénélope.

Parmi ces causes, il en est une toutefois particulière au pays, que j'ai eu déjà l'occasion de remarquer, et sur laquelle je dois ajouter quelques mots : c'est la loi ou l'usage, car la loi paraît muette à cet égard, qui veut que toute décision ou verdict du jury soit rendu à l'unanimité. Il est permis de douter que les avantages résultant de cet usage, strictement appliqué aux États-Unis, soient compensés par les inconvénients qui en sont la conséquence. L'action de la justice est souvent paralysée; un coûteux procès doit être recommencé à nouveau, et un malfaiteur échappe à l'action de la loi pénale parce que, parmi douze jurés, il s'en trouve un seul qui n'a pas été convaincu de la culpabilité, ou a été gagné aux intérêts de l'accusé. Vainement on a tenté à diverses reprises de changer la loi et d'établir la

validité d'un verdict rendu à la majorité du jury; l'unanimité paraît être trop profondément entrée dans les mœurs pour qu'on réussisse à y porter atteinte.

Il y a aux États-Unis un avocat général qui représente le peuple dans les causes criminelles; mais il y aurait erreur à confondre ce magistrat avec celui qui agit dans certaines contrées de l'Europe au nom du ministère public. Excepté dans quelques cas rares, prévus par des lois spéciales, l'avocat de l'État est dépourvu de tout pouvoir d'initiative. Il ne peut ordonner aucune arrestation; il ne poursuit que sur la plainte des parties intéressées, aux risques et périls de ces dernières, et après qu'un grand jury a déclaré qu'il y avait lieu à poursuivre.

Ce jury, qu'on appelle grand jury parce qu'il est ordinairement composé de vingt-trois membres, ne doit pas être confondu avec le jury de jugement dont il a été uniquement question jusqu'à présent, et que par contraste on nomme aussi petit jury, le nombre de ses membres ne s'élevant qu'à douze. Le grand jury se réunit aussi souvent que besoin est, et ses sessions ne durent que quelques jours, souvent même que quelques heures. Il ne rend pas de verdict, et il n'y a de présent à ses séances que l'officier de l'État qui soumet à son examen les cas de crimes ou délits prévus par la loi, avec preuves à l'appui. Si le jury croit ces preuves suffisantes, il autorise les poursuites, sinon, il ordonne leur mise

à néant ou leur continuation. Dans un pays où la liberté personnelle est sauvegardée par le régime de l'*habeas corpus*, les attentats contre cette liberté ne sont guère possibles. Ils sont si sévèrement punis, que le magistrat qui signe un ordre d'arrestation ne le fait qu'à bon escient. En outre des pénalités légales, il n'ignore pas que sa fortune personnelle répond de l'erreur qu'il pourrait commettre ou de la précipitation où il se laisserait entraîner. D'ailleurs, comme presque tous les juges, qu'ils appartiennent à la cour suprême, à la cour d'appel ou aux tribunaux ordinaires, ont le droit d'ordonner la mise en liberté sous caution, s'il arrive qu'un prisonnier ne puisse l'obtenir, c'est que vraisemblablement le crime qu'il a commis révolte la conscience publique.

Asmodée en était là de ses éclaircissements sur le régime et les institutions judiciaires aux États-Unis, quand la cour et les jurés rentrèrent en séance. L'huissier envoyé à la recherche de l'almanach de l'institut smithsonien avait réussi à se procurer le précieux document, et il le présenta triomphalement au président de la cour. Ce magistrat, après quelques instants de recherches, annonça que la lune s'était levée à neuf heures vingt-sept minutes cinq secondes dans la nuit du jour où avait été commis le meurtre sur lequel les jurés avaient à se prononcer.

Nous pensions que ce point était éclairci à la satisfaction générale et que les débats allaient marcher,

mais nous étions loin de compte, et à notre surprise, les défenseurs de l'accusée demandèrent l'autorisation de faire entendre comme témoin le directeur de l'observatoire de Washington, où l'on tient note, à ce qu'il paraît, minute par minute, du mouvement des astres, et où la conduite de la lune, affirmait l'orateur, est spécialement l'objet d'observations. La demande des défenseurs fut le signal d'une passe d'armes des plus vives entre eux et l'avocat de l'État, ce dernier accusant ses adversaires de vouloir indéfiniment prolonger les débats, lasser la patience des jurés, et de reculer devant leur verdict. L'un des défenseurs riposta vertement, prétendant qu'on ne pouvait ajouter aucune confiance aux assertions des almanachs, à telle enseigne que *mentir comme un almanach* est devenu un dicton populaire; qu'il ne s'ensuivait pas, parce qu'une heure avait été assignée par les astronomes au lever de la lune, que cet astre eût en effet obéi à leurs sommations; que le ciel avait pu être chargé de nuages à l'heure annoncée pour l'apparition de notre satellite, au point de l'empêcher de jeter quelque clarté sur notre planète; et il finit par déclarer que si le directeur de l'observatoire de Washington n'était pas entendu, les jurés courraient le risque de verser un sang innocent.

Ces dernières paroles produisirent un visible mouvement de terreur dans les rangs du jury. Vaine-

ment l'avocat de l'État répliqua que la lune n'avait rien à voir dans l'affaire, puisqu'il était établi, admis par la défense et l'accusation, que l'assassinat avait été commis en plein jour. Bien que les jurés ne pussent comprendre où les défenseurs voulaient en venir en faisant jouer à la lune un rôle inattendu, il était probable cependant que le refus d'appeler l'astronome de l'observatoire de Washington, une célébrité scientifique, mécontenterait ces braves gens. Aussi le président, désireux, dit-il d'un air fin, que le jour se fît dans cette nuit, décida qu'on entendrait le directeur de l'observatoire de Washington, et la séance fut levée.

CHAPITRE VIII

DANS LEQUEL ON VOIT COMMENT LA PRATIQUE PEUT VICIER LES MEILLEURES INSTITUTIONS DU MONDE, ET COMMENT LES GOUVERNEMENTS POPULAIRES NE SONT PAS TOUJOURS DES GOUVERNEMENTS A BON MARCHÉ.

« Nous sommes près de l'enceinte où se réunissent les membres du conseil municipal de la ville de New-York, dit Asmodée en sortant du prétoire; entrons-y : consacrons quelques instants à examiner les rouages de l'administration d'une ville qui compte, avec ses faubourgs, un million et demi d'habitants, et dont les revenus excèdent ceux de maint royaume de l'Europe. Les pères de la cité sont justement en séance; et s'il est vrai que les peuples ont le gouvernement qu'ils méritent, vous verrez que les New-Yorkais n'ont pas lieu d'être fiers de celui qu'ils ont. »

Nous entrâmes dans une vaste salle, convenablement décorée et appropriée à un corps délibérant. Des siéges étaient rangés en demi-cercle, et devant chacun d'eux était posée une table sur laquelle gisaient en désordre des plumes, des journaux, des livres, papier, encrier, documents, et aussi les chapeaux de quelques-uns des occupants.

Les postures de ces derniers n'étaient pas des plus académiques, car j'en remarquai plusieurs dont les pieds, posés sur le pourtour des tables, dirigeaient leurs semelles vers le président de l'assemblée, assis au haut de l'hémicycle sur un siége plus élevé que les autres.

La plupart des pères de la cité, comme les appelait Asmodée, mordillaient de temps en temps dans un petit paquet carré, revêtu d'une feuille de plomb, que mon compagnon m'assura contenir du tabac, et les noires effluves qui sortaient fréquemment de la bouche des conseillers municipaux démontraient la vérité de l'assertion.

Les séances du conseil municipal de la ville de New-York ne sont pas publiques. Les sténographes des journaux sont les seuls étrangers qu'on y admette, et c'est parmi ces derniers que nous nous étions placés pour ne pas attirer l'attention.

Mais si la salle était fermée au public, il n'en était pas ainsi de deux larges couloirs, qu'on désigne généralement sous le nom de *Lobby* aux États-Unis, et qui étaient encombrés d'une foule anxieuse. A chaque instant des conseillers sortaient de la salle et avaient des conférences avec certains membres du Lobby, dont ils allaient évidemment prendre les instructions. Les allées et venues cessèrent tout à coup sur la remise d'un billet qu'un des membres du conseil fit passer au président, et la discussion com-

mença sur l'autorisation demandée par une compagnie de gaz, nouvellement organisée, de poser des tuyaux conducteurs dans les rues de la ville.

Un membre déclara que tels étaient les avantages au point de vue de l'économie que la nouvelle compagnie présentait aux consommateurs, et la supériorité de son éclairage, qu'il fallait sans hésitation accorder l'autorisation sollicitée. Gardiens vigilants des intérêts publics, ils seraient infailliblement soupçonnés de vouloir favoriser le monopole des compagnies existantes s'ils repoussaient la demande qui leur était présentée. On ne laissa pas l'orateur continuer. Le président pressé de mettre aux voix l'autorisation se rendit aux désirs de la majorité, et cette autorisation fut presque unanimement accordée.

« Ce qu'il y a d'amusant dans cette comédie jouée au nom du bien public, dit Asmodée, c'est que les honorables membres du conseil n'ont voulu s'occuper de la grande compagnie de gaz hygiénique et de sa demande en autorisation qu'après avoir reçu leurs épingles. Le billet que l'un d'eux a fait remettre au président contient la promesse de deux mille actions à partager entre les conseillers, plus, un chèque de vingt mille dollars. Car, après tout, les actions de la compagnie de gaz hygiénique ne seront que des morceaux de papier sans valeur si elle ne parvient pas à réaliser son capital social. Quant au chèque, c'est différent, c'est de l'argent comptant; et quoi

qu'il arrive, comme le nombre des conseillers est de vingt-quatre, c'est un peu plus de huit cents dollars que leur vote rapportera à chacun d'eux. »

Lorsque l'émotion de ce vote fut calmée et que les conseillers municipaux eurent échangé des félicitations sur les avantageux résultats que la ville impériale — c'est ainsi que les Américains désignent souvent New-York — allait dériver de l'établissement d'une nouvelle compagnie de gaz, le projet de vendre une place publique, un des plus vieux squares de la ville, planté d'arbres séculaires, vint à l'ordre du jour. Un capitaliste, désireux d'établir un dépôt pour une compagnie de chemin de fer dont il était le plus fort actionnaire, offrait à la corporation de New-York cent mille dollars pour cette place. « C'est une somme considérable, dit un des conseillers, une offre véritablement libérale, et que dans l'état des finances de la ville nous serions coupables de ne pas accepter. Et, en effet, le projet de vendre au capitaliste le square dont il avait besoin pour le service de son chemin de fer fut adopté à l'unanimité.

« Voilà, dit Asmodée quand le résultat fut annoncé par le président, une abominable trahison des intérêts les plus sacrés de la ville. Les places, ou squares publics, sont réellement les poumons des grands centres de population, et il y en a si peu dans la partie habitée de New-York, qu'en diminuer

le nombre c'est compromettre la santé publique. Mais les conseillers municipaux n'y regardent pas de si près; ils ont pris leurs mesures à l'avance, et vont tirer un joli profit de leur vote. Les propriétaires des maisons qui bordent le parc doivent recevoir, aux termes du projet, dix mille dollars d'indemnité chacun pour la dépréciation que leur propriété souffrira en conséquence de la disparition de ce parc; dépréciation temporaire, car l'affluence de la population dans ce quartier va bientôt élever la valeur des propriétés. La transaction avec le capitaliste a été tenue tellement secrète que ces maisons ont déjà passé pour la plupart dans la possession des conseillers de la ville. Ils les ont fait acheter sous main, et ce sont eux qui toucheront l'indemnité stipulée. Par le fait, les maisons dont ils se sont rendus acquéreurs ne leur coûteront rien ou presque rien; et de son côté le capitaliste aura fait un joli coup. Le parc dont il vient de faire l'acquisition vaut un million de dollars, et les indemnités à payer aux propriétaires riverains, auxquelles il faut ajouter les cent mille dollars à verser dans le trésor de la ville, ne dépasseront pas cinq cent mille dollars. Il gagnera donc un demi-million. »

Asmodée fut interrompu par la lecture d'un rapport émané d'un comité du conseil dans lequel il était établi que les propriétaires des maisons bordant une des plus belles avenues de la ville avaient

contrevenu aux règlements sur la matière lorsqu'ils avaient construit leurs résidences, les spacieux escaliers qui y conduisent empiétant sur la voie publique. Le rapport concluait par demander la démolition de ces escaliers, un des plus beaux ornements de l'avenue.

« Ce rapport, dit Asmodée quand la lecture en fut terminée, tombera comme une bombe au milieu des nababs de New-York. Ils sont fiers de ces massifs escaliers qui donnent à leurs demeures une apparence princière, et ne reculeront devant aucun sacrifice pour les conserver. C'est bien là-dessus que comptent les Méphistophélès du conseil en demandant leur destruction. Le rapport que vous venez d'entendre n'est qu'un moyen de battre monnaie. Les propriétaires se cotiseront entre eux, et lorsque leur contribution aura été versée dans les mains des conseillers, ces derniers découvriront que l'infraction aux règlements sur la voirie a été couverte par la prescription. Un nouveau rapport sera rédigé avec soin pour en faire la démonstration. »

Cependant les allées et les venues avaient recommencé entre les pères de la cité et les hommes du Lobby. Ces derniers, d'après ce que m'apprit Asmodée, étaient en général des banquiers, des courtiers de change, des agents d'affaires, intéressés dans des spéculations dont le succès dépendait d'autorisations à obtenir des conseillers municipaux. Nous allions

nous retirer, quand le président, frappant son bureau d'un coup de maillet, annonça qu'il restait à l'ordre du jour un projet de prolongement de chemin de fer à travers l'une des avenues les plus peuplées de la ville, et invita au silence les conseillers.

Il expliqua alors dans un discours, qui ne manquait pas d'habileté, que l'accroissement de la population de New-York, et l'augmentation en conséquence des loyers, forçaient un grand nombre de familles de se loger en dehors des limites de la ville, au grand détriment des chefs de ces familles, obligés chaque jour de perdre un temps précieux pour se rendre au siége de leurs affaires; qu'une des compagnies de chemin de fer reliant New-York avec les États environnants avait offert de prolonger une voie ferrée jusqu'au centre même de la ville, et qu'en vue des graves intérêts soulevés par cette question, il avait cru devoir n'en entretenir le conseil qu'après que la négociation avec la compagnie fut arrivée à un point satisfaisant. Le capital social de la compagnie, ajouta-t-il, est de vingt millions de dollars, en actions de cent dollars chacune, dont le prix à la Bourse est actuellement de vingt-cinq dollars. Il n'est pas douteux que le privilége sollicité par la compagnie, s'il est accordé par le conseil, fera monter les actions au pair, et probablement bien au delà. Dans cette prévision, les administrateurs de la compagnie tiennent obligeamment à la disposition

des membres du conseil, au cours du jour et avec toute facilité de payement, dix mille actions dont le transfert a été déposé dans mes mains. Les propositions de la compagnie sont tellement avantageuses au public, conclut le président, qu'il est inutile d'insister auprès de vous sur la nécessité de les adopter sans délai.

Et en effet, les cris : Aux voix ! aux voix ! retentirent à la fin de son discours. Les conseillers avaient déjà calculé que chacun d'eux aurait une trentaine de milliers de dollars pour sa part de butin; et l'empressement de voter fut tel que tous quittèrent leurs siéges, vinrent se ranger autour de la chaire présidentielle, et poussèrent de tumultueuses vociférations, jusqu'à ce que le président y mit un terme en déclarant que le privilége de poser des rails dans l'avenue jusqu'au centre de la ville, aux conditions stipulées dans le contrat provisoire, était unanimement concédé à la compagnie de chemin de fer.

« Il faut convenir, dit Asmodée en m'entraînant dans un coin de la salle, que voilà d'impudents coquins ! Leur amour du lucre n'est égalé que par leur hypocrisie et leurs prétentions de se couvrir de l'égide du bien public. Mais comme ces voleurs de profession qui se battent entre eux lors du partage des dépouilles, je crois, Dieu me pardonne, que nos pères de la cité en viennent aux coups. Et en effet, le président, d'après ce que nous crûmes compren-

dre, voulait se faire la part du lion dans la distribution des actions mises à sa disposition à vingt-cinq dollars l'une, et qui le lendemain en vaudrait cent probablement. Des épithètes grossières étaient rapidement échangées entre une portion des conseillers qui s'était rangée du côté du président et le reste de la bande. Une incroyable confusion s'ensuivit, et bientôt les conseillers se lancèrent à la tête l'un de l'autre leurs livres et leurs encriers. L'un d'eux, atteint par un de ces missiles, et exaspéré à la vue du noir liquide répandu sur toute sa personne, tira un revolver de sa poche. A l'instant son exemple fut suivi par les autres conseillers; et sans nous soucier de ce qui allait résulter de cette échauffourée, nous nous hâtâmes de nous esquiver. « La balle d'un des pères de la cité pourrait s'égarer, dit Asmodée en me tirant vivement après lui; et quand on n'a qu'une jambe en bon état on doit éviter de se faire casser l'autre par un maladroit. »

Quand nous fûmes en sûreté dans la rue : « Voilà cependant, dit Asmodée, ce que produit le vote universel, ou suffrage populaire, dans la première ville de l'Union! L'homme est positivement l'animal le plus vicieux de la création; il trouve moyen de pervertir dans la pratique les principes les plus justes et les théories les plus rationnelles. Qu'y a-t-il de plus juste et de plus rationnel, par exemple, que tout pouvoir émané du libre consentement des peuples?

Et voyez cependant les résultats que produit l'application de cet aphorisme politique, que les fondateurs de l'indépendance américaine ont proclamé au monde en 1776 ! Les New-Yorkais sont gouvernés par des hommes élus par le suffrage populaire, et cependant il n'y a pas une bourgade chez les Hottentots qui ne soit mieux administrée.

— Mais comment expliquez-vous cet état de choses?

— L'explication devrait être longue pour qu'elle fût complète. Contentez-vous de savoir, quant à présent, que dans l'État de New-York, et presque tous ceux de l'Union, tout individu majeur, après une année de résidence, est investi du droit de voter aux élections des officiers municipaux et fonctionnaires de l'État nommés par le peuple. Dans les grandes villes, la majorité appartient sans conteste à la populace, et c'est dans ses rangs qu'elle choisit généralement les administrateurs municipaux. A New-York, les hommes d'habitudes tranquilles et réservées abhorrent le tumulte des élections; et comme ils savent d'ailleurs que leur vote aurait peu d'influence sur le résultat définitif, ils se rendent rarement au scrutin. Encore moins se mettent-ils sur les rangs pour quelque fonction publique, parce que les fonctions publiques, bien qu'en général grassement rétribuées, ne donnent pas les profits que procurent le commerce et l'industrie, à moins qu'on

ne soit prêt à faire litière de sa probité et de son honneur en grossissant par le péculat une légitime rémunération. Les fonctionnaires, dans la cité impériale, sont presque sûrs de recueillir le mépris au lieu de la reconnaissance de leurs concitoyens; éventualité que n'affronte pas, de gaieté de cœur, tout homme qui trouve une sphère d'activité aussi lucrative que les fonctions publiques. Les journaux désignent chaque matin l'hôtel de ville de New-York sous le nom de Caverne des quarante voleurs, d'après un conte bien connu des *Mille et une nuits*, et on comprend qu'un honnête négociant ne se soucie pas d'entrer dans pareille compagnie.

Les élections en l'absence des gens paisibles et honorables étant faites au profit de démagogues qui recrutent leurs adhérents dans les bas-fonds de la société, il ne faut pas s'attendre à trouver chez eux plus de talent que d'honnêteté. Non-seulement dans les élections présidentielles, mais dans les élections locales aussi, l'envie, ce vice inhérent à toute démocratie, est mise clairement en relief. Les démocraties sont jalouses et ont peur des supériorités sociales, que ces supériorités soient le produit de la fortune ou de l'intelligence. Aristide fut proscrit par les Athéniens, et des hommes tels que Clay, Calhoun, Webster, Scott, Douglas, ne purent réussir à se faire élire présidents des États-Unis.

D'après les calculs les plus dignes de foi, il y a

quarante mille électeurs à New-York qui appartiennent à l'organisation politique assez riche et assez peu scrupuleuse pour acheter leurs votes. Ces quarante mille électeurs font pencher la balance là où ils se portent.

Mais pour discipliner cette force il faut des meneurs, des partisans de bas étage. Toutes les fonctions, tous les emplois subalternes sont accaparés par ces derniers et leurs amis : c'est la condition de leur concours aux candidats dont la nomination appartient au peuple; si bien que les dilapidations du trésor public commencent le jour où l'élection est terminée.

Il y a quelque temps, un procès scandaleux révéla au public un fait caractéristique des mœurs et des institutions. Un ancien avocat de la corporation municipale réclama dix mille dollars d'un maire de New-York, après l'expiration des fonctions de ce dernier bien entendu, avouant qu'il lui avait payé cette somme pour en obtenir la position qu'il occupait.

Ce maire avait, dit-on, dépensé cent mille dollars pour assurer son élection. Afin de rentrer dans cette dépense, il faisait argent de tout, vendant des priviléges à tout le monde, et exigeant des pots-de-vin pour toutes les places à sa disposition.

A leur tour, les officiers publics et employés de l'administration entrés par cette porte dans l'exercice de leurs fonctions accumulent exaction sur exaction

pour refaire leur pécule et arrondir leur bourse.

Une fois élus, les fonctionnaires cherchent à se perpétuer dans leurs places de la manière que voici : eux-mêmes et les employés subalternes de toutes les branches administratives payent une contribution annuelle destinée à former un fonds commun. Lorsque le jour d'élections nouvelles arrive, ils peuvent, à l'aide de ce fonds, subvenir à toutes les dépenses qu'elles entraînent, surtout acheter les votes, qui sont toujours à la disposition du plus offrant. En définitive, c'est le peuple qui sort de sa poche l'argent qui sert à corrompre les mœurs publiques et à vicier le suffrage universel.

En effet, bien que les marchés et les rues de la ville impériale soient généralement dans une condition déplorable, et telle que la santé publique en est souvent affectée, le budget de New-York a été grossissant d'année en année. Lorsque cette ville comptait cinq cent mille habitants, les dépenses annuelles s'élevaient à cinq millions de dollars. Elles se sont quadruplées, car elles excèdent vingt millions aujourd'hui, tandis que la population n'a fait que se doubler.

Sous un prétexte ou sous un autre, les employés qui ont contribué de leurs deniers à faire élire un maire, un juge, un conseiller municipal, trouvent le moyen de se faire payer des gratifications par le trésor public, ou d'obtenir pour eux et les leurs des

priviléges onéreux à la masse du peuple. Les abus qu'enfante un principe ainsi perverti dans son application se ramifient et se multiplient réellement à l'infini.

On rencontre dans les avenues, dans les lieux publics de New-York une foule d'oisifs parfaitement vêtus, fumant de fins cigares et n'ayant pas d'occupation régulière. Ce sont des agents d'élection, des orateurs de carrefour, des meneurs qui ont enrégimenté des milliers de voteurs aux dernières élections au profit de leurs patrons. Ces patrons, et l'organisation politique à laquelle ils appartiennent, leur ont fait ces loisirs. Le gros de l'armée est licencié, dispersé ; mais les cadres ont été conservés pour être de nouveau utilisés à la prochaine évolution du suffrage universel.

Vainement la législature de l'État de New-York, dont la majorité des membres est nommée par les districts ruraux, a cherché à diverses reprises à organiser l'administration municipale de la métropole des États-Unis sur des bases honnêtes, et à introduire des réformes dans ces écuries d'Augias. Les efforts de la législature viennent se briser contre des résistances qui s'appuient sur le suffrage universel lui-même. Il y a quelques années, le nombre des conseillers municipaux était de soixante; on le réduisit à vingt-quatre, dans l'espérance de diminuer l'étendue du mal. Les chefs des principales bran-

ches de l'administration étaient élus par le peuple, on confia leur nomination au maire de la ville, dans la supposition que son choix ne s'arrêterait que sur des hommes capables et intègres. D'autres changements furent également introduits dans la charte originale donnée à la ville de New-York par le roi Jacques II, et confirmée par la reine Anne en 1708. Mais les abus n'en subsistèrent pas moins, et la raison en est simple : que les administrateurs soient nombreux ou en petit nombre, si le suffrage universel les choisit dans la tourbe de la population, le pouvoir de nuire, pour être concentré dans un petit nombre de mains, n'en sera pas moins redoutable. D'un autre côté, en rendant indépendantes l'une de l'autre les diverses branches de l'administration, comme on l'a tenté également, on n'a abouti qu'à créer la confusion dans l'ensemble des rouages, et la corruption en définitive y a gagné.

La corruption, voilà le ver rongeur des institutions démocratiques. Elle est partout, au sommet aussi bien qu'à la base. Les fonctions publiques dérivées du suffrage universel ne sont plus regardées que comme un moyen de s'enrichir et de s'enrichir promptement. Voilà pourquoi les candidats dépensent des sommes folles pour les obtenir. Les convictions politiques et les principes entrent pour peu de chose dans les luttes ardentes des partis. On se bat pour les dépouilles opimes, comme disent les

Américains, et les intérêts généraux disparaissent dans la poursuite des intérêts particuliers.

Vous avez eu un échantillon de la manière dont les conseillers municipaux entendent leur mission. Allez dans la capitale de l'État de New-York, vous trouverez le même spectacle. Vous le trouverez également à Washington, la capitale fédérale de l'Union. La plupart des lois ne sont votées qu'au point de vue de l'intérêt particulier; et les influences du *Lobby* existent à la porte des législatures locales et du congrès fédéral aussi bien qu'à celle des administrateurs de la ville de New-York.

— Mais comment expliquez-vous le progrès continuel des États-Unis sous l'influence d'institutions dont la pratique laisse tant à désirer?

— C'est là précisément ce que les étrangers ont peine à comprendre : les États-Unis sont un pays immense, aussi grand que toute l'Europe, et comptant une population d'environ trente-huit millions d'habitants. Ces trente-huit millions d'habitants ont à exploiter les richesses encore vierges de ce continent. Mais supposez-le habité par trois cents millions d'hommes comme est l'Europe, et le combat de la vie y sera tout aussi dur que dans le vieux monde; plus dur même, en conséquence des habitudes de prodigalité et de luxe qu'ont presque toutes les classes en Amérique. D'ailleurs, il y a ici un principe qui féconde toutes choses, qui paralyse en quelque

sorte les abus qu'entraînent les institutions politiques : c'est le principe de liberté sur lequel elles reposent et qui les anime. La liberté est la vie même des Américains : elle leur est aussi nécessaire que l'air qu'ils respirent ; ils savent fort bien que les évolutions du régime républicain ne sont pas toujours régulières, mais ils s'en préoccupent peu. En Europe, les fonctionnaires publics forment une sorte d'aristocratie : il n'y en a pas un qui ne se croie un personnage et ne cherche à faire sentir son autorité, qu'il est toujours disposé à exagérer. C'est justement le contraire ici : le gouvernement fédéral, les administrations locales ne sont rien ; le peuple est tout. Les fonctionnaires, grands et petits, haut et bas placés, ne sont que ses serviteurs. Or, l'autorité et le pouvoir, d'habitude, ne résident pas chez ces derniers. Le fonctionnaire aux États-Unis s'efface et fait le moins possible, à l'exemple du gouvernement général, qui gouverne le moins qu'il peut, et qui ne manque jamais l'occasion de rappeler au peuple que c'est la maxime fondamentale, la base des institutions du pays. Il suit de là que, comme les Américains ne sont gênés en rien dans leur poursuite du bien-être, dans l'exécution de leurs projets, dans la conquête matérielle du riche continent que la Providence leur a donné, ils ferment les yeux assez complaisamment sur des abus qui, partout ailleurs, seraient intolérables, et entraîneraient la ruine des

États. D'ailleurs, ils sont si occupés et leur vie est si active, qu'ils prêtent peu d'attention à ce qui ne les touche pas directement; ils laissent faire, parce qu'ils trouvent que leur pays se développe rapidement, en dépit des coquins et des gens qui font un métier de la politique. Tant qu'il en sera ainsi, ils ne perdront pas leur temps à réformer des abus qui n'ont, dans leur opinion, qu'une influence peu importante sur la prospérité générale et l'avenir de leur pays.

Vous entendez même des gens prétendre que la corruption est un élément naturel et nécessaire des institutions démocratiques. D'après eux, ces institutions seraient condamnées à périr le jour où le peuple témoignerait de l'indifférence pour l'exercice des droits politiques. Or, le moyen de l'intéresser aux évolutions du régime républicain, et de l'amener au scrutin, c'est de lui montrer que le pouvoir dont l'élection revêt les fonctionnaires dans toutes les branches de l'administration publique et à tous les degrés les conduit à la fortune. D'un autre côté, comme le suffrage universel fonctionne fréquemment, les gens en places, par crainte de les perdre, rallient autour d'eux nombre de partisans et d'amis. Ceux qui désirent ces mêmes places en font autant, et il s'ensuit que l'agitation politique est en permanence. Or, l'agitation politique est la sauvegarde des institutions démocratiques, la vie des sociétés viri-

les, le prix même de la liberté. Sans doute, la politique est partout, envahit tout aux États-Unis. Mais elle contribue puissamment à tenir toutes les passions en éveil, à entretenir chez le peuple américain son admirable activité. Le mal est partout dans ce bas monde; mais soyez certain que les abus qui frappent l'étranger nouvellement débarqué aux États-Unis disparaissent devant la grandeur des résultats obtenus par les institutions mêmes qui engendrent ces abus.

Voyez la population américaine : parmi ces milliers d'hommes qui encombrent les rues, vous ne pouvez pas distinguer le travailleur du millionnaire. Tout le monde est bien vêtu, et il est rare de rencontrer une femme se livrant à des occupations pour lesquelles son sexe n'est point fait. Sous l'empire des institutions démocratiques dont les États-Unis jouissent, chacun a le sentiment de sa dignité et de sa valeur; chacun se sent majeur : car aucune portion de la population n'est tenue en tutelle; chacun traite son voisin avec égard, parce qu'il entend en être ainsi traité; et en même temps qu'il a conscience de son importance dans la société, du rôle qu'il joue dans les destinées de son pays, son intelligence s'élève et son cœur s'élargit. N'eussent-elles que ce fécond résultat, les institutions démocratiques peuvent soutenir la comparaison avec celles qui reposent sur des principes opposés. »

Tout en causant de la sorte, nous étions arrivés devant un grand square situé dans le centre de la ville. La nuit était venue, et je remarquai qu'une foule de maisons étaient brillamment éclairées à tous les étages. « Ce sont des maisons de jeu ou de plaisir, dit Asmodée. Dans la journée on les croirait abandonnées : tout est tranquille à l'intérieur. La nuit est pour elles, comme pour certains oiseaux, le moment où elles secouent le sommeil et renaissent à la vie active. Entrons dans l'une d'elles; mais rappelez-vous que l'impassibilité est de rigueur dans les lieux où nous allons pénétrer. Dans tous les pays du monde il est nécessaire de savoir se commander; mais aux États-Unis plus qu'ailleurs il convient souvent d'avoir des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne pas entendre, si l'on veut s'épargner de sérieux désagréments. »

CHAPITRE IX

QUI MONTRERA AU LECTEUR QUE LES JEUX DE HASARD SONT UN PASSE-TEMPS DES PLUS ORDINAIRES A NEW-YORK, BIEN QU'ILS SOIENT PROHIBÉS PAR LES LOIS.

Asmodée fit un signe particulier à un domestique se tenant dans le vestibule, et nous fûmes introduits sans difficulté. Nous traversâmes un salon élégamment meublé, dans lequel se promenaient quelques habitués de la maison, tandis que d'autres assis sur des sofas se livraient au plaisir de la conversation ou à la lecture des journaux. Une vaste pièce, éclairée d'une multitude de becs de gaz, était contiguë à ce salon. On y voyait au milieu une longue table couverte d'un tapis vert, c'était la pièce réservée aux personnes activement engagées dans quelque partie de jeux de hasard. Ces jeux variaient, suivant ce que me dit Asmodée ; le jeu favori des joueurs européens, la roulette, n'était pas admis ou était inconnu.

Dans presque tous les États de l'Union, la loi défend les jeux de hasard pour une somme d'argent si minime qu'elle puisse être, et les maisons de jeu sont considérées comme contraires à la morale publique, et à ce titre interdites. Dans celle où nous nous trouvions, on ne jouait donc pas d'argent osten-

siblement; les mises consistaient soit en jetons, soit en chèques fournis par l'établissement. Les joueurs réglaient leurs gains ou leurs pertes au moyen de ces jetons et chèques ayant une valeur convenue. Il paraît que de cette façon la lettre de la loi est satisfaite. Dans tous les cas, dans celui par exemple d'invasion subite de la police, il est impossible de prouver que les personnes présentes aient joué de l'argent, aucune somme de monnaie légale n'apparaissant sur la table. « Il n'y a pas de peuple, dit à ce sujet Asmodée en me donnant ces explications, qui pousse plus loin le respect de la loi, mais il n'y en a pas un qui s'entende mieux à la tourner, quand elle est en contradiction avec ses intérêts ou ses caprices. »

Mon compagnon m'apprit aussi que la loi ne reconnaissait pas les dettes de jeu. Mais elles sont, ainsi qu'en Europe, considérées comme dettes d'honneur par excellence, et il est rare qu'elles soient répudiées. « Tous ces jetons, ces chiffons de papier fournis par la maison, dit-il, sont aussi bons que de l'or. Il ne peut y avoir de difficulté à leur égard. Mais, ainsi que vous pouvez le voir, ici et dans une ou deux pièces adjacentes il y a des tables particulières, et l'établissement n'est pas responsable pour les enjeux. On y peut donc perdre sur parole; mais le perdant qui refuserait de la racheter dans les vingt-quatre heures ou ne trouverait pas moyen de se libérer

ameuterait contre lui une classe dangereuse; car, s'il y a des hommes du monde attirés ici par simple curiosité, ou parce qu'ils ne savent que faire de leur temps, il y a aussi, et c'est la majorité, des joueurs de profession dont le revolver ne plaisante pas. »

Indépendamment de la longue table placée au centre de la pièce, il y en avait une demi-douzaine dans les encoignures, ainsi que l'avait observé Asmodée, et aussi dans quelques pièces voisines; elles étaient réservées aux personnes qui préféraient jouer entre elles quelque jeu favori. Autour de la grande table se tenait une foule anxieuse, c'était là évidemment que se jouait la partie excitante. Au centre, une sorte de banquier ou de croupier était chargé de conduire le jeu et d'apurer les comptes, après comme avant chaque partie. Il avait à sa droite quantité de chèques de cinq, dix, vingt dollars et au delà; devant lui treize cartes étaient disposées de façon à permettre aux joueurs de mettre sur chacune d'elles ou à côté le montant de leurs paris. Après avoir battu et coupé un paquet de cartes, il les plaçait dans une boîte et les tirait ensuite une par une. Il déposait une de ces cartes à sa droite et la suivante à sa gauche, jusqu'à ce que le paquet fût épuisé. Il perdait quand la carte égale en points à celle sur laquelle étaient les mises sortait à sa droite, et gagnait quand elle sortait à sa gauche. Ce banquier s'acquittait du reste de ses fonctions avec la gravité d'un notaire et

à la satisfaction de l'assemblée, car durant notre présence dans cet enfer, nom que les Américains donnent aux maisons de jeu, je n'entendis élever aucune réclamation contre les décisions de ce personnage.

Je le pris d'abord pour le maître de la maison. « Détrompez-vous, me dit Asmodée, le propriétaire de l'établissement est ce gros homme dont la cravate est attachée par un large diamant, et qui fait une partie d'écarté dans l'encoignure de cette croisée avec un des habitués de l'établissement. Il y a quelques années, c'était un des pugilistes les plus renommés des États-Unis. Avec les profits réalisés par ses victoires dans l'art viril de la boxe, il acheta une maison dans laquelle se réunissaient les patrons et amateurs de cet art, plus populaire aujourd'hui aux États-Unis qu'en Angleterre. Notre homme se trouva bientôt, sans s'en douter, à la tête d'une banque de faro, car c'est ainsi que s'appelle le jeu de hasard auquel on se livre autour de la longue table verte. Abandonnant graduellement les bruyants compagnons de ses jeunes années, il vit bientôt les hommes appartenant à la finance et au commerce fréquenter son établissement. Il l'a transporté récemment dans cette maison spacieuse, située dans une des rues les plus à la mode de la ville et meublée avec le luxe que vous voyez. C'est le rendez-vous des hommes de plaisir et des joueurs fashionables de New-York. Tout s'y

passe d'habitude convenablement, sinon régulièrement. Le maître de la maison est marié et ne souffre chez lui aucun désordre. Les femmes ne sont pas admises à la table de jeu, ni même dans les salons; et il traite chaque fois à un élégant souper les personnes qui honorent sa maison de leur présence. »

Effectivement, un domestique en modeste livrée annonça à haute voix quelques instants après que le souper était servi. La plupart des joueurs ne parurent pas entendre l'invitation, tant ils étaient absorbés par les péripéties du jeu. D'autres, et nous fûmes du nombre, descendirent dans la salle à manger.

C'était une grande pièce meublée avec une recherche de bon goût; plusieurs buffets étaient surchargés de mets et de vins fins; le champagne circula bientôt à la ronde; et quand le souper fut terminé, le maître de la maison fit offrir de fins cigares à chacun de ses hôtes.

Je m'attendais que nous aurions à payer notre écot après cette galante réception, et je m'apprêtais à mettre la main à ma poche, quand Asmodée me fit signe de n'en rien faire. « Ce serait tout simplement vous attirer le courroux de l'amphitryon, me dit-il; on vient ici pourvu qu'on soit connu du maître de la maison, ou qu'on lui soit présenté par un de ses amis; on joue si l'on veut, ou on regarde les joueurs si on le préfère; on boit du champagne et on fume d'excellents cigares; on recommence le lendemain si

on en a la fantaisie, sans que jamais l'amphitryon paraisse remarquer qu'on hante sa maison pour les bonnes choses qu'on y trouve.

— Mais enfin cette hospitalité est coûteuse, et si les maisons de jeu en Europe donnaient à boire et à manger, il y en a peu qui feraient leurs affaires.

— N'avez-vous pas remarqué que le banquier fait un prélèvement sur les mises des joueurs? Ce prélèvement, supposez qu'il soit de cinq pour cent, paraît peu de chose à ces derniers, et c'est peu de chose en effet. Mais répété toute la nuit, il dépasse souvent cinq cents dollars. En quelques années le maître de cet établissement est devenu millionnaire.

— Ne m'avez-vous pas dit que les maisons de jeu étaient prohibées à New-York?

— Sans doute, mais la police est accommodante partout, et nulle part elle n'agit brutalement avec un millionnaire. D'ailleurs, celui-ci a trouvé moyen de mettre dans ses intérêts une foule de personnages influents. Indépendamment de négociants et de financiers, son établissement est fréquenté par des hommes politiques, des magistrats, des ministres même, assure-t-on, du culte protestant. Un éclat pourrait compromettre des personnes influentes et bien posées dans l'opinion publique. La police est assez habile pour laisser notre homme tranquille. »

Nous venions de remonter dans la salle de jeu, et nous suivions les caprices de la chance avec l'attrac-

tion que les esprits les plus froids ne peuvent s'empêcher de ressentir pour les jeux de hasard, quand nous aperçûmes un mouvement parmi certains joueurs de la grande table. Un nouveau venu y avait pris place, et ses mises considérables étaient la cause de l'émotion. Au bout de quelques instants, le banquier alla dire quelques mots à voix basse au maître de la maison, et nous vîmes ce dernier ouvrir un portefeuille et en tirer une liasse de billets de banque. Puis les choses reprirent leur cours accoutumé.

« Ce jeune homme qui vient de faire sensation par ses mises élevées, dit Asmodée, et qui a déjà gagné cinquante mille dollars que le propriétaire de l'établissement lui a envoyés avec un sang-froid qui ne vous a pas échappé, est un des princes du pétrole. Les cinquante mille dollars qu'il a gagnés sont une de ces tentations de la fortune, ou plutôt de ces avertissements de la Providence qu'il est incapable de comprendre. Au lieu de s'arrêter, il va continuer jusqu'à ce que sa chance s'épuise et tourne contre lui. Avant que le jour paraisse, non-seulement il aura perdu ce qu'il vient de gagner, mais il laissera cent mille dollars de ses deniers dans les mains du maître de la maison. Au surplus, voici l'histoire de ce joueur en quelques mots :

Il y a une trentaine d'années, un pauvre diable d'Irlandais débarqua à Philadelphie. Maçon de son état et sobre, qualité rare chez les Irlandais, il se fit

un petit pécule et se maria. Il y avait une dizaine d'années qu'il avait pris femme, sans que celle-ci lui eût donné un héritier, quand un matin, allant à son ouvrage, il aperçut une corbeille à quelque distance de sa maison. La corbeille ouverte, l'Irlandais fut fort étonné d'y trouver un bel enfant du sexe masculin, et quelques lignes, écrites sans doute par la mère, dans lesquelles la personne qui trouverait la corbeille était priée d'adopter le nouveau-né pour l'amour de Dieu et de son prochain.

L'Irlandais retourna chez lui porter sa trouvaille à sa femme; et tous deux résolurent d'accepter la mission que la Providence sans doute leur donnait, puisque le nouveau-né semblait venir à propos pour combler un vide dans leur famille.

A quelque temps de là, l'Irlandais, qui avait sagement économisé quelques centaines de dollars, acheta une petite ferme dans un comté de la Pensylvanie, comté à peine habité à cette époque par quelques bûcherons, et vécut paisiblement jusqu'à ce qu'un jour il fut écrasé par la chute d'un arbre qu'il abattait de sa cognée.

Sa veuve, avec l'enfant adopté, cultiva la ferme tant bien que mal, n'ayant qu'un regret, celui de ne pouvoir envoyer cet enfant à l'école. Mais la ferme était tellement éloignée de tout centre de population qu'il n'y fallait pas songer.

Un jour, le bruit se répandit en Pensylvanie qu'en

fouillant la terre on était sûr de trouver de l'huile. Si extraordinaire que fût la nouvelle, les incrédules furent bien obligés d'en croire leurs yeux quand d'une foule de trous creusés au hasard on vit sortir un liquide noirâtre qui brûlait sans difficulté et jetait une brillante lumière. La veuve de l'Irlandais fit comme tous ses voisins : elle se mit, avec l'aide de son fils adoptif, à creuser un trou dans son jardin, et après quelques jours de travail une abondante source d'huile en jaillit.

Cependant la spéculation s'était déjà emparée de cette découverte. Des milliers de capitalistes et d'aventuriers envahirent la Pensylvanie. Le désir de posséder un lambeau de ces terrains merveilleux, d'où jaillissaient des torrents d'une huile minérale, s'empara de toutes les têtes, et sous l'empire de cette manie, le prix des terres s'éleva avec une rapidité et à des proportions fabuleuses.

Il ne fut pas rare, à cette époque de délire, de voir donner cinquante mille dollars pour un acre de terrain supposé oléagineux; et profitant de l'engouement général, la veuve de l'Irlandais vendit sa ferme pour deux millions de dollars à une compagnie de capitalistes de Boston, qui crut faire un marché d'or en achetant pour une somme aussi considérable trois cents acres de terre à pétrole.

Ils avaient coûté un dollar l'acre quinze ans auparavant!

La veuve de l'Irlandais s'était, en outre, réservé la moitié des produits du puits qu'elle avait creusé dans son jardin. Il continuait à répandre une huile abondante, cinq à six cents tonneaux par jour. Notre millionnaire improvisée s'était éprise d'une véritable affection pour cette source jaillissante; elle allait cent fois par jour voir si les flots n'en diminuaient pas, et la nuit même elle quittait sa couche pour s'assurer que l'huile continuait à jaillir. Dans une de ces nuits, ayant eu l'imprudence d'approcher une lumière du liquide, la source prit feu avec la rapidité de l'éclair, et l'Irlandaise périt dans les flammes.

Lorsque l'enquête du coroner fut terminée, quelques voisins, curieux de savoir si les rapports de la renommée sur le prix que la vieille femme avait reçu pour sa propriété étaient fondés, décidèrent ce magistrat à ouvrir le coffre-fort de la défunte. On procéda à cette opération, et on trouva, tout compté, deux cent mille dollars en or, qui probablement représentaient les profits afférents à la veuve pour sa part du puits, plus deux millions de dollars en titres de rentes fédérales, au nom de Pierre Crazy, l'enfant d'adoption des deux Irlandais et leur légataire universel, ainsi que le déclarait un testament bien en règle qu'on trouva également dans le coffre-fort.

Ce Pierre Crazy est le jeune homme attablé devant nous, et qui vient ici achever de se ruiner.

Il faut vous apprendre, en effet, ce qui advint après

qu'il fut mis en possession de la fortune princière que lui avait laissée sa mère d'adoption.

Crazy ignorait, bien certainement, la différence qui existe entre mille dollars et un million. Il sait à peine signer son nom, et, pour son malheur, il ne se trouva pas près de lui une bonne âme qui le mît en garde contre les écueils de ce monde et en fît un homme utile à la société.

Supposez, en effet, dix à douze millions de francs devenant un matin la légitime propriété d'un philantrophe à l'intelligence aussi grande que le cœur. Que de bienfaits ne pourra-t-il pas réaliser! que d'institutions utiles ne pourra-t-il pas fonder! Dans quels progrès ne poussera-t-il pas l'industrie et le travail s'il lui en prend fantaisie!

Crazy, aussitôt que le bruit de la grande fortune qu'il venait d'hériter se répandit, fut entouré d'une foule de ces aventuriers dont abondait le nouvel Eldorado. Ils se jetèrent sur lui comme les oiseaux de proie sur un cadavre, et dès lors commença une vie de dissipation dont le terme va sonner.

A Philadelphie, il loua dans le premier hôtel de la ville la suite d'appartements qu'un prince voyageur venait d'occuper, acheta les plus beaux chevaux et les plus riches voitures qu'on put lui procurer, et meubla luxueusement un lupanar où chaque soir les libertins de la ville festoyèrent à ses dépens.

Au bout de quelques mois il vint à New-York,

après avoir laissé quatre cent mille dollars dans la ville des quakers. Son dernier trait d'extravagance dans cette ville fut le don de mille paniers de champagne, un par tête, à un régiment des États-Unis partant pour une expédition contre les Indiens.

A New-York, il trouva des gens qui éveillèrent en lui une corde qui n'avait pas encore vibré : l'orgueil. Ces banquiers et spéculateurs qui se font traîner au parc central dans un équipage à six chevaux, qui font courir, qui entretiennent des petites maisons comme on faisait en France du temps de la Régence, n'étaient pas aussi riches que lui. Sous peine de paraître ne pas savoir user de sa fortune, Crazy devait les imiter. Et il les imita comme le sauvage de l'Australie fait des bûcherons européens lorsqu'il abat un arbre, se mettant du côté où il penche, jusqu'à ce que l'arbre l'écrase dans sa chute.

Crazy eut jusqu'à quarante chevaux dans ses écuries, fit courir et perdit toujours, et au lieu d'avoir une petite maison, il entretint toute une troupe de baladins et de ballerines, leur fournissant les costumes les plus coûteux, et se faisant donner des représentations pour lui seul et quelques intimes.

Un soir, enchanté de la manière dont les bayadères avaient exécuté leurs pirouettes, il acheta des diamants et des perles pour cent mille dollars, et les leur distribua avec une grâce dont Buckingham eût été jaloux; bonne opération commerciale du reste,

s'il avait su en profiter, car le lendemain le marché des pierres précieuses monta de vingt-cinq pour cent.

Il y a un peu plus d'un an que durent ces folies et dissipations. Mais la Providence lui réserve une de ces surprises dont elle seule a le secret. Crazy se croit riche encore; indépendamment des cent mille dollars qu'il a dans sa poche, épave des deux millions trouvés dans le coffre-fort de l'Irlandaise, il s'imagine qu'il possède un intarissable revenu dans les produits de la fontaine jaillissante qui lui appartient par moitié. Il apprendra ce matin en rentrant chez lui que cette source de richesse est tarie, et qu'il lui reste pour toute fortune les cinquante-deux habits qu'il s'est fait faire depuis un mois.

— Mais que va devenir cet insensé? demandai-je à Asmodée, quand il eut cessé de parler.

— Les comédiens, vous savez, ont bon cœur, répondit-il. La troupe qu'il a recrutée et hébergée depuis un an, en apprenant la ruine de ce prince du pétrole, intercédera en sa faveur auprès du directeur. Le directeur, qui a également l'âme généreuse, lui donnera la place de balayeur de son théâtre. »

J'examinai alors le jeune homme dont le rêve était si près de finir. La chance commençait à tourner contre lui, et les billets de banque que lui avait comptés le croupier reprenaient lentement, mais sûrement, le chemin du portefeuille. Le prince du pétrole avait acquis, au milieu de sa vie agitée, un

superbe sang-froid ; il essuyait les revers de la fortune avec le calme d'un Indien ; et quand il eut quitté la table verte, après avoir compté au banquet son dernier dollar, il vint saluer poliment le maître de la maison, en le remerciant de la délicieuse soirée qu'il avait passée chez lui.

« Il y a plus d'un an que l'amphitryon attend ce moment, dit Asmodée. Il a suivi avec une sollicitude pour ainsi dire de toutes les heures la course effrénée de ce jeune homme dans la vie, et a pris ses mesures pour recueillir les derniers fruits de l'arbre avant qu'il fût renversé par la foudre.

— Que voulez-vous dire, Asmodée?

— C'est bien simple : les gens qui tiennent des établissements de la nature de celui-ci sont parfaitement au courant de ce qui se passe dans la ville. Vous pouvez voir dans les hôtels les plus coûteux et recherchés une foule de jeunes hommes dont la mise est irréprochable, et qui font de grandes dépenses sans avoir de moyens connus d'existence. Ce sont des affidés des propriétaires de maisons de jeu. Ils sont à la piste des étrangers et voyageurs qui viennent à New-York pour leurs plaisirs ou leurs affaires, s'introduisent dans leur confiance et réussissent presque toujours à les entraîner chez leurs patrons. Le recrutement des victimes du jeu est systématiquement conduit ; c'est toute une science. Les recruteurs ne se pressent pas, ils choisissent le moment où la vic-

time est prête, et la conduisent au sacrifice avec le sang-froid du boucher poussant ses bœufs à l'abattoir. Ils prélèvent leurs commissions sur les sommes gagnées par les maisons de jeu avec la régularité que les courtiers de commerce apportent dans leurs opérations, et ces dangereux fripons déploient un art tellement infernal, que rarement ils échouent dans leurs manœuvres. Crazy avait été mis en garde contre leurs entreprises; mais il n'a pu ce soir résister à l'influence de ces pernicieux conseillers. Alléché par l'espérance de refaire sa fortune à la table de jeu, il vient d'y perdre ce qui lui en restait.

Il y a à New-York cent cinquante maisons de jeu connues de la police. De temps en temps elle opère une descente dans les plus dangereuses ou dans celles qui sont dirigées par de pauvres diables sans influence. Les choses recommencent comme auparavant vingt-quatre heures après l'opération. On joue beaucoup et partout aux États-Unis, plus aujourd'hui qu'à aucune époque antérieure, parce que le désir de faire rapidement fortune s'est généralement répandu. On joue même en voyageant sur ces splendides bateaux à vapeur qui sillonnent incessamment les larges fleuves des États-Unis, et plus d'un voyageur ruiné a fini sa vie dans les flots.

La maison où nous nous trouvons est l'une des mieux tenues de la ville. Aucune tricherie à la table de faro n'y est à craindre, et les choses s'y passent

régulièrement, les commissions prélevées par la banque sur les mises des joueurs étant suffisantes pour subvenir aux chances de perte et assurer de beaux profits. Mais il y a des établissements où la fraude est en permanence et où le joueur, qu'il perde ou qu'il gagne, est sûr d'être dépouillé avant d'en pouvoir sortir. Ce sont des lieux où le sang coule aisément, car les habitués n'y vont qu'armés jusqu'aux dents.

Il y en a d'autres où l'élément féminin abonde; le péril de l'attraction du jeu y est augmenté des fascinations de perfides sirènes. New-York n'est en arrière sous aucun rapport des grandes capitales de l'Europe, et il possède une multitude de ces élégants lupanars où les imprudents peuvent jouer à chaque instant du jour et de la nuit leur fortune, leur honneur et leur santé.

Les hommes qui fréquentent les maisons de jeu peuvent être partagés en deux classes, les joueurs d'occasion et les joueurs de profession. Dans la première il faut ranger les étrangers attirés dans ces lieux par d'habiles entremetteurs; dans la seconde, les gens qui espèrent réparer les brèches faites à leur fortune, ou qui cherchent à de grandes douleurs de fiévreuses distractions.

Voici, par exemple, à la droite du banquier, un homme de haute taille, à la moustache épaisse et bien plantée : c'est un général de l'armée des États-Unis,

qui a épousé une jeune fille appartenant à une des meilleures familles de l'État. Quelques années après son mariage, sa femme disparut. Comme elle était, du moins en apparence, tendrement attachée à son mari et menait une conduite exemplaire, l'impression générale fut qu'elle avait été victime d'un guet-apens. L'autorité fit les recherches les plus actives ; mais, en dépit de ses efforts, la disparition de la femme du général resta enveloppée de mystère jusqu'au jour où un voyageur la reconnut dans les rues d'une des villes d'Italie. Elle y vivait avec un compagnon d'armes de son mari depuis qu'elle avait mystérieusement quitté son pays natal. Le général n'a pu encore effacer de son cœur le souvenir de l'infidèle. Il vient régulièrement chaque soir s'étourdir à la table de jeu.

A côté de lui, ce joueur vêtu avec une excessive recherche et dont les doigts sont chargés de riches anneaux est le propriétaire d'un journal qui chaque matin fait l'éloge des institutions aristocratiques du vieux monde, innocent plaisir auquel il se livre sans danger dans un pays où il n'existe pas de lois répressives de la pensée, où tout le monde peut dire et publier tout ce qui lui passe par la tête, sans que le gouvernement ou l'opinion publique s'en alarme. Le jeu est plus qu'une passion pour ce personnage : c'est son élément, l'air même qu'il respire. Il a organisé des loteries dans les principales villes de l'Union,

et bien qu'elles soient défendues par la loi, il a trouvé le moyen d'éluder cette dernière et de faire une grande fortune. Il joue parfois un jeu d'enfer, et a failli dernièrement faire sauter la banque. Cette dernière a liquidé sa mauvaise chance avec une perte, assure-t-on, de deux cent mille dollars.

Celui qui quitte en ce moment la table de jeu est un employé supérieur d'un grand établissement financier. Il a joui pendant longtemps de la confiance illimitée des directeurs; il y a quelques jours, ils ont eu l'idée de faire surveiller la conduite de notre homme. Des argus de la police secrète, défrayée par la finance et le commerce de New-York, le suivent pas à pas après la fermeture des bureaux, sage mesure inspirée à beaucoup de nos institutions financières par les fréquents déficit trouvés dans leurs caisses. L'employé sera appelé un de ces matins dans le cabinet du président pour rendre ses comptes. Mais, malgré son habileté à aligner les chiffres, il ne pourra représenter les soixante-quinze mille dollars qu'il a laissés dans les maisons de jeu depuis six mois qu'il les fréquente.

Je reconnais aussi parmi les joueurs un membre du barreau de New-York qui, il y a plusieurs années, épousa une courtisane chez qui l'avarice était devenue une passion dominante dans les derniers temps de sa vie d'intrigues. Un mois après son mariage avec l'avocat, la courtisane mourut dans des

circonstances qui laissèrent planer des soupçons d'empoisonnement sur le mari, légataire universel de sa femme. Il vient ici étourdir les remords de sa conscience.

Celui qui cause avec lui est un professeur de langues étrangères. Il aime à poser et se croit, comme la plupart des professeurs, un génie supérieur. Sous son apparence tragique et son air austère, il cache un remarquable talent d'intrigue et un amour de l'or qui passe toute croyance. Coureur de dot, comme la plupart des Européens qui viennent se fixer aux États-Unis, il a trouvé parmi ses élèves, au temps où il donnait des leçons à un dollar le cachet, une vieille fille qui s'est amourachée de ses airs de matamore. Il l'a épousée et vient ébrécher à la table de jeu la dot qu'elle lui a apportée. »

Asmodée en était là de ses descriptions des principaux habitués de l'établissement, quand une altercation s'éleva entre deux joueurs qui, depuis le commencement de la soirée, s'étaient établis à une table isolée. « Vous rappelez-vous, disait l'un d'eux, un Kentuckien, personnage de taille élevée et la figure couverte d'une épaisse barbe noire ? vous rappelez-vous un certain capitaine qui commandait il y a quelques années un bateau à vapeur faisant le voyage de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans ? A l'époque dont je parle, j'étais un marchand dans la première de ces villes, et un jour j'envoyai un jeune

frère porter une somme importante à un de mes correspondants de la Nouvelle-Orléans. Le jeune frère ne reparut jamais! — Messieurs, fit à ce moment le maître de la maison s'approchant des interlocuteurs, le visage enflammé et les poings tendus, sortez si vous avez une explication à échanger. Je ne souffre pas le moindre bruit dans ma maison, et vous en avez déjà trop fait.

— Oh! soyez tranquille, reprit le personnage de taille élevée : je connais les usages du monde où je suis et respecte les convenances. Je disais donc que mon frère disparut, et tout ce que je pus apprendre de quelques-uns de ses compagnons de voyage, c'est qu'il avait joué durant la traversée avec le capitaine du navire, et qu'un matin les passagers avaient appris qu'il avait débarqué pendant la nuit. La vérité est que l'imprudent jeune homme avait été précipité dans les flots par l'escroc qui lui avait gagné son argent au moyen de cartes biseautées. » Il n'eut pas le temps de continuer; l'individu auquel il s'adressait tira rapidement un revolver de sa poche, et le déchargea à bout portant sur le narrateur. Mais au même instant, s'élançant comme un tigre sur sa victime, le Kentuckien terrassait le capitaine et lui plongeait un long couteau dans la gorge!

Il se releva tranquillement, essuya le sang dont son visage était couvert, et s'adressant au maître de la maison, il s'excusa poliment d'avoir troublé les

plaisirs de la soirée. « Il y a six ans, continua-t-il, que je suis à la recherche du misérable qui vient de payer de sa vie un forfait qu'il croyait enseveli dans les flots du Mississipi. Mais l'ayant rencontré cette nuit dans votre établissement, je ne devais pas, je ne pouvais pas courir la chance de le laisser échapper. »

Cependant une partie des joueurs avait cru prudent de quitter la place, d'autres se plaignaient amèrement d'avoir été troublés dans leurs calculs et insistaient auprès du banquier de la longue table pour qu'il continuât la partie interrompue. « Les jeux sont terminés pour cette nuit, dit le maître de l'établissement; la police est, sans nul doute, avertie de ce qui vient de se passer, et avant dix minutes elle fera une descente dans cette maison. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de vous en aller chez vous. »

Il n'eut pas besoin d'insister; au mot de police, les joueurs se précipitèrent vers la porte de la maison, et nous nous trouvâmes nous-mêmes portés en quelque sorte au milieu de la rue.

CHAPITRE X

QUI TRAITE DU PLUS PUISSANT ÉLÉMENT DE CIVILISATION AUX ÉTATS-UNIS.

J'avais peine à me soutenir et je sentais mes jambes fléchir sous moi, comme si j'eusse été plongé dans l'ivresse. Nul homme, je suppose, ne peut assister sans frémir au meurtre d'un de ses semblables, et il me semblait avoir encore sous les yeux la blessure béante que le poignard du Kentuckien avait faite dans la gorge du capitaine. « Mon cher monsieur, me dit Asmodée, quiconque veut demeurer aux États-Unis doit apprendre à commander à ses nerfs. Les États-Unis ne sont pas un pays de petites maîtresses : c'est la patrie des hommes forts et énergiques. Assurément, vous ne vous attendez pas à ce que les rouages d'une société nouvelle marchent avec la régularité qu'ils ont atteinte en Europe sous l'action vigilante de gouvernements établis depuis des siècles. A vrai dire, tout est encore ici dans l'enfantement, les villes, l'industrie, les institutions, la civilisation même. Les villes s'embellissent journellement, et leurs limites s'étendent sans cesse. L'industrie cherche des lois écono-

miques qui fassent une part équitable au capital et au travail. Les institutions politiques elles-mêmes n'ont pas encore dit leur dernier mot. En attendant que la civilisation américaine trouve une assiette définitive, le revolver ou le poignard sont des serviteurs utiles à la société. Le revolver corrige la lenteur ou l'inefficacité des lois, et les mœurs ont en lui un protecteur redouté. Grâce à lui, j'ai déjà eu l'occasion de vous le dire, la séduction est rare dans ce pays, sûre qu'elle est, à défaut des tribunaux, d'être suivie de représailles terribles. Et les coquins, aussi, y regardent à deux fois avant de se brouiller avec des intérêts privés qui, à défaut de la loi muette ou impuissante, peuvent appeler à leur aide le revolver de la partie lésée. Dans les pays les plus civilisés du monde, en dépit de l'opinion des légistes et des moralistes, le duel est encore considéré comme un auxiliaire des conventions sociales, comme un redresseur de torts que la loi est impuissante à punir. Ici les formalités du duel entraîneraient une perte de temps incompatible avec les habitudes pressées des Américains. Mais quiconque commet une offense contre la morale ou la probité n'a pas besoin de recevoir la visite de deux témoins cérémonieux pour savoir que sa vie est menacée par une balle ou la pointe affilée d'un poignard. »

Je regardai Asmodée, et lui demandai s'il parlait sérieusement.

« Très-sérieusement, répondit-il; mais nous avons, indépendamment des protecteurs irréguliers dont je viens de parler, un auxiliaire des lois autrement vigilant et efficace, un auxiliaire qui voit tout et entend tout, qui fait les trois quarts de la besogne de la police, qui moralise le peuple plus efficacement que les trente-cinq mille ministres protestants qui sermonnent chaque dimanche leurs congrégations de dix heures du matin à dix heures du soir. Nous voici précisément devant le sanctuaire d'un de ces auxiliaires des lois et moralisateurs de la société; le moment ne saurait être plus propice pour le visiter, car nous allons voir dans toute sa gloire une des merveilles de l'industrie moderne. »

Je compris en entrant ce que voulait dire Asmodée : nous étions dans l'établissement d'un des journaux les plus importants des États-Unis, et probablement du monde entier. Les machines à vapeur mugissaient, car l'on procédait au tirage de la feuille, dont cent mille exemplaires allaient être aux premières lueurs du jour dans les mains de lecteurs avides. Les gracieux contours du bâtiment où s'imprimait le journal avaient précédemment attiré mon attention. Tout y respirait l'activité et un ordre bien entendu. Comme l'observa Asmodée, nous pouvions nous croire dans le temple du travail intellectuel. Dans des caves immenses, bien aérées, éclairées par mille becs de gaz, se trouvaient les machines à

vapeur dont nous avions entendu les grondements. Plus loin étaient les presses : les grands bras de celles-ci prenaient le papier humide et l'étendaient sur des cylindres, tandis que d'autres le reprenaient et le déposaient tout imprimé sur des tables de l'autre côté de ces cylindres, et cela avec autant de régularité et de soin qu'auraient pu en apporter des travailleurs expérimentés. Malgré la rapidité de leurs évolutions, les cylindres étaient, à chacune d'elles, frottés par un rouleau incessamment alimenté lui-même d'encre à imprimer. Ces géants de l'industrie moderne étaient capables, suivant Asmodée, d'imprimer trente mille exemplaires par heure du journal dont nous visitions l'établissement, journal du format grand in-folio, contenant quarante-huit colonnes de matière serrée, et publiant souvent un supplément de vingt-quatre colonnes. De nombreux employés, dans une pièce voisine, pliaient les journaux, et, après les avoir comptés, les remettaient à des escouades de jeunes garçons pressés de les vendre sur la voie publique, ou à des messagers chargés de les porter à leur destination. Au premier étage, des bureaux entourés de balustrades et où le public apporte ses annonces donnaient à ce département de l'administration l'aspect d'une maison de banque. On nous montra aux étages supérieurs de vastes appartements réservés, les uns aux administrateurs, les autres aux rédacteurs du journal, la bibliothèque

où ces derniers peuvent faire les recherches dont ils ont besoin, et même un appareil télégraphique qui met l'établissement en contact avec tous les points civilisés du globe. Au dernier étage, haut de vingt pieds, nous vîmes des casiers assez vastes pour permettre à cinq cents compositeurs de travailler à leur aise. Un ingénieux mécanisme, montant et descendant entre tous les étages, tenait tous les départements de cette vaste administration en constante communication, et permettait aux compositeurs d'alimenter les presses sans avoir à transporter eux-mêmes leur travail, et aux administrateurs du journal de demander des renseignements ou de donner des ordres instantanément exécutés à travers leur vaste domaine.

« *Ab uno disce omnes!* me dit Asmodée quand nous eûmes tout examiné. Il ne manque pas de journaux aux États-Unis qui sont sinon aussi luxueusement, du moins aussi convenablement installés; car la presse, qui est, dit-on, le quatrième pouvoir de l'État dans certains pays de l'Europe, en est ici incontestablement le premier.

C'est elle qui fait et défait les présidents de la République, qui désigne les membres de leur cabinet, qui inspire et instruit les législateurs, qui dicte leurs décisions aux tribunaux, qui déclare la guerre et conclut la paix.

Sa voix résonne sans cesse, et son activité est

infatigable. Il n'est pas de petit hameau qu'elle ne visite, pas de question qu'elle ne soulève, pas de problème qu'elle ne résolve.

Elle crée et détruit les réputations, brise aujourd'hui l'idole qu'elle adorait hier. Avide d'émotions, impressionnable comme l'ichneumon, taquine comme un enfant gâté, impatiente de tout frein, ne souffrant aucune rivalité, despotique enfin comme un sultan de l'Inde, telle est la presse aux États-Unis.

La première chose que fait l'Américain en se levant est de parcourir son journal du matin; sa dernière besogne de la journée est de lire le journal du soir.

Il y a des journaux pour les hommes mûrs; il y en a pour les femmes, pour les vieillards, pour les enfants. Il y en a pour les hommes mariés, pour les célibataires, pour les riches, pour les pauvres, pour les gens savants comme pour ceux qui veulent s'initier à la science, pour toutes les professions, pour toutes les sectes, toutes les doctrines, toutes les folies.

Priver l'Américain de la lecture des journaux, ce serait prononcer son arrêt de mort : ils lui sont indispensables comme l'air qu'il respire; ils sont l'aliment à la distraction de sa vie.

Il lit son journal en marchant, en causant, en jouant, en travaillant, en mangeant. Il n'a pas assez

de celui qu'il achète; il quitte sa besogne la plus pressée, dans le cours de la journée, pour aller lire celui du voisin.

Il n'est pas rare de voir en Europe des familles s'associer pour recevoir un journal, et diminuer ainsi les charges de l'abonnement. Aux États-Unis, il est peu de personnes qui ne reçoivent ou n'achètent deux journaux, un le matin et un le soir; et le nombre des gens qui en achètent une demi-douzaine est incalculable, tant l'avidité des nouvelles et la passion d'être au courant des choses et des événements possèdent l'Américain !

Il consacre le dimanche, après avoir assisté aux offices religieux, à la lecture des recueils hebdomadaires, qu'il a eu soin de se procurer la veille. La femme, de son côté, lit ceux consacrés à son sexe, et les enfants mêmes ont les mains pleines de revues illustrées.

On prétend que la première chose que fait le Français dans les pays où il porte la civilisation est d'établir un café; l'Américain, lui, imprime un journal.

Dans l'Ouest, il y a des hameaux perdus au fond de forêts sans fin, et qui comptent à peine cinquante familles. Sur une éminence s'élève un temple qui sert en même temps d'école, et dans la rue unique, invariablement nommée Broadway, à côté du bureau de poste, une large enseigne apprend au voyageur

que la naissante cité est déjà pourvue d'une feuille périodique.

La statistique établit que des villages dont la population ne dépasse pas deux mille âmes entretiennent deux journaux semi-hebdomadaires, car les États-Unis étant d'habitude divisés en deux grands partis, chaque parti veut avoir un organe. Même les organisations politiques qui passent comme des météores ont un journal. C'est leur acte de naissance obligé.

Toutes les nationalités sont représentées par la presse aux États-Unis. Sans parler des journaux publiés en anglais, la langue du pays, il y en a en allemand, en français, en espagnol, en italien, en hébreu, en danois, en langue slave. Il y en a même, en Californie, qui sont publiés en chinois.

Tous les formats leur sont bons ; il y en a de grands comme des portes cochères, et de petits comme des livres d'église. Quant à la couleur du papier, il y en a pour tous les goûts : il y a des journaux imprimés sur papier jaune, bleu, rose, gris, sans parler de ceux publiés sur papier blanc ; et ce papier lui-même est fabriqué avec toute sorte de matériaux, depuis le coton jusqu'à la paille.

A New-York seul il paraît une vingtaine de journaux par jour. Philadelphie en compte une douzaine ; Boston, Baltimore, Cincinnati, Saint-Louis, Louisville, la Nouvelle-Orléans, Chicago, à peu près

autant; et une foule de villes moins importantes soutiennent jusqu'à six journaux quotidiens.

Le système d'abonnement, surtout dans les grandes villes, est rarement mis en pratique. Les journaux sont vendus à des agents ou des spéculateurs qui les revendent au public. Par ce moyen, on évite les frais d'une comptabilité compliquée, presque impossible à tenir quand les journaux tirent cinquante mille exemplaires, et parfois même le double, comme certains d'entre eux, à New-York et Philadelphie.

Avec une population aussi avide de lire que la population américaine, il fallait trouver une machine dont la rapidité et le pouvoir d'exécution fussent en rapport avec les besoins et les exigences du public. L'invention de la machine à cylindre, que nous venons de voir fonctionner avec la célérité de l'éclair, revenait de droit à un Américain.

Quant à l'influence sans rivale que la presse exerce aux États-Unis, il faut reconnaître qu'elle la mérite. Nulle part les journaux ne sont mieux faits, nulle part ils ne sont aussi complets. Ce ne sont pas de froides chroniques d'événements passagers, mais plutôt des encyclopédies où toutes les questions sont discutées, et qui fournissent de précieux renseignements sur tous les sujets qui peuvent intéresser l'esprit humain. Les journaux américains sont d'infatigables explorateurs du vrai et du beau dans le

domaine de la religion, de la littérature, de la politique, de la science, et on est frappé d'étonnement en voyant la masse de connaissances variées, de vrai talent que déploient chaque matin les minotaures intellectuels de la société américaine.

Les hommes d'État et les diplomates n'ont pas d'autre école que les journaux; et dans les corps délibérants, les meilleurs avis, les opinions les plus sensées, les dissertations les plus savantes, émanent d'anciens journalistes.

C'est au bon marché des journaux aux États-Unis qu'est dû, en grande partie au moins, le développement de l'intelligence nationale. Sans doute les écoles publiques et gratuites sont nombreuses et répondent, dans la mesure du possible, aux besoins élémentaires de la population. Mais elles auraient été impuissantes à répandre dans cette population la masse de connaissances utiles et pratiques qu'elle possède, si la presse n'eût complété leur œuvre. Chacun pense et chacun s'occupe des affaires publiques, parce que tout le monde lit; et le pouvoir de la presse est pour ainsi dire sans limites, parce qu'elle représente une opinion publique éclairée, opinion formée par toutes les classes, et non par une caste privilégiée de la société.

Les recensements si détaillés publiés tous les dix ans par l'administration fédérale nous apprennent qu'en 1850 le nombre des journaux et recueils pé-

riodiques de toutes classes et de tous genres paraissant aux États-Unis était de 2,526. Dix ans plus tard, en 1860, ce nombre s'élevait à 4,051. A la première époque, le nombre total d'exemplaires imprimés était annuellement d'à peu près 500 millions; il avait atteint près du double à la seconde époque, soit 927,952,000 exemplaires, c'est-à-dire 35 exemplaires par chaque habitant de la République !

Les statisticiens prétendent que la presse est la branche la plus importante de leurs recherches, celle à laquelle ils doivent consacrer le plus de soins, parce que aucun autre élément social ne révèle aussi bien l'état des sociétés et ne détermine le caractère d'un peuple. S'il est vrai, d'un autre côté, ainsi que l'a dit un des plus grands poëtes modernes, que le diamètre de la presse est le diamètre de la civilisation, les chiffres que je viens de citer ont une importance qui ne saurait échapper en présence de ce fait, que le nombre des journaux publiés aux États-Unis égale celui des journaux publiés dans toute l'Europe, avec sa population près de dix fois plus considérable que celle de l'Union américaine.

On peut affirmer que le monde entier est chaque matin passé en revue par la presse des États-Unis. Les quarante-huit colonnes des grands journaux quotidiens sont le miroir dans lequel se reflètent, pour ainsi dire instantanément, tous les événements

qui passionnent ou intéressent les peuples dans les deux hémisphères. On y trouve des correspondances détaillées de tous les centres importants du monde, car sur tous ces points la presse américaine entretient à grands frais des correspondants spéciaux, qui sont souvent des littérateurs distingués.

Les annonces mêmes, dans les journaux américains, ont un attrait qu'on ne trouve pas dans ceux des autres pays. Classées dans un ordre méthodique, elles parcourent le cercle de l'activité humaine et s'adressent tour à tour aux financiers, aux avocats, aux médecins, aux commerçants, aux hommes d'affaires, aux plaisirs comme aux peines, à la naissance comme à la mort.

Le mariage aussi a recours à l'annonce : chaque jour des demandes ou offres d'époux ou d'épouse s'étalent dans les colonnes des journaux comme les affaires les plus ordinaires de la vie, et il n'est pas sûr que les mariages qui se contractent par l'intermédiaire de la presse soient les plus malheureux.

A l'inverse de ce qui se voit dans d'autres pays, la magistrature et la police ont pour la presse des sympathies réelles et profondes qu'elles lui témoignent en toute occasion. Elles considèrent que c'est l'agent le plus redoutable qu'elles possèdent contre les malfaiteurs, l'investigateur le plus opiniâtre des crimes. Un méfait est-il commis? Les journaux en-

trent dans de tels détails, donnent des renseignements si circonstanciés, que l'auteur ou les auteurs de ce méfait ne tardent pas à être découverts par la vigilance mise en éveil de tout un peuple. Bien que le système des passe-ports n'existe pas aux États-Unis, et malgré l'étendue de leur territoire, il est rare qu'un criminel échappe. Les mille yeux de la presse le retrouvent sous tous les déguisements, le découvrent dans tous ses abris.

Aux États-Unis, chacun fait ce qu'il veut, chacun embrasse la profession qui lui convient : toutes les carrières, sans exception ni réserve, sont ouvertes à toutes les ambitions comme à tous les efforts. L'imprimerie, par conséquent, est libre comme toutes les autres professions, et il va sans dire aussi qu'il n'y a pas de lois sur, pour ou contre la presse. Quiconque en a la fantaisie fonde ou imprime un journal uniquement aux risques et périls de sa bourse. Pas d'autorisation préalable à obtenir d'aucun officier public; pas de cautionnement à verser; pas d'avertissements à donner aux autorités, pas d'avertissements à en recevoir à propos de la publication projetée ou établie; pas de dépôt d'exemplaires à effectuer.

Les procès de presse sont chose inconnue aux États-Unis, excepté toutefois en cas de diffamation. Précisément à cause de la liberté illimitée de la presse, les lois sur la calomnie, c'est-à-dire sur la

diffamation, judiciairement prouvée, sont sévères. Mais il y a peu d'exemples de procès en calomnie. En général, les journaux n'attaquent que les fonctionnaires publics. Or les fonctionnaires publics, en se résignant à servir le pays, se résignent aussi à subir toutes les attaques. Les journaux du parti auquel ils appartiennent prennent leur défense, et l'opinion publique est le suprême tribunal des accusateurs et des accusés.

Chacun étant libre de publier sa pensée et le faisant sans crainte, il s'ensuit que toute police politique est inutile. Que pourrait découvrir une police politique qui ne soit chaque matin impunément imprimé dans une centaine de journaux, ou proclamé dans des clubs ou réunions publiques? Par contre, les sociétés secrètes sont une chose inconnue. Leur utilité, contestable en tout pays, ne peut, sous aucun prétexte, être admise aux États-Unis avec la liberté illimitée de la presse et du droit de réunion.

On a reproché à la presse américaine d'être à la recherche des scandales de la vie privée. Les journalistes américains croient légitime et salutaire le droit qu'ils revendiquent d'exposer au grand jour quiconque viole les lois ou les convenances sociales. On a beau se récrier contre ce droit qu'ils s'arrogent, il n'en est pas moins vrai que la peur de la publicité est un frein qui arrête bien des crimes,

et les inconvénients d'un privilége qui semble parfois exorbitant sont compensés par les avantages qu'il procure à la société. Si la corruption n'a pas encore complétement perverti les institutions politiques; si les mœurs ne s'affaissent pas davantage, battues en brèche comme elles sont par l'amour intense et si général de l'argent, la presse peut se glorifier de ce résultat. Les méchants la redoutent autant, peut-être même plus que la loi.

Aussi la masse des Américains considère-t-elle la presse comme un rouage indispensable de leur organisation politique et sociale. La liberté de parler et d'écrire est nécessaire, à leurs yeux, pour arriver à la constatation de la vérité en religion, en politique, en morale.

Les journaux sont donc, on peut l'affirmer, la vraie littérature des États-Unis. Ils constituent, à proprement parler, la plus importante branche de littérature chez les sociétés démocratiques.

Quand on songe à l'armée de compositeurs requise par les quatre mille journaux publiés aux États-Unis, au temps qui leur est nécessaire pour préparer ces journaux à l'impression, on comprend les efforts que font les Américains pour appliquer la vapeur à la composition. Trouver un agent mû par la vapeur qui détrône la main de l'homme et aille chercher dans le casier pour la mettre en place chaque lettre ou caractère d'imprimerie, voilà le

problème qui agite une foule d'esprits. S'il est jamais résolu d'une manière satisfaisante, il le sera probablement en Amérique, et le compositeur à vapeur sera le digne complément de la machine cylindrique à imprimer inventée par un Américain.

— Mais comment, dis-je à Asmodée quand il eut cessé de parler, comment les journaux américains trouvent-ils les moyens d'entretenir sur tous les points du globe ces coûteux correspondants dont vous avez parlé? D'où proviennent leurs ressources pour entretenir le nombreux état-major de rédacteurs, de sténographes, de nouvellistes que leur publication nécessite? Et comment se fait-il qu'avec les frais immenses qu'ils ont à supporter ils se vendent à bas prix?

— La presse n'ayant à payer aucun impôt au fisc, ne le fait pas peser sur le peuple, comme c'est le cas partout où il existe. Les droits postaux ou de transportation, d'un autre côté, sont si modérés qu'ils sont en réalité insignifiants. Ces causes suffiraient à expliquer comment les journaux coûtent bon marché. Mais le journalisme américain trouve, en outre, dans l'annonce des ressources fort étendues. Tandis que l'annonce est l'exception en Europe, ici c'est la règle générale. Aucun marchand ne comprend le succès de son commerce, aucun industriel n'espère réussir qu'à la condition de faire d'incessants appels à la publicité des journaux. Ce

qui se dépense chaque année en annonces et en réclames aux États-Unis est incalculable.

Il n'est pas rare, par exemple, que les grands journaux quotidiens de New-York reçoivent deux mille dollars par jour, rien que pour les annonces qui doivent paraître dans leur numéro du lendemain. Ajoutez à ces profits ceux dérivés de la vente d'un nombre considérable d'exemplaires, et vous comprendrez qu'il y a des propriétaires de journaux à New-York, à Philadelphie et dans presque toutes les grandes villes de l'Union américaine, dont les revenus égalent, s'ils ne les dépassent pas, ceux des plus riches manufacturiers de l'Angleterre.

On peut dire, du reste, que le développement de la presse a marché de pair avec le développement du pays. Je me rappelle encore le premier numéro du journal établi dans l'édifice monumental dont vous venez d'admirer les dispositions. Il était imprimé sur une feuille de papier d'environ un pied carré, et contenait seize colonnes. Les bureaux étaient cachés dans je ne sais quel coin obscur d'une rue tranquille, et le propriétaire vendait lui-même son journal à un public peu empressé. Ce premier numéro même est curieux, en ce sens qu'il apprend ce qu'était New-York à l'époque où il parut. « Il y a, dit-il (1835), 260,000 habitants dans New-York et ses faubourgs; l'Almanach des adresses, continue-t-il, contient 31,150 noms, et il nous arrive

2,000 émigrants par an. » — Aujourd'hui la population de New-York et de ses faubourgs dépasse un million et demi d'âmes; l'Almanach des adresses contient plus de 500,000 noms, et ce n'est pas par an, mais souvent par jour, que 2,000 émigrants arrivent à New-York. En même temps le petit journal in-quarto est devenu un géant, publiant presque chaque matin soixante-douze colonnes de matière serrée!

Tout en profitant du développement du pays, la presse américaine y a certes contribué dans une grande mesure. En rendant justice à son esprit d'entreprise, à sa sagacité, à son amour du progrès, on ne peut s'empêcher de regretter qu'elle croie utile à la continuation de son prestige sur le peuple d'encenser continuellement ce souverain impérieux. La flatterie ne perd pas son nom parce qu'elle s'adresse à tous au lieu de s'adresser à un seul, et les courtisans du peuple ne sont pas moins dignes de mépris que les courtisans des rois. Grâce aux flatteries dont quatre mille journaux ne cessent d'accabler le peuple américain, les concitoyens du simple et modeste Washington courent risque de s'attirer les risées du monde par leur outrecuidance et leur orgueil. Un nain auquel on répète chaque matin qu'il est de haute taille finira par se croire un géant. »

Je ne pus m'empêcher de rire à cette boutade

d'Asmodée, qui m'attira hors de l'enceinte de l'établissement que nous avions achevé de visiter dans toutes ses parties. « Si j'en crois mes yeux, me dit-il, les étoiles commencent à disparaître du ciel, et il est plus que temps de songer au repos. A demain. »

CHAPITRE XI

DANS LEQUEL ASMODÉE RACONTE LA FIN DE L'HISTOIRE D'HÉLÈNE RONFORT.

Fidèle à sa parole, Asmodée parut au moment où mon attention s'était arrêtée sur un groupe d'hommes gesticulant sous mes croisées. « C'est une honte, disaient-ils : voici un pauvre diable qui se meurt, et il n'y a pas moyen de lui donner un peu de whisky, le seul remède qui le puisse sauver! » Pendant que nous nous approchions du groupe, je demandai à Asmodée ce que cette scène signifiait. « Il y a, me dit-il, qu'un ivrogne vient de tomber dans le ruisseau, à quelque distance d'ici, en proie au *delirium tremens*. On prétend que le seul remède pour arrêter l'attaque est une dose de liqueur spiritueuse. Mais comme c'est aujourd'hui jour d'élections, tous les cabarets sont fermés, et il n'y a pas moyen de se procurer de spiritueux : voilà la cause de la colère de ces hommes, qui n'auraient pas été fâchés de l'occasion pour donner une entorse à la loi. Mais voyons cet infortuné. »

Il continuait à s'agiter dans des spasmes violents, et une écume rougeâtre sortait de sa bouche. Qui-

conque n'a pas vu les effets de cette maladie terrible, produite par l'abus des liqueurs fortes, ne peut s'en faire une idée. « Il y a chaque année des milliers de malheureux qui meurent des suites de ce vice abrutissant, l'ivrognerie, me dit Asmodée, et vous comprenez comment la vue des misères qu'il engendre a donné naissance au parti de la tempérance, parti qui augmente en nombre et en influence chaque jour, et qui parviendra peut-être à empêcher la fabrication et la vente des liqueurs fortes sur toute la surface des États-Unis. Le peuple américain n'aime pas le vin : le pays, d'ailleurs, n'en produit que d'une qualité médiocre et en petite quantité. La liqueur nationale, c'est le whisky. La moitié de la récolte du maïs sert à distiller cette boisson, dont il se consomme cent millions de gallons par an, et il y en a peu dont l'usage enfante aussi rapidement le *delirium tremens*, au dire des médecins. Dans les pays où l'usage des liqueurs fermentées prédomine, l'ivrognerie n'a pas un caractère aussi général et aussi abrutissant que dans ceux où les boissons distillées ou alcooliques sont préférées. L'Américain, qui pousse tout à l'extrême, ne s'arrête, après qu'il a commencé à boire, que quand il est ivre-mort. On prétend que la sèche atmosphère du pays contribue à développer le goût de la boisson parmi les Américains, et il est certain que nulle part ailleurs le besoin de la soif ne demande à être aussi souvent satisfait.

n'ose pas encore traîner sur la scène de démoralisantes émotions. Mais de ce que l'institution du mariage est l'objet du respect public, il ne s'ensuit pas que l'intérieur des familles soit toujours exempt de souillures. Il y a, comme en Europe, des infractions à la foi conjugale. Mais le séducteur excite l'aversion, au lieu d'être considéré comme une sorte de héros. Il n'ignore pas qu'il joue sa vie si son intrigue est découverte : ses jours fussent-ils épargnés, le mépris public est son partage; tandis que le mari outragé recueille les sympathies de la foule, au lieu d'être l'objet, comme dans le vieux monde, d'une insultante pitié ou de la risée générale.

Lorsque Édouard Ronfort annonça son retour de l'Ouest après la terminaison de son procès, la profondeur de l'abîme dans lequel étaient tombés Hélène et Robert, le propre frère d'Édouard, se révéla à leurs yeux épouvantés. Pendant l'absence de son mari, la passion qu'Hélène avait allumée dans le cœur de Robert avait grandi, et bientôt elle l'avait partagée. Des relations fraternelles avaient perdu ce caractère : elles étaient devenues intimes, et le crime de l'adultère, toujours injustifiable chez la mère de famille, était d'autant plus odieux qu'il se doublait de l'inceste!

Pour compliquer la situation, une circonstance grave allait bientôt faire découvrir leurs relations,

malgré les précautions que les deux amants avaient prises pour les envelopper de mystère. Hélène était enceinte de cinq mois quand, après une absence de huit, Édouard fut libre de retourner au foyer domestique. Et il est aisé de comprendre dans quelle consternation tomba l'épouse coupable quand arriva la lettre annonçant le retour d'un époux doublement outragé.

Robert envisagea froidement la situation, et chercha à la faire ainsi envisager par Hélène. « Vous ne pouvez pas, lui dit-il, affronter la présence de votre mari : s'il vous tue, dans l'état d'exaspération où le jettera la nouvelle de son malheur, personne ne le blâmera. Quant à moi, je n'attendrai pas son retour : si je le faisais, ce serait en lui présentant un pistolet, avec prière de me brûler la cervelle ! Mais j'ai des devoirs à remplir vis-à-vis de vous, et, faut-il le dire? vis-à-vis du malheureux être que vous portez dans votre sein. Nous avons été coupables tous les deux ; et ce que nous avons à faire sans perdre notre temps à déplorer un fatal aveuglement, c'est d'en porter ensemble le fardeau et d'en accepter courageusement les conséquences. Il faut fuir ! Il faut nous éloigner à tout jamais des États-Unis ! C'est la seule manière de nous tirer de l'abîme où nous sommes tombés, et d'implorer le pardon et l'oubli, vous d'un mari dont la vie sera en tout cas abreuvée d'amertume, moi d'un frère dont j'ai outragé l'honneur ! »

Dans la position désespérée où se trouvaient Hélène et son amant, la fuite semblait effectivement le parti le plus rationnel. Mais, le croirait-on ? l'avis de Robert fut opiniâtrément repoussé, parce que la mère coupable refusa de se séparer des deux enfants qu'elle avait eus d'Édouard, et quant à les emmener dans leur fuite, il n'y fallait pas songer. Outre qu'ils eussent contribué à mettre Édouard sur leur trace, ni elle ni Robert, il faut le dire, ne songèrent un instant à compliquer leur crime par l'abduction des deux enfants.

Cependant le temps pressait; il était urgent de prendre un parti, car dans quelques heures Édouard arrivait. Le parti auquel Hélène s'arrêta, si extraordinaire qu'il puisse paraître, fut d'affronter la présence de son mari et de lui confesser le crime dont elle s'était rendue coupable : elle comptait sur l'amour d'Édouard pour en obtenir son pardon.

Il est des cas — et cependant ils sont rares — où un mari peut pardonner à sa femme adultère. Mais espérer qu'Édouard Ronfort amnistierait sa compagne dans les circonstances aggravantes où l'outrage avait été commis, c'était évidemment faire trop grande la part de la faiblesse humaine, c'était trop compter sur l'empire que l'épouse exerçait sur le cœur du mari, c'était oublier enfin que les hommes les plus aimants deviennent implacables quand ils découvrent qu'ils ont été trompés par l'objet de leur passion.

Tel fut Édouard Ronfort : sa vieille mère fut le seul membre de sa famille qu'il y trouva lorsqu'il arriva au manoir paternel, et elle ne put lui donner aucune explication satisfaisante sur l'absence de sa femme. Elle ignorait également où était Robert. La disparition simultanée d'Hélène et de son frère commençait à éveiller de douloureux soupçons dans l'esprit d'Édouard, quand un domestique lui apporta deux lettres qu'il avait reçues de Robert, avec ordre de les remettre à son frère aussitôt son retour. La première était de Robert lui-même, et était adressée à sa mère. Il annonçait qu'il s'était enrôlé dans un des régiments que les États du Nord organisaient pour la défense de l'unité nationale. Il espérait, disait-il, qu'il trouverait en servant la patrie la fin d'une vie qui lui était devenue insupportable, et il terminait par demander sa bénédiction à la vieille dame.

Quant à Hélène, elle se bornait à apprendre à son mari qu'elle s'était retirée chez son père, et se déclarait prête à lui donner des explications sur sa conduite quand il s'y présenterait.

Les anatomistes du cœur humain se sont souvent demandé si le sens moral et le sentiment du devoir sont aussi vifs, aussi développés chez les femmes que chez les hommes. Sans prétendre donner une opinion sur cette grave question, il semble prouvé que, dans une foule de cas où l'honneur est engagé,

la femme se montre moins susceptible que l'homme. Il y a des situations dont la gravité lui échappe au premier abord, et qu'elle ne comprend qu'après qu'elle lui a été démontrée. Ce sont celles où le point d'honneur met l'épée aux mains de deux galants hommes et a maintenu le duel, en dépit de la loi, de la chaire et de la philosophie, vestige de la barbarie tant qu'on voudra, mais certainement d'une barbarie chevaleresque.

Au moyen âge, et même jusqu'à une époque voisine de notre génération, l'Europe était couverte de couvents où les hommes comme les femmes avaient la ressource de se renfermer et de disparaître à jamais, ensevelissant avec eux de terribles secrets ou d'inconsolables douleurs. Notre civilisation moderne, qui veut porter la lumière partout, s'accommode mal de ces lieux de refuge, dont la nécessité toutefois, dans une foule de circonstances, ne saurait être contestée. S'il eût existé des couvents aux États-Unis où elle pût abriter sa vie, il est probable qu'Hélène eût préféré y cacher son infortune. A défaut de cette ressource, et après avoir refusé de suivre Robert et de quitter les États-Unis, il ne lui restait qu'un parti à prendre, celui qu'elle exécuta courageusement quand Édouard, le lendemain de son retour, parut devant elle.

Son père était présent à l'entrevue, et ce fut devant ce vieillard que l'épouse adultère fit l'aveu de sa

faute, suivant l'expression consacrée, et en raconta toutes les circonstances. La scène de désolation qui suivit une pareille confession peut mieux être imaginée que décrite. Le désespoir d'Édouard se changea en fureur quand la malheureuse lui annonça qu'elle était enceinte.

Il est possible, ainsi que l'avait prédit Robert, que, sans l'intervention de son père, la vie d'Hélène eût été en danger, tant l'exaspération d'Édouard, blessé à la fois dans ses sentiments d'époux et de père, avait été excitée par les révélations de sa femme. Cette exaspération toucha presque aux limites de la folie quand, forcée de compléter ses aveux, Hélène prononça le nom de son séducteur. Lorsque Édouard apprit que l'homme qui avait souillé son honneur et celui de deux familles était son propre frère, il sortit en faisant entendre des menaces de mort contre ce dernier, et il est probable qu'un fratricide eût révélé au public ce drame intime dès cette époque, si le régiment dans lequel Robert s'était engagé n'eût déjà quitté New-York.

La vue de sa vieille mère et de ses deux enfants, et surtout le temps qui adoucit toute peine, apportèrent quelque calme dans l'esprit d'Édouard. Au bout de quelques jours, il put froidement envisager sa situation, et il arriva sans peine à cette conclusion, qu'un divorce était la seule issue qu'il avait d'en sortir.

Mais pour obtenir un divorce, même aux États-Unis, et surtout dans l'État de New-York, il faut des motifs. Et ici, quels effroyables motifs à alléguer à l'appui d'une demande en divorce! L'adultère et l'inceste! L'honneur de deux familles allait infailliblement périr dans le retentissement d'un procès; et quel héritage de honte, s'il recourait aux tribunaux, Édouard ne léguerait-il pas aux deux enfants nés de son mariage avec Hélène!

On avait dû, avec bien des ménagements, mettre la vieille mère d'Édouard au courant du malheur qui venait de fondre sur son foyer. Elle ne cessait de supplier son fils d'enterrer dans le silence un terrible secret de famille, et elle était appuyée dans ses prières par celles du père d'Hélène. Ce dernier faisait appel aux sentiments d'orgueil de son gendre, et comme homme et comme Américain. Allait-il avoir le courage de révéler au monde que les mœurs des meilleures et plus anciennes familles américaines ne sont pas immaculées? qu'il y a dans le nouveau monde des drames domestiques tout aussi sombres que dans l'ancien? Ne ferait-il pas acte de mauvais citoyen en initiant le public à des détails qu'il était d'un intérêt pour ainsi dire général d'ensevelir dans le secret?

Toutes ces raisons avaient certainement une portée considérable, mais elles ne résolvaient pas le problème d'une situation à laquelle le divorce était la

seule issue possible. Cette issue écartée, quel parti restait-il à adopter? Édouard devait reprendre sa femme! A cette suggestion, d'abord timidement avancée par son beau-père, Édouard sentait son sang bouillonner dans ses veines, et cependant, si le séjour d'Hélène loin de lui, à New-York, se prolongeait, le terrible mystère ne tarderait pas à sortir du cercle de la famille : il fallait que cette séparation cessât au plus vite si l'on voulait échapper aux commentaires du public. Et quelle que soit l'horreur qu'Édouard éprouvât à la pensée de voir ses enfants en contact avec une mère indigne, il comprenait qu'il était placé entre une réunion détestée ou un divorce qu'il n'obtiendrait qu'après de longs et scandaleux débats, Hélène ayant déclaré son intention de se défendre contre une action qui devait avoir, parmi ses résultats, celui de la séparer à tout jamais de ses enfants.

Dans cette perplexité, Édouard Ronfort s'arrêta à une résolution sauvage dont les conséquences pouvaient être terribles pour lui devant le tribunal des hommes, mais qui le seront, à coup sûr, devant un tribunal plus élevé. Il déclara qu'il était prêt à reprendre sa femme, à condition qu'elle fît disparaître de son sein le fruit de ses amours adultères. Si barbare que fût cette condition de réunion, qui devait mettre en danger les jours de sa fille, le père d'Hélène l'accepta. L'orgueil fit taire les sentiments paternels et la voix de l'humanité!

Voilà comment Hélène Ronfort, appartenant à l'une des plus anciennes et des plus riches familles de New-York, fit connaissance avec madame Killer, chez laquelle nous l'avons rencontrée. Madame Killer exerça son art meurtrier sur cette jeune femme, amenée du crime de l'adultère à celui de l'infanticide. Après un mois de séjour dans l'établissement de la matrone, Hélène, courbée sous le poids de la douleur et de la honte, fit sa rentrée sous le toit conjugal.

Mais l'inhumain sacrifice fait en vue de sauver l'honneur de deux familles orgueilleuses ne devait pas produire les résultats qu'on en attendait. Une vie d'angoisses pour Hélène, de fureur contenue pour Édouard, commença dès que les époux furent réunis. Bien entendu que c'était uniquement pour le monde, en vue de sauvegarder les apparences, qu'ils habitaient sous le même toit : leurs appartements étaient séparés, et rarement même ils se rencontraient aux heures de repas. Ces rencontres, si fugitives qu'elles fussent, étaient plus qu'Édouard Ronfort pouvait supporter. Chaque caresse qu'Hélène faisait à ses enfants lui paraissait une souillure, et la haine qu'il éprouvait pour elle, Hélène commença bientôt à la ressentir pour son mari. Mystère inconcevable du cœur humain ! Elle considérait comme un meurtrier l'homme qui avait exigé qu'elle détruisît dans ses entrailles le fruit d'incestueuses amours, et sa vie lui faisait horreur !

A peine un mois s'était-il écoulé depuis leur réunion, qu'ils étaient tous deux à bout d'efforts, et que la vie, sinon en commun, du moins sous le même toit, leur était devenue insupportable. Hélène retourna chez son père; et immédiatement un procès en divorce fut commencé par le mari, procès qui dura comme ils durent tous aux États-Unis. Pendant trois semaines les journaux servirent chaque matin à un public avide le récit des péripéties de ce drame de famille et de scènes odieuses que, dans la pauvreté de notre langue, il est impossible de décrire.

Comme d'habitude, les avocats augmentèrent par l'acrimonie de leurs attaques la violence des passions déchaînées. Les débats étaient à peine ouverts, qu'ils étaient devenus un duel acharné entre deux familles puissantes par leurs relations et leur fortune. Hélène fut représentée comme une victime dont la vertu avait succombé sous les violences de son beau-frère durant l'absence d'Édouard, et peu s'en fallut qu'on ne donnât les proportions d'une action héroïque à l'opération à laquelle elle s'était soumise dans l'établissement de madame Killer.

Assurément, jamais nécessité de prononcer un divorce ne fut plus apparente. La loi devrait être partout assez explicite pour que les liens du mariage fussent rompus une fois la preuve de l'adultère administrée par l'un des époux. Mais du moment que la solution des questions les plus simples dé-

pend de l'unanimité d'un jury américain, on doit s'attendre à tous les résultats. Aucun ne peut surprendre. Il suffit donc à Hélène d'avoir attendri un seul juré, de l'avoir gagné à sa cause, pour que la demande en divorce intentée par son mari fût repoussée.

Ainsi, dans l'État de New-York, comme dans certaines contrées de l'Europe, l'honnête homme qui a donné son nom à une femme ne réussit pas toujours à le lui enlever, même après qu'il a fourni la preuve d'un adultère commis par elle, fût-ce même d'un adultère incestueux. Si un verdict unanime en faveur du mari ne peut être obtenu, sa femme continuera à prostituer son nom : elle aura des enfants qui porteront ce nom, et tout jeune qu'il puisse être, le mari sera empêché de se créer légitimement une nouvelle famille et de nouvelles affections.

Quoi qu'il en soit de la portée et de la valeur de ces considérations, Hélène Ronfort a suivi la pente où roule infailliblement toute femme qui a oublié ses devoirs de mère de famille, et à laquelle la publicité a fait une sorte de célébrité. Après avoir vécu quelque temps dans la retraite, elle en est sortie plus attrayante que jamais, décidée à affronter les regards du public. On la rencontre parfois au parc, accompagnée de nombreux admirateurs; et sa présence chez madame Killer, où elle a fait sensation par sa beauté et sa voix magnifique, indique qu'elle

ne s'arrêtera pas dans la carrière où elle est entrée. Elle sera, l'hiver prochain, la beauté en renom, la femme à la mode de New-York, l'astre vers lequel graviteront tous les élégants oisifs de la ville en quête d'aventures galantes.

Quant à son mari, le lendemain de sa rencontre avec sa femme chez madame Killer, où un de ses amis l'avait entraîné, il s'est embarqué avec ses enfants pour le Texas, où, après une année de séjour, il pourra faire prononcer son divorce et convoler en secondes noces s'il a le courage de tenter une autre aventure matrimoniale.

— Et Robert, qu'est-il devenu?

— Robert est mort, mais non de la mort au-devant de laquelle courait le malheureux. Les balles ennemies n'ont pas voulu de lui, bien qu'il fît à chaque rencontre des prodiges de courage et cherchât à se débarrasser de la vie en servant son pays. C'est l'homme, ne l'avez-vous pas deviné? que nous avons vu tout à l'heure se tordre et expirer dans les dernières transes de l'agonie. Lorsque la paix fut rétablie et son régiment licencié, Robert, qui avait donné tout son bien à des institutions de bienfaisance, ne conserva de sa fortune qu'une petite somme juste suffisante pour le mettre à même de se suicider à la manière américaine, et il a parfaitement réussi, ainsi que vous avez pu vous en convaincre.

— Qu'est-ce que le suicide à la manière américaine?

— Lorsqu'un marchand a fait de mauvaises affaires et désespère de se relever; quand un mari ou un amant ont perdu la femme qu'ils aimaient, il n'est pas rare qu'ils prennent la résolution d'en finir avec la vie. Dans ce cas, ils boivent chaque jour une dose de whisky, d'eau-de-vie, de genièvre, suivant les goûts, et l'augmentent graduellement. Il y en a qui parviennent à ingurgiter jusqu'à un gallon (cinq litres) par jour du liquide choisi pour détruire leur enveloppe mortelle. Bientôt ils sont périodiquement en proie au *delirium tremens :* ils prédisent l'époque de leur mort, et se trompent rarement dans leurs calculs. J'ai sur mon carnet les noms de cent dix-sept de mes amis qui ont terminé de cette façon une vie qu'ils croyaient insupportable, et qui sont morts en tenant la coupe fatale dans leurs mains! »

CHAPITRE XII

OU IL EST QUESTION DU SUFFRAGE POPULAIRE, ET DANS LEQUEL ASMODÉE RACONTE LES TRISTES AVENTURES DE BLANCHE RIVINGSTON.

C'était, comme l'avait dit Asmodée, un jour d'élections. Le peuple souverain était appelé à nommer un gouverneur, un vice-gouverneur de l'État, des représentants et sénateurs à la législature de l'État, des représentants et sénateurs au congrès national, des juges à tous les degrés de la juridiction, un trésorier public, un commissaire préposé à l'entretien des routes, et une foule d'employés dans les diverses branches de l'administration publique. Quand le suffrage universel est étendu à des limites extrêmes, au lieu d'être concentré dans l'élection d'un petit nombre de hauts fonctionnaires, il court le risque, dans l'opinion d'Asmodée, de voir diminuer son prestige, d'ouvrir la porte à la corruption, d'enfanter l'anarchie dans les rouages de l'administration, parfois même de tomber dans le ridicule. Tous les cabarets étaient fermés; car il faut que les souverains, quand ils exercent leurs droits électoraux, soient en pleine possession de leur raison. Il est même défendu aux hôtels et restaurants de vendre des liqueurs

spiritueuses pendant que le peuple est dans l'exercice de sa majesté, c'est-à-dire depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Cependant, comme nous rencontrâmes vers la fin de la journée des électeurs qui, à leur retour du scrutin, paraissaient peu solides sur leurs jambes, nous en conclûmes que, d'une manière ou de l'autre, ils avaient trouvé le moyen d'apaiser leur soif avec un autre liquide que l'eau des fontaines publiques.

L'élection se poursuivait partout dans le plus grand ordre depuis plusieurs heures; dans les rues consacrées au commerce et sur les quais de la grande ville, l'activité et l'animation de chaque jour ne semblaient pas avoir diminué. De distance en distance dans chaque quartier, il y avait des stations où le peuple allait déposer son vote. Des délégués des deux partis qui se disputaient l'élection recevaient les bulletins, et les déposaient dans des boîtes fermées : pas l'apparence nulle part de l'autorité. Le peuple ne croirait pas à la liberté du suffrage s'il était contrôlé par la présence de fonctionnaires publics. Le seul représentant de l'autorité était un agent de police se promenant devant les cabarets pour surveiller l'exécution de la loi.

Les Américains poussent si loin le respect de la liberté électorale, que durant l'élection toute force de l'armée régulière doit être éloignée du lieu où le peuple procède à cette élection. Le simple soupçon

d'une violence morale suffirait pour en vicier les résultats.

Le jour de l'élection, soit du président ou vice-président des États-Unis, de celle des représentants au congrès, des gouverneurs d'État, des représentants aux législatures locales, et généralement des divers fonctionnaires à la nomination du peuple, est fixé soit par la constitution fédérale, soit par la constitution particulière des États. De cette façon, le peuple connaît l'époque précise des comices. Il n'a même pas besoin et il pourrait à la rigueur se passer de convocation pour se réunir et procéder à la nomination de ses magistrats : les manœuvres des partis ou des factions ne peuvent le priver de l'exercice de ses droits.

Les électeurs se rendaient, soit isolément, soit par groupes, vers les endroits indiqués pour recevoir les votes. Les groupes étaient sous l'évidente direction de meneurs ou d'embaucheurs, et le troupeau d'électeurs qu'ils conduisaient avait, au moins la plupart d'entre eux, suivant Asmodée, reçu le prix de leur vote. Pas de chants du reste, pas de tumulte, pas le moindre désordre dans la rue. La veille, des processions de milliers d'hommes portant les bannières des organisations politiques auxquelles ils appartiennent, et précédées de bandes de musique, sillonnaient la ville en tout sens. Des meetings en plein vent se tenaient dans chaque quartier. La nuit

même, ces processions avaient continué leur propagande politique, ressemblant, avec leurs milliers de lanternes chinoises et de transparents sur lesquels sont inscrites des mottos et des sentences de ralliement, à de longs serpents de feu. Maintenant qu'il s'agissait de voter, tout bruit, tout discours, toute musique avaient cessé. Plus de réunions tumultueuses, plus de rassemblements discutant les questions du jour. Les Américains semblaient s'acquitter consciencieusement d'un devoir sérieusement compris.

— « Tout cela serait fort bien, dit Asmodée, ce serait un magnifique triomphe de la souveraineté populaire et de son expression, le suffrage universel, si les électeurs n'étaient en réalité et la plupart du temps les instruments d'une poignée d'intrigants dont la politique est le métier; si le vote populaire n'était pas manifesté par des assemblées ou conventions préparatoires, qui imposent au peuple des candidats que celui-ci connaît peu ou pas du tout, mais pour lesquels les délégués à ces assemblées lui prescrivent de voter, après avoir fait eux-mêmes, bien entendu, leur marché avec les candidats. Comme le système de rotation prévaut après chaque élection, c'est-à-dire que les employés subalternes de chaque branche d'administration sont changés pour faire place aux créatures et partisans des candidats triomphants, il y a une foule de fonctions qui sont promises aux délégués des réunions préparatoires, à leurs

parents et à leurs amis. C'est la récompense stipulée de leurs services; et la voix du peuple, surprise dans un réseau de corruptions, et sinon entièrement étouffée, a tout au moins de la peine à se faire entendre distinctement.

En ce qui concerne, par exemple, l'élection du président des États-Unis, si cette élection, depuis un quart de siècle, n'a produit que des hommes d'une médiocre portée d'esprit, la faute en est assurément à ce système de conventions préalables, qui dénature la pureté du suffrage universel. Les candidats présidentiels sont non-seulement forcés d'accepter tous les petits arrangements de famille des conventions, mais aussi les principes, bons ou mauvais, contenus dans leurs programmes. Quel est l'homme d'une valeur réelle ayant le respect de sa personnalité qui consentirait à s'étendre sur ces lits de Procuste? Sans doute il n'arrive pas souvent dans l'histoire des peuples qu'ils soient constamment gouvernés par des hommes supérieurs. Cependant, aussi longtemps que la démocratie américaine a été fidèle au principe de liberté absolue dans le choix de ses représentants, et ne s'est pas soumise aux décrets d'assemblées préparatoires, elle a eu cette singulière bonne fortune d'avoir pour premiers magistrats des hommes tels que les deux Adams, Jefferson, Madison. Mais nous la voyons confier la première magistrature du pays à des hommes inconnus ou sans valeur, dès

qu'elle consent à se mettre à la remorque des partis soupçonneux ou d'organisations politiques corrompues et avides. »

Pendant qu'Asmodée discourait ainsi sur le mécanisme des institutions politiques des États-Unis, et que nous assistions au spectacle, toujours imposant, d'un peuple exerçant sa souveraineté, deux groupes de promeneurs attirèrent mon attention : une demi-douzaine de jeunes gens marchaient devant nous, et leur costume contrastait tellement avec celui des autres promeneurs, qu'il était impossible de ne le pas remarquer, surtout dans un pays où l'amour de la toilette, pour les hommes comme pour les femmes, est poussé à l'excès. Ils portaient des chapeaux de toutes les formes et de toutes les couleurs imaginables, ronds, carrés, pointus; rouges, bleus, jaunes, blancs; tellement bosselés, que leurs propriétaires avaient dû les fouler aux pieds avant d'en couvrir leur chef. Leurs pantalons étaient en peau de daim ou faits d'une bizarre étoffe non moins épaisse, et ce qui distinguait surtout cette partie de leur costume, c'est qu'elle était cachée à moitié par de grandes bottes à l'écuyère ou des guêtres à la façon de celles que portaient les gentilshommes campagnards de la Grande-Bretagne au commencement du siècle. Leurs habits avaient les formes les plus fantastiques, terminés qu'ils étaient, les uns par d'imperceptibles basques, d'autres par des pans d'une longueur démesurée,

dans le goût de ceux qu'avaient mis à la mode les incroyables du Directoire.

Je demandai à Asmodée ce que signifiait cette mascarade. — « Ce n'est pas une mascarade le moins du monde, me dit-il, au moins dans l'opinion de ces touristes. Ce sont, en effet, des touristes qui marchent devant nous, et ils portent les noms les plus aristocratiques de la vieille Angleterre. Les Anglais ne s'habillent pas, quand ils voyagent aux États-Unis, parce que, dans leur opinion, la démocratie ne vaut pas la peine qu'on fasse pour elle des frais de toilette. Ils portent de grandes bottes ou des guêtres montant jusqu'au milieu des cuisses, pour se préserver des serpents à sonnettes, qui, suivant quelques écrivains de leur pays, courent les rues en Amérique. Il y a des Anglais qui croient fermement ces sornettes et d'autres pareilles qui forment le fond de la plupart des ouvrages publiés en Angleterre sur les États-Unis; et il y en a beaucoup qui affectent d'y croire, par suite d'un ressentiment transmis de génération en génération. Au surplus, un de vos concitoyens qui s'y connaissait, Montesquieu, a remarqué, il y a plus d'un siècle, qu'on rencontre rarement un Anglais qui n'ait pas un grain de folie, et les excentriques qui marchent devant nous ont tenu à justifier cette observation.

L'autre groupe de promeneurs était suivi d'une douzaine d'enfants, les examinant avec une curiosité

mélangée de crainte. Leur démarche solennelle, aussi bien que leur costume bizarre, indiquait suffisamment que nous avions sous les yeux les descendants de la race qui possédait, lors de la venue des Hollandais et des Anglais, l'immense pays sur lequel flotte aujourd'hui le drapeau étoilé des États-Unis; race infortunée, qui dans quelques années ne sera plus qu'un souvenir. Ses représentants, qui se promenaient mélancoliquement dans les rues de New-York, étaient des guerriers venus des montagnes Rocheuses à Washington, et s'en retournant dans leurs forêts, après avoir exposé leurs griefs, ou demandé des secours au père des Indiens, comme les Peaux Rouges appellent le président des États-Unis. Élancés comme des flèches, les pieds revêtus de morceaux de cuir plus ou moins brodé, qu'on décore du nom de mocassins, et attachés à des jambes maigres et minces au moyen de prosaïques ficelles, les uns étaient coiffés d'un petit chapeau rond, tandis que les chevelures huileuses des autres, partagées en tresses entrelacées de feuilles d'arbustes sauvages, étaient surmontées de plumes d'aigle ou de moins nobles oiseaux; leurs lèvres, rougies avec le carmin des bois, s'entr'ouvraient pour laisser voir de longues dents acérées; des lignes jaunes ou bleues émaillaient l'un des côtés de leur visage, tandis que l'autre était rouge sang à la hauteur du nez. Quelques-uns cependant avaient simplement peint en noir la moitié

de leur front, et en rouge le reste de leur figure. Mais tandis que les yeux des uns étaient entourés d'une composition blanche, les autres avaient préféré une auréole couleur de brique. Je n'aperçus point le poétique tomahawk pendre à leur côté, pas même le moindre couteau de chasse. La plupart étaient enveloppés d'une épaisse couverture de laine et coton, dans laquelle ils se drapaient frileusement; ils fumaient, en guise de calumet, des pipes dont le fourneau était de bois, et le tuyau un roseau des marais. Et si les petits enfants se tenaient à distance à l'approche de ces habitants des forêts, ces derniers ne paraissaient pas à leur aise, de leur côté, au milieu de ces pâles visages, devant lesquels leur race s'est graduellement retirée, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus pour refuge que les solitudes des zones éternellement glacées.

« Voilà donc des Peaux Rouges, dis-je à Asmodée, voilà les enfants des forêts chantés par les poëtes?

— Hélas! oui, fit mon compagnon. Vous avez devant vous les descendants des guerriers rendus célèbres par l'imagination de Fenimore Cooper, les Cœur-dur, OEil-d'aigle, Héron-agile, Serpent-rusé et Pied-de-cerf. Les héros de Cooper n'étaient pas plus attrayants que les tristes spécimens de l'humanité que nous avons sous les yeux; ils étaient seulement un peu plus sauvages et barbares, ce qui augmente d'autant le talent du romancier américain. Heureusement qu'il en est

des races humaines comme des plantes, la culture améliore ces dernières, détruit les unes, pour les remplacer par d'autres d'une nature plus élevée et d'un goût plus savoureux. Dans sa marche en avant, la civilisation écrase les races réfractaires à sa voix, et de vaillantes générations changent bientôt en plaines fécondes et riantes les solitudes qui servaient d'asile aux bêtes sauvages et à des hommes aussi féroces qu'elles. »

Asmodée finissait de formuler cette condamnation de la race indienne, quand le chef des guerriers s'approcha de mon compagnon et le salua gracieusement en portant la main droite à son cœur. Asmodée prononça quelques mots dans le dialecte indien, et sur un signe d'assentiment du chef, il l'emmena avec les autres guerriers dans un hôtel voisin. Des rafraîchissements furent apportés sur l'ordre d'Asmodée, et les fils des forêts s'empressèrent d'y faire honneur. A l'exception du chef, aucun d'eux ne parlait l'anglais. « Il y a des milliers de lunes, nous dit-il quand il eut savouré les bonnes choses servies devant nous, trois enfants du Grand-Esprit, après une stérile journée de chasse, arrivèrent devant une rivière, et aperçurent sur la rive opposée un magicien qui les invita à le venir trouver en leur montrant divers présents déposés à ses pieds. L'un des hommes, sans hésiter, se jeta dans le courant et le traversa rapidement. Le second ne se décida à suivre le courageux nageur qu'après l'avoir vu au milieu de la rivière.

Le troisième n'imita ses deux compagnons que lorsqu'ils eurent pris pied près du magicien. Les eaux de la rivière s'étaient graduellement troublées par les mouvements des nageurs; et quand sur la rive franchie ils secouèrent l'eau dont leur corps était couvert, ils virent avec étonnement que la peau du premier d'entre eux était restée blanche, tandis que celle du second était devenue verdâtre, et celle du troisième complétement noire. — « Voilà les présents que je vous ai promis, dit alors le magicien, choisissez. » La peau blanche prit l'un des paquets : il contenait des plumes, du papier, de l'encre, c'est-à-dire la puissance intellectuelle et la domination du monde; la peau verte tira du sien un arc et des flèches; et le troisième nageur, la peau noire, quand il ouvrit le présent qui lui était destiné, y trouva des instruments aratoires.

Pendant des siècles, continua le chef, les hommes de ma race se sont servis de l'arc et des flèches; l'usage des présents faits par le magicien aux autres nageurs nous a été fatalement interdit. Aujourd'hui nos flèches sont émoussées et notre arc refuse de se tendre. Les élans et les buffles s'enfuient vers les régions glacées au sifflement de vos chevaux de feu, et nous les suivons en laissant nos ossements le long du douloureux trajet! Mais le Grand-Esprit n'abandonne pas ses enfants : il leur a promis dans l'autre vie des forêts plus belles que celles que possédaient

nos ancêtres, et des parcs toujours remplis de bisons et d'antilopes; nous nous réjouissons de mourir! »

Nous nous séparâmes des Indiens, Asmodée et moi, involontairement attendris aux dernières paroles de leur chef. A quelque distance de l'hôtel que nous venions de quitter, nous aperçûmes deux hommes qui entraînaient une jeune femme vers une voiture et l'y poussaient malgré ses cris. La foule en un clin d'œil s'était amassée autour de cette voiture, et paraissait vouloir prendre le parti de cette apparente victime d'une violence, quand un des hommes mit la tête à la portière et dit : « Messieurs, c'est une pauvre folle qui s'est échappée d'une maison de santé, et nous l'y ramenons; faites place, s'il vous plaît. » Aussitôt chacun s'écarta, sans songer à demander de plus amples explications, et les chevaux, vigoureusement fouettés par le cocher, emportèrent vers le haut de la ville les deux hommes et leur captive.

« Les Américains sont un peuple plein de contradictions, dit Asmodée. Ils tiennent en grand respect la liberté individuelle; la constitution fédérale établit que les garanties de l'*habeas corpus* ne peuvent être suspendues qu'au cas où une rébellion, une invasion de l'ennemi, le salut public, en un mot, rend cette suspension nécessaire. Comme complément de garantie, presque toutes les constitutions particulières des États contiennent une clause à peu près identique;

et le dogme de la liberté individuelle est tellement sacré qu'il y a peu d'exemples dans l'histoire des États-Unis d'arrestations arbitraires. Souvent même des malfaiteurs dangereux échappent parce que les agents de la police ne se croient pas autorisés à les arrêter. Tout cela n'empêche pas que la malheureuse qu'une voiture emporte dans ce moment au galop de deux chevaux vigoureux est victime d'une arrestation arbitraire, d'une véritable violence physique, et qu'aucun ordre de magistrats ne viendra la tirer de prison. Trois mots : elle est folle! ont suffi pour faire tomber la méfiance soupçonneuse de la foule et calmer ces républicains si jaloux des priviléges et prérogatives de l'*habeas corpus;* de même que, attestés par un seul médecin, ils avaient procuré l'arrestation de cette infortunée.

— Mais enfin, est-elle folle, ou est-elle victime d'un abus de la force?

— En thèse générale, il n'y a aucun de nous qui soit bien sûr d'être en possession de sa raison. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que cette femme jouit au degré ordinaire de cet attribut qui, s'il faut en croire les naturalistes, est la grande distinction entre les hommes et les animaux.

— Alors pourquoi la conduit-on dans une maison de fous?

— Ah! vous croyez, parce que l'homme vit sous l'empire d'institutions républicaines, au lieu de vivre

sous l'empire d'institutions monarchiques, dans le nouveau et non dans le vieux monde, vous croyez qu'il cesse d'être dominé par ses passions, par la vengeance, la cupidité, l'orgueil? Nous venons d'être témoins d'une effroyable vengeance de famille, voilà tout.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fait connaître la vérité à la foule, puisque, d'une manière ou d'une autre, vous en êtes en possession?

— Mon cher monsieur, j'ai voulu un jour mettre la paix entre deux furieux qui se déchiraient. Ils se sont tournés contre moi, et m'ont cassé la jambe; petit malheur, pensez-vous peut-être, dont il m'est resté cependant le désagrément de boiter. Depuis ce moment j'ai renoncé au rôle de Don Quichotte, et je ne me mêle plus des querelles de l'humanité. Au surplus, l'heure n'est pas encore venue d'aller au club politique, où j'ai l'intention de vous conduire. Nous avons le temps de visiter l'établissement d'aliénés où l'on vient d'entraîner la jeune femme à laquelle vous paraissez vous intéresser. Vous la verrez si bon vous semble, et essayerez de l'arracher aux mains de ses geôliers, si le cœur vous en dit. Vous ferez bien toutefois d'écouter le récit des aventures de votre héroïne, avant de vous constituer son chevalier.

HISTOIRE DE BLANCHE RIVINGSTON.

Blanche Rivingston appartient à une famille de planteurs du Mississipi. L'orgueil de ces familles de planteurs est quelque chose qui dépasse l'imagination. Suivant eux, l'humanité est divisée en trois catégories : premièrement, l'aristocratie, qui comprend les têtes couronnées, la noblesse de l'Europe et la chevalerie des États du Sud de l'Union américaine; secondement, la classe des travailleurs, à laquelle appartiennent les ouvriers de l'Europe et toute la population des États du Nord; enfin la troisième catégorie comprend les nègres. Les rudes leçons de l'adversité n'ont pas instruit la chevalerie. Des torrents de sang ont été versés pour unifier les lois sociales dans les deux grandes sections du pays. Mais les préjugés aristocratiques ont survécu dans le Sud, comme aussi les préventions contre la liberté du travail et la disposition d'opprimer la race noire affranchie par le bras puissant des hommes du Nord.

Le père de Blanche avait de nombreux esclaves à l'époque où l'esclavage existait aux États-Unis, et grâce à leur travail, il se faisait un revenu princier. Ses filles furent, en conséquence, élevées dans le luxe et la mollesse, tandis que ses fils grandirent dans l'idée qu'ils étaient au-dessus des lois et conventions

sociales, notions qui, du reste, à l'époque dont je parle, prévalaient dans toutes les familles de planteurs, ne reconnaissant guère d'autre autorité que celle de la force.

Arrivée à l'âge de dix-huit ans, Blanche se maria avec un planteur de la Louisiane, et tous deux vécurent pendant plusieurs années, dans la propriété de ce dernier, une large exploitation agricole, sans qu'aucun événement vînt troubler leur apparente félicité.

Il y a trois ans, Blanche fut atteinte, sinon d'une dangereuse, au moins d'une fort incommode maladie. Elle devint sourde, et tous les remèdes auxquels recourut la médecine locale ne purent guérir cette surdité. On conseilla à M. Dalton, tel était le nom du mari de Blanche, de consulter les médecins de New-York. Ceux-ci, après avoir épuisé leur science, prétendirent que le climat de l'Europe et les distractions d'un voyage aidés de la science des médecins de Paris, pourraient seuls avoir raison d'une aussi tenace surdité; et se rendant à leur avis, M. et madame Dalton s'embarquèrent pour l'Europe, dans l'intention de passer plusieurs mois dans ce qu'on est convenu d'appeler la capitale de la civilisation.

Ils étaient à Paris depuis quelques semaines, et Blanche suivait le traitement prescrit par une des célébrités de la faculté, quand M. Dalton reçut de son agent en Louisiane une lettre dont le contenu

lui parut assez grave pour nécessiter son retour immédiat aux États-Unis.

En conséquence, il partit, laissant sa femme dans l'appartement meublé qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Germain, et promit de revenir aussitôt que les affaires qui le rappelaient en Louisiane seraient terminées. Blanche se trouvait fort bien du traitement qu'elle suivait; sa surdité diminuait d'une manière sensible, et le docteur qui lui donnait ses soins ne doutait pas qu'après une année consacrée au traitement prescrit, le mal n'eût entièrement disparu.

M. Dalton n'avait donc pu songer à emmener avec lui sa femme. Le départ de cette dernière au beau milieu de la cure qu'elle subissait eût compromis les résultats déjà obtenus; et quels que fussent les regrets que leur séparation causa aux deux époux, — car ils s'aimaient tendrement, — il fallut en passer par là.

Pendant plusieurs semaines, madame Dalton se renferma chez elle et ne reçut absolument que la visite du médecin qui avait entrepris de la guérir. Ce médecin était un praticien honorable, et il regarda comme un devoir de redoubler de soins auprès de madame Dalton durant l'absence de son mari; et, à cet effet, comme il ne pouvait pas la voir tous les jours, son temps étant presque entièrement absorbé, soit par d'autres patients, soit par le cours qu'il professait à la faculté, il prit le parti d'envoyer un

de ses élèves examiner la malade quand il était empêché de le faire lui-même. Ce fut précisément cet excès d'attention qui perdit la pauvre Blanche.

Parmi les élèves du docteur était un jeune Américain, appartenant à une famille du Sud, et qui était venu terminer ses études à Paris. Naturellement ce fut lui que le docteur, en cas d'empêchement de sa part, chargea de visiter Blanche Rivingston; et ce jeune médecin, qui s'appelait Lewis Gambler, ne vit dans la mission qu'on lui confiait qu'une occasion de faire de sa compatriote une victime de ses passions.

Le prêtre, du fond de son confessionnal, exerce une influence mystique sur l'esprit de la femme. Mais on peut affirmer que le médecin, qui pénètre dans l'alcôve à toute heure du jour et même de la nuit, en exerce une bien plus dangereuse pour le repos des familles. Les anciens n'admettaient pas que les jeunes gens exerçassent la médecine : les vieillards seuls avaient ce privilége. En cela les anciens faisaient preuve d'une plus grande connaissance du cœur humain que les modernes.

Supposez, en effet, un jeune médecin ayant la religion de son art, comprenant sa mission, honnête, n'ayant en vue que sa profession; malgré tout cela, il se trouvera des occasions où le sentiment du devoir, l'honnêteté, l'amour de la science, seront impuissants à lui faire oublier qu'il est homme. Il ne faut qu'une heure, qu'un instant pour que le médecin, l'homme

savant et d'honneur et ses plus sages résolutions disparaissent.

Il va sans dire que si c'est un homme dont le cœur est corrompu, un libertin sans scrupules, le repos des familles est à sa merci. Les libertés qu'un médecin peut se permettre, en vertu des prétendues ou réelles exigences de sa profession, ont amené la ruine, et amènent tous les jours la ruine de femmes jusqu'alors vertueuses. Le médecin, au siècle où nous sommes, bien mis, homme du monde, spirituel, sceptique la plupart du temps, est bien plus redoutable que les Purgon en perruque et au lugubre aspect, dont les ridicules ont défrayé la scène comique.

C'est ainsi que Blanche Rivingston, graduellement et sans s'en douter en quelque sorte, se trouva coupable. Médecin et compatriote, Lewis Gambler avait un double titre à sa confiance ; aussitôt le départ du mari, il eut recours à tous les artifices, à tous les piéges, pour séduire la femme confiée en partie à ses soins, et qui, âgée alors de vingt-cinq ans à peine, était dans tout l'éclat de sa beauté.

Madame Dalton ne fut pas plutôt coupable qu'elle s'aperçut qu'elle était tombée dans un effroyable abîme. Il y a de galants hommes qui n'abusent pas de leur triomphe, et qui se retirent discrètement quand ils déplaisent, quand la société arrive, ou bien encore quand la possibilité de compromettre la réputation de leur complice en galanterie naît d'une

circonstance imprévue. Tel n'était pas Lewis Gambler; il s'imposa en maître le jour même, pour ainsi dire, que madame Dalton n'eut plus rien à lui refuser, et il s'imposa en maître odieux et tyrannique.

Cet homme avait un vice qui éteint toute passion généreuse. Il aimait le jeu; un joueur est la pire espèce d'amants; il sacrifie sans pitié ni remords sa maîtresse aux exigences du tapis vert; à vrai dire, ce dernier le possède entièrement.

La fureur du jeu chez Lewis Gambler dépassait toute croyance. Aucune raison, aucune prière ne pouvait le retenir le soir chez madame Dalton; il fallait qu'il visitât un tripot, et bientôt il eut emprunté de la pauvre Blanche, sous un prétexte ou sous un autre, les six mille dollars que son mari avait mis à sa disposition, chez un banquier de Paris, avant de retourner en Amérique. Pour faire des économies, elle quitta l'appartement du faubourg Saint-Germain, et loua une chambre dans le quartier latin. Peu à peu ses bijoux, ses robes, son linge de corps même, tout fut emporté par Lewis Gambler; et la fille d'un planteur millionnaire se trouva réduite à vivre d'emprunts obtenus de quelques compatriotes ou des amis qu'elle avait faits depuis son séjour à Paris.

Au bout de six mois d'absence, M. Dalton revint des États-Unis. Profondément étonné de la situation misérable dans laquelle il retrouvait sa femme, il ne put cependant parvenir à découvrir la vraie cause de

cette situation. Lewis Gambler ne se présenta chez madame Dalton que quelques jours après le retour du mari, et ce dernier, tout entier à la joie de revoir Blanche, finit par mettre sur le compte de son inexpérience les dépenses qu'elle avait faites. Il changea d'appartement, et se disposa à passer à Paris le reste du temps demandé par le médecin pour la complète guérison de sa femme.

Cependant Gambler avait recommencé ses visites comme suppléant du praticien en renom, et avec lui avaient reparu ses demandes incessantes d'argent. En vain madame Dalton l'avait menacé de tout découvrir à son mari pour se débarrasser d'une épouvantable obsession : Gambler lui avait tranquillement répondu que si jamais M. Dalton connaissait les faveurs dont elle l'avait honoré, ce serait par son entremise, à lui Lewis Gambler, et qu'il ne reculerait pas devant une révélation de leurs relations le jour où elle cesserait de satisfaire à ses demandes. Depuis deux mois que son mari était de retour, Blanche en avait déjà obtenu plus de deux mille dollars, qu'elle avait, disait-elle, dépensés en bonnes œuvres, mais qu'elle avait en réalité donnés à Gambler; et si généreux que fût M. Dalton, les prodigalités de sa femme ne laissaient pas que de l'inquiéter.

Un jour, cette dernière le supplia avec tant d'instances d'abréger leur séjour en France et de retour-

ner en Amérique, que M. Dalton ne put résister à ses sollicitations. Blanche avait prétendu que sa surdité était à peu près guérie, que l'air natal et la vie de la plantation achèveraient sa guérison. Elle se sentait, au contraire, mourir à Paris, disait-elle; et en effet, les tortures auxquelles la soumettait Lewis Gambler commençaient à altérer sa santé et à laisser des traces sur sa charmante figure. En proie à de continuelles terreurs, elle avait perdu sa gaieté; ses nuits étaient troublées par d'effroyables insomnies, et elle ne commença à goûter quelque tranquillité et à trouver quelque calme que lorsque son mari vint lui annoncer de tout préparer pour leur départ. Cédant à ses désirs, il avait retenu leurs places sur un bateau à vapeur qui partait de Liverpool dans un mois. Mais on quitta Paris avant ce temps, M. Dalton ayant quelques intérêts à régler en Angleterre. Il emmena sa femme à Londres, où ils passèrent trois semaines avant de se diriger vers Liverpool. Enfin les époux mirent les pieds sur le steamer qui devait les emporter en Amérique, et la première personne que Blanche aperçut à bord fut Lewis Gambler.

Eût-elle voulu dissimuler à M. Dalton l'horreur que lui inspirait la vue de cet homme, qu'elle n'eût pu réussir. En l'apercevant, elle fut prise d'un frémissement qui fit trembler tout son être; et sans deviner la cause de l'aversion qu'il inspirait à sa

femme, M. Dalton avait rendu son salut à Gambler assez froidement pour lui faire comprendre que le prétexte de ses assiduités près de Blanche ne serait plus admis à bord du steamer anglais.

Toutefois Gambler trouva moyen, pendant que le mari fumait sur le pont, de parler, à diverses reprises, à madame Dalton. Quand il ne pouvait lui parler, il lui envoyait des lettres par les domestiques du bateau, et toujours, qu'il lui parlât ou lui écrivît, c'était de l'argent qu'il lui demandait, de l'argent pour assouvir sa passion du jeu. Car les hommes jouaient entre eux, à bord du bateau à vapeur, pour égayer les longues heures de la traversée, et la chance ne cessait d'être contraire à Gambler. La pauvre Blanche, au bout de quelques jours de traversée, n'avait plus un dollar dans son porte-monnaie, bien que M. Dalton eût pris soin de le remplir d'or et de billets de banque avant qu'on s'embarquât. Et on n'avait pas touché les côtes du nouveau monde, que la malheureuse avait été réduite à voler son mari. Voler, c'est le mot, car elle avait profité du sommeil de M. Dalton pour prendre deux cents dollars dans son portefeuille, lesquels deux cents dollars étaient passés immédiatement dans les mains de Gambler.

Enfin l'on atteignit New-York, et Blanche se crut sauvée, comptant que son mari l'emmènerait sans retard en Louisiane. Mais les choses ne devaient pas

se passer ainsi : le père et deux frères de madame Dalton étaient à New-York quand elle et son mari y arrivèrent. C'était la saison d'été, et les habitants du Sud ont l'habitude de voyager durant cette saison de l'année dans les États du Nord. Il était impossible de ne pas consacrer quelques jours à sa famille, et cédant aux instances de ses parents, Blanche consentit à rester une semaine avec eux.

Habitant le même hôtel que M. Rivingston et ses fils, entourée de son mari, de son père, de ses frères, madame Dalton se sentait rassurée contre les tentatives de Lewis Gambler. Elle ne doutait pas qu'il ne découvrît l'hôtel où elle se trouvait; mais elle ne croyait pas qu'il eût l'audace de se présenter devant elle. Elle ne connaissait pas encore cet homme.

A peine débarqué, il avait couru aux maisons de jeu de New-York, et, comme d'habitude, la chance avait tourné contre lui. Deux jours après son arrivée dans la cité impériale, Blanche eut la triste certitude qu'elle n'était pas encore débarrassée de son persécuteur. Il était venu se loger dans le même hôtel qu'elle et son mari, et ses tentatives pour parler à Blanche ayant été infructueuses, il lui écrivit pour lui demander une entrevue.

Le billet étant resté sans réponse, une autre lettre fut remise le lendemain à la malheureuse femme par un des garçons de l'hôtel, et cette fois Gambler

déclarait que si avant le soir il n'avait pas reçu cinq cents dollars, il irait les chercher lui-même dans la chambre de madame Dalton.

Dans cette extrémité, Blanche prit un parti désespéré. Elle avait été entièrement dépouillée par Gambler, à bord du bateau à vapeur, de l'argent que son mari lui avait donné, et il lui était impossible d'emprunter une aussi forte somme de son père ou de ses frères sans leur dire l'usage qu'elle en voulait faire. Quant à son mari, il ne fallait pas songer à lui demander de l'argent; car, dans ce cas, elle eût été obligée de lui avouer que les sommes qu'elle en avait reçues au moment de s'embarquer n'étaient plus en sa possession, et elle ne se rappelait pas d'ailleurs sans épouvante les deux cents dollars qu'elle lui avait dérobés durant son sommeil. Égarée par la terreur et l'aversion que lui inspirait Gambler, exaspérée par l'incessante persécution de cet homme, elle se décida à prier un de ses frères de rester près d'elle toute la journée; et après lui avoir recommandé la prudence et la discrétion, elle lui fit confidence qu'elle avait été l'objet des poursuites d'un des médecins qui l'avaient soignée à Paris, poursuites qu'il paraissait vouloir continuer en Amérique, où il l'avait suivie, et qu'il fallait faire cesser, dans l'intérêt du repos et de l'honneur de la famille.

Après le dîner, M. Rivingston, un de ses fils et

M. Dalton allèrent au théâtre : Blanche avait prétexté une indisposition pour ne pas les accompagner, et son jeune frère, celui qu'elle avait pris pour confident, avait déclaré son intention de lui tenir compagnie. Une heure après leur départ, Gambler frappait à la porte de l'appartement occupé par Blanche et son mari. Le jeune Rivingston vint le recevoir, et lui signifia qu'il ne pouvait être admis sous aucun prétexte en présence de sa sœur. Gambler se retira la rage dans le cœur, résolu à exécuter les menaces qu'il avait faites à madame Dalton de révéler leur intrigue à son mari. A son retour du théâtre, un garçon de l'hôtel remit à M. Dalton un pli dans lequel était contenue une lettre de Blanche à Gambler, lettre qui ne laissait aucun doute sur la nature des relations qui avaient existé entre eux pendant l'absence du mari. Ce pli contenait également quelques lignes de Gambler, dans lesquelles ce dernier avertissait M. Dalton qu'il conservait une dizaine d'épîtres dans le goût de celle qu'il confiait à sa discrétion, et qu'il pourrait retirer de la circulation, moyennant le dépôt dans les mains d'un tiers qu'il nommait d'une somme de cinq mille dollars, soit cinq cents dollars par lettre.

Le mystère qui avait pesé sur la conduite étrange de Blanche à Paris et depuis son départ de France se trouva ainsi révélé à M. Dalton. Il comprit pourquoi elle avait voulu, avant que le traitement qu'elle

suivait fût terminé, revenir en Amérique, pourquoi elle avait désiré ne pas s'arrêter à New-York : il s'expliqua les folles dépenses qu'elle avait faites et les terreurs que maintes fois il avait surprises. La malheureuse était tombée dans les mains de la pire espèce d'hommes, dans les mains d'un joueur qui l'avait odieusement exploitée! Mais, tout en la plaignant du fond de son cœur, M. Dalton ne se dissimula pas que tout était fini entre elle et lui. Elle ne devait pas être la mère des enfants qu'il pouvait plaire au ciel de lui envoyer, et il se trouvait réduit, pour reconquérir sa liberté par un divorce, de plonger dans la douleur une famille portant haut l'orgueil de son nom.

Le lendemain, M. Dalton demanda une entrevue à ses beau-père et beaux-frères, et sans leur adresser une parole, il mit dans leurs mains la fatale lettre et le billet qu'il avait reçus la veille de Lewis Gambler.

« Monsieur, dit M. Rivingston en s'adressant à son gendre, après que la preuve de la faute de sa fille lui eut été révélée pour ainsi dire par elle-même, je vous ai aimé comme un fils; mais je comprends que tout lien de famille doive être rompu entre nous. Vous êtes libre de choisir une autre compagne, car celle que je vous avais donnée, qui a trahi votre confiance et souillé l'honneur de sa famille, disparaîtra aujourd'hui même d'un monde

et d'une société où elle n'est plus digne de vivre. Quant à vous, dit-il à ses fils, prenez cinq mille dollars dans mon portefeuille et portez-les à la personne que désigne le misérable auteur de la ruine de votre sœur, et tâchez, si jamais vous le rencontrez, que vos revolvers soient en bon état ! »

A quelques heures de là, le vieillard avait une entrevue avec sa fille, entrevue à laquelle assistait un médecin. « Madame, lui dit l'orgueilleux planteur en lui montrant un paquet de lettres, j'ai dans les mains la preuve que vous êtes folle, et monsieur a été chargé par moi d'en faire la constatation aux yeux de la loi. Une femme qui appartient à l'une des plus anciennes familles du Sud, et qui a foulé aux pieds l'honneur du nom de son mari et la chasteté de son sexe, n'a pu agir ainsi que sous l'empire de la folie. Vous allez donc entrer dans une maison de santé, et, s'il dépend de votre père, vous n'en sortirez jamais ! »

Le soir même, Blanche Rivingston, à moitié morte de terreur, était conduite par son père et ses frères dans l'établissement d'aliénés tenu par le docteur Greedy.

CHAPITRE XIII

DANS LEQUEL ASMODÉE CONDUIT LE LECTEUR DANS UNE MAISON D'ALIÉNÉS AVANT DE LE CONDUIRE DANS UN CLUB POLITIQUE D'OU LA RAISON PARAIT ÉGALEMENT EXILÉE.

— Voilà une terrible histoire, dis-je à Asmodée quand il eut terminé son récit.

— Sans doute, répondit-il, et il est triste de penser que le cas de séquestration de Blanche Rivingston n'est pas isolé. Les maisons d'aliénés sont nombreuses aux États-Unis, parce que les peuples aux aspirations ardentes sont les plus exposés à la folie. Eh bien! il n'y en a pas une seule peut-être où l'on ne puisse trouver une victime des passions de famille détenue dans ces prisons véritables en dépit de toutes les lois divines et humaines. Un mari qui veut se débarrasser d'une compagne incommode, ou dont il veut administrer la fortune; un frère guidé par des intérêts cupides, et qui désire jouir de la part de son frère ou de sa sœur; un fils même qui trouve que son père tarde trop de mourir, n'ont qu'à se procurer un certificat de médecin pour que les portes d'un asile, ainsi que sont appelées les maisons d'aliénés, s'ouvrent devant les victimes de leur cupidité ou de leur vengeance, et une fois ces

portes fermées, que d'influences, que d'intérêts se ligueront pour empêcher qu'elles ne se rouvrent! Au surplus, nous voici arrivés chez le docteur Greedy; entrons dans son établissement : nous y trouverons probablement des sujets d'intéressantes observations. »

Le docteur Greedy nous accueillit de la manière la plus affable, et nous exprima ses remercîments pour la peine que nous prenions de venir visiter son établissement. « Il est un peu éloigné de la partie peuplée de la ville, dit-il; mais il est aisé de comprendre que le bien-être de nos malades passe avant toute considération. Ici ils jouissent d'un air vif et pur, car l'établissement, vous n'avez pas été sans le remarquer, est situé sur une colline. Ils ont de vastes jardins, des prairies, des bois même pour se promener, et c'est à la condition de les éloigner des villes qu'on peut leur procurer de pareils avantages. La paix, d'ailleurs, qui règne dans cette solitude est absolument nécessaire à leur santé. »

Si vaste que fût l'établissement, il était entouré d'une haute muraille en bois qui empêchait non-seulement de voir ce qui se passait à l'intérieur, mais qui était évidemment un obstacle aux velléités de recouvrer leur liberté que les résidants du lieu pouvaient avoir. Le plus grand ordre et une régularité bien entendue régnaient partout : on aurait dit une pension de jeunes filles, bien qu'un cri aigu

vînt de temps en temps nous rappeler que dans quelque portion isolée des bâtiments il y avait des sujets qu'on croyait prudent de confiner dans leurs cellules.

Mais le grand nombre étaient en possession de leur liberté, dans les limites de l'établissement, bien entendu. Il y en avait dans les jardins, les bosquets, les salons, les cuisines mêmes. L'établissement était divisé en deux grandes sections, l'une destinée aux hommes et l'autre aux femmes, et sans communication entre elles; et assurément si toutes les maisons de fous ressemblent à celle-ci, les États-Unis ne sont sous ce rapport en arrière d'aucun peuple.

« Ne vous y trompez pas, me dit Asmodée pendant que le docteur Greedy était allé recevoir d'autres visiteurs, vous êtes ici dans un des établissements de ce genre les plus *fashionables* des États-Unis. N'y est pas admis qui veut; il faut payer, et payer cher, pour l'habiter. Il ne faut pas confondre les établissements privés avec ceux que la plupart des États entretiennent pour les besoins de la population pauvre, et où l'on ne rencontre certainement pas le comfort qu'on remarque partout ici. Il n'est pas à craindre que des personnes saines d'esprit soient jamais transportées dans les établissements publics. Le fussent-elles par erreur ou autre cause, elles trouveraient vite le moyen d'en sortir, par la

raison que les directeurs et les gardiens n'ont pas le moindre intérêt à les retenir. Il n'en est pas ainsi avec les entreprises privées. De même, dit l'un de vos proverbes, que le prêtre vit de l'autel, de même il faut que les entrepreneurs d'établissements de santé vivent de leur industrie. Or leur industrie n'est pas prospère quand nombre de cellules préparées pour les malades ne sont pas occupées, et voilà comment elles reçoivent quelquefois des gens fort bien portants. »

Dans ce moment, nous fûmes abordés par un monsieur élégamment vêtu et de façons distinguées, que nous prîmes, jusqu'au moment où nous fûmes détrompés par le docteur Greedy, pour un de ses pensionnaires qui avait heureusement triomphé de la maladie. Il s'offrit à nous accompagner : « Car je connais à fond l'établissement, nous dit-il ; j'y réside depuis six mois. Mais grâce aux soins de l'excellent docteur Greedy, me voilà revenu à la santé. — J'ai entendu, continua-t-il, quelques personnes affirmer que les fous n'éprouvent pas de souffrances : c'est une grande erreur, messieurs! Moi qui vous parle, quand je devins fou, j'éprouvai des douleurs dont le souvenir me fait encore frémir. J'avais conscience que je perdais la raison, et il m'était impossible de la retenir. Quoi qu'il en soit, je quitterai demain, non sans regrets, une maison où les malades sont l'objet de soins tout à fait paternels. »

Cet obligeant personnage nous conduisit dans toutes les parties du vaste établissement tenu par le docteur Greedy. Dans le jardin potager, nous vîmes nombre de malades s'occuper de travaux de jardinage, l'un des moyens, observa notre cicerone, employés avec le plus de succès pour calmer les excitations du cerveau. « Plus l'homme se rapproche de la nature, continua-t-il, meilleur il devient ; et en voyant grandir les plantes qu'eux-mêmes ont semées, les pauvres fous s'intéressent à leur ouvrage. Cet intérêt devient souvent assez vif pour chasser de leur esprit l'obsession — appelez-la ambition, amour, revers de fortune, etc. — qui le troublait. La musique aussi est un excellent remède, et les anciens avaient bien raison de déifier son inventeur. Nous avons ici de nombreux exemples de fous furieux rendus au calme et à la raison par l'effet d'harmonieux accords. Au surplus, allons dans la salle de musique et vous verrez. »

Nous le suivîmes dans la salle des concerts, où nous trouvâmes une demi-douzaine d'exécutants. Nous leur fûmes présentés avec le cérémonial en usage aux États-Unis ; après quoi, à la prière d'Asmodée, ils jouèrent la fameuse ouverture de *Robert le Diable* avec une expression et un brio qui provoquèrent de notre part d'enthousiastes applaudissements. Nous les remerciâmes, et entrâmes avec notre guide dans la bibliothèque de l'établissement.

Il y a certainement six mille volumes dans cette bibliothèque, ouverte aux hommes comme aux femmes. Autour de longues tables, quelques lecteurs paraissaient absorbés dans de laborieuses recherches, à en juger par les gros volumes qu'ils feuilletaient ; tandis que des romans et ouvrages légers du jour étaient dans les mains du plus grand nombre. Il y en avait aussi qui prenaient des notes ou faisaient leur courrier, ainsi que notre cicerone nous en informa. « Car, ajouta-t-il, vous ne pouvez vous imaginer le nombre de talents supérieurs que nous avons ici. Cette dame, par exemple, si coquettement habillée, et dont l'opulente chevelure qui lui appartient réellement descend en boucles soyeuses sur des épaules bien effacées, c'est madame Blooming, qui signe d'un nom de plume bien connu les romans du jour les plus en vogue. Elle est ici jusqu'à ce que le procès qu'elle soutient contre ses frères soit terminé. Vous avez entendu dire sans doute qu'à la mort de son père elle a hérité de cent mille dollars, presque toute la fortune laissée par ce dernier. Les fils ne se sont pas contentés d'attaquer le testament paternel : ils ont fait enfermer leur sœur, sous prétexte qu'elle est folle, ce qui n'empêche pas qu'ils charment leurs loisirs par la lecture de ses romans. »

— Vous pouvez ajouter à ces détails parfaitement exacts, interrompit Asmodée, que le juge qui dé-

bouta ses frères de leur demande par un jugement dont il y a actuellement appel, déclara que si l'auteur de tant de charmants ouvrages devait être enfermé dans une maison de fous, ses millions de lecteurs devraient aller lui tenir compagnie. Et malgré cela, les frères de madame Blooming ont eu assez d'influence pour l'y faire enfermer, et ils l'y tiendront jusqu'à ce qu'ils aient perdu leur procès sans appel possible, ou ne puissent payer la pension de leur sœur au docteur Greedy.

— « Ces deux jeunes gens, reprit notre guide, qui regardent des gravures dans un carton, sont devenus fous à la suite d'un travail forcé. Leur père, un professeur sans jugement, voulut qu'ils apprissent par cœur l'énorme dictionnaire de Webster. Lorsqu'ils furent arrivés à la seconde lettre de l'alphabet, leur cerveau éclata.

Ce personnage de haute taille, à la barbe blanche, et dont la figure ovale rappelle les traits de François Ier, a été l'un des marchands les plus renommés de New-York par son tact financier. Il a trahi son meilleur ami, qui, pour se consoler de ses infortunes conjugales, s'est tué par la boisson. Sobre jusqu'alors, notre marchand prit à son tour l'habitude des liqueurs fortes, probablement pour étouffer les remords de sa conscience. Mais, moins heureux que l'ami dont il avait séduit la femme, il

n'a pas trouvé la mort dans la coupe empoisonnée : il n'y a trouvé que la folie !

L'individu avec lequel il cause dans ce moment a été l'un des plus riches propriétaires fonciers de l'État de New-York. Empoisonnant les bestiaux de ses voisins, il parvint à répandre la croyance parmi les populations de la localité qu'il habitait, qu'elle était exposée à de fréquentes épizooties. Sous l'empire de la terreur et du découragement, les fermiers vendirent leurs terres à vil prix, et notre empoisonneur de bestiaux s'en rendit acquéreur. Dès ce moment, tout symptôme d'épizootie cessa, et sa fortune croissait dans de rapides proportions, quand une indiscrétion d'un de ses fils vint en renverser l'édifice. Poursuivi par les fermiers qu'il avait dépouillés, en butte à mille procès, sa raison n'a pu résister.

Cet homme chauve à lunettes, qui paraît absorbé par la lecture de volumineux bouquins, c'est un des meilleurs journalistes de New-York, l'un des publicistes les plus distingués des États-Unis. Ses lumières sur les questions de droit international sont souvent invoquées par le cabinet de Washington; et quand il cesse de fournir des articles au journal auquel il est attaché, les propriétaires de ce journal sont aux abois, tant la circulation de leur feuille diminue rapidement. Le public est loin de s'imaginer que l'un des polémistes les plus remarquables de l'époque habite une maison d'aliénés. Ce qu'il y a de

singulier, c'est qu'il semble perdre son talent dès qu'il quitte notre établissement : son style devient terne; ses idées perdent leur originalité; l'homme radote, en un mot, et il est obligé de revenir ici au plus vite, pour retremper la vigueur de son esprit et de sa plume ! »

A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire. Mais Asmodée m'affirma très-sérieusement que rien n'était plus exact, et que tout le monde à New-York un peu au courant du monde littéraire pourrait me confirmer la vérité de ce fait, si étrange qu'il me parût. « Il n'est pas particulier, au surplus, aux États-Unis, ajouta-t-il : c'est dans les murs d'une maison de fous qu'un des compositeurs célèbres de l'Europe a écrit ses morceaux les plus exquis; et pour ne pas être rédigés dans des maisons d'aliénés, il n'est pas certain que les articles des journaux européens aient toujours le sens commun. »

Nous allâmes, au sortir de la bibliothèque, visiter la salle de jeu, où nous vîmes des tables occupées par des joueurs de whist, d'autres par des joueurs d'échecs. Dans une salle voisine, le bruit de billes qu'on poussait nous apprit qu'on jouait au billard, jeu, dit notre guide, de plus en plus apprécié par les résidants de l'établissement. « Quelques-uns, ajouta-t-il, sont d'une force remarquable. Dernièrement, les plus grands maîtres du Canada et de la Nouvelle-Angleterre ont accepté un cartel de trois

de nos joueurs, et ils ont été battus comme des écoliers. Au surplus, ce n'est pas la seule victoire que l'établissement peut inscrire dans ses fastes : il est de notoriété publique que le champion aux échecs des États-Unis est un des hôtes de cette maison, et vous pouvez le voir, dans ce moment, faisant échec et mat son adversaire, qui n'est ni plus ni moins que le président du plus ancien club des échecs du nouveau monde.

Laissez-moi maintenant vous montrer les cuisines de l'établissement, et après, je vous rendrai votre liberté, poursuivit notre guide, car j'ai moi-même à m'occuper des préparatifs de mon départ. »

Nous descendîmes donc aux cuisines, où nous vîmes nombre de malades qui s'occupaient de travaux culinaires. « Car, nous dit notre cicerone, la grande règle de la maison est de laisser chacun faire ce qu'il veut. Les directeurs n'exigent qu'une chose : c'est que les malades s'occupent, et on les laisse libres de choisir le genre d'occupation vers lequel ils sont attirés soit par goût naturel, soit par leur éducation. La théorie des vocations, de Fourier, reçoit ici son application. Tout homme qui a étudié l'organisme humain sait parfaitement que l'oisiveté, ou le *far niente*, est désastreuse pour la raison la plus solide, à plus forte raison pour celle qui est ébranlée. Une occupation active est donc le premier remède que tout médecin intelligent doit chercher

à appliquer dans les cas de folie. Lorsqu'on réussit à occuper activement un malade, il y a huit chances sur dix qu'il est sur la voie de la guérison.

Plus nous avancerons dans la civilisation, moins les hommes éprouveront de répugnance pour le travail manuel. Il est aussi noble que le travail intellectuel; et en ce qui concerne spécialement les États-Unis, la tendance qu'ont les salaires à s'élever incessamment est salutaire, j'oserais même dire providentielle. Les salaires élevés contribuent à ennoblir le travail manuel et à le faire apprécier par nos concitoyens. Cependant, bien des préjugés stupides restent à vaincre. Dans notre établissement, il semble qu'on doive, en y entrant, laisser l'orgueil à la porte; car, hélas! si l'égalité existe absolument quelque part, c'est devant la mort, et la folie n'est autre chose que la mort de notre intelligence, c'est-à-dire de la partie intéressante de l'homme. Eh bien! ce n'a pas été sans difficulté que les directeurs ont décidé quelques malades à s'occuper de l'art culinaire, parce que c'est un travail manuel. Il a fallu leur démontrer que cet art tient une grande place dans l'histoire de la civilisation; que la cuisine française, par exemple, a rempli de sa gloire toutes les contrées civilisées du monde. Mais aussi, quand ils se sont mis à l'œuvre, les hôtes de cette maison ont fait des prodiges. C'est eux qui ont tiré les États-Unis de l'ornière des traditions culinaires où ils

étaient embourbés. Il y a quelques années, il n'y avait pas un Américain qui ne rougît, à son retour d'Europe, de comparer les tables de nos hôtels et de nos maisons particulières à celles du vieux monde. Aujourd'hui elles peuvent soutenir la comparaison. La cuisine puritaine, importée par les compagnons d'armes d'Olivier Cromwell, a disparu : on mange aux États-Unis tout aussi bien, peut-être mieux même qu'en Europe, parce qu'il y a abondance de tout, fruits, légumes, poisson, gibier, et que l'on sait maintenant accommoder convenablement les produits de la nature. La France doit peut-être à sa cuisine de passer pour la nation la plus policée du monde : nous la battrons sur ce terrain même avant longtemps. Car si vous assistez à l'un de nos repas, vous verrez avec quel luxe, quelle profusion, quelle diversité, quelle perfection enfin nos tables sont servies! et vous éprouverez qu'un bon dîner rend le cœur sociable et exerce une influence bienfaisante sur le cerveau ! »

Ayant parlé de la sorte, cet aimable personnage nous salua, et au même instant nous fûmes rejoints par le docteur Greedy. — « Nous vous félicitons de votre cure, docteur, lui dis-je. C'eût été vraiment dommage qu'un aussi galant homme, dont la conversation est si pleine de faits, eût été perdu pour la société. »

A ces mots, le docteur et Asmodée partirent simul-

tanément d'un éclat de rire. — « Ce galant homme qui vous quitte, dit le docteur Greedy, et qui vous a fait gracieusement, j'en suis sûr, les honneurs de mon établissement, est un fou invétéré. Vingt fois je l'ai cru guéri, et vingt fois je l'ai rendu aux soins de sa famille. A peine sorti de la maison, il commettait de telles folies, qu'il fallait au plus vite l'y faire rentrer. L'amour de l'or, cette fatale maladie du siècle, a tourné sa tête. Il a fait d'immenses spéculations en terrains, y a dévoré presque toute sa fortune et laissé sa raison. Il se croit, quand il est libre, propriétaire de tout New-York, et cette aberration l'entraîne aux excentricités les plus risibles. La dernière fois que nous lui ouvrîmes les portes de la maison, il profita de sa liberté pour sommer judiciairement les locataires et propriétaires des trois cents hôtels de New-York d'avoir à vider les lieux sous vingt-quatre heures. Cette incartade, rien qu'en papier timbré, coûta deux mille dollars à sa famille. En même temps, il avait expédié un navire au Brésil et donné l'ordre au capitaine de lui rapporter deux mille singes, son intention étant probablement de les loger dans les hôtels vides de locataires. Quand cette cargaison de singes arriva, l'administration fédérale hésita à la laisser débarquer. On finit par autoriser le capitaine du navire à la vendre à l'encan, et comme, précisément à ce moment, quelques centaines de Piémontais venaient de débar-

quer, les deux mille quadrumanes furent promptement vendus; l'aventure commerciale de notre fou ne fut même pas trop désastreuse. Quoi qu'il en soit, cet aimable discoureur, qui vous a paru en possession de toute sa raison, n'a plus longtemps à vivre. J'ai aperçu, ce matin, une mèche blanche qui se dessine au milieu de sa noire chevelure : c'est d'ordinaire un signe fatal et précurseur d'une mort prochaine.

— Mais qu'est-ce donc que la folie, docteur? demanda Asmodée.

— Ah! monsieur Asmodée, vous en savez là-dessus tout autant que moi, répondit le digne médecin, bien que vous n'appartenez pas à la Faculté. J'ai fait un livre sur la folie et son traitement, et en récompense de mes travaux, on m'a nommé professeur de pathologie à New-York. En même temps, l'Académie des sciences de Paris me choisissait pour un de ses membres correspondants. Eh bien, entre nous, j'ignore quelle est la cause physique qui détermine la folie, quel en est le siége, et encore plus quel en est le remède. J'ai disséqué plus de cinq cents cadavres, et je n'ai jamais trouvé chez deux sujets les mêmes signes de perturbation cérébrale, même dans les cas où les symptômes de folie étaient identiques, similaires. Parlez donc de la science, après cela !

— Au moins, voilà de la franchise, docteur, ré-

pliqua Asmodée. Mais, dites-moi, que comptez-vous faire de cette intéressante Blanche Rivingston qu'on vous a ramenée ce matin ?

— La garder, parbleu ! Que voulez-vous qu'elle fasse de sa liberté ? Elle s'est sauvée d'ici, il y a huit jours, pour aller retrouver l'homme qui l'a perdue et qui avait fini par découvrir la tranquille retraite où ses jours doivent s'écouler. Nous l'avons rattrapée et la surveillerons davantage à l'avenir. Vous pouvez la voir, si bon vous semble ; elle est à l'infirmerie, et en attendant que la raison la quitte tout à fait, elle a repris le rôle qui lui convient : le rôle de sœur de charité ! »

Nous prîmes congé du docteur Greedy, et tout en marchant, Asmodée observa que, si bons que soient les hommes, la loi a toujours tort de leur donner un pouvoir discrétionnaire, pouvoir dont les anges mêmes seraient tentés d'abuser. « Les manières onctueuses et aimables des administrateurs d'établissements de santé, dit-il, à l'égard des visiteurs, se changent en indifférence brutale vis-à-vis de ceux de leurs malades qui se montrent réfractaires ou qui cherchent à recouvrer leur liberté. Le pouvoir dont ils sont revêtus dans l'intérieur de ces maisons est sans limites, aiguillonné qu'il est d'ailleurs par l'appât du gain. Et rien ne leur est plus facile que d'empêcher une personne atteinte de folie ou d'une simple excitation nerveuse de communiquer avec le

dehors. Leur autorité de ressaisir partout un de leurs malades lorsqu'il s'échappe, d'invoquer même, au besoin, l'aide de la police, a quelque chose d'effrayant. Sur un simple certificat émané du chef de l'établissement que nous venons de visiter, par exemple, le premier citoyen venu peut être arrêté, et tout recours à la loi lui est refusé, sous le prétexte qu'il est fou. Ce qu'il y a de plus effrayant encore à penser, c'est que moins une personne est folle, moins elle a de chances d'échapper des mains des directeurs de maisons de santé, parce qu'elle est l'objet d'une surveillance plus attentive et plus intéressée. Des crimes sans nom sont ainsi commis ou peuvent être commis dans un pays qui se vante de ses mœurs douces et tolérantes. Un malfaiteur frappé par la loi connaît le terme où expire sa captivité, tandis qu'un citoyen conduit de force dans une maison de santé n'a pas même la consolation de savoir quand cessera son emprisonnement!

Il n'y a pas de doute qu'une rigoureuse surveillance de tous ces établissements est nécessaire, commandée par les plus puissantes considérations d'humanité. Des officiers du gouvernement central et de l'État, les commissaires des institutions de charité devraient y faire de fréquentes inspections, interroger patiemment tous les malades, et s'assurer que leur condition mentale est telle que leur séquestration est réellement nécessaire. Mais, par-dessus

tout, un certificat signé par un seul médecin devrait être impuissant à autoriser une famille à se débarrasser d'un de ses membres. Pourquoi le jury ne serait-il pas appelé à décider dans tous les cas où la liberté individuelle est menacée, soit en conséquence d'un crime commis par la personne, soit sous le prétexte d'un dérangement de ses facultés mentales? Les bastilles déguisées sous l'apparence de charmantes villas n'en sont pas moins des bastilles, et le certificat d'un médecin dont la bonne foi peut être surprise ou la conscience achetée joue plus souvent que le public ne se l'imagine, sous le ciel libre des États-Unis, le rôle des lettres de cachet. »

Cependant la nuit était venue, et les élections étaient terminées. Aussitôt le coucher du soleil, les portes des cabarets avaient été ouvertes à deux battants, et il fallait voir avec quelles démonstrations de bonheur les souverains s'y précipitaient! On aurait pu croire qu'ils n'avaient point bu depuis plusieurs semaines, et je crus sans peine que la consommation des liqueurs est plus grande, aux États-Unis, un jour d'élections qu'à aucune autre époque de l'année, bien que les cabarets ne soient ouverts ce jour-là que dans la soirée.

Nous entrâmes dans le club, où se réunissait une des plus anciennes organisations politiques des États-Unis. Le droit de réunion est reconnu par la consti-

tution et est absolu. Les citoyens se réunissent en nombre illimité, quand bon leur semble et où bon leur semble, dans un but politique, religieux, littéraire ou de bienfaisance, sans que le gouvernement ait le pouvoir légal d'intervenir. Il y a partout des clubs ou associations politiques, dans les plus petites localités comme dans les grandes villes. Il arrive même quelquefois que deux clubs appartenant à des partis politiques opposés tiennent simultanément leurs séances, sinon dans la même salle, au moins dans le même bâtiment; et tel est le respect pour le droit de réunion, qu'il est rare que l'ordre soit troublé. Nous trouvâmes, dans celui où me conduisit Asmodée, les sociétaires au grand complet. Ils attendaient anxieusement les résultats du scrutin, au dépouillement duquel on procédait dans tous les quartiers. Des messagers arrivaient à chaque instant, et rendaient compte des progrès de l'opération. Tout à coup l'un d'eux entra tout haletant, et s'écria : Victoire ! On ne lui donna pas le temps de s'expliquer. De frénétiques hourras ébranlèrent la salle, et quand les cris eurent cessé, un orateur, puis deux, puis cinq, puis vingt, montèrent à la tribune. Tout le monde parlait à la fois, et tout le monde voulait faire un discours. Car s'il y a un peuple toujours prêt à parler sur le premier sujet venu, c'est, suivant Asmodée, le peuple américain. Le président du club, à force de tapage avec son marteau, parvint à

rétablir le silence, et il en profita pour faire lui-même un discours.

« Le peuple américain, dit-il, le plus grand peuple de la terre, le soldat de la démocratie universelle, le porte-étendard de la civilisation, l'espoir de toutes les nationalités opprimées, vient de se montrer dans toute sa puissance! Il a fait entendre sa voix avec l'éclat du tonnerre, et les malfaiteurs qui occupent les emplois publics, les félons qui ont déshonoré le nom américain, vont disparaître devant son souffle! Le peuple, c'est la nation, et les hommes choisis par la nation pour la représenter sont les dépositaires de ses volontés et de son pouvoir en dernier appel! Nous sommes incontestablement le peuple le plus intelligent de l'univers! Nos institutions sont l'image de la perfection, à tout prendre, le plus grand effort de l'esprit humain depuis que le monde a été créé. Nos populations, éduquées dans nos écoles gratuites afin d'être en état d'exercer leurs droits politiques, manifestent une intelligence qui frappe d'admiration l'observateur impartial. Le Ciel lui-même semble sourire à nos efforts et favoriser notre développement national ! La prospérité matérielle dont nous jouissons, et que le misérable parti qui vient d'être précipité du pouvoir n'a pu arrêter, en est la preuve manifeste ! »

L'orateur fut interrompu dans son dithyrambe par l'arrivée d'un nouveau messager apportant de nou-

breux bulletins et un rapport presque complet des élections. Au milieu des cris et des trépignements, les membres du bureau se mirent à examiner ces divers documents, et il fut bientôt apparent, d'après leur contenance, que les nouvelles qu'ils avaient à annoncer à leurs coreligionnaires politiques n'étaient pas d'un caractère satisfaisant.

Le président eut à peine besoin de réclamer le silence; les résultats de l'élection avaient transpiré parmi les groupes qui entouraient le bureau, et chacun dans l'enceinte savait déjà que les candidats du club étaient pour la plupart restés sur le carreau. Tous les clubistes étaient mornes et atterrés.

« Mes chers concitoyens, mes amis, mes frères, dit le président d'une voix pleine de sanglots, ce jour est l'un des plus néfastes dans l'histoire de la République! Nos chants de triomphe et de victoire doivent se changer en plaintes et en gémissements! La corruption l'a emporté! Nous sommes vaincus sur presque toute la ligne! Des sommes fabuleuses ont été dépensées par nos adversaires pour acheter des votes et dénaturer l'expression de la volonté nationale! C'est en pressurant les contribuables, en spoliant les justiciables, que les intrigants éhontés qui viennent d'être élus rentreront avec usure dans leurs déboursés! Il faut avoir le courage de le confesser, nous sommes un peuple dégénéré, indigne de vivre sous l'empire d'institutions démocratiques, puisque

nous ne savons pas en tirer parti. Quelle est notre situation actuelle? A l'extérieur, nous sommes sans prestige; nous sommes devenus la risée des nations depuis que les principales branches de l'administration publique sont dans les mains de nos adversaires politiques! A l'intérieur, la misère est partout; car les impôts sont énormes, et le commerce et l'industrie paralysés par une législation faite exclusivement au profit des prétendus représentants du peuple. La magistrature est avilie, étalant sans pudeur la plus effroyable corruption. Dans les campagnes mêmes, la disette commence à se faire sentir, car le ciel cesse de protéger une nation stupide et qui ne sait pas se protéger elle-même. En un mot, nous rougissons d'être Américains! »

Il descendit de la tribune en portant sur son visage les traces d'une douloureuse émotion, et sa place fut tour à tour occupée par une vingtaine d'orateurs qui renchérirent sur le tableau attristant que leur président avait fait de la situation du pays, et firent entendre les menaces les plus violentes contre le gouvernement fédéral, contre le gouverneur de l'État, contre tous les fonctionnaires que le suffrage populaire venait de faire triompher. On aurait pu se croire à la veille d'événements terribles et aux préliminaires d'une révolution. Mais Asmodée m'assura que toutes ces bruyantes démonstrations n'avaient pas d'importance. « Autant en emporte le vent, dit-il.

Demain matin il ne restera rien de cette ébullition, et tous ces violents clubistes seront les premiers à s'incliner devant les résultats du scrutin. Car s'il y a une chose qui soit au-dessus des controverses et des disputes des partis aux États-Unis, c'est qu'ils doivent se taire quand la majorité a rendu son verdict. Le silence va se faire dans cette salle jusqu'aux prochaines élections. »

Nous allions nous retirer, quand des hourras retentirent dans le vestibule, et nous vîmes entrer, porté presque par ses amis, le propriétaire de la maison de jeu où la veille nous avions passé la soirée. Il était accompagné du personnage à la tournure efféminée qu'Asmodée m'avait représenté comme le promoteur des loteries qui fonctionnent, en dépit de la loi, dans la plupart des États. Tous deux annoncèrent avec une sereine modestie qu'ils étaient nommés représentants du peuple au Congrès national par une incontestable majorité, ainsi qu'ils l'avaient fait annoncer au club par un messager, celui-là même auquel l'assemblée n'avait pas donné le temps de s'expliquer. A ces mots, les clubistes firent retentir la salle de frénétiques hourras, et une scène de confusion s'ensuivit. Tous parlaient à la fois, et donnaient les proportions les plus majestueuses au triomphe partiel de leur parti. On s'embrassait, on chantait, et il y en eut même qui exécutèrent une gigue irlandaise, la victoire des deux membres du

club étant due surtout au vote des électeurs irlandais. La confusion s'accrut et la joie monta jusqu'au délire, quand des messagers apportèrent la nouvelle que la plupart des arrondissements de la ville avaient élu pour juges des candidats appuyés par le club. « Qu'on fasse des lois tant qu'on voudra à Washington ou ailleurs, s'écrièrent les plus enthousiastes, nous en prenons peu de souci ! Les tribunaux auront, en définitive, à en déterminer les points obscurs ; et quand elles ne nous conviendront pas, nos juges sauront bien y découvrir assez d'obscurités pour en rendre l'application impossible ! »

— « Ces Machiavels viennent de faire en peu de mots, dit Asmodée en m'entraînant hors de la salle, l'histoire de beaucoup de lois aux États-Unis. La législation la plus sage reste à l'état de lettre morte lorsque les intérêts, les préjugés ou les passions du peuple lui sont opposés. Les juges, par crainte de se brouiller avec le souverain, dont ils sont les créatures, s'inclinent devant ses caprices : ils savent que leur réélection est à ce prix. »

CHAPITRE XIV

DANS LEQUEL ON ASSISTE A DES EXERCICES RELIGIEUX ENTREMÊLÉS DE DANSES ET AUTRES RÉCRÉATIONS.

— Il y a, me dit Asmodée lorsque je le revis, un *camp meeting* à quelque distance de New-York : allons le voir. Nous avons été plongés dans la politique presque toute la journée d'hier, et j'ai besoin de respirer l'air pur des champs.

En nous rendant à l'embarcadère où nous devions prendre un bateau à vapeur pour traverser le grand fleuve qui baigne New-York, nous vîmes un marché où tous les produits du monde semblaient s'être donné rendez-vous. Des voitures chargées de bananes, d'oranges, de citrons, d'ananas, de fruits de toute nature, en un mot, couvraient une grande étendue des quais, et la circulation était presque impossible. Des agents de police avaient des peines infinies à assurer, par intervalles, un passage aux piétons arrivant de tous les points de la ville et des environs pour s'approvisionner. Des masses de légumes étaient empilés sur les trottoirs, tandis que des barriques de viande et de poisson salés s'étendaient à perte de vue. « Les Américains sont un peuple de Gargantuas, me dit Asmodée : voyez ces

centaines de navires amarrés aux quais et apportant à la grande ville les produits du lointain Ouest, des Antilles, de la Nouvelle-Écosse, du Brésil, de l'Europe. Ces troupeaux de bestiaux qui sortent en tumulte des wagons des chemins de fer viennent des points les plus reculés de l'Union. Il y a autour de nous des provisions en quantité suffisante pour nourrir pendant plusieurs mois les armées de l'Europe. Les marchés de Paris ou de Londres ne peuvent donner une idée de l'abondance qu'on rencontre ici : nul peuple ne consomme autant que les Américains et ne gaspille davantage. Regardez ces tables couvertes de mets de toutes sortes, et autour desquelles sont assis de robustes travailleurs. Dans quel autre pays le peuple se nourrit-il avec une pareille profusion ? Beaucoup de ces gens en sont probablement à leur troisième repas depuis le lever du soleil. L'Américain mange et boit presque toute la journée pour ainsi dire sans interruption. Il mâchille du tabac quand il ne peut mettre sous sa dent une plus solide substance. Consommateur effrayant, il est heureux que la Providence le fasse naître sur un continent dont le sol produit trois fois autant que celui du vieux monde : sans cette faveur providentielle, il courrait risque de mourir de faim. »

Nous traversâmes l'Hudson dans un de ces spacieux bateaux qui ne cessent de transporter des milliers de passagers et de voyageurs entre les deux rives du

noble fleuve. A droite, à gauche, à l'ancre ou arrivant, nous aperçûmes des navires, soit à vapeur, soit à voile, surchargés d'émigrants. « Voilà la force de l'Amérique, s'écria Asmodée en me les montrant, voilà la source la plus importante de sa prospérité; c'est l'émigration qui infuse constamment un nouveau sang dans les veines du peuple américain et entretient sa surprenante vitalité. Que seraient les États-Unis aujourd'hui si des millions d'émigrants n'étaient venus défricher et peupler les États de l'Ouest, bâtir les villes magnifiques de ceux du Nord, construire sur toute la surface de l'Union des canaux et des chemins de fer? Ils seraient une petite nation, au lieu d'être une des premières puissances du monde par le nombre et par la richesse. Les statisticiens ont maintes fois démontré que la population des États-Unis, si son accroissement depuis le commencement du siècle avait suivi les lois naturelles, ne serait aujourd'hui que de quinze millions d'âmes. Il faut donc se rendre à l'évidence des chiffres, et admettre que la moitié des habitants de l'Union est composée d'émigrants ou d'enfants d'émigrants. En trente ans, de 1830 à 1860, le nombre d'Européens, principalement Irlandais et Allemands, qui sont venus se fixer aux États-Unis a excédé cinq millions, chiffre supérieur au nombre d'habitants que comptait la République américaine lors de son entrée dans la famille des nations.

Assurément, c'est un spectacle qui suggère de profondes méditations sur l'avenir de l'humanité que celui présenté aujourd'hui par les États-Unis. Une population qui s'élève à près de quarante millions d'hommes, composée des éléments les plus divers, ayant entre eux des traditions souvent hostiles, existe dans des conditions d'égalité parfaite, obéit aux mêmes lois, est dévouée aux mêmes institutions politiques. L'Amérique du Nord est le rendez-vous de toutes les nationalités, mais elle en est aussi le tombeau; car, bien que chaque peuple retrouve son Église, son langage, ses fêtes, son costume national et même son drapeau, ces diversités se fondent dans une unité puissante. Au lieu d'un chaos de nationalités, on est étonné de ne voir qu'une nation d'hommes dont le cœur, de l'océan Pacifique à l'Atlantique, bat à l'unisson, dont les aspirations au bien-être et au progrès de l'humanité sont les mêmes, dont l'amour de la liberté est aussi intense sur les bords des grands lacs du Canada qu'aux pieds des montagnes Rocheuses. Le travail d'amalgamation des éléments divers qui composent la population américaine s'accomplit avec une rapidité qui est vraiment merveilleuse. Au bout de quelques années de séjour aux États-Unis, l'étranger, tout en conservant un pieux souvenir de la terre de ses ancêtres, est fier de sa nouvelle patrie. Même quand il a réalisé tous ses rêves de fortune, il ne songe pas à

retourner dans le vieux monde. S'il tente cette expérience, il revient vite aux États-Unis; les manières et les idées de l'Europe lui paraissent étroites, et il a hâte de respirer encore l'air libre du continent que Colomb découvrit, il semble, pour servir de patrie à une race d'hommes issue de toutes les races, fondant une société sur des bases nouvelles, sur des principes qui sont devenus l'étoile polaire des nations fatiguées du vieux monde.

La liberté dont jouissent les Américains à l'ombre d'un ordre public aimé et respecté par les masses à l'égal d'une religion, contemplée avec envie par les populations de la plupart des États de l'Europe, voilà l'aimant, n'en doutez pas, qui attire annuellement des milliers d'émigrants sur ces rivages. Et aujourd'hui, ce n'est pas seulement le travail de leurs bras qu'ils apportent : beaucoup ont vendu leurs propriétés et réalisé une fortune avant de quitter l'Europe. On a la certitude que les sommes apportées par les émigrants atteignent, en moyenne, cinq cents francs par tête, et vous pouvez calculer le chiffre que trois cent mille émigrants environ ajoutent chaque année à la masse du numéraire que possède le pays.

Sans doute, il y a des coquins parmi les étrangers qui chaque jour arrivent aux États-Unis; mais le nombre en est noyé dans ces milliers d'honnêtes travailleurs qui viennent ici pour améliorer leur

condition sociale. Qui peut assurer, d'ailleurs, que beaucoup de ces hommes que des lois sévères ont frappés ne viennent pas chercher ici une régénération qui leur échapperait en Europe ?

Il est certain que l'étranger se sent empreint d'une force nouvelle quand il foule le sol des États-Unis. On dirait qu'il secoue le vieil homme, la poussière des préjugés au sein desquels il s'est débattu dans son pays natal. A l'exemple des Américains, il fera bientôt ses affaires lui-même : toute tutelle lui deviendra insupportable. De l'autre côté de l'Atlantique, tout gouvernement joue vis-à-vis des populations le rôle du dieu des poëtes, *deus ex machina*. Pour leurs besoins, dans leur détresse ou leur prospérité, elles tournent leurs regards vers lui comme vers l'étoile qui doit les guider. Rien de pareil ne se rencontre ici : toute protection du gouvernement serait repoussée si elle était offerte ou imposée aux particuliers. Le moins de gouvernement possible est le *Credo* général, et les masses le considèrent depuis Jefferson, le vrai père de la démocratie américaine, comme un mal nécessaire dont il faut se passer par conséquent autant que possible. »

J'écoutais Asmodée avec l'attention que commandaient ses aperçus sur les États-Unis, si nouveaux pour un Européen. Il continua en ces termes :

« L'Union américaine ne pouvait échapper à la loi organique des grandes nationalités : l'histoire

nous montre que c'est à travers de longs déchirements et de profondes convulsions qu'elles s'élèvent à l'unité et à la puissance. La guerre civile est l'épreuve douloureuse par laquelle toutes doivent passer pour se débarrasser des éléments hétérogènes qui paralysent leur marche et arrêtent leurs progrès. C'est un tribut que les nations, comme les individus, ont à payer à la souffrance quand elles entrent dans la vie.

La République américaine n'a été longtemps qu'une ligue de petites souverainetés rattachées entre elles par un lien fragile. Mais l'antagonisme des diverses sections du pays et la théorie féodale des droits des États particuliers ont expiré dans le sang d'un million d'hommes. Les communications rapides établies par la vapeur et l'électricité, les relations journalières et compliquées du commerce, l'égalité des ràces, l'uniformité des lois sociales et la liberté du travail sur toute la surface du territoire, maintiendront, après l'avoir précipitée, l'œuvre d'assimilation des divers éléments qui composent la République américaine. Toutes les nuances qui jadis existaient entre les États du Nord et du Sud, ceux de l'Ouest et du Centre, ont fondu au feu de cent batailles, et dans ce creuset sanglant le métal s'est dégagé de la scorie.

L'émigrant — puisque c'est la vue de ces navires chargés d'Européens qui m'a suggéré ces réflexions,

poursuivit Asmodée au moment où nous touchions le rivage — l'émigrant, avec la libre disposition de ses facultés, choisit la carrière qui lui convient, sans être restreint dans son choix par aucune loi jalouse ou défiante. Il ne tarde pas à sentir que la fortune récompensera ses efforts s'il est courageux et économe. Son esprit s'élève; car il ne vit pas dans la constante appréhension du lendemain, dans les angoisses pour leur pain quotidien qui oppriment des millions d'hommes en Europe. La crainte même de se voir privé, en cas de revers, des fruits de son travail lui est étrangère, car la loi les lui assure jusqu'à concurrence de cinq cents dollars en minimum dans quelques États, de mille et même de deux mille dollars dans d'autres, et le met à l'abri de toute poursuite de la part de ses créanciers. Une vente à l'encan des meubles d'un débiteur est un spectacle inconnu aux États-Unis. »

Après avoir été débarqués sur la rive opposée de l'Hudson, nous prîmes le chemin de fer pour nous rendre au lieu où se tenait le *camp meeting*. Durant le trajet de quelques milles que nous eûmes à faire, je ne cessai de remarquer le respect avec lequel les voyageurs traitaient les femmes. Les hommes leur donnaient les siéges qu'ils occupaient sans être priés, sans même être remerciés de leur politesse, et se tenaient debout dans les longues voitures du chemin de fer ouvertes à tous sans distinction, et n'ayant

pas de compartiments séparés. Il y a un prix uniforme pour toutes les places, et chacun circule dans ces vastes wagons (nom qu'on donne ici aux voitures de chemin de fer) et se place où il lui convient. L'Américain éprouve un tel besoin de locomotion, qu'il ne pourrait supporter d'être enfermé pendant de longues heures dans des cages étroites comme en Europe. Je remarquai également que les enfants étaient l'objet des soins les plus tendres de la part de leurs parents; les étrangers mêmes les traitent avec une bienveillance paternelle, jouant avec eux et se prêtant, en riant, à tous leurs caprices. Les enfants sont évidemment plus précoces qu'en Europe : il y a plus de détermination dans leurs manières, moins d'embarras dans leur maintien et dans leur conversation que chez les enfants du même âge parmi les autres peuples. Les jeunes filles aussi savent qu'elles vivent dans un pays libre, et on ne les voit pas marcher ou se tenir les yeux baissés comme des béguines, ainsi que la coutume l'exige en Europe de la part des jeunes personnes bien élevées.

Comme j'admirais le teint rosé et la fraîcheur de couleurs de la plupart des femmes qui voyageaient avec nous, Asmodée, à qui je fis part de mon admiration, se prit à rire. « Bon nombre de ces jolies voyageuses, me dit-il, ont recours aux artifices qui prenaient six heures de leur journée aux dames ro-

maines sous l'ère des Césars, si nous devons croire les historiens de cette période. Les femmes américaines, pour ne pas mettre à contribution l'art de Cléopâtre et tous les parfums de l'Orient, n'en connaissent pas moins les secrets d'adoucir les tons de leur peau, de lui donner la couleur qui leur plaît ou qui est à la mode. Nos républicaines du nouveau monde se fardent, se teignent, en un mot, autant et plus que n'ont jamais fait les matrones de la cité éternelle; et si par malheur la température est assez peu galante pour trop s'élever, vous verrez un singulier mélange de bleu, de blanc et de rouge sur plus d'un de ces gracieux visages. »

Les Américains sont généralement minces et élancés. Ils tiennent de l'Anglais par une sorte de distinction naturelle. Les femmes, qu'elles se teignent ou non, sont jolies et ne manquent pas de grâce. Elles n'ont nullement la roideur de la race saxonne, non plus que l'ampleur de ses formes. Qu'elles voyagent ou restent chez elles, les Américaines sont, en général, coquettement vêtues : le goût semble être inné chez elles. De même que j'avais remarqué leurs fraîches couleurs, la blancheur des dents des femmes qui nous entouraient frappa mon attention. Mais ici encore Asmodée refroidit mon admiration. « Il n'y a pas de pays au monde, me dit-il, où le métier de dentiste soit aussi lucratif qu'aux États-Unis, et il faut leur rendre cette justice que ces

praticiens sont généralement habiles. Les Américaines vont chez les dentistes en manière de passe-temps, quand elles n'ont pas réellement besoin de leurs services. Malheureusement, c'est rarement le cas : il y a peu de ces jeunes filles ou de ces femmes que vous voyez qui n'aient une demi-douzaine de fausses dents. A la moindre tache qu'elles aperçoivent, elles font arracher l'ivoire que la nature leur a donné, et le remplacent par une composition dont la blancheur vous a frappé. Il n'est pas rare qu'un mari fasse présent d'un râtelier à sa femme pour ses étrennes. »

« Vous avez observé, continua-t-il après avoir joui quelques instants de ma surprise, que les femmes sont traitées par les hommes avec les plus grands égards. Mais vous avez peut-être omis de remarquer qu'elles saluent les premières, en général. Si les hommes s'avisaient de saluer les premiers, leur politesse pourrait, dans certains cas, entraîner de fâcheuses interprétations. Les femmes, au contraire, donnent le signal de cette politesse, et permettant ainsi aux hommes de les reconnaître, c'est la preuve que cette reconnaissance n'entraîne pas de danger. Les États-Unis sont la terre classique de la discrétion.

La déférence que les Américains témoignent aux femmes paraît souvent excessive aux étrangers. Toutefois, elle n'est pas entachée de cette fausse galan-

terie qui accuse la corruption des mœurs chez la plupart des nations de l'Europe. Ici les hommes sont galants sans arrière-pensée, et ce jeune homme qui vient de ramasser le bouquet échappé des mains de sa voisine n'y voit pas une occasion de lier conversation avec elle. Les actes de politesse sont considérés comme une chose naturelle, et nul ne songe à s'en faire un titre de reconnaissance vis-à-vis de la femme qui en a été l'objet. On a dit, il y a longtemps déjà, que les États-Unis étaient le paradis du beau sexe : il est certain que les femmes sont traitées par les législateurs en enfants gâtés. Dans la plupart des États, on reconnaît à l'épouse le droit de posséder en son nom, et les propriétés de cette nature sont affranchies de tout contrôle marital. L'Américain aime à proclamer et il croit au fond de son cœur que la femme lui est supérieure, intellectuellement parlant; il est certain que l'éducation des jeunes filles est plus complète que celle des hommes, par la raison que ces derniers quittent de bonne heure les bancs de l'école pour le comptoir d'une maison de banque ou de commerce. L'influence toute-puissante de la femme sur l'esprit du mari peut avoir pour résultat de le pousser activement dans la voie de la fortune en surexcitant son énergie; mais elle est féconde aussi en conséquences d'une autre nature, et c'est à elle, au désir de satisfaire le besoin de briller, si général chez les

femmes américaines, que bien des ruines commerciales sont justement attribuées. »

On dirait à voir tous ces gens, les femmes si bien mises, les hommes si bien vêtus, que tout le monde est riche aux États-Unis. L'absence de toute distinction sociale se reflète dans le costume, dans l'apparence extérieure du peuple. Voyageant dans les mêmes voitures que les millionnaires, confondu constamment avec les riches de la société, l'ouvrier est en quelque sorte moralement obligé de se vêtir et de se tenir convenablement. « Son ouvrage terminé, dit Asmodée, le travailleur revêt des habits irréprochables de coupe et de propreté, se mêle à la foule des négociants, des ministres protestants, des avocats, des médecins, et n'y fait pas mauvaise figure. Et à ce sujet, l'observation qui nous fut faite chez le docteur Greedy sur le travail manuel et l'élévation continue des salaires, bien que sortant de la bouche d'un fou, n'en a pas moins une sérieuse portée. Aujourd'hui, la moyenne des salaires aux États-Unis est de trois dollars, ou quinze francs par jour. Les domestiques gagnent en moyenne dix dollars par mois. Il y a tant de solidarité, au siècle où nous vivons, entre toutes les nations, que les salaires de l'Europe seront tôt ou tard forcés de correspondre avec ceux des États-Unis. L'émancipation de la classe populaire consiste réellement dans une équitable rémunération du travail, dans une éléva-

tion rationnelle des salaires. Ce n'est pas seulement dans l'ordre politique que les institutions démocratiques établissent l'égalité ; elles tendent aussi à l'établir dans les relations sociales, lentement il est vrai, mais sûrement. En Amérique, le capital perd chaque jour de son importance ; il devient insensiblement sinon le subordonné du travail, du moins son égal. L'ouvrier traite de pair avec le capitaliste qui a besoin de son travail, et les relations entre les artisans et les fabricants, les domestiques et les maîtres, le travail et le capital, en un mot, accomplissent actuellement une révolution pacifique dont l'exemple minera la fabrique sociale de l'Europe. Il transformera les traditions de vingt siècles et la condition, encore misérable dans bien des contrées, des producteurs, c'est-à-dire de la classe la plus nombreuse et la plus intéressante de la société. »

Le long de la route s'élevaient de riantes villas, la plupart en bois, mais toutes fraîchement peintes, et beaucoup d'un charmant dessin. « Ce sont les demeures de nos fermiers, artisans, maraîchers, dit Asmodée ; l'homme est traité partout convenablement aux États-Unis, et se traite lui-même convenablement, parce qu'il a conscience de sa dignité. Entrez dans la première venue de ces petites mais élégantes demeures, vous y trouverez des tapis dans toutes les pièces, à tous les étages. Dans la plupart, vous serez introduit dans un salon confortablement

meublé : car une pièce de réception est indispensable aux familles américaines. Vous y verrez presque infailliblement un piano, meuble que le père de famille doit avoir de toute nécessité s'il tient à vivre en paix avec ses filles. Même dans les lointaines solitudes de l'Ouest, dans les forêts que les Peaux Rouges ont à peine abandonnées, vous entendez le son de cet instrument. Aussi dans nulle autre contrée la fabrication des pianos n'a-t-elle pris d'aussi grands développements. Ils sont faits à la vapeur, et presque tous sur le même patron, il est vrai, mais ils n'en sont pas plus mauvais ni moins durables. »

Le mot académie, qu'on apercevait sur des enseignes dans les bourgades que traversait le chemin de fer, avait à diverses reprises attiré mon attention. « Les Américains, dit encore à ce sujet Asmodée, aiment à appliquer de grands mots aux petites choses. Le mot village est inconnu aux États-Unis, le moindre hameau est une cité, le plus petit ruisseau est un fleuve, la maison de ville surmontée d'un modeste observatoire prend le nom de capitole, le pédant qui ouvre une école pour enseigner la grammaire aux jeunes garçons appelle son établissement une académie, et de même le barbier intitule son échoppe une académie pour la coupe des cheveux. Vous avez maintenant l'explication de la fréquente apparence de ce mot. »

Cependant nous avions atteint la station d'où l'on

gagnait l'emplacement du *camp meeting*. Un camp meeting est une réunion de membres appartenant à une secte religieuse, qui, durant la saison d'été, vont camper dans quelque retraite éloignée des villes pour se livrer à des exercices religieux. Les camps meetings ont pris naissance dans l'Ouest, où les colons occupés à défricher, n'ayant pas le temps de bâtir des églises, se réunissaient pour prier Dieu en commun sous la voûte du Ciel. L'institution n'était certainement pas sans grandeur à son origine. Le campement que nous visitions avait été placé sur une colline, dans un pays de montagnes bien boisées, où l'on jouissait d'un air pur et balsamique. Deux mille personnes environ, appartenant au culte méthodiste, avaient accompagné leur pasteur au milieu de ces bois, et avaient été suivies, peu de jours après, par un pareil nombre de baptistes, sous la direction d'un ministre de cette croyance. Les deux sectes vivaient paisiblement à côté l'une de l'autre, et les heures des exercices religieux avaient été arrangées à la satisfaction commune.

Des tentes élégantes s'élevaient sur la colline, et avaient été disposées de manière à former des rues ; toutes étaient pourvues de tapis. Des guirlandes de feuillage et de fleurs ornaient la plupart d'entre elles, et au centre de cette ville improvisée on avait dressé une tente de grande dimension pour servir de temple aux fidèles. A quelque distance de ce temple

de toile, on avait construit avec des arbustes et des feuillages une grande salle où l'on se réunissait, en dehors des heures consacrées aux exercices religieux, pour se livrer à des distractions de nature variée, même à celle de la danse.

Nous ne fûmes pas peu étonnés, en effet, d'entendre les accords de joyeux quadrilles quand nous arrivâmes. Les prières et les sermons étaient terminés pour quelques heures, et de jeunes religionnaires ayant engagé les services d'une bande de musique, on se livrait dans ce moment à des exercices terpsichoriens. Le bal était des plus animés; des centaines d'amis et de parents des deux sexes étaient venus visiter le campement, et trois cents jeunes gens et autant de jeunes filles dansaient avec un entrain qu'entretenaient des airs vifs et passionnés. La polka était la danse privilégiée, et en voyant de jolies polkeuses mollement penchées sur l'épaule de leurs cavaliers, Asmodée remarqua finement que plus d'une d'entre elles en rêverait plusieurs mois.

Dans l'intervalle des quadrilles, les danseurs conduisaient leurs compagnes à des restaurants ou des cafés, où l'on vendait des glaces et autres rafraîchissements. Il y avait une demi-douzaine de ces établissements, tous fort bien achalandés, et qui paraissaient faire de bonnes affaires. En apparence, au moins, le vin et les liqueurs en étaient proscrits.

« Les distractions manquent aux Américains, dit

Asmodée, et ils recherchent et font naître les occasions de s'en procurer. Les camps meetings ne sont pour beaucoup d'entre eux qu'un prétexte pour consacrer quelques semaines aux plaisirs de la campagne. On prie le matin, on écoute un sermon dans la journée, on la termine par une prière en commun le soir; mais dans l'intervalle de ces exercices religieux, on va faire des excursions dans les montagnes, on visite les curiosités naturelles qui partout abondent aux États-Unis, et parfois même, comme vous le voyez, on valse et l'on danse la polka. D'ailleurs, ces réunions, placées sous l'invocation d'une ferveur religieuse, donnent occasion aux jeunes gens de rencontrer de belles jeunes filles dont ils s'amourachent. Les camps meetings, à peine ouverts, donnent naissance à de régulières flirtations, et ils sont généralement suivis de nombreux mariages; car l'Américain, choisissant sa femme pour ses agréments personnels, mène rondement à sa conclusion cet acte important de la vie, comme il fait en général de toutes ses affaires. »

Bien qu'animé, le bal avait un aspect décent : pas de postures risquées, pas de mouvements désordonnés, pas de ces fantaisies chorégraphiques qui donnent, en Europe, à un bal de guinguettes l'apparence d'un conclave d'énergumènes. L'Américain, en présence d'une danseuse dont il médite peut-être de faire sa femme, la respecte et se tient dignement.

— Et les nuits, demandai-je à Asmodée, comment se passent-elles?

— Elles se passent fort bien : les campeurs, fatigués des labeurs de la journée, dorment d'un profond sommeil. Pour répondre plus complétement à votre question, je dois ajouter que les femmes reposent sous des tentes séparées de celles des hommes. Des patrouilles, composées de leurs pères et frères, se relayent constamment et veillent sur ces objets de leur affection. Les maris mêmes, tant que dure le camp meeting, ne partagent pas la couche de leurs femmes. Le moindre attentat à la décence serait châtié immédiatement d'une manière rigoureuse, et il n'y a pas d'exemple que ces festivités religieuses aient été troublées par un scandale.

Cependant les danses avaient cessé, et le son d'une cloche appela la congrégation des méthodistes sous la grande tente placée au centre du campement. Un grand prédicateur était venu de New-York, et un chef-d'œuvre oratoire était annoncé. Les jeunes filles se dépouillèrent de leurs couronnes de fleurs, et, accompagnées de leurs cavaliers et de leurs parents, se rendirent sous le dais sacré.

Nous fîmes comme tout le monde, et arrivâmes au moment où des hymnes religieux s'élevaient dans les airs. Tous les fidèles chantaient, et bien que parfois des notes discordantes frappassent les oreilles, l'ensemble ne manquait pas d'enthousiasme ni de

grandeur. La prière sous la voûte du ciel a toujours un caractère plus majestueux que celle qui est faite dans l'étroite enceinte d'une église ou d'un temple.

Enfin, le ministre méthodiste monta sur l'estrade qui lui avait été préparée. Il fit l'histoire du méthodisme aux États-Unis depuis 1766, époque où un petit nombre d'émigrants adoptèrent les doctrines des fondateurs de la secte, les frères Wesley, et organisèrent une société religieuse dans l'atelier d'un charpentier, Philippe Embury, atelier situé dans la rue, aujourd'hui disparue, de la Baraque, à New-York, sur l'emplacement de laquelle s'élève l'hôtel de ville. Puis, exhortant ses auditeurs à faire le bien à tous les hommes dans la limite de leurs ressources, principalement à ceux professant leur foi religieuse, il leur proposa tout à coup, et sans transition, d'ouvrir parmi eux une souscription dans le but de fournir des armes à tous les opprimés de la terre, notamment aux noirs qui pouvaient encore être sous le joug de l'esclavage sur la surface de la terre. Il ajouta qu'il mettrait son nom en tête de la liste proposée pour cinq cents dollars; et après cette explosion inattendue de charité chrétienne, il parla avec onction du Dieu éternel toujours vivant, l'auteur de toutes choses visibles et invisibles; du supplice du Fils de Dieu et de la rédemption de la race humaine. Il s'enflamma tellement de son sujet, que l'assistance fut bientôt en proie à une violente émo-

tion. Les vieilles femmes pleuraient, et avant que le ministre eût terminé, des jeunes filles s'agitèrent dans des contorsions hystériques, les unes se roulant par terre, les autres se frappant le sein violemment, quelques-unes même tournant et dansant comme des possédées. Il y en avait qui sanglotaient et s'accusaient à haute voix d'imaginaires offenses à la chasteté, et quelques-unes, en proie à d'extatiques transports, s'écriaient qu'elles étaient pénétrées de la grâce et de l'esprit divin. Tout à coup un hymne fut entonné par l'assemblée des fidèles, et poussés avec vigueur, sinon avec ensemble, les chants firent certainement honneur aux poumons des exécutants visiblement surexcités.

Nous allions nous retirer, quand un personnage à la figure ascétique monta sur l'estrade que venait de quitter le puissant orateur méthodiste. Le silence se fit parmi les membres de la congrégation à la vue de ce personnage, un des apôtres bien connus de la tempérance. Après avoir rappelé que les règles primitives de leur Église étaient le respect du sabbat, la défense de prononcer de profanes expressions, de se quereller, de se battre, de plaider contre son frère, d'employer beaucoup de mots en vendant ou en achetant, d'emprunter sans avoir la certitude de pouvoir rendre, il arriva à la plus importante de toutes suivant lui, celle qui défend d'acheter ou de vendre des liqueurs spiritueuses, et surtout de les

boire. Puis il fit un effroyable tableau de l'intempérance, des misères qu'elle produit, des crimes qu'elle fait commettre, et raconta complaisamment les merveilleux succès de ses prédications. Il en était là quand, à notre grande surprise, il entama un chaleureux éloge de l'eau-de-vie, une liqueur dont les procédés de fabrication avaient été découverts par de saints hommes dans le silence du cloître, et dont les vertus dans une foule de maladies étaient surprenantes. « Moi-même, ajouta-t-il, j'y ai souvent recours pour fortifier ma constitution affaiblie par une vie de sacrifices et d'apostolat. Mais si répétées que soient les libations que je suis obligé de faire, elles n'altèrent jamais mon jugement. » — Ce disant, il s'affaissa sur lui-même, et les assistants se retirèrent pénétrés d'admiration pour l'homme qui dévouait sa santé et sa faible constitution à la cause de la tempérance.

— « Je suis parfois tenté de croire, dit Asmodée pendant que nous nous éloignions du camp meeting, qu'il y a un grand fonds d'hypocrisie dans le caractère américain. Cet avocat de la tempérance, par exemple, est un ivrogne invétéré; mais il dissimule son goût pour les boissons alcooliques sous un prétexte de santé. Je ne serais même pas étonné qu'à force de le répéter il ne crût consciencieusement que sa faible constitution ne se maintient que par le secours des spiritueux, tandis que ce sont eux qui en

réalité l'ont ruinée. Il y a nombre d'Américains qui en public ne boivent jamais que de l'eau et que tout le monde croit sobres. Leurs familles mêmes ignorent qu'ils sont adonnés au vice de l'ivrognerie, et cependant vous pouvez lire chaque matin sur leur visage le ravage des liqueurs fortes. Ils ont passé une partie de leur nuit à boire solitairement, et si l'on cherchait bien, on trouverait une provision de quelque liqueur favorite dans un coin retiré de leur maison.

Il n'est pas douteux non plus que chez beaucoup d'Américains les professions extérieures de ferveur religieuse ne soient faites en vue de la foule. Un homme qui appartient à quelque secte religieuse a plus de chance d'établir son crédit qu'un infidèle, nom qu'on applique ici généralement à quiconque ne pratique aucune religion, et il ne manque pas de marchands qui vont se placer régulièrement le dimanche près du président de leur banque, dans l'espoir que le lendemain il escomptera sans difficulté leur papier.

Toutefois, il serait injuste de ne pas reconnaître que le sentiment religieux a de profondes racines dans la population américaine. Ce sentiment est pour la majorité du peuple, principalement les habitants de la campagne, un boulevard contre les entraînements à la corruption et à la malhonnêteté, que sollicite incessamment l'amour universel du gain. La

religion, aux États-Unis, a même été un des traits les plus marqués du caractère national depuis l'établissement de la république et a pénétré les institutions de son esprit. Il n'y a pas d'Église nationale, et l'union de l'Église et de l'État est même l'objet d'un tel éloignement, que la constitution a défendu au congrès de faire aucune loi relative à l'établissement d'une religion. Toute croyance est donc libre, et favorisés par la liberté de conscience, tous les cultes, toutes les formes d'adorer la Divinité se sont implantés aux États-Unis.

L'absence de l'intervention de l'État dans les affaires religieuses ne saurait être regardée comme un indice de la tiédeur du sentiment religieux. La statistique prouve au contraire que, dans aucune autre partie du monde, une aussi large proportion de la population n'est adonnée au culte de la Divinité. Les églises et les temples ne sont nulle part aussi nombreux qu'aux États-Unis, eu égard au nombre de leurs habitants. Nulle part les ministres de la religion ne reçoivent d'aussi larges salaires, quoique ces salaires soient le produit de volontaires contributions.

Bien qu'aucune dénomination religieuse ou secte ne soit reconnue par l'État, la religion chrétienne est considérée, soit par des lois particulières, soit par des décisions judiciaires, comme faisant partie de la loi commune : de là l'observation du sabbat

ou du dimanche mise en force dans presque tous les États. Et cette obligation de respecter le dimanche est assurément en contradiction avec la liberté religieuse proclamée par la constitution.

J'ai entendu dire par des observateurs étrangers, poursuivit Asmodée, que beaucoup de choses sont à la surface aux États-Unis, et que si l'on allait au fond on trouverait souvent le contraire de ce que porte l'étiquette. Je crains bien que les étrangers n'aient raison en matière religieuse, et qu'il n'y ait un grand fonds d'intolérance dans le caractère américain, en dépit de la liberté laissée à toutes les croyances. Pour beaucoup d'Américains, il n'y a pas de salut en dehors des méthodistes et des baptistes. La vérité religieuse est là, et c'est trahir la cause américaine que de la chercher ailleurs. Il n'est pas certain non plus que toute croyance qui aurait ses racines ailleurs que dans la Bible fût tolérée. Même les sectes qui s'appuient sur ce livre, en dehors des quatre grandes divisions du culte protestant, les Églises méthodiste, baptiste, épiscopale et presbytérienne, ne sont-elles sûres de vivre qu'à la condition d'éviter tout retentissement autour d'elles. Le catholicisme a jugé prudent pendant longtemps de se faire petit et de s'effacer, et il y a chez beaucoup d'Américains une sorte de répulsion, de haine instinctive contre le culte catholique. La masse énorme d'émigrants arrivés depuis 1840 aux États-

Unis a probablement protégé la République contre le fléau de l'intolérance. Sans cette heureuse circonstance, on eût vu peut-être la persécution émaner des masses au lieu des gouvernements, comme en Europe il y a une couple de siècles. Telles que sont les choses aujourd'hui, on ne peut s'empêcher d'admirer le spectacle de tous les cultes, de toutes les sectes, de toutes les dénominations religieuses, vivant en paix à côté l'une de l'autre et se développant à l'ombre de la liberté. »

Tout en marchant, nous aperçûmes des jardins s'étendant à perte de vue. Des fleurs de toute nature et des herbes médicinales étaient cultivées avec un remarquable soin; l'air entier était embaumé. Plus loin, on voyait un verger couvrant plusieurs acres, et dont les arbres étaient courbés sous le fardeau des fruits les plus variés. « Il n'y a aux États-Unis que les trembleurs (shakers), me dit mon compagnon, qui soient capables de cultiver la terre avec ce degré de perfection. Un de mes amis, dégoûté du monde, est allé dernièrement s'enterrer dans cette thébaïde : il faut que j'aille lui serrer la main. »

Je suivis Asmodée, et bientôt nous entrâmes dans une spacieuse habitation qu'un large vestibule divisait en deux parties distinctes. L'ami vint à notre rencontre dès qu'il nous aperçut, et par lui nous obtînmes des détails sur l'établissement. « Le bâtiment où nous sommes, nous dit-il, partagé, comme

vous le voyez, en deux parties, peut contenir une famille de cent cinquante trembleurs. Les hommes habitent un côté, les femmes l'autre. La société possède une vaste étendue de terrain, environ sept acres par personne. Nous croyons que la paresse est un péché, et tout membre, à moins d'incapacité par suite de vieillesse ou de maladie, passe la majeure partie de la journée dans une occupation quelconque. La culture des plantes médicinales, des fleurs, des fruits, des légumes, est surtout en faveur. C'est nous qui approvisionnons les droguistes et pharmaciens, et qui vendons leurs semences aux jardiniers des États-Unis. Les balais dont se servent les trois quarts des ménagères de l'Union sont fabriqués dans nos maisons; car, indépendamment de celle-ci, nous en avons dans divers États, et le nombre des sectaires ne peut être moindre de cinq mille aujourd'hui. Ce n'est pas seulement nos terres qui frappent l'attention par leur état parfait de cultivation ; nos usines ne sont pas moins remarquables par l'ordre qui y règne, leur propreté, l'entente du travail, le contentement des travailleurs. »

Il nous fit alors visiter ces usines, puis de nombreux magasins remplis de produits variés rangés dans un ordre merveilleux, enfin une spacieuse école où les enfants qu'adoptent les trembleurs reçoivent une éducation soignée. Les biens temporels de chaque famille, nous expliqua l'ami d'Asmodée,

sont administrés par deux frères et deux sœurs. Il y a trois classes de membres : d'abord les novices, qui sont ceux qui, partageant les doctrines des trembleurs, font une espèce de stage dans leurs familles jusqu'à ce qu'ils soient reçus dans la communauté : durant ce noviciat, ils administrent leurs biens personnels; en second lieu les jeunes trembleurs, qui sont ceux qui font partie de la communauté, partagent ses travaux, mais ne lui ont pas encore abandonné leurs propriétés, ou, en cas d'abandon, peuvent les reprendre quand bon leur semble; enfin la classe des anciens, comprenant les membres qui, après s'être mis complétement au courant du système des trembleurs et de leurs pratiques, ont fait à la communauté abandon de leurs propriétés : ces propriétés ne peuvent jamais être réclamées sous aucun prétexte, soit par eux, soit par leurs descendants. Aucune différence n'est faite dans la communauté quant au traitement des membres, en conséquence du plus ou moins de propriété qu'ils lui ont apportée. Tous sont traités de la même façon, c'est-à-dire bien nourris, bien logés, bien vêtus et soignés quand ils sont malades. La société des trembleurs, dont les principes reposent sur la communauté absolue des biens, est la seule de cette nature, nous fit observer notre guide, qui se soit maintenue aux États-Unis depuis un siècle.

« Le genre de vie adopté par les trembleurs,

ajouta-t-il, semble singulièrement favorable à la santé, car il résulte de relevés statistiques que la moyenne de la vie chez eux n'est pas moindre de cinquante-quatre ans. Ils ne se marient pas, et bien que vivant sous le même toit, les sexes n'ont point de rapports entre eux. Ils ne s'occupent pas de politique, sont opposés à tout conflit sanglant, et s'efforcent de vivre en paix avec tous les hommes.

» Quant à nos croyances religieuses, elles sont assez compliquées. Nous croyons à la dualité de Dieu, c'est-à-dire qu'il y a en Dieu un père éternel et une mère éternelle, créateurs dans le ciel des hommes et des anges, et que les révélations de Dieu sont continuelles. Notre mère, Anne Lee, en se conformant à celles qui lui avaient été faites, devint, en 1770, aussi juste et sainte que le Christ; elle est pour les femmes ce qu'il fut pour les hommes. » Le digne trembleur commençait à nous expliquer que ses frères et sœurs reconnaissent quatre cycles de progrès humain, quatre classes de ciel et quatre enfers différents, quand la cloche appela la communauté à un exercice religieux.

Nous nous dirigeâmes vers la vaste salle ou temple où ils se réunissent pour prier, et nous vîmes que les exercices religieux de la société sont à la fois physiques et spirituels. Les frères et les sœurs se placèrent sur deux rangs opposés, les hommes faisant face aux femmes, à une distance d'environ

six pieds. Un ancien fit un sermon sur un point de leur doctrine, et conclut en faisant l'éloge du travail; après quoi, une hymne fut chantée par l'assemblée; puis, formant des rondes autour des musiciens et chanteurs de l'un et de l'autre sexe, les hommes manifestèrent leur zèle pour la religion en se démenant avec prestesse, tandis que les femmes en faisaient autant de leur côté. L'enthousiasme des trembleurs s'accrut graduellement, les évolutions devinrent plus rapides, tout en conservant une surprenante régularité, et les rondes finirent par tourner avec une vertigineuse vitesse. « Les voilà dominés, me dit Asmodée, par l'Esprit-Saint, et sous l'influence, comme ils le croient, tant des anges que de ceux des membres morts de leur société qui ont accompli leur œuvre de résurrection et de rédemption. Nous n'avons plus rien à faire au milieu de ces énergumènes. »

« Tous les systèmes, toutes les théories, toutes les folies ont un champ libre aux États-Unis, reprit-il quand nous fûmes sortis de l'établissement des trembleurs. Outre les sectes religieuses qui s'appuient sur la Bible, et leur nombre ne doit guère être moindre d'un millier, les États-Unis comptent un grand nombre d'écoles sociales. Robert Owen, Fourier, Saint-Simon, ont eu et ont encore peut-être des disciples sur le continent de l'Amérique du Nord. Le gouvernement laisse se poursuivre toutes les expé-

riences, convaincu que le grand jour et la liberté de la presse suffisent à faire justice des mauvaises et triompher celles qui ont du bon. Même avec les mormons, qui ont proclamé et pratiquent le dogme de la pluralité des femmes, le gouvernement n'a pas cru devoir ni pouvoir intervenir, bien que de fanatiques puritains et des impatients l'aient souvent poussé à entrer dans la voie des persécutions à l'égard des disciples de Joseph Smith. Il compte sur le temps et sur la marche de la civilisation pour voir disparaître de la surface du pays des sectaires insensés ou hypocrites, et des essais de réforme sociale qui, comme les phalanstères établis dans plusieurs États il y a quelques années, n'ont pas de vitalité sérieuse.

— Mais comment se recrutent les sociétés des trembleurs? demandai-je à Asmodée.

— N'avez-vous pas entendu mon ami nous parler d'enfants adoptés qui sont l'objet d'une éducation soignée ? C'est par l'adoption d'enfants, par l'admission d'hommes et de femmes qui se retirent du monde, que la communauté des trembleurs se recrute. Quant à eux-mêmes, ils mènent une vie sainte, débarrassée de toute idée ou pratique de concupiscence; ils sont *les enfants de la résurrection*, comme ils s'appellent, et comptent sur les gentils pour la reproduction de l'espèce humaine. Morts à toutes les joies que procure le rapproche-

ment des sexes, ils sont mieux en position, disent-ils, de comprendre les mystères de Dieu. Je sais bien que des malveillants ont parfois répandu le bruit que les frères et les sœurs, surtout les jeunes membres de la société, trouvent le moyen de goûter les joies terrestres en anticipation de celles du ciel; mais il y a de mauvaises langues partout, et ce qu'il y a de positif, c'est que les trembleurs ont horreur du mariage, vivent dans un célibat ostensible, et ne se marient pas entre eux, au moins officiellement.

S'il ne se faisait tard, nous pourrions visiter — car nous n'en sommes pas fort éloignés — l'établissement d'une autre secte, d'une date plus récente que celle des trembleurs, et qui, à leur exemple, paraît vouloir pareillement s'adonner à la culture des fruits et des fleurs. Les conserves de ces sectaires sont déjà appréciées aux États-Unis, et commencent même à être connues à l'étranger. Comme les trembleurs, ils préconisent le célibat et considèrent le mariage civil ou religieux tout au moins comme une superfluité. Ils refusent de s'enchaîner dans des liens qui portent atteinte, dans leur opinion, à la liberté humaine. Les partisans du libre amour, tel est le nom de ces sectaires, ont des réunions dans une vaste salle chaque soir après leurs travaux, où chacun, femmes comme hommes, expose ses plus secrètes pensées. Au milieu d'une foule de points de doctrine où le matérialisme est mélangé d'une

manière grotesque au spiritualisme, l'idée que l'amour doit être progressif se dégage d'une façon lucide. Par l'amour progressif, ces sectaires entendent que les jeunes gens des deux sexes doivent faire un apprentissage en amour aussi bien que dans toutes les autres choses de la vie. Et comme conséquence, les vieillards sont chargés d'éduquer les filles, et les vieilles femmes font l'éducation des garçons dès l'âge de puberté. Il ne serait pas étonnant que cette religion nouvelle recrutât un grand nombre d'adeptes parmi les vieux libertins et les vieilles filles. Quant à la manière dont se font les choix des partisans du libre amour, hommes et femmes, chaque soir, après leurs conférences sur leur religion et leurs confessions publiques, c'est un autre point de doctrine que les initiés gardent pour eux.

Cachée dans une riante vallée, leur retraite a d'abord été l'objet d'une surveillance inquiète de la part des habitants du pays, bons fermiers pour la plupart, incapables de comprendre les mystérieux bienfaits de l'amour progressif. Le dévouement au travail des nouveaux sectaires, leurs habitudes paisibles et les progrès qu'ils ont fait faire à l'horticulture dans la localité où ils se sont établis, ont fait perdre de vue l'audace de leurs doctrines et la nouveauté de leurs pratiques. Ils sont là trois cents, vivant fort heureusement, si l'on en juge par la pro-

spérité de leur établissement primitif, prospérité telle qu'ils ont dû fonder diverses succursales dans les États environnants.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le fondateur de la secte des partisans du libre amour est un ancien ministre protestant ayant une nombreuse famille, et que sa femme a été le premier disciple converti à ses doctrines. Ses prétendues révélations, ajoutées à un incontestable savoir-faire et à un talent réel d'administration, ont réussi, dans tous les cas, à lui assurer une agréable existence, indépendamment d'une influence toute-puissante sur une congrégation de bigots, influence dont l'orgueil de tout révélateur de bonne ou de mauvaise foi ne peut qu'être flatté. Allez au fond des choses, et vous trouverez que le désir de se faire une position est le mobile neuf fois sur dix des réformateurs sociaux, au moins aux États-Unis; et qu'elle soit tirée de la Bible ou non, l'utopie la plus impraticable, l'idée la plus bizarre, l'extravagance la plus monstrueuse est sûre de trouver des adhérents dans un pays où la vivacité des impressions est extrême, l'amour de l'inconnu, du mystérieux, du progrès moral ou matériel toujours en éveil; dans un pays enfin où l'autorité est assez sage pour laisser les charlatans de toute espèce débiter leurs drogues ou leurs drôleries, et l'opinion publique en faire justice. »

CHAPITRE XV

OU IL EST DONNÉ AU LECTEUR UN APERÇU DES ENDROITS OU LE BON PEUPLE DE NEW-YORK PASSE SES SOIRÉES ET DÉPENSE SON ARGENT, SANS GRAND PROFIT POUR LES MOEURS.

La nuit était venue quand nous nous retrouvâmes au milieu de la grande métropole commerciale des États-Unis. Les rues des quartiers consacrés au négoce et à la finance étaient désertes, et l'on n'entendait que le pas cadencé des agents de police et des gardiens de nuit faisant leur ronde accoutumée. Les commerçants de New-York n'habitent pas le quartier des affaires : ils y ont leurs bureaux, et, après les transactions de la journée, retournent dans leurs familles. Il y a de ces négociants qui habitent à de grandes distances de New-York, et y viennent régulièrement tous les jours. Ceci explique comment les rues sont si encombrées le matin et le soir, des milliers de piétons descendant le matin vers le bas de la ville, pour se rendre à leurs bureaux ou à leurs magasins, et le soir remontant vers les hauts quartiers, pour regagner leurs résidences.

Après leur fermeture, les bureaux et magasins sont abandonnés à la surveillance de gardiens. Ils n'y couchent pas, les compagnies d'assurance pré-

férant que les bâtiments ne soient pas habités. Les gardiens se contentent donc de les surveiller extérieurement. Pour rendre leur surveillance plus facile, les magasins et les bureaux, particulièrement ceux des banques, sont éclairés intérieurement durant toute la nuit.

A l'instar de leurs patrons, les commis et employés habitent le haut de la ville, des faubourgs et environs. Asmodée remarqua, à ce sujet, que les étages supérieurs des palais de marbre qui couvrent la surface d'un tiers de New-York pourraient servir à loger bien des pauvres familles, au lieu d'être le réceptacle de marchandises de rebut ou de caisses vides. Que de logements spacieux et aérés trouverait, en effet, dans ces édifices abandonnés une foule d'artisans, obligés de vivre entassés dans les caves ou les greniers des maisons garnies! Et combien de marchands eux-mêmes pourraient se loger convenablement dans une portion des bâtiments où sont leurs bureaux ou leurs magasins, si des traditions que rien ne justifie aujourd'hui ne les portaient à habiter loin du siége de leurs affaires, au détriment de leur bourse !

Mais si les quartiers consacrés au commerce étaient déserts, il n'en était pas ainsi de ceux où se retire la population après les heures de travail. Des centaines de lieux de plaisir, les spectacles, les restaurants, étaient ouverts et regorgeaient d'habitués

ou de visiteurs. Il y a à New-York une vingtaine de théâtres, qui donnent chaque soir des représentations : l'opéra, le drame, la comédie y trouvent journellement des interprètes. Et quant aux établissements où l'on vend des rafraîchissements et des comestibles, leur nombre est incalculable. « Il y a quelques années, dit Asmodée, le nombre des restaurants et cabarets était fort restreint; il était difficile de trouver des rafraîchissements ou des aliments ailleurs que dans les hôtels. Il y avait bien quelques restaurants établis dans des caves humides : mais on ne s'y hasardait qu'en tremblant, tant l'atmosphère chargée de miasmes y préparait mal l'appétit. Les choses sont bien changées aujourd'hui; les New-Yorkais adoptent chaque jour davantage la manière de vivre des Parisiens. Ils louent un logement où ils se contentent de coucher, et prennent leurs repas dans des restaurants. Paris compte certainement un moins grand nombre de ces établissements que New-York; et il n'en manque pas qui, pour le luxe de leur décoration et la perfection du service, ne craignent aucune comparaison.

— Qu'est-ce donc, lui dis-je, que ces salons, la plupart dans des caves, d'où sortent des accords que je n'ose pas appeler harmonieux, et que nous rencontrons, pour ainsi dire, à chaque pas ?

— Ce sont des cafés chantants, des salons où l'on fait de la musique, parfois bonne, souvent mauvaise,

pendant que les buveurs savourent les cent cinquante espèces de breuvage en usage aux États-Unis. C'est aux Allemands surtout que nous sommes redevables de cette nouveauté. Les tonnelles d'Allemagne ont été importées au nouveau monde; seulement, au lieu d'être entourés d'arbres ombreux et de frais feuillages, les buveurs sont entassés dans de longues pièces où l'air circule à peine : car, ainsi que vous l'avez remarqué, la plupart des cafés-concerts sont situés sous les maisons; et personne n'y voudrait pénétrer si la musique et les liqueurs constituaient leur seul attrait. Ces endroits sont devenus, du reste, un des traits saillants de la physionomie de New-York, et il faut que nous les voyions de près. »

Nous pénétrâmes dans l'un d'eux, décoré du nom de jardin, apparemment parce qu'il y avait sur les murs de médiocres peintures représentant des bosquets et des scènes champêtres. Il fallait descendre plusieurs marches pour arriver dans ce sanctuaire. Ces quelques marches franchies, on se sentait pris à la gorge par les effluves humides d'une épaisse fumée, à ce point qu'on respirait avec difficulté. Le lieu était bien éclairé, et toutes les tables occupées par des buveurs fumant de malsains cigares. Un insupportable brouhaha provenant d'ordres donnés et d'interpellations échangées entre les hommes attablés et les femmes qui remplissaient le rôle d'échansons, couvrait les sons d'un piano; et mon

premier mouvement, à la vue de ce pandémonium, eût été celui d'une retraite précipitée, si Asmodée ne m'eût retenu.

Il est douteux, du reste, qu'elle eût pu être couronnée de succès. Xénophon lui-même eût épuisé les ressources de la stratégie s'il eût voulu l'exécuter. A peine entrés, nous avions été entourés d'une demi-douzaine de jeunes filles faisant l'office de garçons servants; et leur insistance pour nous faire accepter ce qu'elles appelaient leurs rafraîchissements ne cessa que quand nous nous avouâmes vaincus.

Nous prîmes donc place parmi les buveurs, et payâmes aux Hébés ce qu'elles nous demandèrent pour les boissons déposées devant nous. Quelques-unes vinrent bientôt s'asseoir à nos côtés, et nous firent présent de leurs photographies, au bas desquelles étaient les noms et adresses des donatrices. Le personnel féminin de l'établissement était au grand complet : il y avait là quarante jeunes femmes occupées à apaiser la soif d'une centaine de buveurs, au moins; et elles trouvaient le temps d'exécuter les ordres multiples qu'elles recevaient, de distribuer leurs portraits, de causer et même de boire avec les habitués de l'endroit ou les étrangers attirés par la curiosité.

Je remarquai, en effet, qu'elles faisaient une aussi grande consommation de liquide que les hommes,

et ne pus m'empêcher de m'émerveiller de la capacité de leurs estomacs. « Ces malheureuses, me dit Asmodée, font un métier qui les tue généralement au bout de deux ans. Les propriétaires de ces établissements ne leur donnent qu'un salaire insuffisant pour vivre, quatre à cinq dollars par semaine. Pour augmenter leurs chances de gain, elles achètent chaque jour, à prix réduit, un certain nombre de billets de consommation. Par exemple, le prix d'un verre d'ale ou de porter est de cinquante centimes : le propriétaire vend à ces femmes le nombre de billets de consommation qu'elles désirent, avec un escompte de vingt-cinq, et même de cinquante pour cent. Vous pouvez voir qu'elles ne portent pas au comptoir l'argent qu'elles reçoivent des buveurs; elles payent en billets chaque verre qu'elles y vont chercher. Pour écouler le plus grand nombre possible de ces billets et profiter de l'escompte qui leur a été fait lorsqu'ils leur ont été vendus, elles ont recours à toutes sortes de stratagèmes auprès des chalands. Quoique leur beauté soit, en général, bien fanée, il y a peu de ces derniers qui refusent de lui porter un toast; naturellement encore le chaland engage l'Hébé qui l'a servi à lui tenir tête; et la prompte acceptation de celle-ci fait qu'au lieu d'une, il a deux libations à payer.

Il n'y a pas une de ces malheureuses dont la santé, je ne parle pas de leur vertu, ne soit ruinée

après quelques mois de séjour dans ces établissements. Elles deviennent promptement d'incorrigibles ivrognes; et vous me croirez sans peine si vous suivez leurs mouvements. »

Rien n'était, effectivement, plus curieux que de les voir aller constamment des tables au comptoir, et revenir du comptoir aux tables, les mains chargées de verres remplis. Elles déployaient une activité fébrile, et il y avait évidemment rivalité entre elles pour se débarrasser le plus promptement possible de leurs billets de consommation. — J'en ai déjà débité cinquante, disait l'une. — Et moi, je n'en ai plus que vingt, sur cent que j'avais achetés ce matin, disait une autre. — Je vous bats toutes deux, ripostait une troisième : il ne m'en reste plus que dix! » Et toutes ne cessaient, tout en causant rapidement entre elles, de pousser les buveurs à la consommation, et de vider elles-mêmes les verres que ceux-ci leur offraient.

L'activité de ces Hébés n'avait d'égale que celle déployée par une demi-douzaine de garçons protégés par de hauts comptoirs, derrière lesquels ils préparaient les boissons demandées. « Ce n'est pas une petite affaire, remarqua à ce sujet Asmodée, que d'être garçon de comptoir aux États-Unis. Pour savoir faire les mélanges et préparer le nombre, presque infini, des breuvages aimés des Américains, il faut longtemps apprendre. Un garçon de

comptoir capable, dans nos hôtels de première classe, reçoit des appointements aussi élevés que ceux des préfets dans votre pays. C'est, en quelque sorte, un chimiste; car le nombre d'ingrédients qui entrent dans les bizarres compositions à la mode et leur rapide manipulation constituent toute une science. Il y a des dandys ruinés, des avocats ou des médecins, venus du vieux monde, en quête de la fortune dans le nouveau, qui ont été heureux, après de vaines tentatives dans une autre carrière, de se faire garçons de café. Mais ils ont dû donner gratuitement, pendant plusieurs mois, leurs services derrière un comptoir, afin d'apprendre le métier. Toutes les herbes de la pharmacopée, toutes les épices connues entrent dans la composition des boissons américaines. La bière, il est vrai, s'est naturalisée aux États-Unis, depuis quelques années. Mais le véritable Américain ne boit qu'accidentellement et durant la saison d'été le breuvage amer aimé des Teutons, et presque jamais le jus de la vigne, dans lequel la race celtique puise sa valeur et sa gaieté. »

Cependant, une sorte de suspension des hostilités se manifestait dans la salle; ces allées et venues des échansons féminins étaient moins multipliées, le cliquetis des verres moins fréquent, les interpellations moins sonores. Il y avait une foule de buveurs qui paraissaient être plongés dans un bien-être pla-

cide. Quelques-uns jetaient des regards langoureux sur les épaules nues des demoiselles employées au service, tandis que d'autres voulaient en retenir de force quelques-unes à leur côté. — « C'est le moment de nous en aller, dit Asmodée. Il n'est pas rare que ces soirées se terminent par des scènes sanglantes : la jalousie monte vite au cerveau d'un homme ivre; et la plupart des habitués de ces cavernes n'y vont jamais qu'avec un revolver dans la poche de leur habit. D'ailleurs, nous avons encore le temps de voir, au théâtre voisin, quelques actes d'une tragédie de Shakspeare; et il vaut mieux entendre, même quand ils sont pauvrement débités, de beaux vers d'un grand poëte que de respirer une atmosphère putride et enfumée. »

J'étais complétement de cet avis, et nous nous dirigeâmes, sans souci des instances que firent plusieurs filles du café pour nous retenir, vers le théâtre où une troupe dont on disait merveilles représentait les chefs - d'œuvre du poëte anglais.

« Quand on songe, dit Asmodée tout en marchant, que l'établissement que nous venons de quitter est l'un des plus respectables, si l'on peut employer cette expression, parmi les trois ou quatre cents du même genre qui florissent à New-York, on est effrayé à la pensée de ce qu'ils doivent enfanter de misère et de corruption. Dans celui d'où nous sor-

tons, j'ai reconnu des employés de maisons de banque, des agents de change, des négociants, des chefs même de service de l'administration municipale. Jeunes gens et vieillards vont dans ces écoles du vice, les uns pour apprendre, les autres pour enseigner, tous pour se dégrader. Allez dans la plupart des grandes villes de l'Union, vous trouverez des cafés-concerts où l'on n'emploie que les services de femmes perdues ou en train de se perdre. Car New-York donne l'exemple, et la métropole des États-Unis est imitée dans ses élans vers le bien comme dans ses élans vers le mal. Sans doute, il y a dans les grands centres de l'Europe les mêmes repaires du vice; mais il s'y étale avec moins d'impudence, et se cache d'habitude dans quelques rues mal famées. Ici il tient ses assises privilégiées dans la rue par excellence de New-York, celle qui sert de boulevard aux oisifs, tout en étant la grande artère du commerce. On calcule que deux mille jeunes filles passent chaque année dans ces cafés-concerts, et y laissent leur vertu et leur santé. Là s'établissent entre ces malheureuses et des jeunes gens sans expérience des relations dont la facilité n'est pas le moindre mauvais côté. Car ce que vous avez vu dans celui où nous nous sommes arrêtés peut servir à vous donner une idée de ce qui se passe dans ceux moins exposés aux regards du public et de la police. Les plus *fashionables* de ces établissements ne sont

que des écoles de corruption ; les autres sont les écoles du crime.

Dans ces derniers, les Hébés sont des prostituées affiliées à des voleurs, souvent même à des assassins de profession, et malheur à l'étranger qui tombe dans leurs mains ! Les flots de l'Hudson ont servi de tombeau à plus d'un malheureux dépouillé dans ces antres du crime, puis jeté dans le fleuve pendant un stupéfiant sommeil !

La législature de l'État de New-York a plusieurs fois tenté de supprimer les cafés-concerts : ses efforts sont restés impuissants devant la coalition des distillateurs et marchands de liqueurs, des cabaretiers et de leur clientèle. Les décisions des juges, élus par ces ligueurs, ont invariablement paralysé l'action de la loi en torturant sa lettre ou pervertissant son esprit.

Aujourd'hui l'institution des cafés-concerts paraît être entrée dans les mœurs : il sera fort difficile de l'en extirper, bien que ses ravages augmentent sans cesse. Dans les gouvernements fondés sur la liberté comme dans ceux qui reposent sur le despotisme, il y a des abus qu'il est impossible de déraciner, et les réformes qu'on introduit dans la loi ne sont, d'ailleurs, efficaces et durables qu'après qu'elles ont été introduites dans les mœurs. »

Cependant nous étions entrés dans la salle de théâtre où l'on représentait les chefs-d'œuvre dra-

matiques de Shakspeare. Ce soir-là, on donnait *Jules César*, une de ses productions où le poëte anglais semble avoir déployé toute la sensibilité de son âme et sa profonde intuition du cœur humain. La salle était remplie de spectateurs; petite, mais chastement ornée, elle n'avait qu'un défaut, défaut grave, il est vrai : la scène était trop rapprochée des spectateurs, et l'illusion en souffrait. Les décors étaient mesquins et sans goût, la vérité historique entièrement négligée. Les traditions classiques manquent ici, comme presque partout aux États-Unis. Nous entrâmes dans la salle au moment où Jules César, s'adressant à Antoine, lui avoue qu'il aime à voir autour de lui des figures riantes, des hommes dont le teint fleuri indique qu'ils jouissent d'un profond sommeil; tandis que Cassius, qu'il aperçoit dans le lointain, est maigre comme un famélique, parce qu'il pense trop. « Les hommes de cette trempe, ajoute-t-il, sont dangereux. » L'acteur qui remplissait le rôle de César avait la dignité et le maintien qui conviennent au personnage, mais les acteurs chargés de représenter les trois Romains qui devinrent triumvirs après la mort de Jules César n'avaient certainement aucune idée de leur emploi; et la scène terrible où César, se croisant les bras, attend le dernier coup de poignard, ressemblait plutôt à une échauffourée de carrefour qu'à la dramatique situation où Shakspeare a mis tout son génie. Les

actrices qui jouaient les rôles de Calphurnia et de Porcia semblaient penser moins à César et à Brutus qu'au public des avant-scène, auquel elles souriaient à travers leurs angoisses pour leurs maris. Enfin, quand l'ombre de César, au quatrième acte, apparaît à Brutus et lui annonce qu'ils se verront encore dans les plaines de Philippes, la scène grandiose esquissée par Shakspeare fut rendue d'une façon tellement grotesque qu'une partie de l'auditoire ne put réprimer un éclat de rire.

« Sans doute, dit Asmodée pendant un entr'acte, le grand poëte anglais est fort difficile à interpréter.. On conçoit à peine qu'un acteur ait des connaissances historiques assez étendues pour représenter les caractères si variés du théâtre de Shakspeare, qu'il soit Macbeth et Richard II, puis Henry IV, Henry V ou Henry VI, qu'il personnifie le roi Lear ou Jules César. Il faut du génie pour interpréter les hommes de génie, surtout un aussi profond penseur que le roi des auteurs tragiques. Mais tout cela n'empêche pas qu'à défaut d'élans supérieurs, le public soit en droit d'exiger du respect pour les convenances. Ici les costumes des acteurs sont simplement ridicules; les décors, qui doivent représenter Rome dans la plus grande partie de la pièce, conviennent aussi bien à n'importe quelle ville des États-Unis ou de l'Europe; et surtout, ce qui m'irrite, c'est l'absence complète de naturel chez tous les acteurs, que l'affi-

che cependant représente comme autant d'étoiles (stars) dans le ciel de la tragédie. Les gesticulations outrées, les vociférations furieuses ôtent de la force à la sobre poésie de Shakspeare, au lieu de lui en donner; et il faut, par exemple, que l'acteur qui remplit le rôle d'Antoine, dans cette émouvante scène où il excite la foule à la vengeance en agitant le manteau de la victime, soit complétement étranger à l'étude des classiques pour avoir donné à son héros des allures d'un prédicateur puritain. »

Le rideau, qui se leva pour le cinquième acte, empêcha Asmodée de continuer, et nous assistâmes en silence aux péripéties de la bataille de Philippes. Au moment où, dans une dernière charge héroïque, Brutus et Caton le jeune cherchent à ramener la victoire sous leurs drapeaux, quelque hésitation se fit remarquer parmi les acteurs, puis le cri : Au feu! retentit au fond de la salle. A l'instant commença une scène de confusion impossible à décrire. Des femmes s'évanouirent, et ce fut bientôt un sauve qui peut général. « Qu'il y ait le feu ou non dans la salle, dit tranquillement Asmodée, le plus sûr moyen d'y échapper est de rester où nous sommes. Nous serions foulés aux pieds et écrasés par ces furieux si nous cherchions à nous frayer un passage et à sortir du théâtre en même temps qu'eux. Les salles de spectacle sont construites sur un plan tellement défectueux aux États-Unis; les moyens d'évasion, en

cas d'incendie, sont si maladroitement ménagés, que tout homme prudent doit faire son testament avant d'aller au théâtre. Ainsi la salle où nous nous trouvons n'a qu'une porte de sortie, et il en est à peu près de même partout. Vous pouvez vous faire une idée de la catastrophe qui arriverait si un incendie réel éclatait au milieu d'une représentation; les spectateurs seraient étouffés et brûlés vifs, comme le furent les malheureux qu'on avait enfermés dans une église au Chili, il y a quelques années, pour qu'ils entendissent le service jusqu'à la fin, et qui périrent jusqu'au dernier avant que les portes pussent être ouvertes.

Heureusement nous n'avons à combattre dans ce moment qu'une fausse alarme, et, si je ne me trompe, les acteurs vont pouvoir finir la pièce; mais il est douteux que les spectateurs, dispersés par la terreur, consentent à reprendre leurs places. »

Effectivement, un des directeurs du théâtre vint annoncer que le cri : Au feu! avait été poussé par la malveillance, probablement par les affidés d'une entreprise rivale, ne reculant devant aucun moyen pour arrêter le succès sans précédent de la merveilleuse troupe que le public venait d'applaudir, etc., et que la pièce allait continuer. Elle continua en effet, mais devant des bancs entièrement dégarnis.

« Vous avez maintenant une idée du théâtre en Amérique, me dit Asmodée quand nous fûmes sortis,

et de la manière dont sont interprétés les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Veuillez remarquer que la troupe que vous avez vue est une des meilleures des États-Unis. Que les acteurs américains représentent les classiques ou le drame moderne, les défauts qui ne vous ont pas échappé se reproduisent. Les plus saillants sont assurément l'exagération et l'absence de naturel. L'insuffisance d'études sérieuses et une confiance absolue dans leur talent, voilà les principaux caractères des artistes américains. Pour être bon acteur, indépendamment d'une heureuse organisation naturelle, il faut un travail sérieux et continu. Or, le travail n'est pas le fort des acteurs américains; ils s'imaginent que leur art n'a pas besoin d'études, et voilà comment, à l'exception de quelques brillantes individualités, la majorité, parmi eux, se compose de fanfarons ridicules et de braillards sans cervelle.

Quant au répertoire dramatique, à l'exception des chefs-d'œuvre de Shakspeare, il se compose de traductions des plus mauvais drames de l'école française arrangés pour les prétendus besoins du public américain. Si le goût de ce bon public n'est pas encore entièrement perverti, ce n'est pas la faute de ces manipulateurs, qui, au lieu de faire du théâtre une école de mœurs, le transforment en une arène où l'on ne voit figurer, la plupart du temps, que d'insupportables brigands volant et pillant sur les

grandes routes, et familiarisant la foule avec des actes de brutale férocité, le tout à la confusion, bien entendu, des lois, de la police et des honnêtes gens.

Non, l'art scénique, l'art théâtral n'existe pas aux États-Unis, continua Asmodée. Il en sera ainsi tant qu'une sérieuse critique des artistes dramatiques ne sera pas permise. Or, critiquer un acteur, et surtout critiquer une actrice, serait un acte qui attirerait des vengeances certaines sur la tête du courageux écrivain qui le tenterait, et qui ferait mettre à l'index le journal assez audacieux pour révoquer en doute l'excellence des Américains dans l'art théâtral comme en toutes choses. L'admiration mutuelle, universellement pratiquée dans ce pays, est surtout remarquable en ce qui concerne les affaires de théâtre.

Mais ce n'est pas seulement là que l'absence d'études fortes et patientes, que le manque de persévérance et de travail, produisent des résultats à peu près négatifs. Il en est ainsi dans les arts, dans les sciences, dans la littérature. L'Américain fait tout vite; mais les chefs-d'œuvre en aucune manifestation de l'esprit humain ne s'improvisent, et les travaux de l'intelligence surtout, pour être durables, doivent être longtemps médités et patiemment élaborés. La plupart des littérateurs américains n'ont pas en vue l'art et la perfection en écrivant des livres, ils ne pensent qu'à l'argent qu'ils leur rap-

porteront. Être auteur à ce point de vue, c'est faire un métier comme un autre, et il ne faut pas s'étonner que tant d'œuvres sorties des presses américaines soient, en dépit d'étourdissantes réclames, destinées à ne pas avoir de lendemain. Après tout, je l'ai dit ailleurs, la véritable littérature des peuples démocratiques, c'est le journalisme, et sous ce rapport les Américains ne redoutent aucune comparaison avec la littérature d'autres nations.

Fenimore Cooper est et sera longtemps encore l'écrivain qui jette le plus de rayonnement sur la littérature américaine. Il n'a encore été égalé par aucun auteur en ce qui concerne le charme de la narration, la vérité des descriptions, l'originalité des caractères, la puissance de l'imagination. Mais Fenimore Cooper n'est pas populaire dans le pays qui l'a vu naître et qu'il a illustré. Il a été trop souvent et peut-être trop justement sévère à l'égard de ses concitoyens pour qu'ils aient oublié ses critiques. Les peuples souverains veulent, comme les rois, être flattés, et ils ne pardonnent pas à quiconque découvre leurs défauts ou les rappelle à la vertu.

Il est permis de croire, toutefois, que dans la littérature, aussi bien que dans les arts, les Américains réussiront quand ils seront décidés à y apporter l'esprit de persévérance et d'audace qu'ils ont déployé dans le commerce et l'industrie. C'est une nation à laquelle rien ne paraît impossible, et il

n'est pas dit qu'avant longtemps la sculpture et la peinture, par exemple, ne produisent des maîtres que l'Europe enviera. Cependant ces arts paraissent destinés à fleurir de préférence chez les nations aristocratiques ou chez celles qui ont un passé historique. Leurs produits ne sont pas à la portée de millions de personnes, et ici tout est fait, tout est entrepris en vue de ces millions. La photographie, par exemple, devait être la bienvenue aux États-Unis. Et en effet, nulle part ailleurs cette découverte des temps modernes n'a fait d'aussi rapides conquêtes. La photographie est devenue un art national pratiqué dans le moindre des hameaux et inondant le pays des productions les plus variées et souvent les mieux réussies. Il y a peu d'Américains qui ne portent leur portrait dans leurs poches et ne le donnent à leurs amis et connaissances, en attendant qu'ils distribuent leur biographie, un des genres de la littérature nationale le plus répandu et probablement le plus lucratif. Tous les candidats aux fonctions publiques, depuis le président jusqu'au moindre alderman de village, sont des grands hommes, au moins dans leur opinion. Un professeur de Boston a même démontré que les traits des Yankees ont une ressemblance frappante avec ceux des illustres Romains que nous ont transmis la statuaire et la numismatique. Conséquemment les candidats, visant naturellement à l'immortalité, publient leur

biographie à des centaines de milliers d'exemplaires à la veille des élections.

A part les progrès accomplis dans la photographie, les États-Unis en ont fait peu en réalité dans les arts industriels, lorsqu'on les compare aux autres pays. La cause en est toujours la même : l'habitude de faire vite et l'insuffisance d'études. On adopte les yeux fermés les procédés inventés par les Européens ; mais tandis que ces derniers les améliorent sans cesse, la science manque ici pour suivre leur exemple. Les Américains impartiaux admettent qu'ils possèdent fort peu de mécaniciens vraiment instruits, fort peu qui connaissent la théorie. Un bon système d'éducation industrielle manque aux États-Unis, et tant qu'il en sera ainsi, l'industrie américaine ne pourra se vanter que de quelques brillantes spécialités. Il n'existe pas de pays, et c'est là le plus beau titre de gloire des États-Unis, où l'on fasse autant de sacrifices pour l'éducation primaire : les personnes qui ne savent ni lire, ni écrire, ni compter, sont à coup sûr des étrangers. Mais cette éducation est à peu près la seule que le peuple puisse se procurer, et tout en admirant les résultats obtenus, on ne peut s'empêcher de désirer qu'il trouve les moyens d'augmenter les connaissances qu'il acquiert dans les écoles publiques. Les progrès dans les arts industriels sont à ce prix. »

Asmodée en était là de ses observations sur le

théâtre, la littérature et les arts des Américains, quand des hourras se firent entendre dans le lointain, et des torrents de peuple débouchèrent de toutes les rues environnantes. Les voilà! les voilà! criait-on de toutes parts, et le tumulte grandissait à chaque instant. « Ce sont les ambassadeurs d'une puissance asiatique qui arrivent, me dit Asmodée. Ils étaient attendus à trois heures de l'après-midi; mais ils n'arrivent qu'à minuit, parce qu'on les a fait s'arrêter à chaque station de chemin de fer, le long de la route qu'ils ont suivie, pour les exhiber aux curieux accourus de vingt milles à la ronde. Ils auront demain une réception publique, et vous pourrez voir ce qu'est cette cérémonie avec un peuple pour qui tous les sujets de distraction sont une bonne fortune. Mais les voici qui approchent, car les hourras deviennent plus fréquents et la circulation est presque impossible. »

Asmodée avait à peine achevé ces derniers mots, que nous fûmes poussés en direction inverse par des gens avinés ou qui feignaient de l'être, et je fus violemment séparé de mon compagnon. « Méfiez-vous des pickpockets! » me cria-t-il en s'éloignant, poussé au loin par les flots grossissants de la foule. Mettant à profit son avis, je portai vivement la main à mon gousset : ma montre avait disparu !

CHAPITRE XVI

DANS LEQUEL IL EST QUESTION DE CHOSES SÉRIEUSES ET QUI SE TERMINE PAR UNE CATASTROPHE INATTENDUE.

J'appris ainsi à mes dépens le savoir-faire des filous américains, et je rentrai chez moi d'autant plus contrarié de l'aventure, que la montre qu'on m'avait volée m'était chère par les souvenirs de famille auxquels elle se rattachait. Après une nuit agitée, je me levai avec l'intention arrêtée d'aller à la police et de déclarer la soustraction dont j'avais été victime. « Vieille idée que vous avez là, cher monsieur, me dit Asmodée en faisant son apparition; idée empruntée du vieux monde et qui ne produirait d'autre résultat dans celui-ci que d'attirer sur votre inexpérience des usages les rires des hommes de la police. Faites vos affaires vous-même aux États-Unis, et ne comptez que sur vous pour sortir d'embarras ou réussir dans vos entreprises. Vous retrouverez votre montre si vous employez les moyens auxquels nous avons recours dans ces sortes de circonstances, et qui sont certainement plus expéditifs et moins coûteux que ne le serait l'intervention d'avocats et d'hommes de justice, à supposer

qu'ils parvinssent à découvrir votre voleur. Même dans ce cas, suivant toute probabilité, vous en seriez pour vos frais, sans jamais revoir votre montre. »

Nous nous rendîmes aux bureaux d'un journal; et là, Asmodée rédigea l'avis suivant qui devait paraître le lendemain :

« Hier soir, à l'arrivée des ambassadeurs asiatiques, un gentleman a été débarrassé d'une montre Bréguet avec une dextérité qui fait le plus grand honneur à l'artiste. Voulant lui offrir un témoignage de son admiration, le propriétaire de l'objet disparu tient cinquante dollars à sa disposition s'il veut se donner la peine de le lui rapporter demain matin, à neuf heures. » Suivaient mon nom et mon adresse.

« Maintenant, me dit Asmodée, en payant un dollar pour l'insertion de cet avis, vous pouvez être assuré que demain, à neuf heures cinq minutes, vous serez rentré en possession de votre chronomètre, et vous conviendrez que les transactions de cette nature, comparées aux brutalités de la police, ont une saveur de bon ton et de galanterie qui constitue un progrès réel de la civilisation. »

Quand nous sortîmes des bureaux du journal, des régiments de la milice nationale marchaient dans les rues aux accords d'une musique guerrière. Le goût de la musique s'est fortement développé chez les Américains, probablement à cause de la grande

quantité d'Allemands qui sont venus habiter les États-Unis. Partant, matin et soir, le jour et la nuit, on entend résonner les accords du piano; et dans des grandes villes, les sociétés maçonniques, les corps de francs tireurs, les sociétés de tempérance, les unions ou corporations d'ouvriers, ne paraissent jamais en public sans être précédés d'une troupe de musiciens. En temps de guerre, chaque régiment, composé de mille hommes, entretient une bande de musique. Il va sans dire que les régiments de milice, qui traversaient la grande artère de New-York quand nous sortîmes des bureaux du journal, étaient tous précédés d'un corps de musiciens.

Ils allaient faire cortége aux ambassadeurs d'une puissance de l'Orient, arrivés la veille, comme on l'a vu, et auxquels la ville donnait, ce jour-là, une réception officielle. Régiments après régiments passèrent sous nos yeux, composant une formidable armée avec artillerie et cavalerie. C'était la première fois que je voyais l'appareil de la force aux États-Unis, n'ayant même jamais, auparavant, rencontré un uniforme. « La ville seule de New-York, dit Asmodée, peut mettre sur pied cent mille hommes; et la milice nationale est organisée sur toute la surface des États-Unis avec une efficacité qui apparaît au jour du danger. Ce pays a l'instinct guerrier, malgré ses prédilections pour les arts utiles et sa poursuite ardente du gain. Les vieilles nations de

l'Europe feront bien de le laisser tranquillement accomplir ses destinées; car il semble qu'on n'ait qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des armées; et il peut entretenir, sans gêne apparente, un million d'hommes sous les armes, tous robustes et s'accoutumant vite à la vie des camps. — Ce qui n'est pas moins remarquable, à côté de l'aisance que possède l'Union américaine de mettre sur pied de formidables armées, c'est sa facilité de les licencier. On contemple avec surprise la rapidité que mettent les soldats, au sortir des camps, à reprendre la charrue ou à rentrer dans les ateliers. Le pays est si vaste, un champ si varié est offert au travail, qu'un million d'hommes trouve à s'employer, pour ainsi dire, du jour au lendemain; et les commotions qui partout ailleurs accompagneraient le licenciement d'innombrables armées sont ici tout à fait inconnues.

En temps de guerre, l'Américain exalte l'esprit belliqueux de ses enfants : il est fier de leurs prouesses guerrières, et il entoure le soldat de soins sympathiques. Mais il cesse d'en être ainsi en temps de paix. Aussitôt que le canon a fini sa tâche sanglante, la vue d'un uniforme irrite le citoyen libre des États-Unis, et voilà pourquoi, jusqu'à ce jour, vous n'en avez rencontré aucun dans les rues de la ville. Les soldats sont considérés par les masses comme des oisifs dangereux, comme des parasites

sociaux, dont le nombre doit être restreint autant que possible. Lorsque ses services ne sont plus en réquisition par suite d'une guerre civile ou étrangère, la nécessité d'une armée régulière est difficilement admise; on la tolère, et voilà tout. Aussi, les cadres ne peuvent-ils être maintenus au complet, au milieu de l'apathie du public et de son éloignement pour le service militaire, que par les séductions d'une paye élevée; et encore, comme les avenues du commerce et de l'industrie offrent plus d'avantages que l'armée, peu d'Américains s'engagent sous les drapeaux de l'Union. Excepté les officiers, les rangs sont aux trois quarts occupés par des étrangers.

Les milices nationales mêmes perdraient vite la popularité dont elles jouissent si elles paradaient trop souvent sur les places publiques. L'Américain est jaloux de la liberté dont il jouit, et la vue du sabre lui cause toujours un frémissement d'impatience, pour ne pas dire d'aversion. »

Cependant le défilé de ces milices continuait; les uniformes en étaient des plus variés; il y en avait qui rappelaient ceux portés en Allemagne; d'autres, ceux en usage en France, en Angleterre ou d'autres pays. Toutefois, dans l'armée régulière, m'apprit Asmodée, tous les régiments d'infanterie ont le même uniforme; les régiments de cavalerie ont également un uniforme unique. Par là, une grande économie est

réalisée pour l'habillement du soldat; et comme il n'y a pas de fréquents changements d'uniforme, on n'a pas à craindre de déshonnêtes collusions entre les chefs de l'armée et les fournisseurs. Les uniformes de l'armée régulière, infanterie, cavalerie et artillerie, sont, du reste, fort simples et peu coûteux : l'épaulette est presque inconnue.

Non-seulement, parmi les régiments qui défilaient, quelques-uns portaient des uniformes étrangers, mais je remarquai même le drapeau national de diverses contrées de l'Europe. « Les drapeaux de toutes les nationalités sont ici les bienvenus, dit à ce sujet Asmodée : ils se confondent dans les larges plis du drapeau étoilé. L'Amérique est la terre commune, le patrimoine de l'humanité, ou, comme l'Américain le dit lui-même, la patrie des hommes libres de tous les pays. Il ne trouve pas mauvais que l'étranger, tout en venant chercher ici la liberté et le bien-être, entretienne un pieux souvenir du pays où il a vu le jour. Les étrangers, en cas de crise, ne sont pas, d'ailleurs, les moins prompts à se ranger sous les drapeaux de l'Union, qui représente pour eux le gouvernement qui est leur œuvre, puisqu'il émane de leurs votes. Et si ce gouvernement, dans un cas donné, déploie une force irrésistible, c'est précisément parce que la constitution dont il sort est le patrimoine de tous, et que chacun est intéressé à la préserver. »

La foule, qui se promenait sur les trottoirs en attendant le cortége des ambassadeurs asiatiques, était considérable et la circulation presque impossible. Cependant tout se passait dans un ordre parfait, bien que l'autorité n'eût pris aucune mesure pour protéger la sécurité publique, et que les agents de la police ne fussent pas plus nombreux que d'ordinaire. Une population d'hommes libres est évidemment une intelligente population, et il y a aux États-Unis des instincts d'ordre qui, pour échapper aux observateurs superficiels, n'en sont pas moins profonds et réels.

Enfin le cortége parut; un peloton d'officiers de police ouvrait la marche, puis suivaient plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie. Après eux s'avançait un grand nombre de voitures portant les conseillers municipaux et leurs amis; ensuite venait un équipage traîné par six chevaux ornés de rubans et de plumets, et contenant les Asiatiques vêtus de leurs robes nationales. La foule poussait de fanatiques hourras, et les étrangers paraissaient étonnés des hommages dont ils étaient l'objet. Derrière eux, de nombreux régiments de milices terminaient le cortége, qui s'étendait l'espace de plusieurs milles.

« On va promener ainsi ces braves gens pendant six heures, dit Asmodée : on va les faire monter et descendre les avenues de New-York; puis, quand la curiosité de ce peuple de grands enfants sera satis-

faite, on déposera ces ambassadeurs à l'hôtel de ville, où chacun aura le droit d'aller leur serrer la main. Cette habitude de poignées de mains échangées entre la populace et les hôtes distingués soumis à une réception officielle est positivement un martyre pour ces derniers. Il y en a qui ne se sont tirés de cette épreuve qu'avec une épaule démanchée pour toute leur vie, car de mauvais plaisants d'Irlandais, parmi la foule qui se présente aux récipiendaires, veulent donner un échantillon de leur force en serrant comme dans un étau la main qui leur est offerte. Jugez, dans les circonstances présentes, combien vont avoir à souffrir ces efféminés Orientaux et leurs membres délicats!

La série d'épreuves auxquelles on les soumet n'est pas près de finir. Les pères de la cité ne les lâcheront pas avant deux heures du matin. Lorsque la réception de la populace sera terminée, on les conduira prendre part à un grand repas, conséquence obligée de toute réception municipale et que défrayent les contribuables. Les conseillers de la ville ne laissent jamais échapper une occasion de se traiter magnifiquement et sans frais. La carte à payer par le trésorier municipal pour ces fêtes données sous le moindre prétexte dépasse annuellement cent mille dollars. Dans le nouveau comme dans l'ancien monde, c'est le peuple qui paye, en définitive, pour les spectacles qu'on lui donne. »

Nous étions arrivés devant une rue au fond de laquelle on apercevait un vaste édifice en granit, dont le style rappelait les constructions élevées par les Égyptiens. « Quel est cet édifice à l'aspect sombre? demandai-je à Asmodée. Ses formes lourdes et massives font qu'il ressemble à ces tombes spacieuses où étaient déposés les restes des riches Égyptiens au temps des Pharaons. — Et c'est précisément le nom que l'on donne à ce bâtiment, répondit-il; mais au lieu des morts, ce sont les vivants qu'on y enterre. Vous avez devant vous une des prisons de New-York, celle dans laquelle sont détenus les malfaiteurs avant qu'ils soient jugés, ou après leur condamnation, jusqu'au moment où ils sont transportés dans la prison de l'État. Là aussi sont enfermés les malheureux condamnés sur la tête desquels un crime capital appelle le dernier châtiment, car c'est là qu'on les exécute. »

Nous entrâmes dans ce bâtiment lugubre, dont toutes les parties nous furent montrées sans hésitation par des gardiens fort polis. Nous vîmes d'abord une salle d'audience petite et sombre, où siégeait un magistrat chargé de prononcer sur les contraventions de police ou sur des délits de peu d'importance. Nous pénétrâmes ensuite dans un long corridor contenant des cellules superposées les unes sur les autres, en tout cent cinquante environ. Les gardiens nous apprirent que, bien que disposées pour un pa-

reil nombre de personnes, il n'était pas rare qu'elles en continssent cinq cents, et cependant elles n'ont pas plus de douze pieds de long sur huit de large!

Dans une autre partie de ce bâtiment, nous examinâmes les cellules destinées aux femmes, et dans une étroite cour celles où sont renfermés les jeunes garçons. Toutes semblaient humides, et la ventilation y est certainement imparfaite.

« Cette prison a été bâtie, observa Asmodée, à une époque où personne ne pouvait prévoir le développement qu'a pris New-York. Le cœur saigne quand on songe à toutes les misères annuellement entassées dans ce séjour. A l'exception des pénitenciers, où le système cellulaire est généralement adopté, les prisons dans les autres villes de l'État de New-York ou des autres États ne sont pas tenues dans de meilleures conditions sanitaires. Dans la plupart, il n'y a pas de bains pour les détenus; les vieillards sont confondus avec les jeunes gens, les dépravés avec ceux qui sont à peine entrés dans la carrière du crime. Et souvent la brutalité des hommes préposés à la garde des prisonniers ajoute à leur souffrance.

Sans doute, en ce qui concerne la détention préventive, les abus qui existent dans certaines contrées de l'Europe sont rares, parce que, dans la plupart des cas, la liberté sous caution est accordée aux prévenus. Cependant, quand ces derniers n'ont

ni argent, ni amis, ils courent le risque de pourrir dans leur prison aussi bien qu'en Europe, parce que les juges vont au plus pressé. Or, le plus pressé pour eux, c'est de juger les gens que leurs coreligionnaires politiques recommandent, ou ceux dont les ressources pécuniaires sont employées à activer l'action de la justice; les autres prévenus viennent après. Sans vouloir comprendre tous les magistrats de New-York dans une grave accusation, il n'en est pas moins de notoriété publique que beaucoup d'entre eux, tout en vivant bien, trouvent le moyen, sur un traitement annuel de trois à quatre mille dollars, d'en économiser cinquante mille en quatre ans, c'est-à-dire quand, à l'expiration du terme de leurs fonctions, ils sont de nouveau soumis aux chances de l'élection.

Des commissaires d'institutions de bienfaisance devraient être autorisés à visiter au moins une fois par mois toutes les maisons de détention, celles où sont détenus les criminels aussi bien que les aliénés, les interroger avec soin et publier un rapport dans les journaux. La crainte de la publicité servirait d'aiguillon aux magistrats, et elle rappellerait au respect de l'humanité les gardiens tentés de s'en écarter.

Heureusement, la disposition bienveillante du caractère national corrige les abus qui résultent du manque d'un contrôle efficace soit dans l'exécution

des lois, soit dans le régime des prisons. La durée des peines est généralement courte. Par l'effet d'une contradiction entre son esprit et son cœur, l'Américain, c'est-à-dire le peuple le plus doux qui existe, a inventé le plus terrible châtiment du monde : l'isolement. Mais il a compris en même temps que ce châtiment ne devait être que de courte durée, excepté dans les cas où les condamnés ont commis un forfait qui repousse toute sympathie et toute possibilité d'amnistie. Non-seulement la condamnation à l'emprisonnement est en général pour une courte période, mais en outre le condamné reste rarement en prison jusqu'à l'expiration du terme de cette condamnation. Un recours en grâce au gouverneur, une visite de ce dernier au pénitentiaire, l'intervention de parents ou d'amis, ouvrent souvent les portes de la prison avant le temps fixé par le jugement. Rarement, excepté dans les cas de meurtre, les magistrats prononcent une peine qui excède cinq années d'emprisonnement. Le sentiment public ne souffrirait pas l'application de peines sévères. On ne voit pas les magistrats s'acharner sur des malheureux lorsqu'ils sont sur la sellette, ni les condamner à vingt ans de prison et même à vie, comme le cas est si commun en Europe, à moins qu'ils n'aient à frapper de grands criminels. Ils savent que si la société doit punir, elle ne doit jamais oublier cependant qu'elle est la mère de tous ses enfants, même de

ceux qui sont égarés. Et si la mansuétude de la répression est un indice de la mansuétude des mœurs, il n'y a pas de peuple qui soit meilleur, plus compatissant, plus miséricordieux que le peuple américain.

On entend même les étrangers s'étonner de l'extrême indulgence témoignée aux criminels, soit par les magistrats chargés d'appliquer la loi pénale, soit par l'opinion publique; ils font, sans qu'ils s'en doutent, le plus bel éloge du caractère américain et des institutions du pays, puisque c'est en partie à ces institutions qu'est dû incontestablement l'adoucissement des mœurs. »

Nous avions assez examiné pour que je fusse convaincu que sous le rapport des conditions sanitaires la prison principale de New-York laisse beaucoup à désirer, et que là aussi, comme en Europe, les philanthropes ont un vaste champ ouvert à leurs charitables efforts; et nous allions nous retirer, quand Asmodée demanda à l'un des gardiens qui nous accompagnaient de nous montrer les célébrités du jour. — « Il y en a bien peu dans ce moment, monsieur Asmodée, répliqua le gardien. Le crime donne peu depuis quelque temps, et n'étaient les ivrognes, trop portés généralement à jouer du couteau, les effracteurs de coffres-forts et les faussaires, la maison ne serait pas remplie. Telle qu'elle est cependant, je vais vous montrer ses hôtes les plus fameux.

Celui qui fume des cigares d'un demi-dollar pièce et qui a fait meubler sa cellule avec le luxe que vous voyez est le fameux Coupon. Il a un jour pénétré chez un banquier, et tout en causant avec lui, il a donné le temps à ses complices d'enlever un portefeuille contenant plus de deux millions de dollars en rentes fédérales et autres valeurs. Malheureusement pour ces fripons, la majeure partie des titres était nominative. Après de longs pourparlers, le banquier a consenti à leur abandonner deux cent mille dollars à titre de part de prise. Demain il recouvrera ses titres, moins ce joli boni, et Coupon sa liberté.

Dans la loge voisine est le vieux Tricker, qui possède deux ou trois délicieuses résidences dans les environs de New-York, et fait courir dans nos hippodromes. Il n'y a pas de graveur aussi habile que lui dans les États-Unis, et peut-être en Europe. Il a fait sauter deux ou trois banques, dans le cours de sa longue existence, par la masse de faux billets qu'il avait jetés dans la circulation. Il n'est pas sûr, cette fois, qu'il se tire d'affaire sans y laisser beaucoup de ses plumes ; le gouvernement des États-Unis est furieux de ce que Tricker ait osé imiter les rentes fédérales, et avec un art tellement consommé, que les employés du trésor ne savent distinguer leurs marques particulières et leurs signatures de celles qui sont contrefaites. Mais Tricker prend la chose philosophiquement, et ne continue pas moins

à s'occuper de ses fermes et de ses chevaux de course.

— La contrefaçon des billets de banque et des titres de rentes fédérales, interrompit Asmodée, est une industrie très-développée et des plus prospères aux États-Unis. On ne peut se faire une idée de ses ramifications et du grand nombre de personnes qui y sont employées. La vente des billets de banque contrefaits constitue à elle seule un commerce très-actif. Il y a à New-York une vingtaine d'officines où l'on vend, pour ainsi dire à ciel découvert, des billets contrefaits et portant un escompte au profit de l'acheteur de vingt-cinq à cinquante pour cent, suivant le degré de perfection de la contrefaçon. Les États de l'Ouest principalement sont inondés de faux billets, et nombre de fermiers qui les ont reçus en échange de leurs produits ne se doutent pas qu'ils ont dans les mains des morceaux de papier sans valeur.

— Ce jeune homme imberbe, reprit le gardien, qui se promène mélancoliquement sur le préau, est un précoce bigame qui n'a pu jusqu'ici obtenir sa liberté sous caution, parce qu'il a réellement poussé trop loin son amour pour le beau sexe. Il s'est marié dans l'Ouest à l'âge de dix-huit ans, est venu à vingt à New-York, laissant derrière lui sa femme et un enfant, a fait la cour à une jeune fille appartenant à une honnête famille et l'a épousée clandestinement. Dénoncé par sa première femme,

il a disparu il y a un an, et on a retrouvé sa trace, il y a quelques semaines seulement, dans une pension de demoiselles, où il avait engagé ses services comme femme de chambre. Cinq jeunes personnes de cette pension se trouvent dans la nécessité de la quitter en conséquence, et cinq familles honorables sont plongées dans l'affliction.

— Voilà le résultat de mariages trop hâtifs et surtout contractés sans publications préalables, interrompit de nouveau Asmodée. Ce dangereux libertin avait lu sans doute quelque livre empoisonné de nos littérateurs modernes. La responsabilité de bien des crimes peut remonter à ces ouvrages où des auteurs faméliques prennent plaisir à dépeindre de morbides passions dans un but de spéculation.

Mais n'est-ce pas l'avocat Forger que j'aperçois remontant le corridor en compagnie de deux de ses confrères?

— Vous ne vous trompez pas, répondit notre cicerone. Forger emploie ses loisirs à procurer des clients à ces deux avocats; bien entendu, il perçoit sa part des honoraires stipulés. En fait de cupidité, il y a peu de criminels qui soient les égaux de ces deux interprètes de la loi. Je les ai vus bien des fois se payer avec les produits des vols dont ils avaient défendu les auteurs. Et il faut voir avec quelle tendresse ils parlent à leurs clients! avec quelle chaleur ils les représentent invariablement au jury comme

la crème des honnêtes gens ! Ils sont véritablement arrivés à voir dans chaque malfaiteur une victime de la société, et à considérer les juges comme des persécuteurs sans intelligence comme sans entrailles. Ils aiment les voleurs avec une tendresse véritable, et ce n'est que justice, car c'est à eux qu'ils doivent le luxe dans lequel ils vivent et la notoriété dont ils jouissent dans les tavernes mal famées. Tous deux, quand ils le voudront, seront élus représentants à la législature de New-York ou au congrès fédéral.

Quant à Forger, son procès menace de s'éterniser. Vous avez appris sans doute par les journaux que, parmi ses clients, il avait une vieille dame devenue fort riche par suite de l'absorption d'une de ses fermes dans les limites de la ville. Cette vieille dame n'avait qu'un fils, dont elle était depuis longtemps sans nouvelles. Un jour ce fils reparut, ou du moins un affidé de Forger en joua le rôle, et si habilement, que la cliente de notre homme ne soupçonna jamais la fraude ourdie en vue de sa succession. Elle mourut subitement quelques mois après avoir fait un testament qui mit l'imposteur en possession de tous ses biens.

Ils furent vendus immédiatement, et les complices procédaient au partage des sommes considérables que la vente avait rapportées, quand le véritable fils de la défunte revint de Californie, où il était allé chercher fortune quelque temps après la découverte

des gisements d'or. Il n'eut pas de peine à se faire reconnaître par de nombreux parents et amis et à faire constater légalement son identité. Il parvint même à prouver que le complice de Forger était un aventurier qui avait eu, sous une demi-douzaine de noms, autant de démêlés avec la justice, et tous deux furent arrêtés. Comme les biens vendus représentent une somme de plus de deux cent mille dollars et qu'ils ne peuvent fournir un cautionnement de cette importance, ils sont forcés de rester en prison, où ils étudient les moyens de lasser la justice et de retenir leur butin, avec l'aide des lumières des deux avocats dont ils reçoivent la visite dans ce moment.

Le personnage qui vient de s'arrêter pour causer avec eux est le général Boisterous, qui, après avoir servi pendant trois ans sur nos frontières contre les Indiens, est revenu dans sa famille, il y a six mois, refaire sa santé délabrée. L'indiscrétion d'un de ses enfants l'a mis sur la trace d'une infidélité commise par sa femme, durant son absence, avec un de ses amis intimes, un membre influent de la législature de l'État. Le général, il y a de cela six semaines environ, s'est approché froidement du sénateur au moment où il s'apprêtait à monter à la tribune, et lui a brûlé la cervelle sous les yeux de ses collègues terrifiés. Comme il peut y en avoir parmi eux qui soient dans la position délicate où se trouvait la vic-

time, ils remuent ciel et terre pour exciter l'opinion publique contre le général, qui jusqu'à présent n'a pu réussir à attendrir un de nos juges et à en obtenir sa liberté provisoire sous caution.

Mais voici qu'on m'appelle, poursuivit le gardien ; c'est ce pauvre diable de caissier d'une de nos banques, qui, après avoir mené une vie exemplaire, est tombé il y a six mois dans les filets d'une des sirènes de nos cafés-concerts. Il a trouvé moyen de soustraire cent mille dollars à la banque, et, ce qu'il y a de curieux, il n'en a pas dépensé le quart avec sa protégée ; le reste lui a été extorqué par deux ou trois coquins au courant de son intrigue, et qui, sous la menace de le dénoncer à ses patrons, en obtenaient de fréquents subsides promptement disparus aux tables de jeu. Heureusement pour lui, l'humidité de ce séjour a déterminé une phthisie qui va le débarrasser d'une vie qui lui est à charge. La justice, qui n'ignore pas la gravité de sa maladie, le laisse tranquillement mourir.

— Il est fâcheux, dit Asmodée en le remerciant d'être entré dans tous ces détails, que vous n'ayez pas le temps de nous faire faire connaissance également avec quelques-unes de vos célébrités du beau sexe.

— Je n'en ai aucune, à vrai dire, qui vaille la peine de vous être montrée, répliqua le gardien, à l'exception d'une jeune fille accusée d'avoir tué sa

maîtresse par jalousie. Elle a été reconnue coupable ce matin, et la sentence sera prononcée demain, le président des assises ayant besoin de vingt-quatre heures pour composer l'oraison funèbre de circonstance. Aussitôt condamnée, elle a confessé son crime, et ses avocats, qui, au milieu de larmes et de sanglots souvent partagés par l'audience, l'avaient représentée pure comme un enfant au berceau, sont furieux de ce qu'ils appellent sa trahison. Les femmes, vous ne l'ignorez pas, sont l'objet d'un culte dans ce pays, et à moins qu'elles n'aient commis une action bien atroce, le juge devant lequel les officiers de police amènent celles qu'ils ont cru devoir arrêter les renvoie, la plupart du temps, avec une légère réprimande. On considère ici comme des peccadilles à peu près toutes les infractions aux lois que les femmes se permettent, et l'habitude de les traiter en enfants gâtés n'est nulle part aussi invétérée que chez nos magistrats. »

Nous nous éloignâmes, et Asmodée observa qu'on entendait rarement parler aux États-Unis de crimes aussi audacieux et détestables que ceux dont le récit est fait complaisamment presque chaque jour par les feuilles européennes. « Les attentats contre la propriété, les vols, sont certainement moins fréquents, dit-il, qu'en Europe, et il en est de même des attentats contre les personnes. Ce qui grossit les statistiques criminelles, ce sont les condamnations pronon-

cées contre les ivrognes pour tapage et désordre public, ou autre délit de cette nature. Dans un pays où le travail manuel est généreusement rétribué, où il est facile pour un homme honnête et courageux d'acquérir la propriété au moyen d'un labeur régulier, les actes de rapine et de vol doivent être nécessairement plus rares que dans ceux où le travail rapporte à peine de quoi vivre. D'un autre côté, les attentats contre les personnes ayant le vol pour objet sont d'une moins fréquente occurrence qu'en Europe, parce que les malfaiteurs n'ignorent pas que les banques sont les dépositaires de presque toutes les valeurs circulantes du pays. On ne s'expose pas à tuer un homme pour lui voler son chapeau, et on ne convoite pas un portefeuille quand on sait qu'il est vide. De même les effractions de nuit ne présentent aucun attrait aux malfaiteurs, parce que, indépendamment du danger qu'ils courent, ils n'ignorent pas qu'ils ne trouveraient à emporter que des chiffons ou des meubles. L'usage des chèques est si général, que l'Américain a rarement de l'argent sur lui ou chez lui. Sans doute, s'il convient à l'habitant d'un de nos grands ports de fréquenter les lieux de plaisir où des matelots venus de tous les points du monde se réunissent, il pourra être exposé à quelque brutalité; sa vie même, en cas de quelque imprudence de sa part, pourra être en danger. Mais, à part cette exception, il est certain que la

sécurité personnelle est aussi assurée sur toute la surface des États-Unis qu'elle l'était en Normandie du temps du duc Rollon. On peut aller d'un bout à l'autre de l'Union sans crainte d'être exposé à aucune violence, sans rencontrer aucun danger. Et c'est le seul pays au monde où les femmes peuvent voyager sans être accompagnées, sûres qu'elles sont, en cas d'insulte, de rencontrer partout de prompts et déterminés protecteurs.

Je vous propose maintenant, continua Asmodée, de poursuivre notre inspection des établissements publics de la ville de New-York. Il y a près d'ici un hôpital qui vaut la peine d'être visité, ne fût-ce que pour établir la comparaison entre la manière dont il est tenu et le régime des institutions fondées ailleurs dans l'intérêt des personnes infirmes ou malades. »

Asmodée avait raison : l'établissement où nous nous rendîmes était digne, sous tous les rapports, d'une ville telle que New-York. Bien aéré, parfaitement tenu, il offrait aux malheureux obligés d'y chercher un refuge des conditions de bien-être qu'ils paraissaient apprécier. Malheureusement, si vaste que soit l'établissement, le nombre d'admissions est forcément restreint; et dans ce cas encore, le rapide accroissement de la métropole américaine va plus vite que les efforts de la bienfaisance publique.

Et cependant cette bienfaisance est digne d'élo-

ges : nulle part ailleurs ses œuvres ne sont aussi multipliées, s'il faut en croire Asmodée. Il y a à New-York des asiles pour les enfants abandonnés, pour les personnes âgées des deux sexes, pour les aveugles, pour les personnes atteintes de la petite vérole, pour les émigrants, pour les nègres, qu'on désigne généralement sous le nom de personnes de couleur. D'un autre côté, sous l'influence du clergé, chaque secte religieuse tient à avoir des hôpitaux pour ses coreligionnaires. Il y en a pour les catholiques, pour les protestants, pour les juifs. Il n'est pas rare que de riches particuliers lèguent une portion de leur fortune soit dans le but de fonder, soit dans le but d'aider des établissements de charité.

« Toutefois, dit Asmodée, malgré les nombreuses institutions de bienfaisance dont New-York est doté, tous les besoins de la population sont loin d'être satisfaits, et la mortalité est grande, surtout dans les quartiers pauvres. Il n'y a pas de situation plus salubre pour une ville que celle occupée par la métropole américaine, et la moyenne de la vie y devrait être plus longue que partout ailleurs. Mais à côté des palais où habite la classe riche, non loin de ces nombreuses rues dont la beauté est presque sans rivale, s'élèvent des milliers d'habitations où se réfugie pour ainsi dire pêle-mêle une population excessive. Sur environ un million d'habitants que compte New-York sans ses faubourgs, la moitié loge

dans d'immenses bâtiments où la ventilation manque entièrement et où les lois de la salubrité sont négligées. La conséquence d'un pareil état de choses est que parmi cette population d'ouvriers et d'artisans le chiffre de la mortalité, surtout chez les enfants, est fort élevé. On assure que dans les quartiers habités par les riches commerçants de New-York la moyenne de la vie est de cinquante-deux ans, tandis qu'elle n'est que de dix-sept dans les quartiers pauvres! Il n'est pas rare, dans ces derniers, de voir une famille composée du père, de la mère et de plusieurs enfants n'occuper qu'une seule chambre, où ils couchent et font leur cuisine; et il a été constaté que souvent même trois familles vivent dans la même pièce, pièce parfois située dans des caves ou sous les combles! Ce déplorable résultat a été amené par la cherté toujours croissante des loyers. Ainsi, les misères de la classe ouvrière, si grandes dans certaines contrées de l'Europe, se retrouvent déjà à New-York, au moins en partie. Les ouvriers y gagnent davantage, mais les goûts de dépense sont en proportion chez la plupart d'entre eux. Quand on pense que tout homme peut occuper, non pas dans le lointain Ouest, mais pour ainsi dire aux portes de New-York, des terres fertiles qu'il peut cultiver moyennant une redevance illusoire et qui lui appartiennent au bout de cinq ans, aux termes de l'*homestead law*, on s'étonne que tant de malheureux restent dans les

grandes villes. Beaucoup manquent d'énergie, beaucoup sont moins disposés au travail qu'à la dissipation. En Europe, avec une population serrée, un travail peu rétribué, des terres partout occupées, il est difficile à l'homme de sortir de la misère lorsqu'il y est tombé, ou même d'améliorer sa condition, quelles que soient son énergie et ses bonnes intentions. Mais l'inverse est la situation des choses aux États-Unis; et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Américains ont raison quand ils prétendent qu'il ne devrait pas y avoir de pauvres ni de mendiants dans leur pays, le bien-être y étant à la portée des hommes courageux. Quoi qu'il en soit, la capacité des hôpitaux n'est plus en proportion avec les besoins d'une population augmentant rapidement en nombre et, il faut le dire, en misère; et ici encore la philanthropie a un vaste champ ouvert devant elle. »

Nous avions aperçu dans une des cours de l'hôpital une foule de jeunes gens. Plusieurs étaient attachés à l'établissement, et aidaient les médecins dans les soins à donner aux malades; mais la plupart, ainsi que nous l'apprîmes de la bouche d'un de ces jeunes gens, étaient venus pour assister au cours d'inauguration d'un professeur renommé. Asmodée me proposa d'assister à cette séance, et nous entrâmes dans un vaste amphithéâtre où une odeur nauséabonde indiquait assez qu'on y procédait à des

opérations anatomiques. Si nous avions eu à cet égard le moindre doute, il eût été dissipé par la vue d'un objet oblong recouvert d'un drap blanc et déposé sur une table de marbre au milieu de la salle.

Le professeur commença par faire une sorte de résumé historique de l'art de la médecine. « Chez les nations primitives, dit-il, le prêtre est médecin ; il donne des soins à l'âme aussi bien qu'au corps. Ce fut le cas parmi les Égyptiens et les Grecs, et c'est le cas aujourd'hui parmi nos Indiens. Mais chez un peuple aussi intelligent que les Grecs, la médecine ne pouvait manquer de s'élever rapidement au rang d'une science distincte, et ceux qui la pratiquaient furent bien vite honorés par leurs concitoyens. A Rome, dans les premiers temps de son histoire, la médecine, comme tous les arts libéraux, était tenue en mépris, et son exercice était abandonné aux esclaves. Les choses changèrent quand les arts de la Grèce commencèrent à être cultivés par les Romains, et nous voyons bientôt Jules César conférer aux médecins le droit de cité. Son successeur, Auguste, alla plus loin : il créa chevalier romain Antonius Musa, qui l'avait guéri d'une dangereuse maladie, et exempta les médecins de tout impôt. Mais tandis que la médecine s'élevait dans l'estime des hommes, de longues années s'écoulèrent avant qu'on exigeât de ceux qui la pratiquaient

des garanties de capacité, et ce ne fut que sous les empereurs chrétiens que les médecins furent soumis à un examen devant des juges compétents avant d'être autorisés à pratiquer. Dans le naufrage qui suivit la chute de l'empire romain, la médecine, en tant que science, disparut complétement, et l'art de guérir fut pendant des siècles exercé presque exclusivement par le clergé. Mais comme les ecclésiastiques ne pouvaient verser le sang, les opérations chirurgicales tombèrent dans les mains d'une classe inférieure, et c'est ainsi que s'élevèrent les corporations des barbiers-chirurgiens. En France seulement, un petit nombre de laïques, adonnés à l'art chirurgical, luttèrent à la fois contre ces corporations et la Faculté de médecine. Le collége de Saint-Damien, où ils poursuivaient leurs études, fit faire de sensibles progrès à l'anatomie jusqu'au moment, en 1515, où il se réunit à l'Université. Dès ce moment date l'importance des chirurgiens dans la société moderne; la science qu'ils déployaient commanda le respect public. En France, la médecine, après avoir été séparée de la chirurgie, lui fut réunie en 1793, lors de la création des écoles de médecine. En Angleterre, les chirurgiens, assimilés aux barbiers jusqu'en 1745, n'obtinrent du parlement une organisation distincte qu'à cette époque. La profession de chirurgien y est encore séparée de celle de médecin, tandis que dans les autres pays

de l'Europe et aux États-Unis les degrés de médecin et de chirurgien sont conférés à la même personne. »

Le professeur, après cette esquisse, se plaignit de l'insuffisance des moyens d'étude mis à la portée des jeunes gens qui aux États-Unis se destinent à la médecine. « Il est impossible, dit-il, d'apprendre cette science, de connaître l'organisme si compliqué du corps humain, si on n'a pas la facilité de fouiller dans les chairs et de connaître la situation de la moindre fibre. C'est vous dire combien je déplore le préjugé populaire qui force les vrais amants de la science médicale à se rendre pour l'acquérir à l'étranger. » Puis il s'éleva contre le peu de durée des études : « Au bout de deux ans, dit-il, un jeune homme, après avoir suivi les cours d'une réunion de médecins plus ou moins autorisés à enseigner la jeunesse, en obtient un diplôme et commence l'exercice de la médecine. A peine en sait-il les premiers éléments ! Combien même ne comptons-nous pas parmi nous de prétendus médecins qui n'ont pas jugé utile de prendre ce facile diplôme ! Sans doute, la carrière de la médecine doit être libre comme toutes les autres; mais ce n'est pas entraver la liberté que d'exiger des garanties de capacité de la part de ceux qui veulent exercer la profession de médecin. La même observation, ajouta-t-il, s'adresse aux pharmaciens. Aucune preuve de capacité n'est demandée aux dix mille individus qui vendent

ou préparent les médicaments prescrits par les médecins. Aussi ne se passe-t-il pas de jour que de fatales erreurs ne soient commises par ces auxiliaires incompétents de la médecine. La loi suppose, il est vrai, que quiconque s'offre à guérir ses semblables possède un certain degré de science, d'habileté, d'expérience, et si le contraire vient à être établi, les conséquences en peuvent être sérieuses pour sa fortune et son avenir. Les médecins, en entreprenant le traitement d'un malade, assument donc, aux États-Unis, une responsabilité devant la loi, sinon devant Dieu ! »

Le professeur conclut en émettant de nouveau l'opinion que la vue et l'inspection des organes du corps et leur dissection étaient indispensables aux démonstrations de la théorie, le complément de tout enseignement. « Après que l'esprit divin qui l'animait a disparu, dit-il, le corps humain n'est plus qu'un peu d'argile, et le fouiller pour trouver la trace du mal mortel et en guérir ceux qui survivent est une opération qui devrait appeler les remercîments plutôt que le blâme de ces derniers. »

Après avoir prononcé ces paroles, le professeur s'approcha de la table de marbre sur laquelle était étendu un cadavre, et commanda à deux de ses élèves d'enlever le drap qui le recouvrait. On vit alors les restes d'une jeune femme qui avait dû être fort belle. Le professeur attacha quelque temps sur

ce cadavre des regards hébétés; puis, éperdu, couvrant son visage de ses mains, prononçant des mots entrecoupés de sanglots, il s'affaissa sur lui-même et roula sur le parquet de l'amphithéâtre avant que ses élèves eussent pu le retenir dans leurs bras.

CHAPITRE XVII

DANS LEQUEL ASMODÉE RACONTE L'HISTOIRE DU DOCTEUR SAUNDERS.

« On marche positivement sur des drames dans cette bonne ville de New-York, dit Asmodée quand nous fûmes sortis de l'amphithéâtre de l'école de médecine. Voilà un digne professeur, un homme d'un véritable talent, qui ne se doutait guère de retrouver une ancienne maîtresse dans le sujet qu'il s'était procuré pour inaugurer son cours d'anatomie! Il faut convenir qu'il y a de singulières rencontres dans ce bas monde.

— C'était le cadavre de sa maîtresse dont il s'apprêtait à ouvrir les chairs, et dont la vue a si tragiquement terminé la séance d'inauguration ?

— Sans doute, une maîtresse adorée, qu'il avait en vain cherchée depuis trois ans. La science seule le consolait de cette perte : elle sera plus que jamais, à présent, son amante sans rivale.

— Vous connaissez donc l'histoire des relations du docteur avec cette pauvre morte ?

— C'est même parce que je prévoyais la scène qui allait avoir lieu à l'hôpital que je vous y ai con-

duit, cher monsieur, répondit Asmodée avec une incomparable gravité; et maintenant, écoutez :

HISTOIRE DU DOCTEUR SAUNDERS.

Le héros de cette histoire n'a pas encore trente ans, et il est déjà célèbre en Amérique. C'est lui qui a découvert je ne sais quel moyen de guérir les poitrinaires et asthmatiques en leur faisant respirer une composition éthérée; et comme orateur, vous avez pu juger qu'il sait parler avec une habileté et une ampleur remarquables. Fils de pauvres journaliers, il allait à une des écoles publiques de la petite ville que ses parents habitaient, quand son amour pour l'étude frappa l'un des directeurs de l'école. Ce directeur obtint facilement des parents du jeune Saunders l'autorisation de compléter l'éducation de leur enfant. A cet effet, il le présenta comme un sujet plein d'avenir à un gros négociant de Boston. Ce dernier se constitua le protecteur de Saunders, et le mit dans une des meilleures institutions de la ville. Au lieu d'en faire un négociant, ce qui était d'abord son intention quand il se chargea des frais de l'éducation du jeune homme, le Bostonien fut assez sage, lorsque ce dernier eut terminé ses études et que le moment de prendre une détermination fut venu, pour consulter les goûts de son protégé. Saun-

ders se décida pour la profession de médecin, et en conséquence il alla à New-York, où pendant deux ans il suivit les cours de la faculté de médecine.

Le protecteur de Saunders était à cette époque un des négociants les plus prospères de Boston. Il envoyait de la glace dans presque toutes les parties du monde. Ce commerce, insignifiant au commencement du siècle, s'est rapidement développé. Il était d'abord dans les mains d'un ou de deux marchands, ceux qui les premiers avaient eu l'idée de tirer parti des lacs glacés, pendant l'hiver, des environs de Boston. Puis, des compétiteurs entrèrent dans la lice, quand le goût d'un produit pour lequel la nature fait chaque année tous les frais s'étendit des États du Sud de l'Union jusqu'aux îles nombreuses de l'archipel des Antilles, aux républiques de l'Amérique méridionale, à la Chine même et à l'Inde. Le protecteur de Saunders était l'un de ces compétiteurs, et la fortune lui avait souri jusqu'alors. Il menait un grand train de maison, et comme la plupart des Américains, dépensait tout ce qu'il gagnait. L'économie n'est pas considérée comme une vertu aux États-Unis : au moins y est-elle rarement pratiquée, si ce n'est par les étrangers. Il y a peu de négociants qui mettent en réserve, pour les temps adverses, une portion de leurs profits, sans parler de ceux, et c'est la majorité, qui escomptent les béné-

fices éventuels, et dépensent sans compter, c'est-à-dire plus qu'ils ne gagnent.

La femme du marchand bostonien l'aidait, autant qu'elle pouvait, par ses extravagances, à dépenser l'argent que lui rapportait son commerce de glace. Quand une fois la prospérité entre dans leur maison, après de longues années de lutte contre la fortune, il y a des femmes qui perdent la tête. Elles s'imaginent que le Pactole coule dans leur foyer, et elles s'abreuvent de ses flots en enfants gâtés. Il y a peu de maris en Amérique qui aient la force d'arrêter leurs femmes sur une pente fatale et de modérer leurs goûts de dépense, surtout lorsque leurs affaires réussissent au gré de leurs désirs. M. Brainless, tel était le nom du marchand de Boston, devait grossir la liste, ainsi qu'on le verra plus tard, des négociants américains qui, après avoir remué des millions, meurent dans un état voisin de la misère, et souvent dans une misère complète.

Il faut lui rendre cette justice qu'il était naturellement généreux et de dispositions bienveillantes. Sa conduite à l'égard du jeune Saunders en était la preuve. Non content d'avoir payé les frais de la première éducation du jeune homme, il continuait sa mission maintenant qu'il fallait compléter cette éducation. C'était encore lui qui envoyait des subsides à New-York, deux fois par an, pour mettre à

même son protégé de suivre les cours de cette ville et de s'y faire recevoir médecin.

Sous tous les rapports, M. Brainless était, du reste, récompensé de sa généreuse conduite. Les progrès de Saunders dans l'étude de la médecine avaient été assez marqués pour lui valoir les éloges de ses professeurs. Saunders en avait fait part, avec toute la modestie voulue, à son protecteur; et ce dernier se félicitait journellement des résultats d'une heureuse inspiration que lui et sa famille rattachaient superstitieusement à leur présente prospérité.

Le jeune homme était considéré, en quelque sorte, comme un des membres de cette famille : il y venait passer une partie de ses vacances; et entre lui et la fille aînée de M. Brainless, âgée de quelques années moins que lui, un tendre attachement s'était formé, attachement que les parents de la jeune fille ne voyaient pas avec déplaisir.

Délia composait avec une sœur, plus jeune qu'elle de deux ans, la famille de M. et de madame Brainless. Ces deux jeunes filles avaient été élevées par leur mère dans des idées toutes-puissantes chez elle, à savoir, que les Américaines sont nées pour briller et commander. Comme conséquence de ces idées, le luxe était leur idole, la toilette leur principale occupation ; et leur âme n'avait pas été façonnée à se roidir contre la mauvaise fortune et à accepter

sans murmure et sans faiblesse les changements de position que l'avenir pouvait tenir en réserve pour elles.

Il y a, assurément, beaucoup d'Américaines qui se font à toutes les positions de la vie. Il n'est pas rare d'en voir qui vont enterrer leur jeunesse, après leur mariage, dans les solitudes de l'Ouest, hier encore séjour des Indiens et des buffles, et aider gaiement et résolûment leurs époux dans la tâche qu'accomplissent ces hardis pionniers de pousser la civilisation au delà des montagnes Rocheuses.

Il faut dire, cependant, que les filles élevées dans les grandes villes n'acceptent qu'avec répugnance cette vie solitaire au fond des bois. De là, le nombre considérable de célibataires du sexe masculin dans les États ou territoires nouveaux; et par contre, la pléthore de vieilles filles dans les États de l'Atlantique, notamment dans ceux qui composent la section de l'Union connue sous le nom de Nouvelle-Angleterre.

Saunders, après avoir été reçu médecin par la Faculté de New-York, revint à Boston. Il trouva Délia dans le plein développement de sa beauté, recherchée d'une foule de jeunes gens et admirée partout où elle allait. Ce n'étaient point les partis qui lui manquaient : ses parents passaient pour être fort riches; et la perspective d'une association dans la maison Brainless et compagnie souriait à plus d'un

jeune Bostonien, indépendamment de leur admiration pour les charmes de Délia. Mais le cœur de cette dernière, alors qu'elle était presque enfant, s'était éveillé en faveur de Saunders; et quelques mois après le retour de ce dernier à Boston, ils s'étaient mutuellement engagé leur foi. M. Brainless, loyalement averti par Saunders de ce qui s'était passé entre sa fille et ce dernier, ne fit aucune objection à leur projet d'union; il se contenta de représenter à Saunders qu'il était bien jeune pour contracter actuellement mariage; que sa fille elle-même, ayant à peine dix-huit ans, pouvait facilement attendre une couple d'années avant de quitter le toit paternel, et il finit par engager Saunders à aller passer cette période à Paris, où il se fortifierait dans l'étude de la médecine. S'il parvenait à obtenir un diplôme de la Faculté de Paris, sa fortune aux États-Unis serait assurée. Le public, en effet, n'ignore pas que les études des médecins qui ont pris leurs degrés en Amérique sont en général et forcément superficielles; il donne de préférence sa confiance à ceux qui sont allés se fortifier en Europe aux sources de la science, et ont consacré plusieurs années à perfectionner leur art et leurs études par la pratique des hôpitaux.

Ces observations et ces conseils étaient trop sages pour ne pas faire impression sur l'esprit des deux jeunes gens. Aller passer quelques années à Paris entrait, d'ailleurs, dans les secrets désirs de Saun-

ders. Il aimait Délia, mais il aimait aussi la science, et il comprenait qu'on connaît à peine les rudiments de la médecine après deux années seulement d'études. L'Europe seule lui offrait les moyens d'acquérir une science complète; il aimait à penser qu'il ferait honneur à sa profession et à son pays lors de son retour en Amérique, et que Délia elle-même, devenue sa femme, serait fière du renom auquel il aspirait d'atteindre.

Les préparatifs de départ furent bientôt faits : M. Brainless mit dans les mains de Saunders une somme suffisante pour lui permettre de vivre convenablement à Paris pendant deux ans; et après avoir échangé avec Délia les protestations d'usage, notre future célébrité médicale fit voile vers l'Europe.

Quelques lettres de recommandation qu'il avait emportées lui rendirent facile son introduction dans le monde savant de Paris. On accueille toujours bien en France l'étranger qui vient rendre hommage à la supériorité intellectuelle du pays et payer un tribut d'admiration à ses institutions scientifiques. Il fut bientôt admis dans un des hôpitaux de la capitale, et s'adonna à l'étude avec toute l'énergie dont il était capable.

Il écrivait régulièrement à M. Brainless, et en recevait régulièrement aussi des nouvelles. Délia ajoutait aussi de temps en temps quelques lignes aux lettres de son père, et partagée entre l'étude et

l'amour, l'existence de Saunders s'écoulait rapide et heureuse.

Toutefois, une contrariété vint l'assombrir, alors que les deux années qu'il avait l'intention de passer à Paris, en quittant Boston, furent expirées. Il se trouva dans la nécessité de prolonger son séjour dans la capitale, les degrés de médecin de la Faculté de Paris qu'il convoitait ne pouvant lui être conférés qu'après trois années d'études; et tout chagrin du contre-temps, il annonça cette nouvelle à son bienfaiteur et à sa fiancée.

A M. Brainless, il écrivit pour le remercier de tout ce qu'il avait fait pour lui, ajoutant que les appointements qu'il recevait à l'hôpital où il était employé et les avantages que lui faisait le médecin auquel il était attaché le mettaient à même de subvenir à tous ses besoins; et à Délia, il renouvelait ses protestations d'inaltérable affection, la suppliant d'attendre que l'année qu'il avait encore à passer loin d'elle fût expirée, et de lui conserver jusque-là la foi qu'elle lui avait donnée.

Tous deux lui envoyèrent d'encourageantes paroles. L'affection du père et de sa fille restait toujours entière. Délia lui écrivit qu'elle l'avait attendu deux ans, qu'elle saurait bien l'attendre encore une autre année, à l'expiration de laquelle, ajoutait-elle avec une teinte de coquetterie féminine, elle serait à peine parvenue à sa majorité.

Mais de graves et tristes événements pour la famille Brainless devaient se passer durant cette dernière période du séjour à Paris du docteur Saunders.

Toujours heureux dans ses spéculations, tant qu'il les avait confinées dans l'exportation de la glace fournie par les glaces du Massachusetts, M. Brainless, dans une heure de fatale inspiration et poussé par le désir d'augmenter rapidement sa fortune, s'engagea avec quelques capitalistes dans une gigantesque opération qui devait avoir pour tous de désastreux résultats. Il s'agissait d'accaparer une récolte de coton, de manière à faire hausser le prix de l'article, et de ne le vendre que quand la hausse serait solidement établie. La plupart des banques du Massachusetts et de l'État de New-York entrèrent dans la conspiration : des masses énormes de coton furent achetées à bas prix dans le Sud, et le marché dans les ports d'expédition commença bientôt à ressentir les effets du monopole que les spéculateurs avaient en vue d'établir. Déjà la différence entre le prix d'achat et ceux que valait la denrée monopolisée constituait des bénéfices qui dépassaient plusieurs millions de dollars, et le moment d'écouler était venu, quand une crise financière se déclara en Angleterre à l'occasion d'innovations que les ritualistes voulaient introduire dans la liturgie. En quelques jours, on apprit successivement que les manu-

facturiers de Manchester avaient réduit les heures de travail de leurs ouvriers; que d'autres avaient été obligés de fermer leurs fabriques; que le contre-coup de la crise se faisait sentir sur le continent; enfin, qu'il arrivait d'Asie à Liverpool une telle masse de coton indien, qu'il n'y avait pas d'apparence que son rival d'Amérique y fût en grande demande avant plusieurs mois. Sous l'influence de ces désastreuses nouvelles, le prix du coton, sur les marchés de New-York et de Boston, déclina rapidement. Tous les efforts des accapareurs pour arrêter une dépréciation inévitable furent inutiles. Ils avaient acheté des masses de coton dans l'espérance de dicter leurs conditions à l'étranger, et l'étranger ne voulait de leur article à aucun prix. D'un autre côté, les traites données en payement aux facteurs du Sud venaient chaque jour à échéance; et un beau matin, les monopolistes se trouvèrent en présence d'une catastrophe que nulle puissance humaine ne pouvait conjurer. Le prix du coton avait baissé de près de vingt-cinq centimes par livre depuis qu'ils avaient commencé leur opération d'accaparement, et les secours de toutes les banques des États-Unis n'auraient pu couvrir les pertes causées par cette différence. La conséquence de cet état de choses fut que M. Brainless et les capitalistes qui s'étaient associés avec lui pour mener à fin une opération qui promettait de fabuleux bénéfices furent obligés

de faire faillite. Comme leurs plus forts créanciers étaient les institutions financières du pays (et les établissements de finance n'ont pas plus d'entrailles dans le nouveau que dans le vieux monde), ils furent poursuivis avec une implacable rigueur.

En quelques semaines, le bienfaiteur du docteur Saunders se trouva réduit pour vivre à faire appel à la bourse de ses amis. Tous ses biens avaient été ou saisis ou vendus; et quand il vit le fruit de vingt années de labeur disparaître comme dans un tourbillon, ses facultés mentales furent profondément ébranlées, les signes de démence se multiplièrent, et l'on fut obligé de le transporter dans la maison d'aliénés de l'État.

Dans ces circonstances, madame Brainless dut regretter de n'avoir pas imité la prévoyance de la plupart des femmes américaines. Généralement elles obtiennent de leurs maris de leur acheter une maison, aussitôt que la prospérité de leurs affaires leur permet de disposer d'une somme suffisante. La maison ainsi achetée au nom de la femme, bien entendu, demeure sa propriété, quelles que soient les vicissitudes commerciales du mari, et les créanciers n'y peuvent toucher, à moins qu'ils ne prouvent que l'achat a été fait de leurs deniers. Brainless, dans ses jours de prospérité, n'avait jamais songé à prendre une pareille précaution, et sa femme, avec ses deux enfants, se trouvait aujourd'hui sans asile.

Dans une aussi pénible situation, Délia n'hésita pas à écrire au docteur Saunders. Dans une lettre touchante, elle lui raconta toutes les infortunes qui avaient fondu sur sa famille, et sans lui tracer la ligne de conduite qu'il avait à suivre, elle lui donnait à entendre que trois malheureuses femmes n'avaient plus que lui au monde sur le dévouement et l'amitié duquel elles osassent compter.

La fatalité voulut que Saunders fût absent de Paris quand cette lettre et d'autres écrites dans le même esprit y arrivèrent. Il s'était joint à une commission de jeunes médecins que le gouvernement français avait envoyée en Asie pour y étudier les causes et les progrès d'une maladie épidémique. Atteint lui-même par la maladie, il avait été forcé de rester plusieurs mois à Constantinople. Lorsqu'il revint à Paris et que les lettres de Délia lui furent remises, il prit son parti aussi promptement qu'on pouvait l'attendre d'un homme d'un caractère élevé et dont le cœur était épris d'une sérieuse affection. Il fit immédiatement ses préparatifs de départ, prit congé des nombreux amis qu'il avait faits dans le corps médical, et décoré par le gouvernement français pour le dévouement qu'il avait montré à la cause de l'humanité durant sa mission dans le Levant, il reprit le chemin de sa patrie.

Lorsqu'il y arriva, son premier soin fut de se rendre à Boston et de s'informer du sort de madame

Brainless et de ses deux filles. Il apprit que depuis à peu près un an elles avaient quitté la métropole du Massachusetts pour aller habiter New-York.

Muni de cette information, Saunders revint à la hâte dans la dernière de ces villes. Après des recherches qui durèrent plusieurs jours, — car les individus à New-York, comme dans toutes les grandes villes, passent sans laisser de trace, — le docteur Saunders parvint à constater que madame Brainless n'était restée que quelques mois à New-York, où elle avait tenu un hôtel privé ou de famille (*boarding house*); qu'elle y avait fait de mauvaises affaires et avait disparu un matin avec ses enfants, sans dire à qui que ce soit où elle allait.

Il continua ses recherches avec ténacité, fit appel à tous les journaux dans le but d'obtenir du public quelque information relative aux objets de sa sollicitude, alla dans le Sud, dans l'Ouest, partout enfin où il espérait faire quelque découverte à cet égard. Tous ses efforts, toutes ses dépenses demeurèrent sans résultat.

Cependant, le bruit qui s'était fait en Europe autour du nom du docteur l'avait précédé en Amérique. A peine arrivé à New-York, il s'était vu entouré d'amis enthousiastes, et les clients avaient, pour ainsi dire, assiégé la porte de sa maison, aussitôt qu'on eut appris qu'il dévouait au public américain la grande science qu'il avait acquise. Modeste

comme tous les hommes d'un talent réel, affable et bienveillant envers tout le monde, sa popularité n'a fait que grandir. Il est l'honneur de la profession, et d'un autre côté, les rêves les plus extravagants de fortune qu'il ait jamais pu faire se trouvent réalisés.

Au milieu des soins divers de la haute position à laquelle Saunders se trouva presque subitement porté, jamais il ne laissa s'écouler un jour sans faire quelque démarche qui pût le mettre sur la trace de la femme et des filles de son bienfaiteur. Il a placé ce dernier dans l'établissement de santé du docteur Greedy, et il ne s'écoule guère de semaine qu'il n'aille passer quelques heures avec ce pauvre fou. Riche et célèbre, Saunders comprend qu'il a une dette à acquitter vis-à-vis de tous les membres d'une famille qui l'avait en quelque sorte adopté pour fils au temps de sa prospérité, et il a conservé d'ailleurs au fond de son cœur, et frais comme aux premiers jours, l'amour que lui avait inspiré Délia. Quand, dernièrement encore, il la faisait chercher au Canada, en Californie, à Paris même, il était loin de penser qu'elle pouvait se trouver à New-York depuis plusieurs mois, à quelques pas pour ainsi dire de la maison qu'il habite.

C'est le moment de dire ce qu'elle, sa mère et sa sœur étaient devenues quand elles se trouvèrent sans ressources après la catastrophe financière de M. Brain-

less, suivie rapidement du dérangement de ses facultés mentales.

Lorsqu'une Américaine, par suite de la mort de son mari ou de la perte de sa fortune, est obligée de demander au travail des moyens d'existence, son choix est bientôt fait. Elle ne se décide pas à tenir un magasin de lingerie, de modes, de provisions, ou un atelier de couture; elle ne songe qu'à ouvrir un hôtel de famille ou *boarding house,* comme on appelle ici ces pensions bourgeoises.

L'Américaine, pas plus que l'Américain, n'aime un travail manuel ou fatigant. C'est pour se dispenser du travail manuel que ce dernier est constamment à la recherche de procédés ingénieux et d'inventions nouvelles. Remplacer les bras de l'homme par des machines mues autant que possible par la vapeur est le rêve constant, la poursuite incessante de l'Américain. A son exemple, l'Américaine redoute le contact de la classe ouvrière : elle sait mal la diriger, par la raison que bien peu de femmes nées aux États-Unis reçoivent une éducation pratique. Elles savent rarement se servir de leurs doigts pour la confection de ces légers ouvrages dans lesquels les Européennes, même celles appartenant aux classes aristocratiques, déploient une si patiente habileté. Or, pour bien diriger n'importe quelle branche de travail, il faut la connaître soi-même.

Le sort de la femme, aux États-Unis, commence

à préoccuper les philanthropes, et avec raison. On a beau répéter dans les cercles élégants de la société que la femme n'est pas née pour travailler, et que son rôle est exclusivement un rôle de famille : ces assertions sont bonnes en théorie, mais ne reçoivent pas la sanction de la pratique. La femme est soumise à la loi du travail aux États-Unis aussi bien qu'en Europe si elle veut se procurer des moyens honnêtes d'existence, par la simple raison que, dans l'état d'organisation de la société des deux côtés de l'Atlantique, un petit nombre seulement d'entre elles, par leur position de fortune, peuvent se dispenser de travailler. La plupart, lorsqu'elles ne trouvent pas à se marier, sont réduites, aussi bien que leurs sœurs d'Europe, à demander au travail des moyens d'existence. Sans doute les travaux grossiers, ceux des champs, par exemple, ne sont pas faits pour les femmes dans aucun hémisphère ; mais il y a pour elles une foule d'occupations que la société tient en réserve et dont elles pourront s'emparer, en Amérique comme dans le vieux monde, quand elles seront sérieusement décidées à se créer des ressources honnêtes et normales par un travail suivi, au lieu de les demander, comme c'est trop souvent le cas, lorsque sonne l'heure de la nécessité, à des pratiques où leur vertu s'engloutit. La première condition pour arriver à cet état de choses, c'est que les mères américaines élèvent leurs filles

non pas pour en faire des prêtresses de la mode et d'admirables statues, mais bien de courageuses femmes préparées aussi bien que les hommes à soutenir vaillamment le combat de la vie.

Une des conséquences forcées de l'éducation qu'elles reçoivent au foyer domestique, des préjugés au milieu desquels elles vivent, des flatteries qui les entourent, c'est que les femmes américaines sont sans force dans les revers. Pleines d'orgueil aussi bien et plus même que les hommes, elles connaissent l'art de longtemps cacher leur misère. Lorsqu'elles sont jeunes, les moyens qu'elles emploient pour la combattre entachent souvent leur pureté; et le rêve de la plupart d'entre elles, lorsque l'âge a flétri leurs attraits, c'est de tenir une *boarding house*. D'anciens amis les aident dans cette entreprise : une maison est louée, meublée tant bien que mal, et les États-Unis comptent un hôtel de famille de plus.

Trop fières pour tenir une *boarding house* à Boston, le théâtre de leur splendeur passée, madame Brainless et ses filles étaient venues, comme on l'a vu, s'établir à New-York. Là, au moyen de la vente de leurs bijoux et de quelques prêts faits par d'anciens amis de M. Brainless, elles avaient réussi à meubler une maison modeste dans un des beaux quartiers de la ville. Mais sans expérience de la vie, madame Brainless avait accueilli à son foyer des intrigants à la piste de tout nouvel établissement de

ce genre, qui payaient leur pension en conduisant Délia et sa sœur aux théâtres et en entretenant leur goût pour les plaisirs. Au bout de quelques mois, les fournisseurs, dont les mémoires étaient lentement payés, déclarèrent qu'ils ne donneraient à l'avenir leurs provisions que contre argent comptant. Ce fut le signal de la débâcle. Les hôtes du logis le quittèrent aussitôt qu'ils cessèrent de trouver une table abondante, et un soir madame Brainless resta seule dans sa maison avec ses deux filles et un planteur de la Louisiane vivement épris de Délia, et qui déclara son intention de partager la mauvaise fortune de la famille.

A quelques jours de là les meubles furent vendus, et madame Brainless, ses filles et le créole se dirigèrent vers la Nouvelle-Orléans. A peine arrivée, madame Brainless fut atteinte de la fièvre jaune et mourut dans les bras de ses enfants. Aussitôt que les derniers honneurs lui eurent été rendus, le planteur n'eut rien de plus pressé que d'amener Délia et sa sœur dans une villa qu'il avait louée sur les bords du lac Pontchartrain. Et là, sans personne pour la protéger, on devine aisément ce que devint au bout de quelques semaines la fiancée du docteur Saunders.

Après avoir été pendant six mois la maîtresse du créole, celui-ci s'en dégoûta. Il quitta la villa quand la saison d'été pour laquelle il l'avait louée fut expirée, et sous prétexte de se livrer au commerce

dans la capitale de la Louisiane, il y ramena Délia et sa sœur.

Les allures mystérieuses des hôtes de la maison où elles étaient descendues n'avaient pas tardé à éveiller des soupçons dans l'esprit des deux jeunes femmes. Un soir ces soupçons se changèrent en certitude : le créole leur annonça froidement qu'il partait pour le Texas pour y chercher fortune, qu'il reviendrait les retrouver quand il serait riche, et qu'en attendant elles étaient dans une maison où leurs attraits ne manqueraient pas de leur procurer de nombreux adorateurs. Les malheureuses filles voulurent quitter sur-le-champ ce lieu de perdition. Mais alors intervint la maîtresse du logis, qui refusa de les laisser sortir avant qu'elles eussent payé une somme assez élevée, montant de leur pension durant leur séjour dans sa maison. Dès ce moment commença pour les enfants de M. Brainless une période d'indicible misère. Obligées, pour ne pas mourir de faim, de se soumettre à tous les outrages dans l'abominable demeure où elles étaient en quelque sorte prisonnières, elles cherchèrent dans la dissipation et les plaisirs bruyants l'oubli de leur malheur et de leur dégradation. L'une et l'autre brillèrent sous des noms de guerre durant une saison d'hiver dans la métropole de la Louisiane, et comme c'est le cas avec les malheureuses qui ont rompu avec les lois de la pudeur, elles descendirent vite le chemin

de la corruption et du vice. Au bout de quelques mois d'une vie extravagante, la jeune sœur de Délia trouva la mort dans les flots du Mississipi, au sein d'une partie de plaisir; et Délia, quelques jours après cette catastrophe, fut amenée à New-York par un capitaine de navire, qui lui resta fidèle pendant la traversée.

A New-York, la fiancée du docteur Saunders tomba rapidement dans les derniers abîmes de la misère. Elle s'accoutuma à s'étourdir par l'usage des liqueurs fortes, et elle en était arrivée à ne fréquenter que les lieux infects où les classes les plus avilies de la population cherchent à échapper aux regards de la police. Il y a cinq jours, dans un de ses moments lucides, l'horreur de sa situation, jointe au souvenir du passé, lui inspira une résolution terrible. Elle alla chez un pharmacien, et avec les quelques sous qui lui restaient, acheta une forte dose d'opium. Le lendemain, on trouvait son cadavre dans un taudis où les mendiants et les personnes sans asile vont passer la nuit moyennant une légère rétribution. Ni le propriétaire du taudis ni aucun des malheureux qui avaient dormi près du cadavre de Délia Brainless ne la connaissaient. On la transporta à la morgue, où elle resta exposée pendant trois jours sans que personne pût donner aucune information à la police, sans que son identité fût constatée. Nul ne vint réclamer, pour les enterrer,

ces formes dont la misère et une vie de débauche avaient à peine altéré la beauté. Au bout de ce temps, le cadavre fut transporté à l'amphithéâtre de l'école de médecine, le jour même où le docteur Saunders inaugurait son cours d'anatomie ; vous savez le reste. »

CHAPITRE XVIII

OU ASMODÉE ENTRETIENT LE LECTEUR DE LA MANIÈRE DE VIVRE D'UNE PARTIE DES HABITANTS DE LA VILLE DE NEW-YORK ET LE CONDUIT CHEZ UNE PYTHONISSE.

« Je vois, dis-je à Asmodée quand il eut terminé son récit, que bien des misères de la vieille Europe se retrouvent dans le nouveau monde ?

— Sans doute, répondit-il ; ne vous ai-je pas prévenu, d'ailleurs, lorsque nous avons commencé notre examen des mœurs et des institutions de ce pays, que les passions humaines étaient partout, à peu de chose près, les mêmes, que l'homme habite les tropiques ou les zones glacées et quelle que soit la couleur de sa peau ? Il y a chez lui un principe de désordre que les meilleures institutions, je le crains bien, ne parviendront jamais à déraciner entièrement.

Une des coutumes qui ont le plus contribué à corrompre les mœurs des Américains est, sans contredit, celle qu'ont adoptée un grand nombre de familles de vivre en commun dans ces hôtels particuliers ou *boarding houses* dont j'ai eu l'occasion de vous dire quelques mots en racontant l'histoire du docteur Saunders. Pour ne parler que de New-York, il y a dans cette ville des *boarding houses* où la dé-

pense de la vie varie de trois à trente dollars par tête et par semaine. Il y a peu de chose à dire des premières qui ne se devine aisément. Comme leur prix est à la portée des classes ouvrières, ces maisons sont habitées par un grand nombre de personnes des deux sexes, et cette agglomération d'êtres de tous pays et de toutes professions n'est pas faite pour entretenir ou développer des sentiments de moralité. Quant aux *boarding houses* d'un ordre plus élevé, il y en a parmi elles où la vie de famille et les vertus privées sont tenues en honneur; mais ces maisons respectables sont en petit nombre. Dans tous les hôtels de famille, les femmes, n'ayant pas à s'occuper des soins du ménage, passent leur vie dans l'oisiveté, pendant que leurs maris vaquent toute la journée à leurs affaires. Or l'oisiveté est partout mauvaise conseillère, peut-être plus même chez les femmes que chez les hommes : la toilette devient leur absorbante occupation. D'ailleurs, le soir, quand tous les hôtes de la maison se réunissent à une table commune et après le dîner dans des salons, il faut briller, et chaque femme s'efforce d'éclipser sa voisine. Puis, si la plupart des hommes travaillent, il y en a aussi que leur position affranchit de ce frein salutaire des mauvaises passions. Ceux-là restent dans les *boarding houses*, tiennent compagnie aux femmes isolées, ou les accompagnent dans la grande occupation, dans l'affaire journalière

des Américaines : la visite des magasins de modes et de nouveautés. Qui peut affirmer que le cachemire qui couvre les épaules de telle d'entre elles lorsqu'elle en sort, les dentelles et les pierreries qui ornent la parure d'une autre, ne sont pas autant d'hypothèques prises ou promises sur leur vertu? La galanterie de l'Américain est, dit-on, plus désintéressée que celle de l'Européen. Cela est possible, probable même. Mais on croira difficilement qu'il se décide à dépenser ses dollars par pure admiration du beau sexe et sans arrière-pensée.

Il est impossible que l'Américaine vivant dans une *boarding house* soit une bonne mère de famille, comme il est douteux que l'Américain y goûte les véritables joies du foyer domestique. La difficulté de se procurer des serviteurs des deux sexes, les exigences de ces gens, les salaires élevés qu'on est forcé de leur donner, et aussi l'éducation que reçoivent les jeunes Américaines, éducation qui les rend en général incapables de conduire une maison, poussent les Américains, souvent contre leur gré, à choisir le genre de vie des *boarding houses* aussitôt après leur mariage. Une fois que leurs femmes se sont habituées à compter sur d'autres pour les soins du ménage, il est rare qu'elles aient le courage de rompre avec cette habitude.

Les domestiques sont une des grandes plaies de la société américaine. Rattachés entre eux par les

lieus d'une sorte de franc-maçonnerie, ils dictent leurs conditions à quiconque a besoin de leurs services. Lorsqu'ils se trouvent sans emploi, ils sont soutenus par les sociétés de secours mutuels dont ils font partie. On rencontre rarement en Amérique des serviteurs qui s'attachent à la famille dans laquelle ils sont entrés. La mobilité est partout, comme on l'a déjà dit, dans les mœurs, les institutions, les fortunes, et la classe des domestiques ne pouvait échapper à la loi commune. Ils changent de condition au moindre prétexte, pour la plus légère contrariété, pour l'espoir le plus lointain d'améliorer leur sort. Les Américaines, pour conserver les filles dont elles emploient les services, sont obligées de déployer une patience de tous les instants, et malheureusement la patience n'est pas une vertu qui s'allie facilement à l'orgueil.

Les Irlandaises composent généralement la classe des domestiques du genre féminin : il y a peu de filles nées en Amérique qui appartiennent à cette classe, et l'on entend fréquemment les Américaines prétendre que leurs concitoyennes sont nées pour commander et non pour obéir. Traitées sinon durement, du moins sans bienveillance, les Irlandaises n'ont point d'affection pour les maîtres qu'elles servent. Il est même aisé de remarquer une sourde hostilité entre les maîtres et les serviteurs des deux sexes. Ajoutons que les Irlandaises, à peine débar-

quées en Amérique, déploient pour la toilette une passion qui offusque leurs maîtresses, détail qui ne manque pas d'importance quand on examine la question de la domesticité aux États-Unis. Il est clair que plus le costume du serviteur se rapproche de celui du maître, plus la distance qui les sépare dans l'opinion du premier diminue, et de là des prétentions à l'égalité qui froisse celui qui paye le salaire, et d'inévitables tiraillements.

La cherté des loyers et des provisions contribue chaque année à augmenter le nombre des personnes qui préfèrent la vie des *boarding houses*. Un Américain qui a des appointements fixes dans une maison de commerce ou de banque sait ce qu'il peut dépenser par mois pour son entretien et celui de sa femme. Il ne sait jamais où il va lorsqu'il tient maison.

On estime qu'il y a à New-York environ deux mille hôtels de famille, sans compter ceux qui sont constamment ouverts au public, et où vivent aussi, principalement durant la saison d'hiver, un grand nombre de familles américaines. La nécessité de paraître constamment en public, si elle développe l'amour de la toilette chez les femmes, a cela de bon pour les hommes qu'elle les oblige à un maintien convenable. Comme sa femme, l'Américain est toujours bien mis : il a un soin constant de sa personne ; le véritable Américain se fait raser et coiffer chaque

matin. Aussi n'y a-t-il aucun pays du monde où la profession de barbier soit plus répandue. Il y a des légions de barbiers dans tous les grands hôtels, et on ne peut faire vingt pas dans aucune grande ville américaine sans rencontrer l'échoppe d'un Figaro.

Un grand nombre de *boarding houses* sont le refuge de femmes déclassées. Beaucoup sont tenues par des femmes de négociants morts sans laisser de fortune. Il y en a aussi un certain nombre dont les meubles ont été achetés par des célibataires, ou même des hommes mariés, et donnés à d'anciennes protégées comme fiche de consolation. Cette dernière classe d'hôtels, ou maisons de famille, n'est pas la moins dangereuse. On peut, au moins l'assure-t-on, y louer une chambre pour une semaine, un jour, une heure même, dans un but de rendez-vous amoureux, et c'est là que la prostitution élégante trouve un asile mystérieux.

Que de fois, si l'on voulait prendre la peine de suivre ces femmes couvertes de soie et de velours qu'on rencontre aux abords des embarcadères des bateaux à vapeur ou des chemins de fer, ne les verrait-on pas se diriger vers ces lieux discrets où l'honneur de leurs maris va périr ! Que de jeunes filles aussi ont fait l'apprentissage d'une vie que la coquetterie occupera sans partage dans ces maisons luxueuses qui échappent au contrôle de la police ! Tout se passe, du reste, aux États-Unis, avec une

remarquable discrétion : et au sortir d'une entrevue amoureuse, l'amant et sa maîtresse se rencontreront, soyez-en sûr, sans se parler, sans se saluer, sans se faire aucun signe d'intelligence. »

Nous étions arrivés devant une maison au front de ce marbre rougeâtre communément employé dans les maisons de New-York. Elle était entourée d'une grille en fer ouvragé, et on y pénétrait en montant un massif et imposant escalier. Au-dessus de la porte principale, une modeste enseigne portait ce mot magique : *Astrologie*. Les vertes persiennes des croisées, hermétiquement fermées, donnaient une mystérieuse apparence à cette demeure. « Moyennant un dollar par tête, dit Asmodée, nous pouvons nous procurer le plaisir de voir opérer un des augures modernes, et si vous m'en croyez, nous allons demander à la prêtresse de ce temple de nous dévoiler les secrets de l'impénétrable avenir. »

Je suivis mon sarcastique compagnon dans la demeure de la sibylle. On nous fit entrer dans un salon où plusieurs hommes, jeunes et vieux, attendaient leur tour d'interroger l'oracle. Asmodée m'expliqua que les visiteurs du sexe féminin étaient introduits dans une autre salle d'attente, que ceux même des visiteurs qui voulaient conserver un strict incognito restaient confinés dans des appartements séparés jusqu'à ce que la pythonisse pût les recevoir. Un domestique en livrée, le même qui

nous avait ouvert la porte de la maison, vint au bout de quelques instants nous donner un numéro d'ordre, en échange duquel nous payâmes deux dollars. D'après ce numéro d'ordre, nous jugeâmes qu'une vingtaine de personnes au moins nous avaient précédés dans les diverses salles d'attente, et j'entrevoyais en tremblant l'éventualité de ne pas être introduits avant de longues heures en présence de la pythonisse; mais Asmodée me rassura : « Chaque visiteur est congédié après un échange d'interrogations qui ne dure jamais au delà de cinq minutes, me dit-il. C'est une règle que la sibylle applique strictement. Si cinq minutes ne suffisent pas à votre curiosité, vous avez le droit de prolonger votre visite de cinq autres minutes pour la bagatelle d'un autre dollar, mais jamais plus longtemps, dans la crainte sans doute qu'a la sibylle de se trop découvrir en prolongeant ses audiences et de donner lieu à d'oiseuses discussions. »

J'eus le temps d'examiner le salon où nous nous trouvions, pièce sobrement meublée, sur la cheminée de laquelle était posée une horloge décorée de signes cabalistiques. Les murs étaient couverts de tableaux dont le dessin, aussi bien que le coloris, laissait à désirer. « Vous ne pouvez pas vous attendre à trouver des chefs-d'œuvre de peinture en Amérique, me dit Asmodée, à qui je fis part de mes observations, par cette raison que les toiles des maîtres sont rares partout, et aussi parce que la passion des Amé-

ricains pour les tableaux s'est tellement développée depuis quelques années, qu'ils la satisfont avec tout ce qu'ils trouvent. La plupart des maîtresses de maison ne croiraient pas leurs salons meublés si une demi-douzaine de toiles n'en décorait les murs. On expédie chaque année de Belgique, d'Allemagne, de France, une foule de peintures qui se vendent ici rapidement, surtout si les cadres qui les entourent sont brillants et ouvragés. Dans ce cas, on fait bon marché du sujet ou du tableau lui-même : le cadre emporte le suffrage. Il y a aux États-Unis peut-être deux ou trois galeries où l'on rencontre des œuvres de mérite, et il ne faut pas s'étonner que l'art de la peinture, malgré l'engouement dont il jouit surtout chez les parvenus de date récente, ait créé jusqu'à présent peu de connaisseurs réels. Les Anglais disent avec raison qu'il faut trois cents ans pour faire un gentleman. La connaissance en fait d'art, le goût des œuvres artistiques chez les peuples sont aussi des questions de temps. Comme ils sont en grande partie le résultat d'études et de comparaisons, ce n'est que dans les pays où il existe des musées ou collections publiques d'ouvrages d'art qu'on les peut acquérir. »

Sur divers points du salon étaient suspendus des cadres d'ébène, rehaussés de baguettes d'or, dans lesquels était renfermée une grande pancarte, imprimée magnifiquement en langues anglaise, française

et espagnole, et dont j'eus le temps de copier le contenu sur mon carnet. Cette pancarte annonçait au monde étonné que la maîtresse du lieu révélait des secrets de la plus haute importance aux personnes des deux sexes. « Elle rend, était-il dit, la paix et le bonheur à ceux qui sont tombés dans le désespoir par la perte de leur fortune, de leurs parents, de leurs amis; elle réunit ceux qui pleurent leur absence; donne des informations sur le sort des personnes éloignées; fait retrouver les propriétés perdues ou volées; indique la carrière que l'on doit adopter pour être sûr du succès; termine de prompts mariages; donne le nom et dessine le caractère des futurs époux. A l'aide de sa connaissance approfondie des astres, de la marche des étoiles et de la position des planètes, elle lit la destinée de quiconque la vient consulter. » Les personnes habitant au loin, terminait la pancarte, pouvaient obtenir des consultations de la sibylle, moyennant l'envoi d'une mèche de leurs cheveux, de la date de leur naissance, de leur portrait et d'un dollar.

Je terminais de copier cette amusante réclame quand on vint nous avertir que la maîtresse du lieu nous attendait. Nous l'aperçûmes assise sur un siége doré, au fond d'un cabinet tendu d'une étoffe sombre. Devant elle était une table aux pieds contournés et représentant des sphinx égyptiens. Autant que j'en pus juger à travers la demi-obscurité de la pièce,

c'était une femme d'une trentaine d'années, de haute taille, qui avait dû être et était peut-être encore fort belle. Elle était vêtue d'une robe de velours noir dont le corsage dessinait des formes fortement accusées, et de grandes manches ouvertes laissaient voir des bras blancs comme la neige, terminés par des mains singulièrement petites. « Voilà, dit-elle en se levant et en s'avançant vers mon compagnon, une charmante surprise de votre part, monsieur Asmodée ! Mais pourquoi ne pas m'avoir envoyé votre nom ? Je ne vous eusse point fait attendre une mortelle heure. Encore est-ce le hasard qui m'a fait vous apercevoir, confondu que vous étiez au milieu de la foule, au moyen de cette discrète lucarne et de mes miroirs réflecteurs.

— Vous êtes toujours aussi bonne que belle, répondit galamment Asmodée, mais nous vivons dans un pays d'égalité où l'on ne souffre pas les tours de faveur. Nous eussions donc patiemment attendu le numéro d'ordre que l'on nous avait donné.

— Vous ne venez pas sans doute, reprit notre interlocutrice, me demander une de mes représentations? Je n'ai rien à vous apprendre, monsieur Asmodée, tandis que, si vous en aviez le désir, vous pourriez me faire, je n'en doute pas, maintes révélations sur l'avenir. Mais quel que soit le but de votre visite, j'entends que vous la prolongiez à mon profit; car aussi bien, ma journée est finie. »

A ces mots, elle sonna un domestique, et lui présentant une liasse de billets de banque : « Rendez leur argent aux personnes qui attendent, dit-elle, à moins qu'elles ne préfèrent garder pour demain leurs numéros d'ordre. Je suis fatiguée, et le dieu a cessé de m'inspirer, » ajouta-t-elle en se tournant vers Asmodée.

« Savez-vous, lui dit ce dernier, que si toutes les pythonisses vous ressemblaient, elles formeraient une des classes les plus adorables et les plus dangereuses de la société.

— Sans trop comprendre votre pensée, j'admets sans peine qu'elles forment une classe sinon adorable, du moins dangereuse, répondit la dame. Lever un tribut sur la crédulité humaine, c'est déjà beaucoup; mais faire servir une prétendue science à favoriser le libertinage des hommes et la coquetterie des femmes, c'est assurément pousser les choses trop loin. Or, vous savez aussi bien que moi, monsieur Asmodée, que la plupart des devineresses, somnambules, médiums, astrologues et spirites ne sont que des intermédiaires entre les personnes des deux sexes qui cherchent des aventures, et leurs maisons des endroits de rendez-vous et quelquefois pire.

— Et comment, avec ces idées, vous êtes-vous faite clairvoyante, astrologue, que sais-je encore les autres noms dont vous vous parez, et continuez-vous ce métier ?

— Demandez l'explication de ce mystère aux actrices qui restent au théâtre après y avoir gagné un million. On prend une profession quelconque par nécessité, et si on a la chance de plaire au public, on y prend goût et on la continue même après qu'on y a fait une fortune. D'ailleurs, j'ai quatre enfants que j'entends pourvoir des biens de ce monde. J'ai vu de trop près les choses terrestres, à défaut de celles du ciel, pour ne pas être convaincue, quoique l'aveu soit pénible à la dignité humaine, que l'argent c'est le génie, la force, la santé, la probité. Car avec de l'argent on peut se procurer tous ces biens. Mes enfants en auront donc si le Ciel me les conserve, et je continuerai à lire dans les astres et dans les cœurs, à moins que vous ne puissiez m'indiquer une profession aussi peu fatigante et qui me rapporte autant que celle que j'ai embrassée.

— Elle est donc bien lucrative? osai-je demander à la dame.

— Vous êtes l'ami de M. Asmodée, répondit-elle; je n'ai donc rien à vous cacher. Les audiences que je donne durent cinq minutes; lorsqu'une personne entre dans mon sanctuaire, je tourne ce sablier. Quand il est vide, les cinq minutes sont écoulées, et un autre visiteur est introduit. Cependant, pour éviter la fatigue, je ne reçois par heure que huit personnes, et la sibylle ne siége sur son trépied que pendant six heures de la journée. Aux quarante dol-

lars environ que rapportent journellement mes séances, il faut ajouter une somme pareille que produit la correspondance, et maintenant vous connaissez aussi bien que moi ce que l'astrologie me rapporte.

— C'est un revenu au moins égal au traitement du président des États-Unis que vous vous faites, dit Asmodée; mais j'étais loin de me douter, je l'avoue, que la correspondance produisît autant que vos séances.

— Vous allez en juger, dit la dame : voici le courrier de ce matin, je ne l'ai pas encore ouvert. » En disant ces mots, elle procéda à l'opération, et nous vîmes tomber de ces lettres une vraie pluie de billets de banque.

« Vous ne sauriez croire, continua-t-elle, combien cette correspondance me donne de la besogne. Deux secrétaires sont occupés chaque soir à écrire sous ma dictée ou ma direction. Il s'établit entre mes correspondants et moi une sorte d'intimité nuageuse qui est pleine de charmes. Je vous surprendrais bien si je vous disais les noms de quelques-uns d'entre eux. Vous reconnaîtriez ceux de banquiers, de magistrats, de ministres protestants, de princes du commerce et d'hommes d'État, sans parler de leurs femmes et de leurs filles. Que de confidences charmantes ou d'aveux pénibles reposent dans ces cartons que vous voyez sur les étagères de ma bibliothèque ! »

Je lui demandai à quelle cause elle attribuait la notoriété dont son nom était entouré.

« A la publicité, répondit-elle, aux annonces que j'insère constamment dans tous les journaux, surtout ceux qui se vantent de défendre la société et de répandre les bienfaits de la civilisation. Quiconque a confiance dans les mille voix de la presse et peut surtout les payer est sûr de placer son argent à gros intérêts. L'aventurier qui a le courage et les moyens de dépenser une fortune pour lancer ses pilules, ses parfums, ses prétendues découvertes, est certain de doubler, de tripler même cette fortune. Chaque jour nous fournit un exemple de ces heureuses audaces. Pour moi, je dépense vingt-cinq dollars en annonces chaque matin, et vous savez ce qu'ils me produisent.

— Vous connaissez parfaitement la puissance de cet instrument moderne, la publicité, interrompit Asmodée. C'est la goutte d'eau qui perce le granit. A force de lire chaque matin que madame Smart lit dans les astres et prédit l'avenir, le public finit par se décider à faire faire son horoscope. Mais je crains, malgré le charme de votre conversation, que mon ami, venu dans l'intention de contempler une sibylle moderne sur son trépied, ne se retire désappointé.

— Dieu me garde de causer le moindre désappointement, répondit-elle, à l'ami de l'homme que je considère comme l'auteur de ma fortune ! » Et avant

qu'Asmodée étonné eût le temps de lui demander l'explication de ses paroles, elle appela un de ses domestiques, et lui ordonna d'introduire dans le sanctuaire la première personne qui viendrait faire appel à sa science.

« Je disais donc, reprit-elle quand le domestique se fut retiré, que vous êtes l'auteur de ma fortune. En effet, un mot qui vous échappa lors d'une triste cérémonie me donna l'idée de me lancer dans l'industrie, alors nouvelle aux États-Unis, de l'astrologie. Le colonel Smart, mon mari, venait de mourir, me laissant quatre enfants et peu ou point de fortune. Il avait dépensé un patrimoine considérable à acheter des brevets d'invention. Un de mes cartons est plein de ces paperasses délivrées aux inventeurs, sans l'approbation du gouvernement, après payement d'une centaine de dollars dans les caisses publiques. Il ne se passait pas, pour ainsi dire, une semaine que la tête du colonel ne fût remplie d'un projet nouveau, d'une merveilleuse invention dont il s'était rendu acquéreur quelquefois au poids de l'or. Tantôt il s'agissait d'un moyen de faire marcher des machines à vapeur sur des routes non ferrées, tantôt de faire servir à leur locomotion la force perdue de la fumée des foyers; tantôt il avait acheté un procédé qui résolvait le problème du mouvement universel, tantôt celui de diriger les ballons dans l'espace. Bref, quand il vit qu'il avait dépensé une belle fortune en chimères,

le chagrin le prit, et pour s'étourdir il se plongea dans des excès qui terminèrent promptement sa vie. Vous étiez au nombre des amis qui assistèrent à ses funérailles, et je vous entendis dire, en déplorant sa fin prématurée, que s'il avait employé son énergie et son talent à quelque charlatanerie, il aurait probablement laissé une grande fortune à sa famille. « Car pour gagner de l'argent, ajoutâtes-vous, dans un pays de charlatans, il faut se faire charlatan. » Cette observation, si peu charitable qu'elle puisse paraître pour le caractère américain, me frappa; et quand je fus forcée de demander au travail des moyens d'existence pour mes enfants et moi-même, ma pensée se tourna involontairement vers un but qui réalisât la vérité de votre sarcastique aphorisme. J'avais étudié avec passion cette science qui traite des corps célestes dans leurs rapports entre eux et la planète que nous habitons. Dans le principe, les astronomes étaient plus ou moins astrologues : l'étymologie des deux mots est la même, et jusqu'à Galilée, il n'exista pas de distinction bien claire entre l'astronomie proprement dite et le système de règles plus ou moins fondé sur la position des corps célestes, et dont la connaissance est supposée pouvoir indiquer aux initiés les événements futurs. L'astrologie, pratiquée à Rome, était encore en honneur du temps de Catherine de Médicis; elle a eu son législateur dans un des princes dont s'honore l'Espagne,

Alphonse, roi de Castille et de Léon, et le merveilleux est sûr d'ailleurs de faire des prosélytes dans tous les siècles et dans tous les pays. Forte de cette pensée, convaincue que votre observation sur les chances de tout charlatanisme aux États-Unis était juste, je commençai hardiment l'entreprise de prédire l'avenir. Je réussis au delà de mes espérances, et vous voyez bien, monsieur Asmodée, que vous êtes pour beaucoup dans mon succès. »

A ce moment la sonnette de la maison retentit, et peu d'instants après la visite d'un client fut annoncée. La sibylle nous fit entrer dans un cabinet d'où l'on pouvait voir tout ce qui se passait dans le sanctuaire. Des ouvertures avaient été habilement ménagées dans divers endroits de la boiserie, et il y avait aussi des verres et des miroirs disposés de telle sorte dans le mur de séparation et à l'intérieur du cabinet, qu'on pouvait suivre tous les mouvements des personnes qui se trouvaient dans l'autre pièce. Il va sans dire qu'on entendait parfaitement tout ce qui s'y disait.

Madame Smart s'était assise dans le fauteuil doré qu'Asmodée appelait le trépied de la pythonisse, et à un signal donné la personne venue pour consulter l'oracle fut introduite. C'était une femme de taille élevée et de formes anguleuses, et qui conserva son voile sur son visage jusqu'au moment où la prêtresse lui ordonna de se découvrir. Cet ordre exécuté, ma-

dame Smart observa longtemps la visiteuse, puis prit ses mains après lui avoir enjoint de les déganter. Elle les examina attentivement, les tournant et retournant dans tous les sens.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-elle tout à coup.

— Vingt-huit ans, répondit la personne interrogée.

— Je vous demande votre âge réel, riposta la sibylle. Parce qu'il n'existe pas d'actes de l'état civil, pas de registres publics pour les naissances, les mariages et les décès, les femmes profitent de ce chaos pour se donner l'âge qu'elles veulent. Mais je vais vous montrer que ceux qui s'adressent à ma science sont impuissants à me tromper : vous avez quarante-deux ans, ainsi que le prouverait, au besoin, la Bible de famille que vous cachez avec soin ; et maintenant qu'attendez-vous de moi ?

— Je désire savoir si l'homme que j'aime consentira à m'épouser.

— Et d'abord, vous n'aimez personne; vous convoitez la fortune de l'homme que vous dites aimer, et voilà tout. Avant de songer à épouser lui ou tout autre, assurez-vous que le mari que vous avez laissé dans l'Ouest est bien mort, et maintenant trouvez un autre moyen de payer vos dettes que le mariage que vous avez en vue ! »

D'un geste d'impératrice, la sibylle congédia sa cliente, sur le front de laquelle perlaient des gouttes

de sueur, et dont les doigts se crispaient comme s'ils eussent été soumis à l'action d'une batterie magnétique.

Nous rentrâmes dans le sanctuaire, et fîmes nos compliments à madame Smart sur sa tenue et la moralité de ses admonestations. « Le hasard a voulu que je reconnusse cette femme, nous répondit-elle; son cœur est desséché et son regard fauve n'indique rien de bon. Ce n'est point à tous les visiteurs, du reste, que nous parlons avec cette assurance, à moins que nous n'ayons découvert quelques particularités qui les concernent. A cet effet, nous entretenons une troupe d'agents dans les hôtels et les grands *boarding-houses*. Nous en recevons fréquemment des détails circonstanciés sur les personnes qui ont manifesté l'intention de nous venir trouver. Par là, nous sommes à même de leur faire entendre des oracles qui satisfassent leurs secrets désirs. Puis, au moyen de ces jours ménagés dans les boiseries qui séparent cette pièce des salons, nous prenons notre temps pour examiner les clients avant de permettre qu'on les introduise en notre présence. Nous les faisons causer au moyen d'affidés des deux sexes qui se tiennent dans les salons sous prétexte d'attendre leur tour de comparaître devant nous. Lorsqu'ils ont saisi quelque particularité, quelque détail sur la vie, les affaires, les préoccupations de ces visiteurs, ils viennent nous en faire part dans le cabinet où

vous vous êtes retirés et qui communique avec un couloir éloigné. L'introduction a lieu alors sans danger, car nous sommes préparée. »

Nous rîmes beaucoup à cet exposé candide des artifices qui composent le fond de la science des astrologues, et nous prîmes congé de madame Smart.

« J'étais loin de penser, dit Asmodée quand nous fûmes dans la rue, que l'industrie de ces imposteurs fût aussi lucrative. Il faut qu'il y ait chez le peuple américain une bien grande soif de l'inconnu, un bien puissant désir de pénétrer les mystères de l'avenir, pour que tant d'établissements du genre de celui que nous venons de visiter se maintiennent et prospèrent. Je savais bien que les devineresses, les tireuses de cartes, les astrologues, ont toujours joué un certain rôle dans la société, surtout auprès des classes ignorantes. Mais il paraît, suivant l'assertion de madame Smart, que les plus riches et les mieux éduquées croient aussi que quelques êtres sont pourvus du pouvoir de dévoiler l'avenir. Les femmes frivoles, celles qui n'ont pas grand'chose à faire dans leur ménage, celles dont l'imagination est ardente, résistent rarement à la tentation de faire parler les oracles dont New-York abonde. Des intrigantes du genre de madame Smart, aidées de quelques médecins sans clientèle ou avides de notoriété, sont les auteurs de toutes ces folies qui depuis quelques années ont défrayé les colonnes des petits jour-

naux, telles que les tables tournantes, les spirites et esprits frappeurs, toutes choses imaginées pour tirer l'argent des poches d'un crédule public. Dans d'autres pays, l'autorité considérerait toutes ces drôleries comme des tentatives d'escroquerie, et s'empresserait de les supprimer. Ici les hommes sérieux n'y font pas attention, et elles amusent les femmes oisives. Le mal ne serait pas grand si les sibylles de New-York, ainsi que madame Smart nous en a fait l'aveu, n'étaient pour la plupart des entremetteuses et ne prêtaient leur ministère à des transactions plus dangereuses que leurs oracles pour la paix des ménages. »

Asmodée fut interrompu par les cris d'une nuée de jeunes garçons offrant de nous vendre les journaux du soir. Les promeneurs achetaient ces journaux avec un empressement avide, car les vendeurs annonçaient à tue-tête qu'une grande catastrophe avait eu lieu dans la journée même. Nous achetâmes un journal, et nous vîmes que nombre de personnes avaient péri dans l'incendie d'un des bateaux à vapeur qui font le trajet entre New-York et l'une des îles qui l'avoisinent. Ce bateau avait rencontré un rival allant à la même destination, et tous deux avaient commencé une course effrénée, chacun dans l'espérance de dépasser son concurrent. Les chauffeurs d'un des bateaux, sur l'ordre du capitaine, avaient versé de la térébenthine dans leurs fournaises pour

augmenter l'action du foyer, et le liquide enflammé s'était répandu dans le navire, instantanément converti en un immense brasier. On portait à cinquante le nombre des malheureux qui avaient péri dans les flammes ou s'étaient précipités dans les flots pour y chercher un genre de mort moins cruel. « Voilà un événement que madame Smart n'avait pas lu dans les astres, dit froidement Asmodée après avoir parcouru le journal : des quatre enfants qu'elle avait envoyés faire une excursion dans la baie, deux ont trouvé la mort dans les flammes, et les deux autres lui seront rendus dans un état désespéré ! »

CHAPITRE XIX

DANS LEQUEL ON VOIT COMMENT UN OBJET PERDU PEUT SE RETROUVER A NEW-YORK, ET OU UN PICK-POCKET DU NOUVEAU MONDE FAIT SA CONFESSION.

Le lendemain était le jour où, suivant la prédiction d'Asmodée, je devais rentrer en possession de ma montre. Au moment où neuf heures du matin sonnaient, un mystérieux personnage frappait à ma porte, et quelques minutes après nous vîmes entrer un jeune homme aux favoris coupés à la dernière mode, et dont la tournure aristocratique eût partout attiré l'attention. Il se présenta avec une assurance de grand seigneur et tenant un journal à la main. « Messieurs, dit-il, j'ai lu hier dans ce journal un avis qui me met dans l'agréable position de vous rendre service. Des circonstances qui n'ont point d'intérêt pour vous m'ont rendu possesseur d'une montre que vous avez perdue et que je suis vraiment heureux de pouvoir vous restituer, bien que ce soit un véritable Breguet. » A ces mots, il tira ma montre de son gousset et la présenta à Asmodée. « Voici, lui dit ce dernier, un billet de cinquante dollars qui serait une bien faible compensa-

tion pour le dérangement que nous vous avons causé, mais que nous vous prions de faire accepter à la personne qui avait trouvé ce bijou. Et maintenant, veuillez accepter personnellement les remercîments de mon ami et de moi-même pour votre ponctualité. »

J'avais donc devant mes yeux un des pick-pockets si renommés du nouveau monde, et j'assistais à une de ces transactions qu'Asmodée présentait comme un progrès de la civilisation. Le pick-pocket était évidemment un type qui méritait d'être étudié; et Asmodée, qui comprit ma pensée, lui demanda depuis combien de temps il habitait les États-Unis. « Car, ajouta-t-il, vous parlez un anglais plus pur que la plupart des natifs du pays, du moins vous ne vous servez pas de certaines expressions ou idiotismes particuliers aux Américains. Votre prononciation d'ailleurs dénote un fils de la superbe Albion.

— Vous ne vous trompez pas, répondit l'élégant personnage; je suis né dans la vieille Angleterre, le pays des grandes fortunes et des grandes misères, et ce qui vous surprendra peut-être, j'appartiens à l'une des plus anciennes familles du Royaume-Uni, la famille des Earls de Stirling de Stirlingshire. Mes jeunes années se sont passées dans les montagnes de Sidlaw, où naissent les belles rivières Tay, Forth et Clyde. Mon père, lord James Stirling, est mort il y a quelques années, laissant,

comme d'habitude et en conséquence de son titre d'investiture, toute sa fortune à mon frère aîné. Cette fortune avait du reste été compromise par les extravagances de lord Stirling, et mon frère trouva l'héritage paternel passablement hypothéqué. « William, me dit-il quand nous eûmes rendu les derniers devoirs à l'auteur de nos jours, je désire que vous compreniez ma position, que voici en peu de mots : lord Stirling possédait des terres qui lui rapportaient annuellement cent cinquante mille francs. Vivant à Londres les trois quarts de l'année, il dépensait le double de ses revenus. La succession est hypothéquée d'un million et demi de francs. J'ai fait un arrangement avec les créanciers aux termes duquel les terres se trouveront libérées dans vingt ans. Pendant cette longue période, je vais être obligé de vivre misérablement et de restreindre mes dépenses à cinquante mille francs par an. C'est à peine si je pourrai conserver une demi-douzaine de chevaux et un équipage de chasse, et l'héritier des Earls de Stirling va faire pauvre figure tant que durera ce carême. C'est vous dire que je ne peux rien faire pour vous, et vous ferez bien de chercher fortune ailleurs qu'en Écosse. Avec vos talents, vous ne pouvez manquer de réussir. »

Je n'avais jamais trop songé à ces lois de primogéniture que la Grande-Bretagne conserve avec ténacité. Mon père payait largement mes dépenses, sans

jamais faire d'observation; et, grâce à sa générosité, j'avais pu vivre à Londres d'une manière en rapport avec ma naissance depuis que j'avais terminé mon éducation. Mon frère, lui, était presque toujours resté dans nos montagnes. Il appartenait corps et âme à la terre de nos ancêtres, et je le connaissais assez pour savoir qu'il ferait tous les sacrifices pour la libérer des dettes qui pesaient sur elle. A vrai dire, il ne se croyait pas complétement le lord de Stirling de Stirlingshire quand il songeait que les créanciers de notre père avaient un lien légal sur ces fermes et ces forêts, dont il était seul héritier. Convaincu que je n'avais rien à en attendre, je m'acheminai vers Londres avec un mince bagage, après avoir serré la main du nouveau comte de Stirling.

Arrivé dans cette grande métropole commerciale du monde, je me fis faire des habits de grand deuil, je louai une maison dans le West-End, que je meublai convenablement, et j'achetai chevaux et voitures. Il suffit d'être fils d'un lord pour que les fournisseurs, pleins de révérence pour l'aristocratie, lui fassent crédit, et je soupçonne que beaucoup d'entre eux, n'ayant jamais vu mon frère, me croyaient le fils aîné de lord Stirling. Je me gardai bien de les détromper; et pendant deux ou trois ans je vécus fort agréablement, empruntant aux anciens amis de mon père quand ma bourse était vide, même à mes fournisseurs les plus complaisants, et gagnant parfois

aux jeux de hasard dans les clubs que je fréquentais.

Un désagrément qui m'arriva à une partie de cartes jouée avec un des ministres de notre gracieuse souveraine, un soir qu'il était de mauvaise humeur, ayant été malmené à la chambre des communes, me ferma la porte de tous les clubs respectables et des maisons où j'étais reçu en considération du nom que je portais. Je n'avais pas été sans faire connaissance, depuis que j'habitais Londres, avec nombre de jeunes gens n'ayant pour vivre, comme moi-même, que les ressources de leur esprit; et d'après leurs avis, lorsque je leur fis part du malentendu qui avait eu lieu entre le ministre et moi, je me décidai à passer sur le continent. « Vous n'avez pas de temps à perdre, me dirent-ils, pour mettre le détroit entre vous et vos créanciers. Avant quarante-huit heures tout le monde à Londres saura que vous avez été surpris au moment où vous forciez la chance du jeu à vous rester fidèle; on s'enquerra de vos antécédents et de votre famille, on saura que vous n'êtes que le second fils du feu lord Stirling, que par conséquent vous ne possédez pas un farthing; vos créanciers seront furieux, et la prison pour dettes frauduleuses n'est malheureusement pas encore fermée en Angleterre. Allez visiter la gaie capitale de la France, l'auberge des fils prodigues de l'Europe, et partez le plus tôt possible. »

Le conseil était trop sage pour ne pas être suivi,

d'autant mieux que le chiffre des dettes que j'avais trouvé le moyen de faire pendant trois ans de séjour à Londres était bien plus considérable que mes jeunes amis ne le pouvaient soupçonner. Ils mirent charitablement quelques guinées dans mes poches, et après avoir fait à la hâte quelques emprunts à mes fournisseurs, et aussi à ceux des anciens amis de mon père dont je n'avais pas épuisé la générosité ; après avoir vendu mes chevaux, voitures et meubles à des juifs, à la condition qu'ils ne les enlèveraient que vingt-quatre heures après la conclusion de notre marché, je quittai le théâtre de mes premiers exploits.

A Paris, je ne tardai pas à m'apercevoir que les mœurs des Français sont l'opposé de celles de la vieille Angleterre. La police est partout, et ses regards ne laissent pas que de gêner les mouvements d'un homme libre. Quelques compatriotes qui étaient venus en France, eux aussi, pour donner le temps à la colère de leurs créanciers de se refroidir m'avaient introduit dans quelques tripots. Mais nous n'étions jamais sûrs qu'un des joueurs ne fût un officier de la police, chargé d'observer notre manière de tailler les cartes. Pendant mon séjour à Londres, j'avais eu l'occasion de visiter l'établissement du fameux James Stealer, et au milieu des nombreux élèves qu'il dresse au métier, je m'étais plus d'une fois essayé la main. De nombreux mannequins revêtus des costumes les plus

compliqués, sont disposés dans une vaste salle, et là James Stealer, à qui un visage rosé et rebondi, une irréprochable cravate blanche, des manières dignes et onctueuses, donnent l'apparence d'un professeur de Cambridge ou d'un ministre épiscopalien, instruit une foule de jeunes garçons à enlever de ces mannequins une pièce désignée sans déranger les autres, sans que les personnes au milieu desquelles ils se trouvent puissent s'apercevoir de la soustraction, et à l'opérer dans toutes les positions imaginables : en courant, en marchant, en tombant, en causant avec les amateurs qui observent curieusement tous leurs mouvements. Au bout de quelques semaines, rarement quelques mois, d'une patiente étude, quand ces apprentis pick-pockets ont acquis une merveilleuse habileté dans l'art de dépouiller les mannequins de leurs vêtements superflus, de leurs manteaux, montres, parapluies et surtout porte-monnaie, Stealer leur permet d'exercer la science dont ils ont pris les degrés dans son établissement sur des personnes vivantes, sur les habitants de la bonne ville de Londres. C'est ainsi, malgré les vides que la police opère journellement dans les rangs des élèves de James Stealer, que le nombre des pick-pockets est toujours au grand complet. Le professeur, après avoir admiré la dextérité à laquelle j'étais arrivé lorsque, visitant son institution en manière de passe-temps, je dévalisais ses mannequins, avait

voulu plus d'une fois me conférer son diplôme. Mais toute flattée que ma vanité fût de cet honneur, le fils de lord Stirling n'avait pas cru devoir l'accepter. Après avoir épuisé à Paris la générosité de l'ambassadeur de la Reine, de ses secrétaires, des domestiques mêmes de l'ambassade, je me rappelai les enseignements de l'excellent Stealer et résolus de les mettre à profit. Les choses marchèrent d'une façon satisfaisante pendant plusieurs mois, bien que je ne pusse souvent m'empêcher d'observer que les Français sont un peuple singulièrement circonspect. Leurs porte-monnaie sont généralement mal garnis, cachés dans les replis de poches introuvables, et leurs montres sont la plupart du temps attachées par une double chaîne de sûreté. Je fis l'expérience à mes dépens de cette ridicule habitude dans une circonstance qui faillit avoir pour moi de graves conséquences. Heureusement l'orgueil national me sauva. L'ambassadeur de notre adorée souveraine, ses secrétaires et domestiques, quand mon aventure fut connue, vinrent me réclamer à la police sous le prétexte que j'étais fou. On m'ouvrit les portes de la prison, sous la condition que je quitterais la France dans les vingt-quatre heures.

Ne pouvant songer à retourner en Angleterre, je vins m'établir aux États-Unis. Il y a de cela plusieurs années, et chaque jour je me félicite d'avoir pris cette résolution. Quel grand pays que les États-Unis !

Comme la vie y est facile et que les mœurs y sont tolérantes! L'homme se sent réellement libre en foulant le sol du nouveau monde. Où trouver un autre peuple qui traite les affaires avec une plus charmante nonchalance, un pays où les banquiers et commerçants confient à de petits garçons, pour les porter à leurs correspondants ou déposer dans leurs banques, des sacoches remplies d'or, des portefeuilles gonflés de billets de banque? Dans quelle autre contrée rencontre-t-on à chaque pas, dans toutes les rues, dans toutes les promenades, des femmes dont la toilette et les bijoux représentent une fortune? Que de fois n'est-on pas tenté d'enlever ces charmantes Américaines rien que pour posséder ce qu'elles ont sur elles! Il n'est personne aux États-Unis, hommes comme femmes, jeunes garçons et jeunes filles, qui ne porte une montre, et la boîte de cette montre — c'est là un détail dont l'importance ne vous échappera pas — est deux fois plus massive que celle qui renferme le chronomètre porté par l'Européen. A vrai dire, les Américains sont possédés du besoin de savoir l'heure; c'est un besoin général et si intense que, pour le satisfaire, il a fallu trouver le moyen de fabriquer des montres à la vapeur. Il y a déjà de nombreuses fabriques qui appliquent d'ingénieux procédés mécaniques mus par la vapeur à la fabrication de chronomètres de toute dimension, et la Suisse est en train de perdre le monopole qu'elle

possède d'indiquer à bon marché l'heure aux populations des deux mondes.

On comprend, sans qu'il soit besoin d'insister, combien l'amour si développé du luxe et l'habitude de porter de coûteux bijoux font des États-Unis une véritable terre promise pour les filous. L'aptitude aux affaires dont le peuple est doué rend également faciles et agréables les opérations auxquelles j'emploie mes loisirs. Je suis arrivé à y intéresser nombre de conducteurs de nos voitures publiques et d'officiers de la police, moyennant une commission sur les profits que je réalise, commission qui leur est consciencieusement payée. Sans le concours de ces secrets associés, le métier serait parfois exposé à quelques désagréments qu'il vaut mieux éviter en faisant de légers sacrifices. »

En prononçant ces dernières paroles, le fils de lord Stirling de Stirlingshire nous salua gracieusement et disparut.

« Voilà, dit Asmodée quand nous fûmes seuls, un drôle d'une rare impudence ! Il mérite de figurer dans la galerie où la police fait photographier tous les filous de New-York ; mais les pauvres diables seuls, m'assure-t-on, paraissent dans cette galerie, et on y cherche vainement ces élégants coquins qui infestent les embarcadères des chemins de fer et des bateaux à vapeur. Le laisser-aller des Américains, le plaisir qu'ont leurs femmes de se couvrir de

bijoux, l'apathie de la police, l'indulgence de la justice, tout contribue, ainsi que l'a dit notre chevalier d'industrie, à favoriser la profession des pick-pockets aux États-Unis. Mais il faut bien se garder de croire qu'elle est toujours sans danger, malgré la connivence possible dans certains cas de la police.

Il y a quelques semaines, je joignis une des nombreuses sociétés qui vont chaque année, dans la belle saison, passer une journée à la campagne. Ces parties de plaisir s'appellent pique-niques : les membres appartenant à une société politique, religieuse ou de bienfaisance, les habitants mêmes d'un quartier se réunissent aux premières lueurs du jour; des commissaires choisis à l'avance par les excursionnistes affrètent un navire pour l'occasion, et accompagnée d'une bande de musiciens, la société débarque, à quelques milles de la ville, dans un des bois romantiques qu'on rencontre le long des deux rivières qui forment l'île de Manhattan. Il est rare, en dépit de toutes les précautions prises par les sociétaires, que quelque chevalier d'industrie ne se glisse parmi eux, et ce fut le cas, comme vous l'allez voir, le jour où je me joignis à un de ces pique-niques. Tandis que le navire remontait la rivière, il me prit fantaisie de faire un nœud coulant que je laissai tomber dans la poche où était mon porte-monnaie. Des jeunes filles formaient des quadrilles sur le pont du navire aux accords d'une entraînante musique, et

mêlé aux promeneurs, je contemplais cette scène de plaisir. Soudain je crus sentir dans la poche de mon habit un mouvement qui me parut suspect; je serrai mon nœud coulant, et un pick-pocket trouva sa main prise comme dans un étau. Il fallait alors entendre ses supplications! « C'est mon coup d'essai, disait-il en emboîtant le pas forcément derrière moi et parlant à voix basse pour qu'aucun des promeneurs ne pût l'entendre. Laissez-moi partir, et je jure par tous les saints du paradis que je n'y reviendrai de ma vie! » Quand je jugeai que ses angoisses avaient suffisamment puni ce maladroit pick-pocket, je desserrai mon nœud coulant. Je ne songeai plus à cet incident dans le cours de la journée que pour en rire, tant la misère du chevalier d'industrie avait été amusante pendant que je le traînais derrière moi sur le pont. Un violent tumulte, vers le soir, attira mon attention : le même pick-pocket venait d'être surpris au moment où il enlevait le porte-monnaie d'un des excursionnistes. Les cris : A l'eau! à l'eau! retentirent, et bientôt, malgré la résistance du malheureux et les supplications des femmes, dix bras vigoureux le saisirent et le précipitèrent dans les flots! »

CHAPITRE XX

QUI DONNE L'HISTOIRE AUTHENTIQUE D'UN BARBIER ET DES DÉTAILS NON MOINS AUTHENTIQUES SUR UNE INSTITUTION DISPARUE.

Nous sortîmes dans l'intention d'assister à la conclusion du drame judiciaire dont nous avions vu précédemment se dérouler un incident. Le jugement dans l'accusation de meurtre portée contre une jeune fille devait être prononcé ce jour même, ainsi que nous en avait informés, on se le rappelle, le gardien de la prison lorsqu'il avait énuméré les célébrités du lieu. En nous dirigeant vers le prétoire, Asmodée s'arrêta devant l'établissement d'un barbier. « Quand on habite un pays, me dit-il, on en prend facilement les habitudes, et à l'exemple des Américains, je me fais raser et coiffer chaque matin. Si vous vous ennuyez, du reste, à m'attendre, priez le chef des barbiers, un mulâtre plus blanc que beaucoup d'Espagnols, de vous raconter son histoire. Elle ne manque pas d'intérêt, et elle vous donnera d'ailleurs des renseignements précieux sur une institution qui, pour être disparue d'hier, n'en a pas moins laissé des traces profondes dans le pays. »

Nous entrâmes chez le barbier : c'était la première fois que je pénétrais dans un établissement de cette nature, et je fus frappé de ses proportions. Nous étions dans une salle immense où cinquante garçons étaient constamment occupés à la toilette d'une foule sans cesse renouvelée. L'ordre le plus parfait y régnait : des numéros étaient délivrés à chaque nouveau venu, et chacun attendait son tour en lisant les journaux.

Asmodée me présenta avec les formalités d'usage, suivies d'un serrement de mains, au propriétaire de l'établissement. Ce dernier, aussitôt que mon compagnon lui eut fait part de mon désir de connaître ses aventures, s'y prêta de la meilleure façon, et après nous être retirés dans l'encoignure d'une croisée, il commença en ces termes :

HISTOIRE D'ALBERT.

Je suis le fils d'un gouverneur de l'un des États du Sud. Ce gouverneur avait une vaste plantation située sur les bords de la Savannah, et parmi les jeunes filles qui travaillaient sur cette plantation il en remarqua une qui lui plut. C'était ma mère : il lui donna sa liberté et en fit sa maîtresse.

La plupart des planteurs en agissaient ainsi, sans

que leurs femmes légitimes prissent le moindre ombrage de ces infidélités conjugales. C'était un moyen d'augmenter la fortune commune; et d'ailleurs, les nègres n'étant pas considérés comme faisant partie de l'humanité, le caprice d'un planteur pour une de ses esclaves n'avait pas plus d'importance aux yeux de l'épouse légitime que le caprice qu'aurait pu avoir son mari pour un joli cheval. Le grand nombre de mulâtres qu'on rencontre dans le Sud est la preuve que la pratique à laquelle je dois ma naissance avait partout des imitateurs.

Si ma mère obtint sa liberté, il n'en fut pas ainsi des enfants qu'elle mit au monde, deux filles et moi-même. Une loi venait d'être passée par la législature de l'État qui prohibait la libération des nègres, à moins qu'ils ne quittassent les limites de cet État. Pour conserver nos services et se conformer à la loi, on nous retint en esclavage.

Nous grandîmes, confondus avec les enfants légitimes du planteur et ceux des nègres de la plantation. On exigeait des plus âgés seulement de légers services, tels que ceux d'éventer les dames de la maison ou de conduire les bestiaux à leur pâture. Quant à apprendre à lire ou à écrire, il n'y fallait pas songer. Outre qu'il n'y avait pas d'écoles à trente milles à la ronde, celles qui existaient dans le Sud à l'époque dont je parle n'étaient ouvertes qu'aux enfants des blancs. La loi défendant sous des peines

sévères d'enseigner la lecture aux enfants des nègres, je n'étais pas, bien que fils d'une esclave affranchie, exempté de cet ostracisme intellectuel.

J'étais le plus jeune des trois enfants de ma mère. Lorsque mes sœurs eurent atteint l'âge de quinze à seize ans, elles furent données en dot aux filles du planteur quand ces dernières trouvèrent à se marier; elles devinrent ainsi les esclaves de leurs propres sœurs. Quant à moi, mon père commença vers cette époque à me témoigner une grande affection; outre que la nature n'avait presque pas mis de sang noir dans mes veines, je ressemblais, disait-on, au planteur, et comme d'ailleurs il n'avait aucun fils de sa femme légitime, il ne cachait pas l'attachement qu'il avait pour moi.

Quand sa femme mourut, cet attachement parut augmenter. Il me faisait coucher dans sa chambre, exigeait que je l'accompagnasse partout, me chargeait souvent de traiter d'importantes affaires ou de surveiller les travaux de la plantation. L'argent non plus ne me manquait pas, et si j'étais esclave, je ne l'étais certainement que de nom.

Mon père avait un grand vice : il était joueur, et ne le quittant presque jamais, je fus à même de m'apercevoir qu'il n'était pas souvent heureux au jeu. J'en devais faire bientôt la triste expérience. Nous étions allés à la Nouvelle-Orléans dans le but de disposer de notre récolte de coton. Entouré de

planteurs et de facteurs, mon père passait ses journées et ses nuits à la table de jeu. Un soir il rentra à l'hôtel où nous étions descendus, portant sur son visage les traces d'une profonde douleur. « Le Ciel m'a cruellement puni d'une fatale passion, me dit-il; j'ai perdu notre récolte de coton, et en outre, ajouta-t-il en portant son mouchoir à ses yeux, j'ai été obligé de vous donner en hypothèque pour garantir le payement d'une dette. Demain matin le planteur auquel vous appartiendrez jusqu'à ce que je lui fasse parvenir mille dollars viendra vous prendre. Il vous traitera convenablement, car je vous recommanderai chaudement. D'ailleurs, vous ne resterez pas longtemps avec lui; aussitôt mon retour à la plantation, je ferai les fonds nécessaires à votre libération, et viendrai moi-même vous chercher. »

Vous pouvez penser que je ne pus dormir de toute la nuit. Le lendemain matin le planteur vint me prendre, et je me séparai de mon père en versant des larmes. Je ne devais plus le revoir.

Mon nouveau maître était un homme de quarante-cinq ans environ, de joyeuse humeur et cherchant à plaire à quiconque venait en contact avec lui. Il m'assura que je n'aurais pas le temps de m'ennuyer pendant mon séjour près de lui, ajoutant qu'arrivé à la plantation je devais faire mon possible pour vivre en bons termes avec ses fils. Nous partîmes le lendemain et atteignîmes vers le soir l'habitation du

planteur, située à environ soixante milles de la Nouvelle-Orléans.

Il ne m'avait pas trompé quand il m'avait prévenu que je n'aurais pas le temps de m'ennuyer. Enrégimenté aussitôt mon arrivée parmi les noirs chargés du travail des champs, je fus mis de suite à l'ouvrage, et l'on me fit part de la routine de la plantation. Au point du jour, l'un des fils du planteur sonnait de la trompe : c'était le signal pour se lever. En vingt minutes il fallait être habillé, avoir attelé les chevaux aux instruments aratoires et être parti pour les champs. A neuf heures, des femmes ou des enfants apportaient aux travailleurs leur déjeuner, qu'ils devaient avoir fini en un quart d'heure. A midi, la trompe retentissait de nouveau pour nous rappeler à l'habitation des nègres. Là un repas nous était servi, composé invariablement de pain de maïs, de viande salée et d'une petite mesure de mélasse. A une heure il fallait être de retour aux champs, où l'on travaillait jusqu'au coucher du soleil. Deux fils du planteur, les aînés de six enfants, grands garçons d'une vingtaine d'années, armés chacun d'un redoutable fouet, ne cessaient de surveiller les travailleurs. Le fouet tombait infailliblement sur les épaules de celui d'entre eux, homme ou femme, qui s'arrêtait pour reprendre haleine ; et je m'aperçus dès les premiers jours de mon séjour dans cette plantation, et par les récits qu'on me fit sur celles qui nous

avoisinaient, que si les nègres étaient traités avec douceur chez mon père, c'était une exception.

Je dois dire cependant que les fils du planteur ne se portèrent jamais à un mauvais traitement à mon égard. Outre que j'évitais d'y donner occasion, travaillant chaque jour autant que mes forces me le permettaient, je n'ignorais pas que leur père leur avait recommandé de me traiter convenablement, par la raison que je ne leur appartenais pas définitivement. D'ailleurs, comme il était probable que mon séjour serait de peu de durée, il valait mieux, quand mon père, suivant sa promesse, me viendrait libérer, que j'emportasse de bonnes impressions de mes maîtres temporaires. Qu'on soit planteur ou esclave, blanc ou noir, on tient toujours à la bonne opinion des autres.

Toutefois, il ne se passait pas de jour que mon désir de voir finir ma captivité chez ces étrangers ne s'accrût. Les passions des deux fils aînés du planteur, chargés de l'administration de sa propriété, étaient brutales, et comme leur père s'absentait de la plantation la plupart du temps, elles ne connaissaient aucun frein. On a souvent reproché à la race nègre son penchant au libertinage. Mais quand l'institution de l'esclavage existait, la dissolution des mœurs parmi les noirs était encouragée par les blancs eux-mêmes. Le mariage des nègres n'était pas reconnu par les planteurs; ils admettaient de

temporaires associations d'un nègre et d'une négresse, voilà tout. L'admission du mariage comme sacrement eût porté atteinte à leurs droits et rendu difficile, sinon empêché, la séparation du mari et de la femme. Or ces séparations avaient lieu tous les jours; les enfants, même au berceau, étaient enlevés à leurs mères et faisaient l'objet d'un trafic.

Quand mes jeunes maîtres avaient jeté leur dévolu sur une négresse, quelques mots impérieusement glissés dans son oreille lui faisaient connaître leurs désirs. Peu importait qu'elle fût liée à un nègre par des liens d'affection, fussent-ils consacrés par une parodie de mariage : on vendait le nègre à quelque trafiquant de passage s'il paraissait mécontent, et tout était dit.

Un jour un de ces marchands d'esclaves s'arrêta devant la plantation avec un lot d'infortunés des deux sexes dont il cherchait à se défaire. Parmi ces esclaves, une jeune fille d'un noir d'ébène, mais supérieurement belle, frappa l'attention de l'aîné des fils du planteur, et après quelques pourparlers, elle accrut le nombre des esclaves de la plantation. Personne n'ignorait le sort qui l'attendait, et elle était déjà depuis plusieurs semaines parmi nous, quand un matin nous vîmes arriver un cavalier accompagné du shérif du comté. Il venait réclamer la jeune négresse comme sa propriété légale, et j'appris alors que le commerce des esclaves donnait nais-

sance à de nombreuses fraudes et à des crimes sans nom. Des bandes de voleurs étaient organisées dans presque tous les États du Sud et avaient des ramifications jusque dans les États libres. Dans ceux-ci des enfants blancs, dans les autres des enfants noirs ou mulâtres, étaient fréquemment enlevés, transportés de nuit dans d'impénétrables et lointaines retraites, et tous échangés contre des dollars quand les ravisseurs croyaient pouvoir se débarrasser sans crainte de leur proie. Des certificats de propriété habilement forgés facilitaient la fraude vis-à-vis de gens en général peu lettrés, et bien que nombre de marchands d'esclaves eussent payé de leur vie des attentats de cette nature, les profits de l'industrie continuaient à faire affronter la sévérité du châtiment prononcé par la loi.

Le shérif fit connaître l'objet de sa visite, et exhiba la preuve que la jeune esclave achetée quelques semaines auparavant avait été volée au cavalier qui avait réclamé ses services. Sur l'observation des fils de mon maître qu'il pouvait y avoir erreur dans la personne, tous les esclaves (et c'est ainsi que nous eûmes connaissance de cet incident) furent réunis dans une des cours de la plantation. Sans montrer aucune hésitation, le cavalier désigna l'objet de sa réclamation, et la jeune fille témoigna même une certaine joie à l'aspect de son ancien maître. Celui-ci s'apprêtait à l'emmener, quand le fils aîné du plan-

teur offrit d'acheter une seconde fois la belle esclave. J'ignore la réponse qui fut faite; mais ce que je sais, c'est que des provocations animées s'échangèrent bientôt entre le propriétaire de l'esclave et le fils de mon maître. Chacun d'eux était armé d'une carabine. Nous les vîmes s'éloigner dans un champ voisin et mesurer froidement une dizaine de pas; puis deux coups de feu retentirent, et le fils aîné du planteur tourna sur lui-même frappé à mort par la balle de son adversaire.

Quelques jours après mon maître revint d'une de ses fréquentes absences, et sa douleur fut grande quand il apprit la catastrophe qui lui avait ravi son fils aîné. A partir de ce moment il s'adonna à la boisson, et le séjour de la plantation devint un véritable enfer. Cet homme, jusque-là de dispositions bienveillantes, changea complétement : il devint irascible et cruel. Pour la moindre faute, il frappait impitoyablement ses esclaves, hommes, femmes et enfants. Au régime sévère, mais humain, qui existait auparavant dans la plantation, succéda un régime de bon plaisir et d'implacables rigueurs. Mais en même temps les représailles des nègres firent presque chaque jour sentir au planteur que la ruine était au bout de la carrière où il était entré, et ces représailles furent suivies avec une méthode et une habileté dont je n'eus que plus tard le secret.

Un jour les meilleures vaches laitières du planteur

disparurent : toutes les recherches pour les retrouver furent inutiles, bien que des nègres envoyés jusqu'à dix milles à la ronde eussent paru faire les efforts les plus consciencieux pour découvrir leurs traces. A une semaine de là, des nuées de vautours tourbillonnant au-dessus d'un bois voisin de la plantation attirèrent l'attention de notre maître. Il trouva dans ce bois les malheureuses bêtes qu'on avait vainement cherchées : elles avaient été sans nul doute empoisonnées, et les vautours les avaient déjà à moitié dévorées.

Dès ce moment, les loges où couchaient les esclaves devinrent l'objet d'une stricte surveillance de la part du planteur et de son second fils. Chaque soir l'un ou l'autre venait nous renfermer dans ces loges, et plusieurs fois dans la nuit ils les ouvraient précipitamment pour s'assurer qu'elles n'étaient point vides. Malgré toutes ces précautions, les nègres parvenaient à poursuivre leur vengeance d'une main implacable et sûre.

Un matin nous étions occupés à cueillir le coton, quand nous entendîmes le planteur et son fils jeter les hauts cris. Ils vinrent bientôt nous faire part du sujet de leur colère. Le maïs était alors aux deux tiers de sa croissance, et comme par enchantement toutes les tiges en avaient été à moitié coupées à deux pieds du sol; déjà elles commençaient à se flétrir, et la récolte était évidemment perdue. Dans

sa consternation, le planteur envoya une douzaine de nègres examiner tous les champs, cent cinquante acres environ, où l'on avait planté du maïs. Le rapport de ces éclaireurs fut uniforme : partout le maïs avait été coupé à deux pieds du sol, et les tiges se tenaient difficilement debout.

Pour arriver à la découverte des auteurs de ce désastre, le planteur employa tour à tour auprès de chaque nègre la menace et la flatterie. Mais tous prétendirent qu'enfermés durant la nuit, il leur était impossible de savoir qui avait pu commettre une pareille destruction. Il y en eut même parmi eux qui parurent véritablement indignés, et proférèrent des menaces contre les auteurs de la perte d'une récolte qui s'annonçait sous de favorables auspices.

Le planteur ne fut pas dupe des dénégations de ses esclaves. « Le coup part d'eux, me dit-il le soir même, après m'avoir appelé pour me donner un ordre insignifiant. Je n'ignore pas que je vis au milieu d'ennemis irréconciliables : c'est le sort de tous les blancs, le résultat d'une institution maudite, mais dont nous ne pouvons pas nous débarrasser. Et maintenant que je me suis ouvert à vous, je compte que vous m'aiderez à découvrir les coupables et à me mettre sur les traces d'un complot qui a ma ruine pour objet. Vous êtes aux trois quarts blanc ; par conséquent vous devez agir dans l'intérêt de la race blanche. Je vous récompenserai si vous

me servez bien. Désormais il faut vous accoutumer à me considérer comme votre maître définitif; car il n'est pas probable qu'on vienne jamais vous réclamer, et d'ailleurs il est trop tard pour le faire utilement. »

En effet, plus de six mois s'étaient écoulés depuis ma séparation d'avec mon père; je n'en avais pas entendu parler et j'ignorais ce qu'il était devenu. Ce que je savais, c'est que j'avais été donné en garantie pendant six mois pour une dette de jeu, et qu'à l'expiration de ce terme, si la dette n'était acquittée, mon père perdait tout droit sur moi.

Quant aux ouvertures que m'avait faites le planteur, et qui consistaient à espionner et dénoncer mes compagnons de servitude, elles me jetèrent dans une grande perplexité. A supposer que le hasard me fît découvrir les auteurs des méfaits qui frappaient le planteur dans sa fortune, je n'étais pas homme à les dénoncer. Et d'un autre côté, je comprenais que si je ne parvenais pas à servir ses intérêts après la confiance qu'il m'avait témoignée, je m'en ferais un implacable ennemi.

Quand la nuit arriva, j'allai me coucher dans ma loge sans avoir fait part à aucun nègre de la conversation dont notre maître m'avait honoré; et après plusieurs heures passées à réfléchir sur ma position, je commençais à dormir, quand un léger mouvement à la tête de mon lit de sangle vint me réveiller.

J'aperçus un vieux nègre qui s'était introduit je ne sais comment dans ma hutte, et qui, le doigt sur la bouche, me parla ainsi : « Nous savons ce qui s'est passé entre le maître et vous, et nous mettrons bientôt à l'épreuve votre dévouement à la race asservie à laquelle vous appartenez. Les cent cinquante esclaves de la plantation m'ont investi sur eux d'une autorité absolue ; elle est également reconnue par ceux des plantations voisines, à dix milles à la ronde. Nous punissons les maîtres cruels en les frappant dans leur fortune et leurs affections. Quant à ceux qui se montrent humains, nous nous contentons de ne les point enrichir. Tout en paraissant faire nos efforts pour satisfaire ces derniers par notre travail, nous savons nous arranger de façon que ce travail soit improductif ; car le jour où les planteurs auront la conviction que les esclaves coûtent plus qu'ils ne rapportent, ce jour-là l'esclavage sera condamné à périr, l'argument qui s'adresse à la bourse d'un Américain étant le plus puissant de tous. Vous avez maintenant notre secret ; préparez-vous à obéir. »

Le mystérieux personnage disparut à ces mots, et le lendemain j'eus beau chercher parmi les nègres qui travaillaient aux champs avec moi, je ne pus découvrir le vieillard dont j'avais saisi les traits à travers les passagères lueurs d'un clair de lune d'été.

A quelques semaines de là, le second fils du planteur épousa la fille d'un de ses voisins. De grandes fêtes eurent lieu à la plantation, et nous fûmes affranchis de tout travail pendant une journée. Les noirs la passèrent en toutes sortes d'amusements, et le soir, pendant qu'on dansait dans la maison des maîtres, ils se livrèrent de leur côté au plaisir de la danse. Nombre d'esclaves des environs étaient venus se joindre à cette partie, et en voyant les démonstrations de joie et de bonheur qui avaient lieu parmi les blancs comme parmi les noirs, l'observateur superficiel n'eût pu se douter qu'une sourde haine existait entre les deux races.

Nous en eûmes une éclatante preuve quelques mois après la célébration de ce mariage. Parmi les femmes attachées au service intérieur de la maison, il y en avait une qui depuis plusieurs années avait eu des relations intimes avec le nouveau marié. Plusieurs enfants étaient nés de ces relations, qui cessèrent quand l'épouse du jeune homme vint habiter avec lui. La négresse, renvoyée du service de la maison, fut dès ce moment employée aux travaux des champs, et ses enfants confiés à la garde des esclaves que leur âge ne rendait propres qu'à cette occupation. La pauvre délaissée était l'objet de maintes plaisanteries des autres femmes et même des hommes de la plantation, et paraissait supporter avec résignation les ennuis de sa position nouvelle;

mais elle travaillait dans l'ombre à sa vengeance, ainsi qu'on va le voir.

Une nuit nous fûmes réveillés par les cris du planteur et de ses enfants. On ouvrit les portes de nos cabines, et une grande lueur qu'on apercevait à quelque distance nous apprit la cause de leurs alarmes. Une grange où l'on déposait le coton avant de le presser était la proie des flammes ; tous nos efforts ne purent parvenir à les éteindre, et une portion considérable de la récolte se trouva détruite.

Il fut impossible de découvrir comment le feu avait pris dans le bâtiment, que le planteur visitait chaque soir avant de rentrer dans sa maison, et dont il avait soin d'emporter la clef; et quant aux auteurs de l'incendie, ils étaient destinés à ne jamais être connus. Mais lorsque, le lendemain, causant de ce désastre avec l'ancienne maîtresse du fils du planteur, je vis ses yeux étinceler, tandis que ses lèvres murmuraient quelques phrases obscures de satisfaction, je ne doutai pas que ce ne fût sa main qui eût guidé l'aliment destructeur.

Son ressentiment ne devait pas s'arrêter là. Nous apprîmes un matin que toute la famille du planteur avait failli succomber à une tentative d'empoisonnement ; elle n'y avait même échappé que par une sorte de miracle. Un médecin, revenant d'une tournée matinale, avait été invité à déjeuner par le planteur. L'odeur du café servi pendant le repas avait éveillé

ses soupçons, et, sur ses instances, les membres de la famille s'étaient abstenus de boire le liquide suspect. Dans la journée même, il fut soumis à une analyse dans l'officine du docteur, et on acquit la preuve qu'il était saturé d'arsenic.

Les enfants de la négresse avaient le privilége, comme tous les autres enfants de la plantation, d'aller dans la cuisine de la maison. On interrogea l'aîné, un petit garçon de quatre à cinq ans, et il avoua qu'il avait, d'après l'ordre de sa mère, jeté dans la cafetière une sorte de sucre blanc qu'elle lui avait donné la veille, en lui recommandant à lui-même de n'y point toucher. Cette révélation indiquait clairement l'auteur de la tentative d'empoisonnement. L'ancienne maîtresse de son fils fut incontinent saisie par le planteur, dépouillée de ses vêtements, attachée à un poteau et fouettée jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie. Quand elle fut rétablie, son ancien amant l'emmena dans la Virginie, qui était, alors, le grand marché des esclaves, et la vendit.

Cette particularité explique comment les crimes commis dans le Sud étaient, d'après les statistiques publiées par les partisans de l'esclavage, moins nombreux que ceux commis dans le Nord relativement à la population respective des deux grandes sections du pays. Les méfaits commis par la population noire restaient pour la plupart du temps ense-

velis dans le silence des plantations. Les révéler eût été déprécier l'institution de l'esclavage et fournir des armes aux abolitionnistes. En outre, bien que la loi, dans tous les États à esclaves, contînt une disposition destinée à assurer le châtiment des coupables, celle qui consistait à faire payer par le trésor public une indemnité au maître privé du service d'un esclave par suite d'une condamnation prononcée contre ce dernier, peu de planteurs profitaient de cette prévoyance de la loi. Ils préféraient aux lenteurs et à la modicité d'une indemnité payée par l'État l'expédient plus prompt et profitable de se débarrasser d'un nègre coupable ou dangereux en le vendant à quelque trafiquant. C'est à l'aide de ce système, généralement adopté par les planteurs, que l'état réel des choses dans le Sud, la condition vraie des nègres et leurs rapports avec la race blanche sont restés couverts d'un voile impénétrable jusqu'à la chute de l'institution de l'esclavage, et que les statisticiens ont été déçus dans leurs recherches et conclusions.

Quoi qu'il en soit, la séparation de la jeune négresse et de ses enfants avait été un douloureux spectacle bien fait pour détruire aux yeux de l'observateur impartial l'opinion, répandue à dessein par les partisans de l'esclavage, que l'amour maternel est presque inconnu à la race noire. Les affaires du planteur allant de mal en pis l'obligèrent à

vendre successivement une douzaine de nègres et à les enlever aux objets de leur affection. Ces séparations répétées d'êtres attachés l'un à l'autre, outre qu'elles jetaient pendant plusieurs jours une teinte de tristesse sur les réunions des esclaves, le soir, après la fin des travaux, leur faisaient sentir plus vivement l'amertume de leur sort.

Le planteur était alors presque continuellement sous l'influence de l'ivresse, et les accès de colère dans lesquels entrait fréquemment cet homme, autrefois de mœurs douces et bienveillantes, étaient terribles. Un soir qu'on procédait au pesage du coton cueilli dans la journée par les nègres, il arriva qu'un de ces malheureux n'avait pas réussi, à quelques livres près, à parfaire le poids exigé de chaque travailleur. L'état maladif de l'esclave ne fut pas une excuse aux yeux du planteur. Des reproches il passa aux invectives, puis des invectives aux coups, et comme le pauvre nègre cherchait à échapper à la fureur de son maître, ce dernier saisit une hache, et avant qu'on eût pu arrêter son bras, il fendait le crâne de l'esclave, qui tomba mort à ses pieds.

Les autres noirs, frappés d'épouvante, s'enfuyaient dans toutes les directions, quand un vieillard qui paraissait rarement parmi nous, et que je reconnus alors pour le personnage qui s'était introduit dans ma hutte quelques mois auparavant, les rappela

d'une voix impérieuse : « Relevez votre frère dont les misères terrestres sont finies, dit-il; portez-le dans sa cabine, lavez sa blessure, et parez-le de ses meilleurs habits. Dimanche nous lui rendrons les honneurs funèbres. »

C'était effectivement le dimanche qu'avaient lieu les funérailles des nègres dans le Sud avant que l'esclavage y fût aboli. En choisissant le jour du repos pour ces tristes cérémonies, les nègres pouvaient rendre convenablement les derniers honneurs à leurs compagnons d'infortune, sans crainte d'opposition de la part de leurs maîtres, puisque les travaux des plantations ne souffraient pas d'interruption.

Le dimanche venu, un grand nombre de nègres des environs se joignirent à ceux de la plantation pour payer un dernier tribut à la victime d'une violence qui resta impunie, un jury de voisins convoqués par le planteur ayant déclaré le meurtre justifiable par la raison que l'esclave avait tenté de résister au châtiment qu'il avait mérité. Tous, le front découvert, nous passâmes devant le cadavre, dont les yeux étaient cachés par deux pièces d'argent, les nègres ignorant le procédé de rapprocher les paupières des morts, ou répugnant à l'employer; puis nous le transportâmes à un cimetière consacré à la race noire et situé à quelques milles de la plantation. Le mystérieux vieillard conduisait le cortége; c'é-

tait, me dit-on, le nègre le plus âgé de la plantation; il s'occupait de jardinage pour la famille de ses maîtres, et appartenait au culte méthodiste; il exerçait parmi les hommes de sa race les fonctions de ministre de ce culte. Quand le mort fut descendu dans la fosse que quelques nègres creusèrent sous nos yeux, tous les assistants vinrent l'un après l'autre y jeter une pelletée de terre, et après qu'elle fut remplie, tous s'agenouillèrent à un signe du ministre. Il commença par réciter quelques prières, puis fit l'éloge des qualités du défunt, et il finit par parler des souffrances de la race noire. « Ces souffrances touchent à leur terme, dit-il en concluant; le temps approche où des maîtres orgueilleux seront forcés de reconnaître au milieu des sanglots et des larmes que nous sommes tous, les blancs comme les noirs, les enfants d'un même père. Mais pour récompenser ces derniers de leur patience, et comme compensation d'une oppression séculaire, il leur réserve et leur donnera en partage après qu'ils seront libres les plus fertiles contrées du monde, sous un ciel toujours inondé de soleil! »

Lorsqu'il eut terminé ce discours, les nègres se relevèrent, et le cortége reprit le chemin de la plantation. Les hommes marchaient deux par deux, et ils étaient suivis des femmes et des enfants. Tous observaient le plus profond silence. Nous étions arrivés devant un bois épais, à un coude dessiné par la

route, quand le prédicateur frappa des mains. A l'instant cinq nègres, les plus robustes travailleurs de la plantation, sortirent des rangs et s'enfoncèrent dans les bois.

Averti par le vieux nègre lui-même de la fuite de cinq de ses esclaves, le planteur entra dans une indicible fureur. Montant à l'instant à cheval suivi de ses fils et de quelques voisins recrutés en chemin, il se mit à la poursuite des fugitifs. Mais les chiens amenés par le planteur et ses amis furent impuissants à trouver la trace des nègres. Ceux-ci avaient laissé tomber du poivre le long de la route qu'ils avaient prise, moyen infaillible de dépister les limiers. Lorsque la nuit fut venue, le planteur et ses fils revinrent au logis exténués de fatigue, sans ramener aucun des cinq nègres qui avaient repris leur liberté, sans avoir même recueilli aucun indice sur la direction qu'ils avaient prise.

Mais le châtiment de notre maître ne devait pas s'arrêter là : il devait être frappé dans ses affections aussi bien que dans ses intérêts.

L'émoi causé par la disparition des meilleurs travailleurs de la plantation commençait à s'affaiblir; les annonces publiées dans les journaux donnant le signalement des fugitifs et promettant une forte récompense à quiconque les arrêterait n'avaient produit aucun résultat, et le planteur paraissait se résigner à leur perte, quand un soir le vieux nègre,

qui paraissait avoir et qui avait en réalité une autorité absolue sur les esclaves de la plantation, vint m'ordonner d'aller prévenir le maître que j'avais vu les nègres marrons dans une direction qu'il m'indiqua à quelque distance d'un bois où plusieurs d'entre nous avaient été occupés dans le courant de la journée. J'obéis, sans me douter que l'exécution de cet ordre devait mettre ma vie dans le plus sérieux danger. Le planteur, après avoir entendu mon rapport, fit immédiatement entrer tous les esclaves dans leurs cabines, et, après les avoir fermées, il se dirigea avec son fils vers la localité que je lui avais indiquée. Naturellement ses recherches furent vaines; mais quand, au milieu de la nuit, il revint à sa maison, une cruelle surprise l'attendait. Des cinq enfants qui lui restaient, il y avait deux fils, dont le second dirigeait la plantation avec lui, et un autre jeune garçon de douze ans environ. Les autres enfants étaient des filles, dont la plus jeune, appelée Nelly, avait six ans et était l'objet de l'affection la plus vive de la part du planteur. Il avait exigé qu'elle couchât dans sa chambre, et lorsqu'il y rentra, après avoir passé une partie de la nuit en d'infructueuses recherches, il se baissa sur le berceau de l'enfant pour s'assurer qu'elle y reposait, il s'aperçut que ce berceau était vide.

La mère, qui dormait d'un profond sommeil, en fut tirée aux éclats de la voix de son mari. Tous

deux interrogèrent les enfants, qui occupaient les autres pièces de la maison, et qui paraissaient avoir été plongés dans un sommeil léthargique. Tous ne purent que joindre leur douleur à celle de leurs parents, sans donner aucun éclaircissement sur la disparition de la petite fille. Pour compliquer le mystère, les volets de la maison étaient fermés intérieurement, et la porte d'entrée ayant été ouverte par le planteur lui-même à l'aide d'une clef qui ne le quittait pas, il était impossible de concevoir par où et comment avait été opéré l'enlèvement de l'enfant.

Lorsque les membres de cette famille effarée eurent fouillé tous les abords de la maison, visité toutes les cabines des nègres, parcouru les bois et les champs des environs en appelant de leurs clameurs l'objet de leur tendresse, le planteur se rappela l'avis que je lui avais donné et qui avait occasionné son absence de la maison pendant cette nuit fatale. A l'instant il vit en moi le mystérieux agent de la conspiration qui le privait de son enfant, et courant à la hutte où je reposais, ignorant, bien entendu, le nouveau malheur qui était tombé sur cette famille, il me tira de mon lit en m'accablant de coups. Puis, me traînant dans une vaste cour au milieu de laquelle était un poteau où l'on attachait les nègres destinés à être fustigés : « Tu vois ce poteau, me dit-il, je vais t'y lier de mes mains, je t'y garderai

moi-même jusqu'au point du jour, et je t'y brûlerai vif si mon enfant n'est pas retrouvée quand le soleil se lèvera. »

J'eus beau protester que j'apprenais de sa bouche la disparition de cette enfant, autant aurait valu m'adresser à un rocher. Me liant les poignets et les jambes, il m'attacha fortement au poteau, et tantôt lui, tantôt son fils, le revolver au poing, s'établirent à mes côtés.

Cependant les étoiles commençaient à disparaître du ciel et les oiseaux à chanter le retour de l'aube matinale; le signal du réveil fut sonné par le fils du planteur, et les loges des esclaves furent ouvertes. Tous apprirent bien vite ce qui s'était passé dans la nuit qui venait de finir et le sort qui m'attendait. Le planteur les réunit autour de lui, et ordonnant à ses enfants d'aller chercher du bois et des broussailles, il les arrosa de térébenthine, puis rangea lui-même autour de moi ces matières combustibles. Qu'on soit esclave ou libre, la vie a des charmes quand on n'a pas encore atteint sa vingt-deuxième année. En proie à une terreur qu'il est facile d'imaginer à la vue du supplice qu'on me préparait, je suppliai les nègres, j'implorai le vieux ministre méthodiste de rendre au planteur son enfant s'ils savaient ce qu'elle était devenue. Tous gardèrent le silence. J'invoquai la pitié du planteur, de sa femme et de ses enfants, tous accourus pour voir

brûler le prétendu ravisseur d'un des leurs, et j'osai même leur dire que le sang d'un innocent retomberait sur leurs têtes. A toutes mes prières, à toutes mes protestations, le planteur répondait : « Dis-moi où est mon enfant, et non-seulement je te donne la vie : j'y ajouterai la liberté. »

Bientôt il ordonna à un des esclaves d'apporter un brasier flambant, et l'approchant de mon bûcher, il y mit le feu après m'avoir sommé une dernière fois de lui faire un aveu impossible. La fumée commençait à m'asphyxier et je recommandais mon âme à Dieu, quand il me sembla que des inconnus renversaient précipitamment le bûcher homicide et jetaient au loin les matières enflammées. Je repris connaissance et pus alors me rendre compte de ce qui se passait.

Entre le planteur entouré de sa famille et le poteau où j'étais attaché, se tenaient six hommes dont l'un aux cheveux grisonnants était probablement le père des autres. Tous étaient de haute taille et armés de carabines. A quelque distance et sur la grande route, on apercevait quatre ou cinq chariots recouverts de toile blanche et traînés chacun par quatre mules. Sur le devant de ces chariots ou marchant sur la route, on voyait de jeunes filles élégamment vêtues dont quelques-unes jetaient à la brise les refrains d'un hymne ou d'une chanson. C'était une famille de Yankees, comme je l'appris dans la suite,

qui avait quitté un des États de l'Est pour aller chercher des terres plus fertiles dans le sud-ouest de la grande république.

« Il ne sera pas dit, s'écria le plus âgé des nouveaux venus après s'être assuré que ma vie ne courait plus aucun danger, que moi vivant et sous mes yeux on déshonore le nom américain par un acte de monstrueuse barbarie ! » Et comme le planteur, fou de rage, appelait autour de lui ses esclaves, qui, il faut le dire, ne se pressaient pas d'obéir, et leur ordonnait de chasser les étrangers : « Nous sommes six bien armés et vous n'êtes que deux, continua le Yankee, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me répondre tranquillement. »

Alors, avec un ton d'autorité devant lequel le planteur fut forcé de s'incliner, il demanda quel crime j'avais commis. Lorsqu'il apprit que j'étais soupçonné d'avoir fait disparaître l'enfant du planteur, mais que ce dernier n'avait aucune preuve de ma culpabilité : « Bénissez Dieu, dit-il, que je sois arrivé à temps pour vous empêcher de commettre un abominable forfait, un de ces attentats contre l'humanité dont j'avais lu parfois le récit dans les journaux, mais que j'avais refusé de croire par respect pour le pays que j'habite ! Et toi, ajouta-t-il en coupant les liens qui m'attachaient au poteau, approche. Au nom du Tout-Puissant, qui lit dans les cœurs, je t'adjure de dire la vérité, sais-tu où est l'enfant de cet homme ?

— Si je le savais, répondis-je, j'eusse mis fin dès cette nuit à l'anxiété de mon maître, car je n'ai personnellement aucun motif de haine contre lui.

— Tu me dois la vie, continua le Yankee; sans moi ton enveloppe mortelle ne serait à présent qu'un peu de poussière. Je te tiens quitte de toute reconnaissance si tu m'indiques les moyens de rendre leur enfant à ces malheureuses gens. »

J'étais dans l'impossibilité la plus absolue de le satisfaire, et je vis que le Yankee commençait à mettre en doute mon bon vouloir à son égard, peut-être même à regretter son intervention en ma faveur. Il tira à l'écart deux de ses fils, et après quelques instants de conversation avec eux : « Quelle est la valeur de cet esclave? demanda-t-il à mon maître.

— Mille dollars, répondit ce dernier.

— Les voici, dit l'homme qui m'avait sauvé du bûcher en présentant une liasse de billets de banque au planteur. Désormais ce nègre m'appartient. M'étant mêlé de vos affaires à tort ou à raison, je ne peux laisser ce jeune homme exposé à votre vengeance. Il vaut mieux que vous preniez cet argent que de charger votre conscience d'un crime. D'ailleurs, s'il sait quelque chose du mystère qui a jeté la douleur dans votre famille, il parlera quand nous aurons quitté votre plantation et qu'il n'aura plus à redouter la vengeance des autres esclaves. Le marché que je vous ai proposé est peut-être le seul moyen de retrouver votre enfant. »

Le planteur ayant fait un signe d'assentiment, le Yankee et ses fils s'éloignèrent en m'ordonnant de les suivre. Le planteur me fit jeter quelques vêtements, et peu d'instants après les lourds chariots des hommes du Nord avec un émigrant de plus continuèrent à s'avancer vers le Sud-Ouest.

Ces chariots formaient une sorte de petite cité ambulante, tant on y trouvait toutes les commodités de la vie. Deux d'entre eux contenaient les provisions pour les bêtes de trait; les autres, celles pour la famille et les ustensiles de ménage. Des espaces étaient réservés dans ces derniers pour que les femmes y pussent reposer commodément ou vaquer aux soins de leur toilette. Quand il fallait traverser une rivière ou un courant d'eau, les corps des chariots étaient convertis en bateaux imperméables, et les émigrants, avec leurs bêtes de trait et leur bagage, étaient promptement et sûrement transportés sur la rive opposée. Tantôt les hommes marchaient, tantôt, quand ils étaient trop fatigués, ce qui leur arrivait rarement, ils montaient sur les mules. Le soir venu, on choisissait les bords d'une rivière ou le voisinage d'une source pour passer la nuit. Pendant que quelques-uns des garçons s'occupaient des bêtes de trait, d'autres abattaient de leurs haches des branches aux arbres environnants et faisaient du feu. Pendant ce temps, la femme du Yankee et ses trois filles préparaient le souper. Puis, après avoir fait

en commun une prière, la famille se séparait, les femmes pour se reposer dans un des chariots, une partie des hommes sous des tentes, tandis que l'autre veillait sur notre camp.

Nous arrivâmes ainsi presque à l'extrémité occidentale du Texas, où le Yankee avait l'intention de s'établir avec sa famille lorsqu'il avait quitté la Nouvelle-Angleterre. Mais le spectacle des misères qu'il avait rencontrées à chaque pas en traversant les États à esclaves avait ébranlé sa résolution, et quand nous pensions être parvenus au terme de notre voyage, il annonça son intention, à la grande joie, il faut le dire, de sa femme et de ses enfants, de continuer notre course jusqu'aux bords de l'océan Pacifique, et de se fixer dans l'État libre de la Californie.

Pendant plusieurs mois, et souvent au milieu de dangers dont la prudence et le courage des Yankees parvenaient toujours à triompher, nous traversâmes le Mexique dans presque toute sa largeur. Quand il aperçut le drapeau étoilé de l'Union, le chef de famille tomba à genoux, et remercia le Ciel de l'avoir conservé, lui et les siens, durant une aussi périlleuse entreprise; puis se tournant vers moi : « Vous voici maintenant, dit-il, sur une terre américaine où tout homme n'a d'autre maître que lui-même. C'est vous dire que vous êtes libre de vos actions. Le meilleur placement que j'aie fait de ma vie a été les mille dollars que j'ai payés pour vous arracher à l'esclavage.

Vous m'avez complétement remboursé par les services que vous m'avez rendus depuis ce jour. Faites de votre liberté l'usage qui vous conviendra. »

Je lui demandai la permission de rester attaché à sa famille, au moins durant quelques années, jusqu'à ce que j'eusse amassé assez d'argent, sous sa direction et ses conseils, pour racheter mes deux sœurs qui vivaient dans l'esclavage. Le Yankee y consentit, et au bout de quelques semaines, deux de ses fils et moi nous nous dirigions vers des montagnes renommées par l'abondance de leurs gisements d'or, tandis que le reste de la famille s'établissait dans une vaste ferme que son chef avait achetée à quelque distance de San-Francisco.

Nous menâmes pendant un an une rude vie dans les placers, mais nous fûmes plus heureux que bien des mineurs. La poussière d'or que nous avions récoltée nous fut achetée à San-Francisco pour plus de quatre mille dollars. Malgré sa résistance, je forçai l'excellent homme qui avait sauvé ma vie à accepter le remboursement des mille dollars qu'il avait payés pour ma rançon, et en outre, je laissai dans ses mains cinq cents dollars environ, quand, après quelques semaines de séjour à la ferme, ses deux fils et moi nous retournâmes aux placers.

Nous y restâmes cette fois un peu plus de deux ans, faisant chaque année de courtes apparitions à la ferme, où j'étais sûr d'être toujours le bienvenu.

Au bout de ce temps, me voyant en possession de plus de cinq mille dollars, je résolus d'aller à la recherche de mes sœurs et de les tirer de la servitude. La famille du Yankee m'encouragea dans mon entreprise, et après des adieux qui ne furent pas sans douleur de ma part, je m'embarquai à bord d'un des bateaux à vapeur qui transportent les voyageurs de San-Francisco à l'isthme de Panama. Cet isthme est traversé par un chemin de fer, et de superbes bâtiments attendent les voyageurs arrivés sur les bords de l'Atlantique pour les conduire à New-York.

J'étais destiné à passer bientôt, comme on va le voir, par de nouvelles et douloureuses épreuves.

Pour occuper les longues soirées d'hiver durant notre séjour aux mines, les fils du Yankee m'avaient appris à lire et à écrire. J'avais en outre acquis quelques notions d'arithmétique et de géographie, et mon long séjour au milieu d'hommes libres m'avait fait perdre la timidité de caractère et les allures cauteleuses qui sont le signe distinctif des esclaves dans tous les pays. D'ailleurs j'avais cinq mille dollars, et j'avais assez appris de la vie pour savoir que bien des difficultés s'aplanissent aux États-Unis avec de l'argent. Je pris avec moi trois mille dollars, je déposai le reste dans les mains d'un banquier et m'acheminai vers le Sud. Je trouvai sans peine la plantation où j'avais passé mes premières années, et ma mère et mes sœurs, la première

cependant non sans exprimer quelque crainte sur l'avenir au-devant duquel je courais aveuglément, me revirent avec une joie profonde. J'appris par elles qu'avant de mourir mon père avait recommandé à un de ses gendres d'aller me tirer des mains du planteur auquel il m'avait laissé en gage, et que ce gendre lui en avait fait la promesse solennelle avant de lui fermer les yeux. Mon père avait été précipité de sa voiture quelques jours après son retour à la plantation, il avait langui pendant plusieurs semaines et était mort des suites de sa chute. Elles ne purent me dire pourquoi le gendre, dont mes deux sœurs sont actuellement esclaves, n'avait pas tenu sa promesse. Je résolus de le voir et de conclure l'affaire qui m'avait ramené aux lieux de mon enfance, c'est-à-dire de racheter mes sœurs et moi-même s'il était nécessaire. Mon intention était, cette négociation terminée, d'emmener dans le Nord toute ma famille. Le planteur exprima la plus grande satisfaction de me revoir, et m'assura que nous arriverions facilement à un arrangement. Après quelques pourparlers, il fut convenu que je lui payerais trois mille dollars pour l'indemniser de la perte de mes sœurs. Le prix des esclaves s'était considérablement élevé depuis quelques années par suite du développement donné à la culture du coton, et il n'était pas rare, à l'époque où j'étais retourné dans le Sud, que des jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans

fussent estimées de quinze cents à dix-huit cents dollars, et un homme robuste de deux mille à trois mille. Ce fut à ce dernier chiffre que ma valeur fut fixée : car mon père ayant laissé plusieurs héritiers, comme j'appartenais à la succession, le planteur avait dû les consulter. Je versai dans ses mains les trois mille dollars stipulés pour la rançon de mes sœurs, j'écrivis au banquier de New-York de m'envoyer les deux mille que je lui avais confiés, et quand ils furent en ma possession, je les donnai au planteur, lui offrant un billet à six mois pour parfaire le prix de ma liberté, convaincu que dans cet intervalle, mes amis de Californie à qui j'avais écrit à diverses reprises depuis que je les avais quittés, m'enverraient la somme dont j'avais besoin. Le planteur éclata de rire à ma proposition. « Mon garçon, me dit-il, un nègre n'est pas une personne aux yeux de la loi. Il n'a pas le droit de posséder, de tester, de plaider; tout ce qu'il a appartient à son maître : votre signature sur un billet n'aurait aucune valeur. Je me suis prêté jusqu'ici à une comédie qu'il est temps de finir. Vous avez appartenu à mon beau-père, qui avait réservé le droit de vous revendiquer; ses enfants ont hérité de ses propriétés, dont vous faites partie, et vous êtes bel et bien mon esclave, aux termes de la loi; vos sœurs n'ont jamais cessé de l'être, malgré les trois mille dollars que vous m'avez donnés pour les racheter. Tout l'or que vous avez rapporté de

Californie m'appartient, car j'ai été privé de votre travail pendant le temps que vous y êtes resté. Je vous engage donc, dans vos intérêts, à accepter votre position sans murmurer, à ne plus vous faire d'illusions, à oublier que vous avez joui de votre liberté pendant quatre ans. Il m'importe peu que vous ayez été acheté par un homme du Nord, comme vous l'affirmez, ou que vous soyez un nègre fugitif, comme je suis porté à le croire. Ce que je sais, c'est que vous êtes venu vous remettre en mon pouvoir et que vous y resterez. »

C'est ainsi que se vérifièrent les pressentiments de ma mère et que je retombai dans l'esclavage. Je fus, dès le lendemain de cette conversation, employé aux travaux des champs. Mais je ne restai que peu de semaines auprès de ma famille. Le planteur n'était pas tranquille avec sa conscience, et ma vue l'irritait. Il me vendit pour deux mille dollars à un trafiquant qui allait dans le Tennessee, et nous arrivâmes à Memphis au moment où se préparait une élection du président des États-Unis, et où les partis politiques déployaient une ardeur et une animosité pleines de menaces pour l'avenir.

Le trafiquant me vendit pour deux mille cinq cents dollars aux propriétaires d'un des plus grands hôtels de Memphis. Comme je savais lire et que j'avais une assez belle main, ces derniers m'employèrent à tenir la comptabilité de l'officine de barbier attachée

à leur établissement. Il y avait une quinzaine de garçons employés nuit et jour dans cette officine, tous esclaves, bien entendu; et je fus assez heureux pour m'acquitter de mes fonctions à la satisfaction de mes maîtres, et, j'ose le dire, du public.

Ma condition eût été certainement supportable, si l'absence de liberté peut rendre supportable aucune condition d'existence. D'ailleurs l'incertitude où j'étais sur le sort d'êtres qui m'étaient chers, le souvenir toujours présent de la fraude dont j'avais été victime, qui m'avait fait perdre le fruit de trois années de travail et qui avait ruiné tous mes projets d'avenir, remplissaient mes jours d'amertume. J'avais trouvé le moyen d'écrire à mes amis de Californie et leur avais fait part de la calamité où j'étais tombé, en partie par mon imprudence. Mes lettres restèrent sans réponses, ou du moins celles qui y furent faites ne me parvinrent jamais, par suite des circonstances qu'il me reste à raconter.

Comme je l'ai dit, les passions politiques fermentaient avec une violence extraordinaire quand je fus conduit à Memphis. L'élection présidentielle avait eu lieu peu de temps après, et le candidat du Nord l'avait emporté. Ce fut le signal d'une révolution. Les États du Sud coururent aux armes, et la guerre s'engagea entre les deux grandes sections du pays. Les communications cessèrent entre les États restés fidèles à la constitution et ceux qui vou-

laient la briser; et voilà pourquoi les réponses que j'attendais de la Californie ne me parvinrent jamais.

Dès ce moment commença dans le Sud pour la race noire une période de difficiles épreuves. La guerre où il s'était engagé avait pour objet, sinon ostensiblement avoué, du moins tacitement reconnu par tout le monde, le maintien de l'esclavage. Tandis qu'une portion des blancs s'aveuglait au point de compter sur le concours dévoué de la race noire, la majorité se défiait des esclaves et croyait que leurs sympathies secrètes étaient en faveur du Nord. En cela la majorité ne se trompait pas, ainsi que les événements ne tardèrent pas à le démontrer. Mais en attendant que les sentiments des nègres se fissent jour, on jugea prudent, aussitôt que les hostilités éclatèrent, de serrer les liens de l'esclavage déjà si tendus. Les rigueurs s'accumulèrent, et lorsque les ravages de la guerre envahirent une portion des États du Sud, les blancs maîtrisèrent à peine la haine que leur inspirait une race qui était la cause innocente de ces désolations.

Les brutalités à son égard et les mauvais traitements se multiplièrent, et bien des fois je m'étonnai de la patience de cette race. Cette patience me causait autant de surprise que l'imprudence et l'imprévoyance des blancs. Lorsque j'étais, il y avait de cela déjà six ans, parmi les esclaves du Mississipi, j'avais remarqué leur étonnante perspicacité, leur connaissance

des questions qui divisaient le pays. Causant sans contrainte devant eux, les maîtres, sans s'en douter, ou peut-être parce qu'ils se refusaient à croire à l'intelligence de leurs esclaves, faisaient l'éducation politique de ces derniers. Et maintenant que la guerre était déchaînée, le même système d'imprudences continuait de la part des blancs. Ils causaient devant les noirs des prétentions rivales des deux sections du pays, du projet d'affranchir les nègres que le Nord tenait en réserve, des plans des généraux du Sud, du succès de leurs armes et de leurs défaites, le tout comme s'ils n'avaient que des amis parmi leurs auditeurs, quand il s'y trouvait, à n'en pas douter, nombre d'implacables ennemis et peut-être même d'espions.

Il faut dire que la race noire se conduisit avec une prudence sans pareille durant ces temps d'épreuves. Elle y avait été préparée par des émissaires secrets envoyés du Nord avant l'explosion des hostilités et depuis qu'elles avaient commencé. Le respect pour les femmes et les propriétés était généralement recommandé, et dans la crainte fondée que s'ils commettaient les excès où était tombée la race nègre dans d'autres contrées après son affranchissement, ils ne perdissent les sympathies des États du Nord, les esclaves se gardèrent de se laisser aller à aucun acte de violence ou de représailles tant que dura la guerre civile, même dans les lieux où on les avait

entassés au milieu des femmes et des enfants des planteurs pendant que ceux-ci étaient sous les drapeaux.

En effet, au fur et à mesure que le cercle de l'insurrection se rétrécissait, on avait poussé la race noire dans l'intérieur de la région insurgée, pour ne pas lui fournir l'occasion de se joindre aux envahisseurs. Quand Memphis fut à la veille d'être occupée par les hommes du Nord, on ramassa tous les esclaves, et hommes mûrs, vieillards, femmes et enfants, escortés par des cavaliers ivres et le sabre au poing, furent conduits comme un troupeau de bétail dans un État voisin qu'on croyait pour longtemps à l'abri des attaques de l'ennemi.

J'étais au nombre de ces malheureux, et on nous établit sur des plantations dont la moitié des terres était restée sans culture par suite du manque de bras et de bêtes de somme, l'armée ayant pris pour ses besoins toutes les mules et les chevaux valides. A peine vêtus, ne vivant que de pain de maïs, nous passâmes ainsi de longs mois au milieu des plus grandes privations, privations partagées, il faut le dire, par les femmes et les enfants des planteurs. Car les effets de la guerre atteignaient tout le monde, et les blancs souffraient autant que les noirs. Un jour nous entendîmes dans le lointain comme le grondement du tonnerre. Le ciel était pur et nous ne pouvions nous expliquer ce bruit étrange,

quand tout à coup les blancs qui habitaient la plantation sur laquelle on nous avait transportés passèrent rapidement devant nous, portant des paquets de vêtements dans leurs mains et nous criant de nous sauver. Bientôt après nous entendîmes les accords d'une musique guerrière. Nous nous précipitâmes, poussés par un sentiment secret, au-devant des étrangers. C'étaient les hommes du Nord apportant la liberté dans les plis de leur drapeau !

Je m'enrôlai dans un des régiments de nègres qu'on formait alors dans le but d'associer la race noire à l'œuvre de sa régénération, et pendant deux ans je combattis aux côtés de mes libérateurs. Un jour mon régiment fut employé à une de ces excursions dont l'objet était de détruire les ressources des insurgés. Le hasard voulut qu'il passât à quelque distance de l'habitation d'où m'avait emmené le Yankee. Avec la permission de mes chefs, je m'y arrêtai quelques instants, et pus bientôt me convaincre qu'elle avait été visitée auparavant par une expédition du caractère de celle qui était en cours d'exécution. Tous les arbres fruitiers avaient été coupés; il ne restait que les murs de la maison d'habitation, et les serpents sifflaient dans les herbes touffues du jardin. Quelques vieux nègres, parmi lesquels je reconnus le ministre méthodiste, habitaient seuls ces lieux désolés. Le ministre chantait des alleluia toute la journée, et j'eus beaucoup de peine à en

tirer quelques renseignements sur le sort des anciens maîtres de la plantation. Le planteur qui avait voulu me brûler vif était mort peu de temps après mon départ avec la famille yankee, tué par ses excès; ses deux fils avaient péri, au commencement de la guerre civile, dans des engagements avec les armées du Nord; la veuve du planteur et ses filles avaient fui devant l'invasion quelques mois auparavant, et tous les nègres valides avaient suivi les envahisseurs.

— Et Nelly, lui dis-je quand il eut fini, qu'est-elle devenue? L'a-t-on jamais retrouvée?

« Jamais. Comment l'aurait-on pu? répondit le vieux prédicateur méthodiste; transportée la nuit de plantation en plantation jusqu'aux confins de l'Arkansas, nos affidés la vendirent à des tribus indiennes, et depuis je n'en ai jamais entendu parler. »

Ainsi Nelly était vraisemblablement dans les mains des Indiens et esclave des Peaux-Rouges; car, tout étrange que le fait puisse paraître, ces sauvages, que nourrit la libéralité du gouvernement américain, avaient des esclaves. C'est même pour conserver l'institution de la servitude humaine que plusieurs tribus avaient embrassé la cause du Sud.

A quelques mois de là, cette cause était définitivement perdue, et les armées de l'Union furent licenciées. En possession d'une somme assez forte provenant des gratifications payées par le gouverne-

ment, je pris une seconde fois le chemin de la plantation où j'avais été élevé, sans crainte que les héritiers de mon père abusassent d'un pouvoir perdu sans retour. D'ailleurs j'avais emporté des lettres de recommandation pour les chefs militaires qui commandaient le pays, soumis alors à la loi martiale.

Le planteur dont la mauvaise foi m'avait replongé dans l'esclavage avait trouvé la mort, lui aussi, dans les rangs des insurgés. La désolation était partout dans ces lieux où s'était passée mon enfance, et je les quittai sans avoir pu réussir à emmener avec moi ni ma mère ni mes sœurs. Tel est pour le nègre le charme du sol où il est né, qu'il ne le quitte que quand il y est forcé, et qu'il préfère traîner ses jours dans la misère plutôt que de passer sa vie dans l'aisance, si cette aisance doit l'arracher aux objets au milieu desquels il a grandi, aux lieux où parfois même il a souffert.

Libre de mes actions, je résolus dès lors d'aller en Californie. Je retrouvai la famille du Yankee au milieu d'une prospérité qui ne cessait de s'accroître, et j'en fus reçu avec les démonstrations de la plus sincère affection. Deux des fils étaient mariés, les trois autres se disposaient à partir pour les États de l'Atlantique, à en ramener des compagnes, et une fois mariés, à revenir habiter la ferme, à laquelle bien des acres avaient été ajoutées. « Notre

intention, me dirent-ils, était de faire des recherches afin de savoir ce que vous étiez devenu, car depuis les lettres où vous nous annonciez que vous étiez de nouveau plongé dans l'esclavage, nous sommes restés sans nouvelles de vous. »

Je leur racontai ce qui m'était arrivé depuis cette époque, et le patriarche m'embrassa quand il apprit que j'avais combattu sous les drapeaux de l'Union. « Tu m'as toujours plu, me dit-il, — car maintenant il me tutoyait, — tu m'as inspiré de l'intérêt du moment où je t'ai arraché des flammes; aujourd'hui je t'aime comme un de mes fils. »

Cependant les trois jeunes hommes faisaient leurs préparatifs de départ, car la saison s'avançait, et ils voulaient retourner par la voie de terre dans les États de l'Atlantique. Malgré les instances du Yankee pour me retenir en Californie, je me décidai à partir avec eux. L'industrie des mineurs était en souffrance à cette époque, et d'ailleurs je ne me sentais plus de goût pour un métier que j'eusse dû faire désormais sans la compagnie des fils de mon hôte. Lorsqu'il vit que j'étais décidé à quitter la Californie, il plaça dans mes mains une lettre de crédit pour un banquier de New-York. « Je mets cinq mille dollars à ta disposition, me dit-il; quelle que soit l'industrie que tu choisisses, tu feras plus vite fortune avec de l'argent en commençant. Tu me rembourseras quand tu pourras, mais je suis bien

sûr, à moins que tu ne meures prématurément, que l'argent que je te prête ne sera pas perdu. »

Pour garantir cet excellent homme contre cette dernière éventualité, je fis à San-Francisco une assurance sur ma vie à son profit, sage précaution dont l'usage facilite mainte opération aux États-Unis, et cet arrangement terminé, ses trois fils et moi nous nous mîmes en route.

Nous traversâmes l'État nouvellement admis dans l'Union de la Nevada, et visitâmes en passant des mines d'argent d'une excessive richesse, puis nous atteignîmes, dans le territoire de l'Utah, la cité du Lac, la capitale des musulmans de l'Amérique. Nous passâmes quelques jours au milieu de ce peuple industrieux dont le fanatisme à une foi nouvelle recouvre tout simplement des passions sensuelles, et nous nous disposions à reprendre notre voyage, quand nous apprîmes que les Indiens des plaines avaient déclaré la guerre aux Pâles-Visages. Heureusement un régiment de cavalerie arriva au bout de quelques jours dans le but de protéger la malle californienne contre les attaques des sauvages, et nous nous joignîmes à ce régiment pour traverser les plaines.

A chaque pas, pour ainsi dire, nous trouvâmes des traces de la barbarie des Peaux-Rouges. La route était marquée par les cadavres des émigrants surpris par le soulèvement des Indiens, et leurs corps percés de flèches, leurs têtes scalpées nous disaient

le sort qui nous attendait en cas d'imprudence ou de manque de vigilance de notre part. Les trois frères et moi, armés de carabines à répétition, ne nous quittions pas, et la nuit, à chaque halte, deux d'entre nous veillaient tandis que les deux autres se livraient au repos. Car nous n'avions pu nous empêcher de remarquer que les réguliers s'abstenaient de prendre les précautions exigées par les dangers auxquels nous étions exposés, comme s'ils méprisaient l'ennemi auquel ils avaient affaire. Bien nous prit d'avoir eu l'idée de veiller de notre côté. Une nuit, deux de mes compagnons de route saisirent un Indien au moment où il s'était glissé dans l'enceinte où les chevaux avaient été enfermés, avec l'intention sans nul doute de couper les liens qui les attachaient et de les pousser dans la plaine. Bien que la lutte entre eux et le Peau-Rouge eût été de courte durée, le bruit avait suffi pour éveiller le camp. Ce fut vraisemblablement ce qui nous sauva, car quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il était attaqué de tous les côtés à la fois. Les sauvages nous trouvèrent préparés, et la confusion sur laquelle ils comptaient ne se produisant pas, ils jugèrent prudent de se retirer. Mais le jour était venu, et à notre tour, avec nos chevaux frais, nous les poursuivîmes à outrance. Nombre de guerriers tombèrent dans nos mains, et enivrés de notre succès, nous poussâmes notre poursuite jusqu'à un village indien

qui, d'après quelques soldats familiers avec le pays, existait à peu de distance. Nous mîmes le feu à ce village, composé d'une centaine de huttes recouvertes de peaux de buffles, et reprîmes le chemin de notre camp, emmenant avec nous les femmes et les enfants que nous avions trouvés dans ces huttes avant de les incendier.

Parmi nos prisonniers, il y avait une jeune fille dont la beauté était remarquable. Mais elle devint l'objet des sympathies générales quand on apprit qu'elle parlait anglais. Lorsque je pus la voir de près, je fus frappé d'un vague souvenir de ressemblance entre les traits de cette jeune fille et ceux de l'enfant du planteur que la vengeance des noirs avait fait disparaître. Je l'interrogeai, et ses réponses ne me laissèrent aucun doute. J'avais devant moi la petite, aujourd'hui la grande Nelly, et quand je prononçai ce nom, qu'elle n'avait pas entendu depuis de longues années, des larmes mouillèrent ses yeux; les souvenirs de son enfance revinrent frais dans sa mémoire, elle parut même se rappeler m'avoir vu autrefois à la plantation de son père.

Je l'informai de tout ce qui s'était passé depuis sa disparition, des événements qui avaient affranchi une race opprimée, mais qui avaient en même temps causé la ruine de sa famille et la mort de la plupart de ses membres. L'intimité s'établit entre nous, et quand nous eûmes traversé les plaines,

Nelly se décida à venir à New-York avec moi. Elle est ma femme aujourd'hui.

Il me reste peu de chose à dire pour terminer le récit de mes aventures. Il y a deux ans, j'ai acheté cet établissement, qui était loin alors d'avoir l'importance qu'il a acquise. J'ai fait venir de Memphis la plupart des esclaves qui servaient dans l'officine de barbier où j'étais moi-même employé, et ils ne sont pas les moins adroits des cinquante garçons coiffeurs que compte aujourd'hui l'établissement. Il n'est pas rare que mille personnes le fréquentent de huit heures du matin à huit heures du soir. Les profits que je fais m'ont déjà permis de rembourser le patriarche yankee, que j'ai consulté dernièrement sur mon projet d'établir à San-Francisco une vaste officine dans le genre de celle-ci. Car San-Francisco sera un jour la métropole financière et commerciale des États du Pacifique, comme New-York l'est de ceux de l'Atlantique; et puis, quand il est favorisé par la fortune, l'Américain est toujours tenté de la pousser dans ses derniers retranchements. »

CHAPITRE XXI

OU IL EST QUESTION DU TEMPLE DE LA FORTUNE ET DE LA LOI DES SUCCESSIONS AUX ÉTATS-UNIS, ET OU LE LECTEUR ASSISTE A UNE ENQUÊTE DE CORONER, AVANT D'ÊTRE INTRODUIT DANS UNE MAISON ARISTOCRATIQUE DE NEW-YORK.

Albert finissait le récit de ses aventures au moment où Asmodée sortait des mains des barbiers. Nous reprîmes la route du prétoire, et nous y arrivâmes avant que la cour criminelle fût réunie. « Allons voir le temple de la Fortune, autrement dit la Bourse de New-York, dit Asmodée. De la société d'un pick-pocket à celle de gens qui passent leur vie à spéculer sur les fonds publics et autres valeurs, la transition est toute naturelle. »

Nous entrâmes dans un vaste bâtiment en marbre blanc, dont le dessin n'eût pas manqué de grâce si ce bâtiment n'eût eu une élévation disproportionnée avec ses autres dimensions. Il est situé dans une des rues les plus larges de New-York et sur le même alignement que les maisons qui l'entourent. Il y a dans la ville de fort belles constructions; mais leur mérite est à peine remarqué, parce qu'elles sont confondues avec d'autres d'un ordre inférieur, ou

masquées par des bâtiments qui les écrasent. Les Grecs, qui s'entendaient si bien en architectonique et en perspective, ne manquaient jamais de placer leurs monuments sur des sites élevés et de les isoler d'autres constructions. A New-York, les églises mêmes, à peu d'exceptions près, sont bâties sur l'alignement des rues; et le voisinage de maisons souvent disgracieuses s'élevant à droite et à gauche leur enlève tout caractère monumental. Il en était ainsi du bâtiment où nous avions pénétré, après avoir eu grand'peine à nous frayer un chemin à travers une foule compacte qui en obstruait les abords, et qui, s'excitant par des cris et des gesticulations frénétiques, achetait, vendait, spéculait, en un mot, sur les trottoirs. Une salle immense, s'étendant d'une rue à une autre, contenait une centaine de courtiers et agents de change, envoyant incessamment des ordres à ceux de leurs confrères qui étaient réunis dans une pièce voisine, et où seulement les transactions s'opèrent, loin des regards et de l'intervention du public. Le tumulte était indescriptible, et les cris que poussaient les courtiers, leurs commis et les spéculateurs admis dans une enceinte réservée de cette grande salle, se répandaient dans toutes les parties du bâtiment. « Indépendamment de cette Bourse, me dit Asmodée, il y en a une rivale près d'ici, où l'on agiote également sur les fonds du gouvernement et autres valeurs, et où le public est ad-

mis à donner directement ses ordres aux agents de change et à les voir exécuter sous ses yeux. Au premier étage du bâtiment où nous sommes, il y a une Bourse réservée exclusivement à l'achat et à la vente des actions de compagnies de mines et de pétrole. Enfin, à côté d'ici, dans un bâtiment contigu, il y a la Bourse où l'on agiote sur l'or; car l'or aux États-Unis est une marchandise qui suit toutes les fluctuations de la politique et du commerce, comme toutes les autres valeurs. A voir le nombre de lieux où se réunissent les spéculateurs du nouveau monde, on pourrait croire que les Américains passent leur vie à jouer sur les fonds publics, les actions de chemins de fer, de mines et autres entreprises; et en réalité il y a des milliers de personnes qui, depuis neuf heures du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit, ne font pas autre chose. Lorsque, vers cinq heures du soir, le besoin et l'habitude de dîner rappellent au haut de la ville tous ces individus qui nous entourent, leur journée n'est pas encore finie. Ils continuent, pendant que leur digestion s'opère, à jouer dans divers hôtels *fashionables*, dont les vastes salons et couloirs servent de bourse jusqu'à une heure du matin; et il s'y opère souvent des transactions pour un chiffre considérable. La Bourse où l'on joue sur l'or est principalement le rendez-vous des Israélites. Ils sont accourus de tous les points des États-Unis aussitôt qu'elle a été ouverte; et comme le pa-

triotisme d'un juif est, du moins au nouveau monde, dans son portefeuille, ils ont fait de leur mieux, en maintes circonstances, pour détruire le crédit de la république. Le télégraphe transatlantique est pour eux un complice dont ils se servent avec une incomparable habileté; et les fausses nouvelles qu'ils se font transmettre, de onze heures du matin à trois heures de l'après-midi, ont ébranlé plus d'une fortune. Quant aux courtiers et agents de change que vous voyez, il y en a également un bon nombre parmi eux qui ne craignent pas de recourir aux manœuvres les plus extraordinaires pour attirer dans leurs poches l'argent du public.

En voici un, par exemple, — cet individu près de vous, à qui de roses couleurs et de blonds cheveux donnent l'apparence d'une jeune fille, — qui possède plusieurs maisons à New-York, et conduit dans le parc, chaque samedi, un élégant équipage : sa fortune a causé la ruine de bien des familles. Il a été l'un des premiers à faire connaître au public les mines d'or de la Nouvelle-Écosse. Ayant organisé une compagnie pour exploiter ces mines, il a, au bout de quelques semaines, distribué de gros dividendes. Dans ses bureaux, il montrait aux actionnaires enchantés une douzaine de barres d'or portant l'étalon de la Monnaie de la Nouvelle-Écosse; et comme les dividendes étaient chaque mois régulièrement payés, personne ne doutait de la richesse

des mines et des fondements solides sur lesquels l'entreprise reposait. Cinquante mille actions, de cinquante francs chacune, furent vendues par notre spéculateur dans l'espace de quelques semaines; mais alors le tour fut fait, et les dividendes cessèrent d'être payés. D'une enquête faite par quelques actionnaires indignés, il résulta que les mines étaient une fiction, aussi bien que les barres d'or en tant que provenant de ces mines. On envoyait à Halifax, la capitale de la Nouvelle-Écosse, des dollars américains. Ils y étaient convertis en barres portant l'estampille de la Monnaie de cette ville et immédiatement expédiées à New-York. Comment soupçonner qu'elles ne fussent pas le produit des mines de la Nouvelle-Écosse? Les premiers fonds, versés par quelques actionnaires dans le secret, avaient servi à acheter de l'or et à payer des dividendes; et l'opération rapporta deux millions de francs à ces chevaliers d'industrie.

— Et une pareille fraude est restée impunie?

— Sans doute. Il faut beaucoup d'argent aux États-Unis pour mener à terme un procès intenté à de riches adversaires; et les actionnaires dupes de cet agent de change n'ont pas voulu ajouter à leur perte les gros honoraires à payer aux avocats. Ce qu'il y a de curieux, c'est que l'exemple de notre fripon a été imité avec succès par une foule d'autres agents de change. Ainsi, celui qui porte sur sa poi-

trine une épingle de diamants qui vaut probablement quelques milliers de dollars, et qui vient de serrer la main à ce maître en filouterie, est un de ses heureux imitateurs. Il a acheté, il y a environ quinze mois, une vingtaine d'acres de terre dans un État de l'Ouest, et y a fait creuser un puits, dans le but d'y trouver de l'huile minérale. On avait creusé jusqu'à deux cents pieds sans atteindre au liquide désiré, quand un jour le bruit se répandit que les recherches de notre opérateur avaient été couronnées de succès. Une commission, choisie parmi les actionnaires de la compagnie qu'il avait formée, fut envoyée sur les lieux pour faire un rapport sur la découverte de la source oléagineuse. La commission revint enchantée des résultats de sa mission : il y avait de l'huile en abondance dans le puits de la compagnie, et ils en rapportaient de copieux échantillons. Aussitôt les actions de cette compagnie montèrent à un taux extraordinaire : tout le monde voulait en avoir, et les servantes irlandaises elles-mêmes apportèrent leurs épargnes dans les coffres de l'administration. L'émotion de la découverte et du rapport des actionnaires durait encore, quand on apprit que toute trace d'huile avait disparu et que le puits oléagineux était desséché. On sut plus tard qu'il avait été rempli d'huile achetée en Pensylvanie, transportée secrètement dans l'Ouest et versée dans le trou par d'habiles affidés. L'opération rapporta une somme con-

sidérable à ces industriels, dont l'inspirateur est le personnage que vous voyez.

Une manœuvre des plus en faveur dans ces diverses enceintes, d'où la spéculation légitime et reposant sur des données sérieuses est exclue, c'est celle qui consiste, dans le langage des agents de change, à *former un coin.* Former un coin, c'est accaparer secrètement une forte portion des actions d'une entreprise, et quand on les a en sa possession, acheter au comptant ou à terme toutes celles qui se présentent. Des opérateurs imprudents ou sans expérience vendent à livrer un plus grand nombre d'actions qu'ils ne possèdent; et alors ils sont poussés dans le *coin* ou le piége préparé pour leur ruine. Comme il faut qu'ils se procurent à tout prix, sous peine de faillir, la marchandise qu'ils ont vendue, et que cette marchandise se trouve dans les mains des accapareurs, ceux-ci haussent et fixent son prix suivant leur bon plaisir. Des millions sont ainsi gagnés et perdus dans le cours de chaque année. »

Dans ce moment, plusieurs jeunes garçons distribuèrent des prospectus dans toute la salle; chacun en prit et se mit à lire avec avidité. Je fis comme tout le monde, et je lus ce qui suit :

« *Wonders never cease!!!* Les merveilles succèdent aux merveilles dans notre pays!!! Nos mines d'or sont assez riches pour payer en quelques années les dettes de tous les gouvernements du monde,

celle des États-Unis comprise! Les montagnes Rocheuses contiennent assez d'argent pour fournir des rails de ce métal au chemin qui doit relier les côtes de l'océan Pacifique à celles de l'Atlantique. Nous travaillons à ciel découvert de véritables montagnes de charbon, tandis que les misérables nations de l'Europe sont obligées d'extraire leur combustible des entrailles de la terre, à mille pieds de profondeur, souvent même sous les abîmes de l'Océan! Pour éclairer nos villes et nos maisons, il a suffi de creuser quelques trous dans deux ou trois des États de l'Union, et aujourd'hui nous avons à annoncer une découverte qui dépasse tout ce que l'imagination la plus extravagante des romanciers et les contes des *Mille et une nuits* ont jamais inventé! Dans l'État de Humbuggia, des travailleurs, en perçant une colline où doit passer le chemin de fer destiné à relier Humbuggia aux autres étoiles de la constellation américaine, ont fait jaillir une source de lait d'une inépuisable abondance et d'une exquise saveur. On a eu l'explication de cette merveilleuse source quand les travailleurs, en continuant de creuser, sont arrivés à d'immenses réservoirs ou dépôts de beurre et de miel pétrifiés. Enfouis au sein de la terre depuis des siècles, ces produits n'ont rien perdu de leur goût originel, et reprennent leur couleur et leur onctuosité primitives lorsqu'ils sont exposés à l'air quelques instants. Le célèbre professeur de

géologie Sillyman a fait un rapport sur cette prodigieuse découverte, rapport approuvé par une commission de savants accourus à Humbuggia de tous les points des États-Unis, et dans lequel il est démontré que ces inépuisables dépôts de miel et de beurre ont été accumulés, en vue d'événements qu'il est impossible de préciser à cette date éloignée, par une race d'hommes, probablement de géants, qui vivait avant le déluge. La grande maison de banque Gullying et compagnie, dont le nom est le symbole de l'honnêteté, a bien voulu se charger, après un scrupuleux examen de toutes les particularités de l'entreprise, de placer quarante mille actions, de cinquante dollars chacune, de la compagnie formée pour développer les gisements des précieux produits dont la découverte, dans les circonstances où se trouve placée la nation, doit être attribuée à une bienfaisante providence. La souscription au capital de la Compagnie de LAIT, DE BEURRE ET DE MIEL CONDENSÉS sera ouverte aujourd'hui à midi dans les bureaux des éminents banquiers. »

Comme l'heure fixée pour l'ouverture de cette souscription approchait, la foule des agioteurs quitta précipitamment la salle après avoir pris connaissance de cet étonnant prospectus. Nous fîmes comme elle et la vîmes se diriger en longues files vers l'établissement des grands banquiers Gullying et compagnie. « Hâtez-vous ! hâtez-vous ! criait un des commis

principaux monté sur une des marches de l'escalier qui conduisait au comptoir; vingt mille actions sont déjà souscrites, enlevées par nos amis! On vous traite en enfants gâtés, sur mon honneur; car, avec les immenses dépôts de richesses dont ils sont propriétaires, les fondateurs auraient pu former trois compagnies, une pour le beurre, une pour le lait, une pour le miel! Mais il est manifeste qu'ils ne sont pas de misérables spéculateurs! Ils aspirent simplement à être les bienfaiteurs de ce grand pays, et sacrifient leur intérêt personnel à l'intérêt général! Hâtez-vous! hâtez-vous! Dans dix minutes les actions qui restent disponibles seront prises, les livres de souscription irrévocablement fermés, et vous manquerez l'occasion de faire une fortune!!! » — « Je prends cent actions, s'écria un des assistants aussitôt que le commis eut cessé de parler. — J'en prends deux cents, dit un autre. — Et moi, cinq cents! vociféra un troisième. » La foule des futurs actionnaires se battait pour pénétrer dans le comptoir, où on ne les laissait entrer que deux par deux pour éviter l'encombrement. Ils en sortaient bientôt après avoir déposé leur argent et en agitant d'un air de triomphe un chiffon de papier.

« N'allez pas vous figurer, dit Asmodée, que ces preneurs d'actions ont la moindre confiance dans l'entreprise. Il n'y en a pas un seul parmi eux qui considère avoir fait un placement sérieux. Avant ce

soir ils se seront débarrassés de leurs titres, et auront réalisé un profit. Le dernier détenteur de ces chiffons de papier est la victime des fraudes de cette nature, et ne pas être le dernier détenteur est la grande affaire dans ces émissions de valeurs fictives. »

Comme pour justifier l'observation d'Asmodée, le commis qui entretenait l'enthousiasme de la foule annonça que la souscription était close, les quarante mille actions ayant été vendues. A l'instant, des vociférations tumultueuses s'élevèrent du sein du rassemblement qui stationnait devant la maison de banque de MM. Gullying et compagnie. — « Je vends à dix pour cent de prime! cria l'un. — Pris, riposta un autre. — A quinze pour cent! vociféra un second. — Pris! pris! pris!! » riposta le même acheteur. Les enchères s'échauffèrent, et avant que nous eussions fait quelques pas en nous éloignant de cette scène étrange, les actions de la Compagnie de LAIT, DE BEURRE ET DE MIEL CONDENSÉS avaient fait cinquante pour cent de prime !

Quand nous rentrâmes dans le palais de justice, la cour criminelle n'était pas encore en séance. Un juge solitaire rendait des décisions sur des testaments qui lui étaient présentés par les parties intéressées. Il admettait les uns, rejetait les autres, entendait des témoins sur l'état mental des testateurs ou ajournait leur audition à une autre séance. « L'Américain, dit Asmodée, meurt rarement avant d'avoir

pris la précaution de faire son testament. Le principe de liberté qui gouverne toutes choses aux États-Unis et met son empreinte sur les actions de leurs habitants ne pouvait manquer de faire sentir son influence dans la matière si grave des héritages et successions. L'Américain, qui fait ce qu'il veut de son bien durant sa vie, en dispose en cas de mort comme bon lui semble. La liberté, dont il fait ample usage pendant qu'il habite ce bas monde, lui survit après qu'il l'a quitté, et les manifestations de son libre arbitre, ses volontés dernières, en un mot, sont généralement respectées, à moins que le cas d'insanité ne soit clairement prouvé. L'égalité des partages n'est pas exigée par la loi aux États-Unis. Un père laisse à ses enfants telle portion de sa fortune qu'il lui convient, la majeure partie à l'un, une minime part et quelquefois même absolument rien aux autres. Il y a quelques années, un des plus vieux marchands de New-York mourut laissant sept millions de dollars. Lorsqu'on ouvrit son testament, on trouva qu'un de ses enfants, une fille, qui s'était mariée contrairement aux vues de son père, était entièrement déshéritée. On plaignit la victime d'un ressentiment que l'approche de la mort n'avait pu effacer; mais le testament ne fut pas attaqué. Du moment où l'on admet le droit de tester, la logique veut qu'on ne lui impose pas de limites, limites qui, dans l'opinion de l'Américain, restreindraient

l'exercice de sa liberté. D'un autre côté, il faut reconnaître que la faculté laissée au père de disposer de son bien sans réserve aucune, loin d'affaiblir les liens de la famille, est plutôt de nature à les fortifier. Les enfants se conduisent mieux, n'ignorant pas qu'en cas d'inconduite de leur part le père a le droit de les exclure non pas seulement d'une portion, mais de la totalité de sa succession. La convoitise des successions et l'attente de faire de riches héritages sont chose rare aux États-Unis. On voit chaque jour de riches particuliers léguer à des établissements de bienfaisance la plus forte portion de leurs biens, et on n'entend aucun des héritiers se plaindre de pareilles dispositions, par la raison que l'opinion publique reconnaît à tout homme qui a été l'instrument de sa fortune le droit d'en disposer à sa guise. Il suit de là que les fils n'attendent pas anxieusement la mort de leur père, ignorant s'il ne les exclura pas de sa succession, et au lieu d'attendre la fortune, ils vont au-devant d'elle. Ils travaillent pour leur compte personnel, sans se préoccuper de ce que l'auteur de leurs jours fera de celle qu'il a acquise. Il faut ajouter que la mobilité des fortunes est telle aux États-Unis, que compter sur la succession même d'un millionnaire serait souvent une illusion. L'Américain ne se repose jamais ; il travaille jusqu'à la fin de ses jours, sans jamais songer à se retirer des affaires. Allez donc bâtir des rêves de

fortune sur une succession qui, lorsqu'elle s'ouvrira, n'aura rien à son actif!

En Europe, les héritages sont la source de mainte bassesse et, il faut le dire, de bien des crimes. La réserve légale attribuée aux enfants dans la succession paternelle a été souvent taxée d'immoralité par des penseurs d'un ordre élevé. Il faut reconnaître qu'en matière de succession et d'héritage, comme en matière de dot, la démocratie américaine fournit aux sociétés du vieux monde des enseignements qu'elles feraient bien de méditer. Les jeunes gens qui n'ont pas dégradé l'acte du mariage en en faisant une opération mercantile n'attendent pas dans la paresse et l'oisiveté la mort de leurs parents, et voilà comment la loi du travail pèse sur tout le monde, sur les fils du riche comme sur ceux du pauvre. Le travail étant une nécessité sans exception, il est tenu en honneur, parce que chacun en attend le pain qui doit le faire vivre. Dans les États du Nord surtout, l'homme qui n'a pas d'occupation se sent mal à l'aise : il sait que l'oisiveté est condamnée par l'opinion publique. Aussi, n'eût-il autre chose à y faire qu'à lire son journal, il loue un bureau où il se rend chaque matin, rien que pour paraître occupé aux yeux de ses voisins et de ses enfants. Ce serait donner à ces derniers un fâcheux exemple que de passer la journée dans l'oisiveté. »

En ce moment les jurés entrèrent dans la salle,

et peu d'instants après le président de la cour vint occuper son siége. La jeune fille dont le jugement devait être prononcé fut amenée par un des gardiens de la prison, et au milieu du silence le président commença une longue oraison. Il récapitula minutieusement tous les incidents du procès, sans omettre celui qui avait suscité la production demandée d'un almanach, et finit par conclure que les jurés ayant trouvé l'accusée coupable, il lui restait à remplir un devoir pénible, celui de prononcer la peine capitale. Le discours de ce magistrat, terminé au milieu de véritables sanglots, dura au moins une heure, et je demandai si c'était un usage généralement suivi par les présidents des cours criminelles de faire ainsi de longues harangues aux accusés avant de les condamner.

Asmodée répondit affirmativement, ajoutant que l'amour de la parole et le désir de se poser en orateur devant le public sont tellement développés aux États-Unis, que toutes les occasions, même les plus solennelles, sont saisies avec empressement pour y donner carrière. Comme les magistrats sont en général des hommes politiques, ils aiment à montrer au peuple, en toute circonstance, que le fauteuil judiciaire, depuis que l'élection les y a portés, n'a pas endormi leur éloquence. Cet usage, du reste, de faire des allocutions aux condamnés est loin de grandir la majesté de la justice. Il y a des magistrats

dont le goût laisse souvent à désirer dans ces graves occasions, et il serait plus convenable qu'ils se renfermassent dans les prescriptions de la loi, qui leur enjoint tout simplement de prononcer la condamnation après que le jury a rendu son verdict. En voulant donner plus de solennité à cette formalité, ils réussissent souvent à en faire une farce ridicule.

Au moment où on reconduisait la jeune fille à la prison de la ville, je remarquai que des personnes dans la salle lui faisaient des présents de diverse nature, des livres, du linge, des journaux, des fleurs même. « Les Américains sont un bon peuple, dit à ce sujet Asmodée. Ces gens veulent adoucir autant que possible les derniers jours de cette malheureuse, qui bien certainement ne manquera de rien dans sa prison. Il n'est pas probable, du reste, que la sentence de mort prononcée contre elle soit exécutée; on n'a pas pendu une demi-douzaine de femmes aux États-Unis depuis cinquante ans, et le gouverneur exemptera bien certainement de la corde cette jeune fille, moins coupable peut-être que le maître qui, par d'imprudentes familiarités, a encouragé ses espérances. Les Américains, il faut leur rendre cette justice, respectent généralement le foyer domestique et tiennent à distance leurs serviteurs du sexe féminin. L'Américaine est trop fière, d'ailleurs, pour jamais souffrir un partage d'auto-

rité, et les cas tels que celui qui vient de se dénouer dans cette enceinte sont des plus rares, à l'honneur de la moralité publique. »

Nous sortîmes du prétoire, croyant en avoir fini ce jour-là avec la justice. Mais à peine avions-nous fait quelques pas dans la rue, que nous aperçûmes un gros homme à la face rubiconde qui marchait d'un pas précipité. « Eh! où courez-vous si vite, coroner Sharp? lui dit familièrement Asmodée, qui paraît connaître tout le monde dans la ville. — Faire une enquête sur le corps de ce pauvre docteur Clever, trouvé mort ce matin dans son cabinet, répondit l'officier de la loi; et puisque je vous rencontre, je vous emmène avec moi pour faire partie du jury d'enquête. »

Je suivis mon compagnon, et bientôt nous arrivâmes devant une large maison située dans une des rues les mieux habitées de New-York. Des amis du docteur ou des curieux cherchaient à y pénétrer; ils s'écartèrent pour nous livrer passage aussitôt que le coroner eut décliné sa qualité. On nous introduisit dans une pièce du premier étage, dont les volets étaient fermés : c'était le cabinet du docteur Clever. Dans un coin de l'appartement, près d'un sofa sur lequel était étendue la forme massive et inanimée du docteur, une femme était agenouillée, paraissant en proie à une vive douleur. Quand, sur l'ordre du coroner, les volets furent ouverts et que

la clarté du jour pénétra dans la pièce, je reconnus dans cette femme la visiteuse qui la veille était allée consulter madame Smart, et dont le regard fauve, suivant l'expression de la pythonisse, ne présageait rien de bon.

Le coroner sortit de l'appartement, et s'avançant sur le seuil de la porte d'entrée, demanda si parmi la foule il se trouvait des personnes habitant le quartier. Sur la réponse affirmative d'une demi-douzaine d'individus : « Entrez, leur dit ce magistrat, vous allez former le jury d'enquête. » Et cette formalité commença aussitôt.

Pendant que, sur l'ordre du coroner, des domestiques de la maison dépouillaient le cadavre de ses vêtements et qu'un médecin qui se trouvait parmi l'assistance procédait à l'autopsie, on commença à examiner quelques témoins. Le premier entendu fut la femme qui sanglotait près du sofa. Elle déclara qu'elle tenait un hôtel privé pour les familles, que le docteur Clever était un de ses pensionnaires depuis plusieurs mois, un de ceux pour lesquels elle avait un soin tout particulier; que ne le voyant pas descendre à l'heure accoutumée dans la salle à manger, elle était montée dans son appartement, et que, à son inexprimable terreur, elle l'avait trouvé couvert de sang et inanimé. Elle avait alors donné l'alarme dans la maison, et s'était hâtée d'envoyer prévenir le coroner.

Ce dernier entendit successivement les dépositions de tous les pensionnaires : pas une ne jeta la moindre lueur sur une catastrophe qui prit les apparences d'un drame intime quand le médecin, après avoir terminé l'autopsie du cadavre, vint déclarer que le docteur Clever était mort assassiné et que son corps portait les traces de vingt-deux coups de poignard.

— Cet assassinat est l'œuvre d'une femme, dit résolûment Asmodée, qui faisait partie, comme on l'a vu, du jury d'enquête. Un homme donne un ou deux coups de poignard et l'affaire est faite; tandis qu'une femme frappe vivement, à tort et à travers, surtout si la passion l'aveugle. N'êtes-vous pas de mon avis, madame Cunning? continua-t-il en s'adressant à la maîtresse de la maison.

Mais le coroner imposa silence, faisant observer que lui seul avait le droit de poser des questions. Puis, après avoir fait constater par les hôtes de la maison que chacun d'eux était muni d'une clef, qu'ils pouvaient rentrer à toute heure de la nuit, il ajouta que toutes les maisons de New-York étaient construites sur le même plan et se ressemblaient par leur disposition intérieure. « Un jour, continua-t-il, ou plutôt une nuit, après avoir assisté à un banquet donné en l'honneur de mon élection par le parti auquel j'appartiens, je me trompai de porte et ouvris avec ma clef celle d'une maison contiguë à la

mienne. Je ne m'aperçus de mon erreur qu'au moment d'entrer dans le lit de mon voisin, qui reposait tranquillement à côté de sa femme. »

Malgré la proximité du cadavre du docteur Clever et la solennité de la scène, l'audience partit d'un éclat de rire aux derniers mots du coroner, qui enjoignit alors au jury d'enquête de se retirer dans le salon de la maison et de rapporter un verdict sur les causes et les auteurs connus ou présumés de la mort du docteur. Un des jurés demanda s'il ne serait pas convenable d'ajourner l'enquête au lendemain. « A quoi bon? répondit le coroner. Nous avons entendu tous les hôtes de la maison, et il n'est pas humainement possible d'obtenir plus de lumière sur ce meurtre mystérieux. »

Là-dessus les jurés, apparemment satisfaits, se retirèrent, et au bout de quelques minutes rentrèrent dans l'appartement, déclarant que dans leur opinion le docteur Clever était mort des suites de nombreuses blessures faites avec une arme aiguë, vraisemblablement un poignard, mais que l'auteur ou les auteurs de cet assassinat étaient inconnus au jury.

Le coroner, après les avoir remerciés de la haute intelligence qu'ils venaient de déployer, déclara leur mission terminée; et madame Cunning, qui s'était évanouie deux fois durant l'investigation du coroner, ayant déclaré qu'elle se chargeait de faire

enterrer convenablement son infortuné pensionnaire, l'assistance se dispersa.

— Voilà une singulière manière de faire des enquêtes et d'instruire une grave affaire de meurtre, dis-je à Asmodée quand il m'eut rejoint dans la rue.

— En êtes-vous à ignorer, me répondit-il, que les fonctions de coroner sont à peu près celles de l'ordre judiciaire qui rapportent le plus? et n'ai-je pas eu l'occasion de vous dire qu'un juge qui gagne de trois à quatre mille dollars par an, trouve le moyen d'en économiser cinquante dans l'espace de quatre ans, lorsque le terme pour lequel il a été élu expire? Madame Cunning appartient à une bonne famille; en outre, elle a trouvé dans le secrétaire du docteur Clever, qui était avare comme tous les vieux garçons et qu'elle avait eu soin de fouiller avant de faire prévenir le coroner, une masse de billets de banque. Quelques-uns de ces billets sont vraisemblablement dans la poche de ce magistrat, qui a conduit si roudement, comme vous l'avez vu, son opération d'enquête. Les choses n'auraient pas été ainsi menées si le meurtre avait été commis par une pauvre fille sans argent et sans famille, comme celle que nous avons vu condamner avant de venir dans l'hôtel privé tenu par madame Cunning.

La nuit était venue, et Asmodée se rappela qu'il y avait ce soir-là réception chez une des familles les plus respectables de New-York, une famille de

Bourbons, comme il l'appelait. « Allons y passer quelques heures, me dit-il; nous avons besoin de respirer une atmosphère moins triste que celle des lieux d'où nous sortons, bien qu'à vrai dire la gaieté n'habite pas toujours la maison où je vais vous présenter. »

Il y avait encore peu de personnes quand nous entrâmes dans un vaste salon de forme oblongue où un domestique en livrée nous introduisit; l'ameublement avait un air d'antiquité qu'on rencontre dans peu de maisons de New-York, où il est d'usage, suivant Asmodée, de renouveler les meubles tous les cinq ans. « De même, me dit-il à ce sujet, qu'on construit les maisons non pour durer, mais en vue de satisfaire les goûts de comfort et les caprices de la génération présente, de même les meubles sont fabriqués de matériaux brillants, mais peu durables. Une maison bâtie depuis cinquante années est une curiosité à New-York; il n'est pas probable qu'il y en ait une seule dont l'origine remonte au dernier siècle. L'Américain ne se soucie pas de donner de la solidité aux constructions qu'il élève pour loger sa famille, ne sachant pas si les dispositions intérieures qu'il adopte plairont à ses descendants, et il ne veut pas enchaîner leur liberté. La plupart du temps, en effet, le fils refait de fond en comble la demeure paternelle, pour y introduire les améliorations en vogue. Cet amour du changement et du

progrès, ajouté aux ravages que des incendies allumés par l'imprudence et la cupidité ne cessent de faire, explique comment on construit et reconstruit constamment aux États-Unis, principalement dans les grandes villes. »

Cependant les salons s'emplissaient : des officiers de la marine et de l'armée régulière, de hauts fonctionnaires de l'administration fédérale, des diplomates étrangers composaient la majeure partie des invités. A l'exception d'une douzaine de directeurs de lignes de chemins de fer ou de bateaux à vapeur, le commerce et l'industrie étaient maigrement représentés, bien que l'aïeul de la maîtresse de la maison, d'après ce que m'apprit Asmodée, eût fait sa fortune dans le négoce des denrées coloniales. On voyait, en effet, dans une des pièces, un portrait en pied représentant un homme âgé d'une soixantaine d'années, la tête couverte d'une perruque, suivant la mode du temps où vivait l'original du portrait, au bas duquel on lisait ces mots : *Van Oldscamp*, membre de la chambre de commerce de New-York, 1770.

« Il n'y a pas à s'y tromper, dit Asmodée; il existe chez les Américains des instincts d'aristocratie et de distinction comme chez les autres peuples. Écoutez les appellations que les hommes échangent entre eux : ils sont tous généraux, colonels ou commodores. Parmi les officiers qui sont ici, il y en

a peu qui aient ces grades élevés dans l'armée ou dans la marine. Mais comme ils font partie ou ont fait partie pour la plupart de quelque organisation de milice rurale où l'on prodigue les titres de général et de colonel, ils s'en parent avec empressement. Ces titres servent après tout à leur ouvrir bien des salons en Europe, où l'on est peu au courant de ces supercheries de la vanité américaine.

Dans la société où nous nous trouvons, vous pouvez remarquer que l'élément fonctionnaire domine. En Europe, depuis cinquante années surtout, l'aristocratie s'est réfugiée dans les emplois publics, et de là découle en partie le respect dont les masses entourent les fonctionnaires. Ici, ils ne forment pas une classe à part et n'ont pas l'importance sociale qu'ils ont dans le vieux monde, parce que leur position n'est pas stable, chaque président nouvellement élu faisant généralement table rase des fonctionnaires qu'il trouve en place à son avénement au pouvoir. Mais ce balayage général, comme on appelle ici ce déplacement périodique, n'atteint pas les officiers de l'armée de terre et de la marine, tous ou presque tous sortis des écoles du gouvernement. Ils sont conservés dans leurs grades en dépit de tout changement présidentiel, et comme cette classe est à peu près la seule qui offre de la stabilité, qu'elle se compose d'hommes dont l'éducation a été poussée plus loin que celle du reste de leurs compatriotes,

c'est elle qui a le plus de prétentions aristocratiques, qui affiche le plus de mépris pour la populace, et qui, tout en étant dévouée au pays, n'entretient pas un brûlant enthousiasme pour ses institutions. C'est de l'armée que partit l'offre d'une couronne au modeste Washington, offre repoussée avec mépris, vous ne l'ignorez pas, et si cette armée était plus nombreuse, les principes démocratiques trouveraient en elle un jour, peut-être, un redoutable ennemi.

Voici, par exemple, un amiral qui porte un nom illustré par son grand-père dans la guerre de l'indépendance. Son père a également été amiral. On est amiral dans cette famille de père en fils, et ces prétentions aristocratiques augmentent de génération en génération.

Ce général qui cause avec lui porte également un nom historique dans les fastes des États-Unis. Mais c'est surtout par l'art qu'il possède de se taire, ou de ne rien dire quand il parle, qu'il a gagné sa réputation d'homme d'État. On le croit profond parce qu'il aime le silence. C'est un ancien élève de West-point, l'école militaire du pays, où la jeunesse est façonnée à une discipline et à des habitudes d'obéissance passive peu en harmonie avec les tendances générales de la population.

Le personnage qui s'approche du général, dans l'intention sans doute de faire causer ce sphinx politique, est un des rares fonctionnaires de l'ordre

civil qui ont leur entrée dans la maison ; et il y est reçu parce que sa fortune, bien que de date récente, est l'une des plus considérables des États-Unis. Il l'a gagnée dans l'agiotage des fonds publics. Chargé de placer les emprunts contractés par le gouvernement, il a pendant deux ans proclamé, par les mille voix de la presse, ce nouveau principe d'économie politique, que plus une nation augmente sa dette, plus elle s'enrichit. Il est certain qu'en ce qui le concerne il disait la vérité. Il vient de construire un château où cinq cents personnes peuvent trouver, dit-on, à se loger commodément. Il y a dans ce château la galerie des ancêtres de ce moderne Fouquet, vaste salle meublée de cent cinquante portraits achetés chez les marchands de bric-à-brac de Paris et de Londres, et que notre parvenu, à force de le répéter, croit réellement aujourd'hui être ceux de ses aïeux. »

En ce moment, nous pûmes parvenir jusqu'à la maîtresse de la maison, et Asmodée me présenta à cette dame. « Vous êtes bien heureux, me dit-elle après les compliments d'usage, d'habiter la belle France ! C'est un pays où je ne cesse d'admirer, quand je le visite, le respect avec lequel le peuple traite ceux qui le gouvernent. Ici, c'est tout le contraire : ce respect pour les services rendus, pour les traditions, pour les grandes positions sociales, n'existe nulle part. Il n'y a pas de distinctions, pas de rangs, pas de classes dans la société. Il n'y a pas de paysans ; à vrai dire, pas

de peuple. Tout le monde porte le même costume, et on ne peut me distinguer de ma cuisinière quand, sa besogne finie, elle descend dans la rue. Ah! que de fois n'ai-je pas désiré pour les États-Unis cette bonne population de paysans qu'on rencontre dans les vieilles provinces de France, et dont les costumes pittoresques n'ont pas changé depuis plusieurs siècles! ces femmes, dont les bonnets aux formes les plus bizarres donnent à la population un aspect réellement original! ces hommes simples, en blouse et en souliers de bois, qui, devinant la position sociale que nous occupons, se rangent civilement à notre approche, ou nous saluent respectueusement quand ils passent près de nous! Rien de pareil, hélas! n'existe aux États-Unis. A mon dernier voyage en France, continua la dame, j'allai passer huit jours chez la comtesse de Strass : le dimanche, dans l'église du village, nous occupions un banc séparé; le prêtre venait pompeusement nous offrir l'eau bénite, et les jeunes filles baisaient nos mains au sortir de l'église. Mêmes respectueux hommages de la part du peuple en Angleterre, où j'allai passer quelques semaines chez la marquise de Ferrags avant de revenir aux États-Unis. Lorsque je voyage en Europe, j'évite de dire que je suis Américaine, tant je me trouve mal à l'aise d'appartenir à un pays où les institutions ouvrent à tout le monde la carrière des fonctions publiques, où un artisan

peut devenir président d'une république comptant près de quarante millions d'hommes, un pays de parvenus, en un mot!

— Il est certain, dit Asmodée, que, sous beaucoup de rapports, les États-Unis sont l'inverse, les antipodes de l'Europe. Le printemps y vient en automne, ou du moins nous jouissons en automne de la délicieuse température que le printemps apporte aux Européens; le vent d'est nous amène la pluie et l'humidité au lieu de la sécheresse; le ciel n'est jamais plus beau qu'en hiver, et la saison des neiges est par excellence la saison des plaisirs et de la gaieté; la jeunesse a dans les conseils de l'État et de la famille une autorité plus grande que celle des vieillards, et les femmes sont toutes des reines; au moins sont-elles les maîtresses souveraines des hommes, auxquels elles sont parvenues à faire croire que le goût de la dépense et l'extravagance de leurs toilettes sont un élément indispensable de la prospérité nationale et de la grandeur de la république. Sans prétendre que l'industrie et le commerce languiraient et que le pays s'arrêterait dans sa marche progressive si les notions d'économie prévalaient, comme en Europe, dans la majorité de la nation, j'avoue que j'aime mieux voir nos femmes porter des robes de soie que des robes de bure, et leurs maris vêtus d'un bon paletot plutôt que d'un grossier sarrau.

— Ah! monsieur Asmodée, on m'avait affirmé,

sans que je pusse le croire, que vous êtes un admirateur des États-Unis!

— Madame, répondit mon compagnon, je suis loin de tout admirer, car je trouve beaucoup à blâmer. Mais à tout prendre, quiconque a voyagé dans les quatre parties du monde vous dira que l'homme est mieux nourri, mieux logé, mieux vêtu aux États-Unis que dans tout autre pays. Quelle que soit la cause de ce fait, qu'il provienne des mœurs, du caractère du peuple américain, de la fécondité du sol qu'il habite ou de ses institutions, il me suffit de le constater pour justifier la prédilection que je ressens peut-être pour les États-Unis. Et le plus bel éloge que vous en ayez pu faire, c'est de les appeler un pays de parvenus. Nous travaillons tous pour parvenir; et quand nous sommes arrivés au but de nos efforts, faut-il donc stigmatiser un pays où l'énergie humaine trouve plus de chance de réussir que partout ailleurs?

— Donnez-moi la main, dit la dame en entendant ces dernières paroles. Vous connaissez bien notre travers. Nous autres Américains, il faut que nous disions du mal de notre pays, de nos mœurs, de nos institutions. Quand les étrangers nous imitent, nous ne pouvons supporter leurs critiques. Mais nous sommes toujours sensibles aux éloges qui sortent de leurs lèvres, même quand ils sont en opposition avec nos idées. »

De jeunes officiers s'étaient approchés de nous pendant cette conversation entre la dame de la maison et Asmodée.

« Ainsi vous avez confiance dans la destinée des États-Unis? demanda l'un d'eux à mon compagnon.

— A moins d'être aveugle, répondit ce dernier, et de fermer les yeux aux événements qui se sont accomplis depuis un demi-siècle et sont en voie de s'accomplir, il faut reconnaître que la Providence a imposé au peuple américain une mission sacrée : celle de répandre sur le vaste continent de l'Amérique du Nord les institutions d'une société éclairée, institutions de religion, de charité, d'art, d'éducation, tous les bienfaits, en un mot, de la civilisation; peut-être même, dans un temps rapproché, à en faire jouir les Antilles et les archipels placés au milieu de l'océan Pacifique. Ainsi que l'a dit l'un des orateurs les plus érudits du Massachusetts, déjà les pionniers sont en marche; et qui peut dire combien rapide sera leur marche, quel sera le terme de leur course? Qui oserait soulever un coin du rideau qui cache les événements multiples du siècle à venir? L'empire turc, campé depuis quatre siècles sur les frontières de l'Europe, et la monarchie chinoise, contemporaine de David et de Salomon, tombent en poussière. L'Europe épuise sa vitalité en rivalités stériles, et la vie politique du monde semble en réalité marcher vers un nouvel hémisphère. C'est aux

Américains qu'est dévolue la mission de régler les conditions d'existence et d'avenir de cet hémisphère ; et le monde est destiné à voir une confédération d'États libres plus puissante que ne fut jamais l'empire romain avant sa division entre les descendants de Constantin. »

Asmodée salua en prononçant ces dernières paroles, que les assistants n'avaient pu entendre sans donner des signes d'une chaleureuse approbation, et nous quittâmes cette demeure aristocratique. Lorsque nous fûmes dans la rue, je me tournais vers mon compagnon pour le féliciter du succès qu'il avait obtenu en traçant le tableau des destinées américaines, quand nous fûmes accostés par un mendiant.

« Ah! cette fois, marquis, je vous prends en flagrant délit! s'écria-t-il ; et pour vous punir, je vais raconter votre histoire à un de vos compatriotes. »

CHAPITRE XXII

DANS LEQUEL LE LECTEUR TROUVERA L'HISTOIRE D'UN NOBLE MENDIANT.

Dans toutes les sociétés, qu'elles soient organisées sur des bases monarchiques ou sur des bases démocratiques, il y a toujours une classe de personnes qui puise ses moyens de vivre dans la bienfaisance publique. Le paupérisme existait dans la petite république d'Athènes, où Solon prescrivit l'adoption par l'État des enfants et des veuves de ceux qui étaient morts en défendant la patrie. Il existait aussi chez les Romains. Le code de cette nation au cœur de fer porte en toutes lettres qu'il vaut mieux laisser les mendiants mourir de faim que de les aider. Nous le trouvons revêtant souvent des formes effrayantes et d'incroyables proportions durant toute la période du moyen âge; et le développement de l'industrie dans les sociétés modernes, loin de diminuer le fléau du paupérisme, semble avoir au contraire pour résultat de l'accroître. Il ne devrait pas y avoir de pauvres aux États-Unis, si l'ivrognerie, la paresse et d'autres mauvaises pas-

sions pouvaient être exclues de la société, par la raison, ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le remarquer, que les moyens d'acquérir la propriété par le travail sont à la portée de tout le monde, et que la main-d'œuvre est tellement élevée, qu'il suffit d'un peu de bon vouloir et d'énergie pour gagner le pain quotidien. Et cependant la plaie du paupérisme existe déjà aux États-Unis, surtout dans les grandes villes. On rencontre dans les rues de New-York une foule de gens en quête d'ouvrage : proposez-leur d'aller travailler à la campagne, dans les États du Centre ou de l'Ouest, où les bras sont rares, ils refuseront de quitter la métropole et préféreront croupir dans la misère. Il y a plus : beaucoup d'étrangers ne veulent pas employer leur activité et leur industrie pour des salaires moindres que ceux que leur imagination avait rêvés lors de leur départ d'Europe. Il n'en manque pas non plus qui sont venus en Amérique dans l'intention de n'y rien faire, ou d'y continuer des habitudes de mendicité contractées dans le vieux monde.

Il y a même apparence que le paupérisme eût pris des développements rapides si le gouvernement fédéral n'eût arrêté court, il y a quelques années, le procédé adopté par quelques contrées de l'Europe d'envoyer en Amérique des cargaisons de vagabonds et de mendiants. Il s'opposa résolûment au débarquement de cette classe d'émigrants, et signifia son

intention d'agir désormais de cette façon dans tous les cas semblables.

Le personnage qui nous a tendu la main a été apporté, il y a de cela un peu plus de dix ans, par un de ces navires affrétés par certains gouvernements de l'Europe en vue de se débarrasser de leurs pauvres au profit des États-Unis. Il appartient à une famille du Poitou : c'est bel et bien un marquis d'ancienne souche, ainsi que l'appellation dont je me suis très-sérieusement servi vous l'a appris; et ce qui n'excitera pas moins votre surprise, c'est que le marquis a vu, de son vivant, sa femme convoler en secondes noces et ses enfants hériter de sa fortune. Il y a en France des institutions et lois bizarres comme dans tous les pays, et les événements que je vais vous raconter vous expliqueront l'étrangeté de la position qu'elles ont faite à ce grand seigneur mendiant aujourd'hui dans les rues de New-York.

C'était en 1832 : M. de Charette était arrivé dans la Vendée pour s'y mettre à la tête de l'insurrection, en vertu des pouvoirs qui lui avaient été conférés par la duchesse de Berri. Tout avait été préparé pour une levée de boucliers par les chefs légitimistes. Les jeunes gens appartenant aux anciennes familles brûlaient surtout de jeter le gant à une révolution qui les avait frappés dans leurs préjugés et leurs affections. Déjà sur divers points s'étaient levés

des aventuriers, tels que les Diot, les Delaunay, les Mandar. Ayant une connaissance approfondie du pays, pays couvert de bois et de genêts, coupé de haies et de chemins de traverse où les gendarmes et les soldats tremblaient de s'égarer, ils faisaient une guerre de partisans qui rappelait les exploits et les cruautés des chouans. Les brigandages se multipliaient, appelant les représailles, et les patriotes, exaspérés, unirent leurs forces à celles du gouvernement pour exterminer ces bandits déshonorant par leurs excès la cause légitimiste.

Dès le commencement des troubles civils, un des nombreux hobereaux de la Vendée s'était mis à la tête de ses métayers et de quelques domestiques pour courir sus aux percepteurs et aux gendarmes, arrêter les voitures publiques et dévaliser les voyageurs. Ce hobereau, dont le père, ruiné par la première révolution, vivait encore et s'appelait le marquis de Limbaudières, c'est le vieillard dont je vous raconte l'histoire.

Il est inutile de rappeler les incidents de l'insurrection vendéenne : les chefs légitimistes ne purent s'entendre; les uns voulaient, avant de lever l'étendard de la révolte, que le midi de la France se fût déclaré; d'autres comptaient sur une invasion de l'étranger; si bien que, lorsque la duchesse de Berri, partie de Massa, arriva parmi ses adhérents, elle les trouva en proie au découragement. Après quel-

ques combats, où plusieurs des chefs légitimistes déployèrent un brillant courage, il ne resta d'autre ressource à la mère du duc de Bordeaux que de se réfugier à Nantes, où la trahison d'un juif allemand devait bientôt la livrer au gouvernement français.

Lorsque le calme fut rétabli dans la Vendée et les départements limitrophes, on se rappela les attentats commis contre la propriété et les personnes par les zélés et les impatients du parti royaliste. Il était impossible de couvrir du prétexte de la guerre civile les violences et les rapines dont certains cantons du pays insurgé avaient été le théâtre. D'ailleurs, plus la bourgeoisie avait été effrayée, plus elle mettait alors d'ardeur à poursuivre ceux qui avaient osé attaquer la suprématie qu'elle venait récemment de conquérir. Un grand nombre de partisans de la duchesse de Berri furent, en conséquence, arrêtés et livrés aux vengeances des tribunaux militaires.

Ceux-ci n'y allèrent pas de main morte : parmi les premiers insurgés qu'ils jugèrent se trouva le fils du marquis de Limbaudières, et comme il fut clairement établi qu'il s'était rendu coupable d'actes de pillage et de dévastation, il fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Cette condamnation emportait la mort civile, d'après les lois criminelles qui régissaient alors la France, et par la mort civile le condamné perdait la

propriété des biens qu'il possédait : sa succession était ouverte au profit de ses héritiers, auxquels ses biens étaient dévolus de la même manière que s'il était mort naturellement et sans testament.

En outre, le mariage qu'il avait pu contracter auparavant était dissous ; son épouse et ses héritiers pouvaient exercer respectivement les droits et les actions auxquels la mort naturelle aurait donné ouverture.

Le marquis de Limbaudières (car notre mendiant était alors marquis, son père étant mort avant la fin de l'insurrection vendéenne) était marié et avait deux enfants quand cette terrible condamnation fut prononcée contre lui.

N'ayant point de fortune, il avait épousé la fille d'un avoué, qui avait recueilli dans la succession de son père des propriétés considérables achetées sous la première révolution. La vanité du procureur, d'un côté, la cupidité du jeune Limbaudières, de l'autre, étaient tombées d'accord pour arranger ce mariage, qui fut célébré quelques mois avant que la dynastie des Bourbons fût précipitée du trône. Il y avait bien eu chez la future marquise quelque résistance aux volontés paternelles et au choix que l'avoué avait fait pour elle d'un mari sans la consulter. On disait même dans le pays qu'un des clercs du procureur avait su trouver le chemin du cœur de la jeune fille. Mais quelle que fût la vérité des propos qui coururent à cette époque, l'unique héritière du procureur

avait dû céder, et elle était la femme du marquis depuis bientôt trois ans quand échoua la tentative du parti légitimiste.

Aussitôt que son mari fut frappé d'une terrible condamnation, elle se rappela qu'on l'avait contrainte à l'épouser. Son affection pour lui n'avait jamais été bien vive, malgré les deux enfants dont il l'avait rendue mère, et peut-être n'avait-elle jamais chassé entièrement de son esprit le souvenir d'un premier amour. Quoi qu'il en soit, elle crut ne pouvoir mieux faire, dans les circonstances pénibles où elle se trouvait placée, que d'aller demander conseil sur la conduite qu'elle avait à suivre à maître Mérigeot, l'objet supposé de ce premier amour, et qui avait succédé dans sa charge d'avoué au père de madame de Limbaudières à l'époque où celle-ci s'était mariée. Car il va de soi que le robin, aussitôt qu'il était devenu le beau-père d'un marquis, n'avait pas cru convenable d'exercer plus longtemps sa profession.

Maître Mérigeot ouvrit le Code Napoléon et apprit à sa cliente que, par le fait de la condamnation du marquis, elle avait recouvré sa liberté; que ce dernier, aux yeux de la loi, était mort, bien mort, à ce point qu'elle devait provoquer la nomination d'un subrogé tuteur aux deux enfants nés de son mariage, enfants dont elle était devenue la tutrice légale, recueillir la succession de son mari et adminis-

trer, en un mot, sa fortune comme s'il avait cessé d'exister.

Cette consultation fit réfléchir la marquise de Limbaudières, dont le père mourut à peu près à cette époque, laissant à sa fille près d'un million de francs. Ses réflexions l'avaient conduite, à quelques mois de là, à prendre une détermination. Jetant aux orties son titre nobiliaire et le nom de son mari, elle épousa bel et bien devant un officier de l'état civil l'ancien clerc de son père, et elle devint — elle est encore aujourd'hui — madame Mérigeot.

Quinze années s'écoulèrent : M. de Limbaudières n'avait pu obtenir pendant cette période, malgré toutes les démarches qu'il était parvenu à faire, aucune nouvelle de sa famille ; les lettres qu'il avait écrites à sa femme étaient invariablement restées sans réponse. Dans cet intervalle, de vieux parents éloignés qu'il avait en Vendée moururent, et leur patrimoine fut recueilli par sa femme au nom des deux enfants qu'il avait eus d'elle. Ceux-ci n'avaient jamais entendu parler de leur père et le croyaient mort. Ils venaient de terminer leur éducation quand le marquis de Limbaudières fut rendu à la liberté.

La révolution de 1848, en effet, brisa les fers de tous ceux qui avaient été les victimes de condamnations politiques sous le règne précédent ; et bien que le marquis ne fût pas, à la rigueur, un condamné politique, l'influence d'un des directeurs du bagne

le fit comprendre parmi les condamnés auxquels le gouvernement républicain fit remise de leurs peines.

Il se hâta de revenir dans la province où ses anciens exploits étaient depuis longtemps oubliés. A sa grande surprise, il trouva sa femme mariée à l'avoué Mérigeot, qui, le code à la main et très-poliment, lui démontra qu'il n'avait aucun droit sur sa ci-devant épouse. Quant à ses fils, récemment émancipés, ils étaient en train de dévorer l'héritage qui leur était venu des vieux parents de leur père, et, sous prétexte qu'il avait déshonoré leur nom, ils ne voulurent pas entendre parler de lui.

Cependant il fallait vivre. Incapable par son éducation de remplir aucun emploi, d'exercer aucune industrie; trop fier pour demander à sa femme et à d'ingrats enfants une pension alimentaire, pension que peut-être il n'eût pu légalement réclamer, étant mort devant la loi, l'ancien marquis prit une résolution d'une énergie sauvage. Il se dit que, puisqu'une barbare législation le réduisait à la mendicité, il n'avait qu'un parti à prendre, celui de se faire mendiant. Il se mit donc à mendier pour vivre, et aussi pour frapper les siens dans leur orgueil, à défaut de leur cœur. Il lui plaisait de tendre la main sur le passage de ses enfants et de sa femme, de se tenir en haillons au coin des rues qu'ils fréquentaient. Morne et résigné, il ne faisait confidence à

personne du double motif de sa conduite et des pensées de vengeance contre sa famille et la société dont son cœur était rempli ; tout le monde les devinait : chacun le plaignait et comprenait qu'une misère étalée sans forfanterie faisait le procès à une législation draconienne, en même temps qu'elle était un remords et une humiliation pour une famille opulente et dénaturée.

Pendant trois ans le marquis mena cette vie d'implacable ressentiment, mendiant de porte en porte, à la campagne comme à la ville, dans les lieux qu'habitaient madame Mérigeot et ses enfants. Ces derniers, au bout de ce temps, sous la pression de l'opinion publique et de l'intervention d'anciens amis de leur père, lui firent offrir une pension viagère de cinq mille francs, à la condition qu'il quitterait le pays. Le marquis accepta, parce qu'il lui parut que son œuvre de vengeance était accomplie, qu'il avait assez longtemps frappé au cœur l'ingratitude et la cupidité de ses enfants. D'ailleurs, il comprenait qu'il jouerait un rôle sans grandeur et sans but, qu'il perdrait même, en continuant à mendier, les sympathies qu'il s'était attirées, du moment qu'on lui offrait de mettre un terme à sa misère et que cette offre serait connue. Il quitta donc le pays après avoir réglé ses intérêts avec sa famille, et assuré du service d'une rente de cinq mille francs sa vie durant, il prit le chemin de Paris.

Ici commence dans l'existence du marquis une phase qui serait réellement inexplicable si l'on ne savait que le cœur humain est un abîme sans fond. Cet homme qui avait une aisance modeste, ce grand seigneur de naissance mendia bientôt à Paris, comme il l'avait fait en province alors qu'il avait à infliger un châtiment ; il avait pris l'habitude de mendier, il ne pouvait plus s'en débarrasser. Pendant le jour on le rencontrait se promenant sur les boulevards, fréquentant les restaurants et les lieux à la mode, portant partout les manières aisées d'un homme du monde. Le soir, revêtu d'une blouse, la tête couverte d'une graisseuse casquette, il donnait carrière à sa manie, tendant la main aux promeneurs, qu'il cherchait à attendrir au récit de ses infortunes. Arrêté plusieurs fois par la police et condamné à diverses reprises pour délit de mendicité, il finit par se dégoûter de la capitale de la France et transporta son industrie en Belgique. Dans ce petit pays les mendiants semblent sortir de terre, et l'autorité, ce que notre marquis ignorait, agit parfois avec eux d'une façon un peu vive. Un jour elle en ramassa un millier, les transporta à Anvers et les jeta pêle-mêle à bord d'un grand navire frété pour l'occasion et à destination des États-Unis. Ces émigrants d'une nouvelle espèce arrivèrent avant que le gouvernement fédéral eût pris la résolution de s'opposer au débarquement de gens dont la présence ne peut

qu'être un fardeau pour le pays. Voilà comment le marquis de Limbaudières foule aujourd'hui le sol de la grande république, où, à peine débarqué, il a tendu la main aux passants comme dans l'ancien monde. Il est bien connu de la police; mais comme il a toujours de l'argent dans ses poches, quand on l'arrête, et qu'on n'ignore pas qu'il a cinq mille francs de rente, on ne peut pas raisonnablement le traiter comme un vagabond. D'un autre côté, il faut que les lois qui prohibent la mendicité soient respectées; nos magistrats lui donnent donc une semonce quand il est amené devant eux : ils lui font promettre de ne plus recommencer, et le renvoient charmés de son exquise politesse, de son esprit, de ses airs de grand seigneur. Le lendemain le marquis oublie ses promesses, car l'habitude de mendier est devenue chez lui aussi forte que la nature; et le cas de ce personnage m'amène à dire que nos neveux riront bien fort de nos législations pénales, de la classification des crimes et délits, des peines diverses qu'ils emportent avec eux. Dans une foule de circonstances, c'est le médecin dont la société doit invoquer le ministère et non celui du juge armé d'un code pénal la plupart du temps sans valeur scientifique et sans entrailles. Il faut rendre cette justice aux États-Unis qu'ils sont arrivés plus vite que les nations européennes à comprendre que bien des crimes sont le résultat d'une perturbation de l'esprit

où le juge et les lois pénales n'ont rien à voir, que nombre de criminels ne sont autre chose que des malades, et que par conséquent le médecin doit indiquer aussi souvent que le juge les remèdes qui conviennent à nos déviations morales.

CHAPITRE XXIII

DANS LEQUEL ASMODÉE PREND CONGÉ DU LECTEUR, EN LUI FAISANT QUELQUES SALUTAIRES RECOMMANDATIONS.

Asmodée a quitté New-York, et j'ignore si je le reverrai jamais. Au moment où j'attendais son apparition à l'heure accoutumée, un messager me remit la lettre suivante :

« Hier, après notre séparation, je me suis décidé à aller visiter la Chine, et je vous écris à bord de l'un des navires de la compagnie américaine qui transporte les voyageurs à l'isthme de Panama, de là à San-Francisco, et enfin à l'extrémité de l'Orient. J'ai dit hier chez l'amie de la marquise de Fairrags que la monarchie chinoise tombait en poussière, et je veux aller examiner sur les lieux si mon assertion n'est pas hasardée. Après y avoir réfléchi, il m'a paru difficile de croire qu'un empire établi depuis plus de trois mille ans fût près de sa ruine, surtout quand on considère que l'influence des mœurs des Chinois sur les peuples qui, à diverses reprises, les ont subjugués, a toujours été si puissante que les vaincus ont absorbé les vainqueurs et ont fini par se les assimiler. Il faut convenir, dans tous les cas, que

les institutions chinoises étaient solidement charpentées, et que les bases d'une monarchie qui vivait avant les Pharaons et existe encore de nos jours étaient bâties d'un admirable ciment. Quel tapage fera l'écroulement d'un pareil édifice! Je veux être là pour assister à ce grand spectacle, et je pars.

» A un premier séjour que j'ai fait en Chine, les Européens y avaient à peine quelques comptoirs. Aujourd'hui que presque tous les ports du grand empire sont ouverts à la race blanche, je veux m'assurer si le contact de cette race est réellement fatal aux descendants de Confucius, comme il l'a été aux Indiens de l'Amérique, comme il le sera vraisemblablement aux nègres affranchis et jouissant de l'égalité des droits civils et politiques à l'ombre du drapeau étoilé. D'ailleurs, sillonner l'océan Pacifique dans un de ces beaux steamers dont les Américains sont justement fiers, c'est un attrait auquel il est difficile de résister. Dans quelques années, si jamais je reviens aux États-Unis, je trouverai l'Union augmentée de nouveaux États; car il y a place pour une vingtaine de petites républiques le long des montagnes Rocheuses et des côtes du Pacifique jusqu'aux anciennes possessions russes. Qui peut dire les changements qu'apportera aux mœurs, aux idées, aux tendances des Américains une pareille augmentation de leur puissance? A vrai dire, je ne crois pas à une altération bien grande, dans l'avenir, du carac-

tère national. Leur impatience de tout frein, leur amour de l'inconnu, leur esprit d'entreprise, leur besoin de mouvement, leur mobilité d'impressions, leurs vertus, en un mot, comme leurs vices, les Américains les conserveront durant de longues années, pendant des siècles peut-être, jusqu'à ce que leur mission de coloniser et peupler l'immense continent de l'Amérique du Nord soit accomplie. Et n'allez pas vous imaginer qu'avant d'avoir rempli sa tâche devant la Providence un pareil peuple se divise ; son homogénéité est assurée, malgré le vaste territoire qu'il occupe et celui plus vaste encore qu'il occupera dans l'avenir. L'Américain est partout le même : on est étonné de trouver une si parfaite unité de langage, de vues, de sentiments, du Canada au golfe du Mexique, des Alleghanies aux montagnes argentifères de la Nevada. Cette unité se manifeste de toutes les façons : dans les constructions, dans les manières, dans les procédés mécaniques, dans les sympathies comme dans les haines.

» La raison en est que l'Américain voyage sans cesse. Il va partout, et partout sur le continent du Nord il porte ses habitudes et ses idées, et trouve une patrie.

» Vainement les esprits pessimistes prédisent-ils des déchirements et voient-ils dans l'avenir la grande république coupée en divers tronçons. Les intérêts qui doivent inévitablement diviser une aussi vaste

étendue de territoire trouveront d'eux-mêmes et pacifiquement leur équilibre. L'électricité et les chemins de fer ont d'ailleurs aboli l'espace, et servent à relier puissamment entre elles les portions d'un territoire où le patriotisme local a peu de racines. L'Américain en effet s'attache peu au sol : l'amour qu'il porte à son pays est vaste comme le pays lui-même. Il est plus attaché aux institutions, qu'on lui enseigne à respecter, pour ainsi dire, dès le berceau, qu'à la terre qui l'a vu naître; et sa patrie est aussi bien sur les bords du lac Supérieur que sur ceux du Mississipi, dans les montagnes du Vermont comme dans les bois d'orangers de la Floride.

» Ses tendances absorbantes comme nation, il les conserve comme individu. Soyez toujours sur vos gardes dans vos transactions avec lui. Il joue volontiers des coudes, et veut la place pour lui seul partout où il se trouve. Il est doué du génie des affaires, et souvent, à son insu même, il est dominé par l'astuce qu'elles développent. Grand emprunteur, il se livre à sa propension, même en ayant les poches pleines d'argent. C'est le plus grand fabricateur de papier fiduciaire qu'il y ait au monde : il achèterait sans hésiter tous les royaumes de la terre, et donnerait son billet en payement sans savoir et sans trop se soucier s'il y pourra faire face à l'échéance. D'une confiance sans bornes en lui-même, il n'admet pas de supériorité chez les autres. Foncièrement bon, il

est dans la conversation rempli d'une insupportable suffisance. Mais il apporte dans ses assertions une telle ingénuité, une naïveté tellement puérile, qu'on ne se sent pas le courage de le contredire. Sur beaucoup de points, en beaucoup de choses, l'Américain est encore un enfant.

» Nous aurions pu visiter ce qu'on est convenu d'appeler les bas-fonds de la civilisation, les repaires de la corruption, ceux de la misère et du crime. Mais quel profit aurions-nous tiré de cette étude à notre point de vue particulier? Toutes les grandes villes offrent les mêmes spectacles de dégradation humaine, et nous n'aurions trouvé dans ces lieux rien qui fût caractéristique des Américains. Il y a des maux qui semblent être l'inévitable lot des sociétés humaines; et les institutions politiques, si près de la perfection qu'elles puissent être, n'ont pas encore affirmé leur puissance à résoudre certains problèmes sociaux.

» Si vous restez aux États-Unis, n'allez pas croire que tout ce qui brille est de l'or pur. Les grandes richesses dont se vantent les particuliers sont le plus souvent factices; l'exagération est un penchant naturel chez le peuple américain : de même, la mobilité de ses impressions fait parfois douter de son jugement et de son cœur.

» Ce n'est pas seulement la richesse des particuliers qui est souvent factice, c'est encore la science,

c'est la liberté religieuse, c'est la morale publique et la morale privée. L'individualisme est au fond de toutes choses : des lois, des institutions politiques, des mœurs. L'univers, pour l'Américain, c'est lui-même.

» Au milieu d'un pareil peuple, les étrangers doivent veiller sur leurs actions avec la plus grande prudence. La circonspection dans les transactions, nécessaire partout, est indispensable aux États-Unis. S'ils ont apporté des capitaux d'Europe, la prudence exige qu'ils ne les risquent dans aucune entreprise avant de connaître à fond le pays; sinon ils courent infailliblement à leur ruine. Et pour connaître à fond le caractère du peuple américain, il ne faut pas des semaines, il ne faut pas des mois, il faut des années!

» Il semble que les États-Unis ne soient pas un séjour désirable pour les esprits cultivés, pour les artistes, pour les hommes de mœurs élégantes et d'éducation raffinée. Les bacheliers ès sciences et ès lettres ont certainement peu de choses à y faire. Dans tous les cas, de longues déceptions les attendent, qu'ils échouent ou réussissent dans leurs efforts pour arriver à la fortune.

» Pour les artisans, au contraire, pour ceux qui ont des connaissances pratiques dans les arts industriels, pour les agriculteurs, pour tous ceux qui, ayant une profession manuelle, peuvent et veulent

se servir de leurs bras, l'Amérique du Nord est un pays plein d'avenir. Les émigrants qui se trouvent dans ces conditions, s'ils sont sobres, économes, et connaissent la langue que parlent les Américains, arrivent presque infailliblement à la fortune. Mais, quels que soient la sphère où l'on s'agite, la profession qu'on suive, le métier qu'on exerce, la carrière enfin que l'on adopte, le conseil que Mentor donne à Télémaque au moment de le quitter doit toujours être présent à l'esprit des étrangers :

« Écoutez tout le monde et croyez peu de gens ! »

» ASMODÉE. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

Chapitre premier, qui peut servir de préface. 1

Chapitre deuxième, où l'on voit à quel prix le luxe s'obtient à New-York. 9

Chapitre troisième, dans lequel Asmodée fait des réflexions sur les contrastes des mœurs américaines avant de raconter l'histoire d'Hélène Ronfort. 25

Chapitre quatrième, où l'on rencontre pas mal d'originaux, et où Asmodée se moque agréablement de la manie prédominante et de quelques légers travers du peuple américain. 42

Chapitre cinquième, dans lequel est indiqué un moyen expéditif de liquider une maison de commerce, comme aussi de faire payer le terme de son loyer par les compagnies d'assurances. 64

Chapitre sixième, que le lecteur peut se dispenser de lire s'il ne tient pas à connaître l'histoire du docteur en divinité Merryman. 80

Chapitre septième, où Asmodée donne un aperçu des institutions et du monde judiciaires à New-York. 107

Chapitre huitième, dans lequel on voit comment la pratique peut vicier les meilleures institutions du monde, et comment des gouvernements populaires ne sont pas toujours des gouvernements à bon marché. 132

Chapitre neuvième, qui montrera au lecteur que les jeux de hasard sont un passe-temps des plus ordinaires à New-York, bien qu'ils soient prohibés par la loi. 152

Chapitre dixième, qui traite du plus puissant élément de civilisation aux États-Unis. 173

Chapitre onzième, dans lequel Asmodée raconte la fin de l'histoire d'Hélène Ronfort. 192

Chapitre douzième, où il est question du suffrage populaire, et dans lequel Asmodée raconte les tristes aventures de Blanche Rivingston. 209

Chapitre treizième, dans lequel Asmodée conduit le lecteur dans une maison d'aliénés avant de l'introduire dans un club politique d'où la raison paraît également exilée. . . 237

Chapitre quatorzième, dans lequel on assiste à des exercices religieux entremêlés de danses et autres récréations. . . 260

Chapitre quinzième, où il est donné au lecteur un aperçu des endroits où le bon peuple de New-York passe ses soirées sans grand profit pour les mœurs. 294

Chapitre seizième, dans lequel il est question de choses sérieuses, et qui se termine par une catastrophe inattendue. 315

Chapitre dix-septième, dans lequel Asmodée raconte l'histoire du docteur Saunders. 345

Chapitre dix-huitième, où Asmodée entretient le lecteur de la manière de vivre d'une partie des habitants de la ville de New-York, et le conduit chez une pythonisse. . . . 367

Chapitre dix-neuvième, dans lequel on voit comment un objet perdu peut se retrouver à New-York, et où un pick-pocket du nouveau monde fait sa confession. 390

Chapitre vingtième, qui donne l'histoire authentique d'un barbier, et des détails non moins authentiques sur une institution disparue. 402

Chapitre vingt et unième, où il est question du temple de la Fortune et de la loi des successions aux États-Unis, et où le lecteur assiste à une enquête de coroner avant d'être introduit dans une maison aristocratique de New-York. . 449

LB Ag 06

Chapitre vingt-deuxième, dans lequel le lecteur trouvera l'histoire d'un noble mendiant. 480

Chapitre vingt-troisième, dans lequel Asmodée prend congé du lecteur en lui faisant quelques salutaires recommandations. 493

FIN DE LA TABLE

En vente à la même Librairie.

La Paix en Amérique, par Stephen S. Remak, membre du barreau de Philadelphie (Pensylvanie) et ci-devant consul des États-Unis d'Amérique à Trieste. Un volume in-8°. Prix. . . . . 3 fr.

Les États américains, leurs produits, leur commerce en vue de l'Exposition universelle de Paris, par L. Tenré, consul de la République du Paraguay, commissaire délégué à l'Exposition universelle. Un vol. in-8°. Prix. 6 fr.

L'Empire Mexicain, Histoire des Toltèques, des Chichimèques, des Aztèques et de la conquête espagnole, par le vicomte M. Th. de Bussierre. 1 volume in-8°. Prix. . . . . 6 fr.

L'Archipel des Iles Normandes, Jersey, Guernesey, Auregny, Sark et dépendances; institutions communales, judiciaires, féodales de ces îles, avec une Carte pour servir à la partie géographique et hydrographique, par Théodore Le Cerf, de la Société des antiquaires de Normandie. Un volume in-8°. Prix. . . . . 5 fr.

Self-Help, ou caractère, conduite et persévérance, illustrés à l'aide de biographies, par Samuel Smiles, auteur de la vie des ingénieurs, traduit de l'anglais par Alfred Talandier sur le texte revu et corrigé par l'auteur. 1 fort volume in-18, 2e édition. Prix. . . . . 4 fr.

Harmonies de la Mer, Courants et Révolutions; par M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau, ancien élève de l'École Polytechnique. Un volume in-18 jésus. Prix . . . . . 2 fr. 50 c.

Voyage archéologique dans la régence de Tunis, exécuté (en 1860) et publié sous les auspices et aux frais de M. H. d'Albert, duc de Luynes, membre de l'Institut, par V. Guérin, ancien membre de l'École française d'Athènes, membre de la Société de géographie de Paris, agrégé et docteur ès lettres, chargé d'une mission scientifique. Ouvrage accompagné d'une grande carte de la Régence et d'une planche reproduisant la célèbre inscription bilingue de Thugga. Deux magnifiques volumes grand in-8°. Prix. . . . . 20 fr.

Organisation militaire chez les Chinois, ou **la Chine et ses armées**, suivie d'un aperçu sur l'administration civile de cet empire, par le capitaine P. Dabry, consul de France en Chine, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société asiatique de Paris. Un volume in-8°. Prix. . . 6 fr.

L'Europe devant la Chine, par M. Charles Gay. Un volume in-8°. Prix. . . . . 3 fr.

Histoire de l'Ile Bourbon, depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1848, par M. Georges Azéma, greffier de la justice de paix de Saint-Denis, conseiller municipal de cette commune et membre de la Chambre consultative de l'île de la Réunion. Un volume in-8°. Prix . . . . . 5 fr.

Guerres maritimes de la France. Port de Toulon : ses armements, son administration, depuis son origine jusqu'à nos jours, par V. Brun (de Toulon), commissaire général de la marine. Deux forts volumes in-8°. Prix. . . . . 15 fr.

Études sur le Mecklembourg et sur la question allemande, par M. Borchard, docteur en médecine des facultés de Halle et de Paris, etc. Un volume in-8°. Prix. . . . . 4 fr.

Guy Livingstone ou à outrance, par George-Alfred Lawrence, traduit par Ch.-Bernard Derosne. Un volume in-8° cavalier vélin glacé. Prix. 6 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.

0 014 221 606 1